8
7-C
/85

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

80.630

Biblioth. collog. romand
6. 28. 6. 2

TABLEAU

DE

L'HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES

PROVINCES-UNIES.

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

TOME SECOND.

A { *Utrecht* chez J. VAN SCHOONHOVEN & COMP.
Londres P. Elmsly.
Paris Barois, fils ainé.
Bern La Société Typographique.
Geneve Barthelemy Chirol.
Leipzich Weidman & Reich.

MDCCLXXVII.

De voorgaande Eeuwen, die ons de leden van dat lighaam afzonderlyk vertoonen, zyn . . . . merkwaardig voor een leergierig verſtand, het welk hunne onderſcheidene vermogens en hoedanigheden by vergelyking begeert te kennen. Ook zyn de tyden der Spaanſche tiranny geenzins de eerſte die ons uitlokken om deel te nemen in de belangen der Nederlandſche vryheid.

De opkomſt en bloei van de Rep. der Vereen. Nederl. p. 381.

DISCOURS

PRELIMINAIRE.

Le tems eſt trop précieux pour le perdre à répéter les lieu xcommuns ſi ſouvent rebattus en faveur de l'hiſtoire en général, ou pour repouſſer les paradoxes de quelques miſantropes modernes qui ont fait d'impuiſſans efforts pour en infirmer l'utilité. En voulant prouver une choſe évidente, on riſque de faire croire qu'elle ne l'eſt pas. Tout ce qu'on peut objecter, contre la ſcience de l'hiſtoire, tombe beaucoup plus ſur le ſujet qu'elle traite & ſur la maniere dont elle eſt traitée. Il ne s'agit pas de bâtir des ſyſtêmes de perfectibilité qu'il eſt plus permis de déſirer que d'eſpérer, il faut qu'en ſuppoſant les hommes dans leur état actuel de corruption ou d'imperfection, l'hiſtoire leur ouvre une école de morale & de politique, où puiſſent ſe former des citoyens & des hommes publics. On ſent qu'elle n'eſt point telle lorſqu'on y trouve qu'un répertoire

rebutant & ſtérile de dates & d'époques, qu'une ſéche & faſtidieuſe nomenclature de noms & de généalogies, qu'une gazette froide & monotone des expéditions, où des millions d'hommes n'obéiſſent qu'à l'impulſion d'un ſeul, que le détail ſi affligeant pour les âmes honnêtes & libres, des fêtes, des caprices, des vexations lâchement palliées ou maladroitement juſtifiées d'un deſpote imbécille ou d'un Tyran furieux. Nous avouerons cependant que l'hiſtoire de la plupart des peuples modernes, ſi fraîchement ſortis des brouillards épais d'une barbarie immémoriale, ne ſemble pas devoir intéreſſer autant que celle de ces Grecs & de ces Romains dont les exploits & la grandeur ſont encore notre étonnement. Mais qu'on approfondiſſe le ſentiment qui nous attache à la mémoire de deux peuples, rayés depuis tant de ſiècles, de deſſus la ſurface de notre globe; n'eſt ce pas par ce qu'on eſt étonné de les voir de l'état le plus faible s'élever au dégré de grandeur le plus impoſant? N'eſt ce pas par ce

qu'on

qu'on y voit les interêts de chaque citoyen faire briller par le choc des paſſions mutuelles, l'homme, non le répréſentant ? N'eſt ce pas par ce que chacun, mû par ſon propre inſtinct, réveillé par ſon influence perſonnelle, fait éclater juſqu'à l'excès les ſentimens convulſifs du patriotiſme, l'enthouſiaſme fougueux de la liberté & les brigues ardentes d'une ambition multipliée & indépendante ?

A ces traits pittoreſques ſi capables en effet d'exalter l'ame & d'éclairer l'eſprit ; je ne vois pas que les Grecs & les Romains ſoient des modèles dont il ne reſte plus de copies. La République des Provinces-Unies parait avoir fait peu de figure, avant la derniere révolution. On s'imagine qu'elle n'était alors que comme un point perdu, imperceptible, dans l'immenſité du globe. Mais ce point recelait un volcan, d'où il s'était déjà échappé de brillantes flammes. Pour éclater, il attendait une preſſion plus forte ; le despotisme eſt arrivé ; ſon poids devenu tous les jours plus peſant a tout ébranlé ; l'exploſion s'eſt faite ; la liberté échappée de ſa priſon a développé cette force

énergique qui lui eſt particuliere. Indomptable, renaiſſante de ſes cendres; elle a lancé des traits de lumiere aux quels l'Europe doit peut-être celle dont elle jouit à préſent. Quoique ce magnifique ſpectacle qui n'eſt point d'imagination, ne ſe déploye dans toute ſa grandeur & ſa richeſſe, qu'à la criſe de la révolution; faute cependant d'en avoir, dans les faits qui précèdent, démêlé les reſſorts & ſaiſi l'enſemble; pluſieurs illuſtres Ecrivains, étrangers & nationaux ont commis d'étranges erreurs. Quel plaiſir d'ailleurs de parcourir les faibles commençemens & de ſuivre les progrès d'un peuple qui tient un rang ſi reſpectable dans le ſyſtême de l'Europe & qui eſt, ſans contredit, le plus fameux de la terre relativement à l'eſpace qu'il y occupe! L'exécution d'un tableau ſi ſublime & ſi intéreſſant n'eut pas dû attendre le coup d'eſſai d'un jeune homme; il exigeait la touche aiſée d'une main de maître, les traits brillans d'un pinceau délicat & exercé. Cette tâche eſt trop au deſſus de mes forces pour que je me flatte de l'avoir remplie; mais l'idée de l'avoir conçue, ſur

un

un plan nouveau, dans la langue françaiſe, m'a inſpiré un courage préſomptueux.

L'hiſtoire des Provinces-Unies ſe diviſe en ancienne qui remonte aux tems les plus reculés & en moderne qui commence naturellement à l'abdication de Charles Quint. Qu'il eſt beau ! qu'il eſt inſtructif d'examiner, comment, dans l'hiſtoire ancienne, ce peuple éclos du ſein de la nature, y a reſté ſi long tems ! de le ſuivre dans ſa longue enfance, de voir ſe ſuccèder tant de ſcènes mouvantes & variées, d'expéditions militaires, d'émigrations, de changemens phiſiques du Sol ! de voir les villes s'élever, l'eſprit humain aggrandir ſa ſphere, le commerce ſortir du néant, étendre rapidement ſes branches, enfanter les privileges, ſources primitives de la révolution ! On ne ſaurait diſſimuler, que cette carrière ne paraiſſe, au premier coup d'oeil, ingrate & épineuſe. On ſera, cependant, étonné de voir qu'elle offre des particularités caracteriſtiques & différentielles qu'on ne trouve dans aucun peuple de l'Europe aux mêmes époques.

Le ſpectacle en eſt auſſi curieux que bizarre, quelquefois inſtructif & preſque toujours neuf & piquant. C'eſt en raſſemblant ces traits épars ſous un méme point de vüe, qu'on apprendra à connaître le génie national ſur lequel le climat a tant d'influence, & qu'on verra éclore les germes du gouvernement actuel. Que d'erreurs énormes & d'hipothèſes abſurdes ce plan bien exécuté ne dévoilerait-il pas! Combien de fois, par exemple, ſoit ignorance, ſoit démangeaiſon de faire des hiperboles, n'a t-on pas répété que la mer & les poiſſons habitaient ce païs avant la derniere révolution? que le peuple était alors en très petit nombre & abſolument nul? On n'a pas fait attention qu'il n'eut jamais pu tenter la fameuſe inſurrection qu'on vante ſi fort, s'il eut été ſi faible qu'on le ſuppoſe. Toutes les villes étaient non ſeulement formées au milieu du quinzième ſiècle; on voit encore la Hollande & la Zelande, inſpirer la plus active rivalité à la ligue anſéatique, &, ſeules, lui tenir téte, balayer *l'Océan & ſaiſir le ſceptre*

des

des mers du Nord. Dans une ſeule occaſion Leide nourrit deux mille pauvres, Amſterdam plus de dix milles: Nimégue, Utrecht, Amersfoort, Déventer, Groningue, paraiſſent avoir été auſſi peuplées, auſſi puiſſantes que de nos jours; on peut, ſans crainte, dire plus. Bien loin que la mer eut l'ancienne propriété du territoire; elle a au, contraire, enlevé au peuple qui l'habitait, des morceaux d'une vaſte étendue. Le terrein que l'induſtrie a forcé cet élement orgueilleux à lui rendre, n'eſt point comparable à celui qu'il a gardé. De là ces révolutions ſingulieres du ſol, heureuſement inconnues dans les autres païs; mais qui ſont un tableau particulierement affecté à cette hiſtoire. Combien d'illuſtres auteurs n'ont pas avancé que la maiſon de Bourgogne avait réuni ſous ſes loix les dix ſept provinces de Païsbas (*)? Tous les Etrangers, qui ont traité quelque ſujet relatif à l'hiſtoire des Provinces-Unies,

(*) *Voyez, entr'autres, Bentivoglio nella guerra di Fiandra p. 1. 2. Watſon's Hiſtory of Philip the Second King of Spain. V. I. p. 70.*

Unies, ſont néceſſairement tombés dans beaucoup d'erreurs, s'ils n'ont pu conſulter les derniers auteurs Hollandais qui ont jetté un grand jour ſur leur Hiſtoire.

La ſcène s'ouvre d'abord d'une maniere uniforme. Ce ſont des peuplades, iſolées, à demi ſauvages, n'ayant pour loix que des coutumes, errantes dans les forêts ou cachées dans des marais, diviſées en pâtres qui vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux; en pêcheurs à qui les rivières & la mer offrent une nourriture aiſée & abondante; en chaſſeurs qui dévorent des proies acquiſes par le fer. On peut voir dans les moeurs des Germains, comment, le plus fameux peintre de caractere oppoſe la ſimplicité de leurs moeurs, leur bravoure & leur amour pour la liberté, à la lâcheté, aux vices de ſes compatriotes dégénérés. (*) *Les Romains qui ſûrent par la ſupériorité de la diſcipline & non par celle du courage* " *faire courber ſous le vol de leurs aigles tant de peuples indépendans, parurent reſpecter la liberté*

in-

(*) *Robertſon Hiſt. de Charl. V.*

innocente du Batave. Ils chercherent, ſous les titres ſpécieux de Frere & d'Ami, à lui dérober ce que leur joug avoit d'humiliant. Ils impoſent aux Friſons des conditions plus dures; leur domination ſe change en tyrannie; ils ne tardent pas à ſoulever un peuple fier, qu'ils ne peuvent réduire qu'en lui donnant des loix & des inſtitutions civiles. Les Bataves ne ſont plus que des hordes d'Aventuriers qui s'eſtiment heureux d'avoir la garde des Empereurs & d'aider les Romains à la conquête de l'univers. Mais leur gloire vole avec celle des légions; ils créent & dépoſent les Céſars; ils ſoutiennent leur patrie opprimée; ils ſe révoltent pour la défendre, réunis aux Friſons, ils tiennent longtems en échec toutes les forces romaines. Tacite, l'énergique Tacite, ſemble, en leur faveur, oublier ſa préciſion ordinaire; une grande partie de ſon ouvrage eſt conſacrée à célébrer leur gloire & leurs exploits. Ils ne cédent pas, ils traitent. Dans les irruptions des Barbares, on peut douter, ſi la Friſe & la Batavie ne produiſirent

pas autant de conquérans qu'elles en reçurent. Toujours eſt il certain qu'elles ont été une de ces grandes fabriques d'hommes d'où ſortirent les conquérans des Gaules & de l'Angleterre. Elles furent, enſuite, comme il arrive presque toujours (*) ſubjuguées par les conquérans qu'elles avaient produits. Les Francs, ſous prétexte d'étendre l'empire de la vraie foi,

(*) *Ainſi les Gaulois, en ſubjuguant une partie de l'Italie, en pénétrant juſqu'à Rome, ne firent qu'ouvrir la route de leur païs à la conquête des Romains; ceux-ci furent détruits par les Barbares qu'ils avaient ſubjugués. Les Germains, après avoir fondé l'Empire des Francs, tournent contre leur ancienne patrie, leurs armes victorieuſes. Les Anglais ſoumettent à leur tour ces Normands qui les avaient réduits en ſervitude. Il ſemble qu'un peuple conquérant, ne faſſe que transporter dans ſa conquête le nerf, la fleur & l'élite de la mère patrie qui, devenue éthique & ſans vigueur, ne peut plus ſe défendre contre l'avidité des conquérans qu'elle a produits, ſurtout quand les deux nations ſont voiſines. Cette obſervation, avec les modifications requiſes, eſt encore confirmée par bien des évenemens arrivés de nos jours.*

foi, ſoumettent à leur Empire, les Friſons, nom que conſerverent longtems tous les habitans des Provinces-unies. Les Normands contribuent à faire crouler le coloſſe monſtrueux de l'empire de Charlemagne. Leur puiſſance devient trop tyrannique pour durer longtems: ſur ſes débris s'élève avec plus d'éclat celle des grands feudataires. Le territoire des Provinces-unies démembré en quatre Fiefs principaux, reſte attaché au corps Germanique. Mais, ces inſtitutions odieuſes qui perpétuent la ſervitude civile, lors même que le joug politique eſt abbattu; en un mot, les cruelles inſtitutions féodales introduites dans les païs de Hollande, de Gueldre & d'Utrecht, ne peuvent pénétrer chez les Friſons. Ils reconnaiſſent l'Empereur; mais ils n'en veillent qu'avec plus de ſoin à ſe maintenir libres. Sa faibleſſe & ſon éloignement ne ſaurait leur inſpirer aucune crainte, & ſon aſcendant peut en impoſer à l'ambition des petits Princes qui payent cherement les entrepriſes qu'ils tentent ſur leur liberté. Pour rendre le ſpectacle plus diverſifié

& plus piquant, on voit ailleurs un prêtre tenter d'unir le Sceptre & la croſſe. Mais en cherchant à rompre la ſubordination impériale; il eſt lui même arrêté par la puiſſance des Nobles & des villes. A l'ombre de ſa puiſſance, toujours faible & précaire, s'établit un gouvernement preſqué Républicain. Les Ducs de Gueldre ne ſont en général que des Miniſtres Subordonnés aux Etats. Les Comtes de Hollande ne peuvent s'affranchir du joug impérial ſans le ſecours des ſeigneurs & des Nobles. Ceux ci les arrêttent à leur tour; ils affectent une égalité ménaçante; Guillaume I. leur doit ſon élévation. La condition, " de ces hommes laborieux qui ouvrent la terre, l'arroſent de leur ſueur & nourriſſent leurs freres" (*), offre dans les différentes provinces un ſpectacle curieux & varié. En Friſe & dans les Ommelandes, les païſans figurent dans les diètes & ſe gouvernent par eux mêmes. En Weſt-Friſe ils maintiennent longtems leur indépendance contre

(*) *Voyages d'un Philoſophe p. 25.*

tre les Comtes de Hollande ; leurs différentes insurrections montrent qu'ils conserverent l'amour de l'antique liberté qu'ils avaient si longtems défendue. Dans les païs de Hollande, d'Utrecht, d'Overyssel, ils sont soumis au pouvoir, plus ou moins limité des Seigneurs ou des Baillis. Enfin, en Gueldre où l'administration intérieure des villes est absolument démocratique, les campagnes sont condamnées à une servitude féodale plus rigoureuse. L'esclavage personnel s'abolit imperceptiblement. C'est aux croisades que les communes doivent les premieres causes de leur puissance. Les grands Feudataires leur donnent des privilèges étendus, afin d'abattre l'orgueil des Seigneurs subalternes. Les villes naissent du sein de la liberté ; elles sont bientôt en état de payer leur reconnaissance par des services effectifs. Mais en retour elles ont soin de se faire donner des exemptions & des prérogatives. Leur opulence s'accroît rapidement ; elles prennent part à l'administration ; leur crédit emporte bientôt l'équilibre ; elles sont en état d'abais-

ser

ſer & les Princes & les Nobles. Le peuple, devenu libre & puiſſant, dans un tems barbare où il manquait de légiſlation, s'abandonne, dans toutes les provinces différentes, aux factions les plus ſanguinaires; elles ne ſont plus que des théatres d'anarchie & de carnage. En Friſe, on s'égorge par l'excès de liberté; dans le païs d'Utrecht, c'eſt en général pour la maintenir. En Gueldre on ſe maſſacre pour le choix d'un Prince. La même manie met les armes civiles à la main des Hollandais & des Zéelandais. Au milieu de ce délire aveugle, ces derniers tombent au pouvoir de la maiſon de Bourgogne. L'accroiſſement de la puiſſance de cette Dynaſtie, la diminution de la nobleſſe éteinte en grande partie dans les guerres civiles, préparent la grandeur de Charles d'Autriche, ſi fameux ſous le nom de Charles-Quint. Ce Prince habile, qui ne poſſédait d'abord du territoire des Provinces-unies que la Hollande & la Zéelande, parvient ſucceſſivement à le réunir tout entier ſous ſa puiſſance. Il ne fut pas le premier qui entreprit de

gou-

gouverner d'une maniere arbitraire; ſes prédéceſſeurs avaient déjà attaqué, & même avec ſuccès, les libertés de la nation qu'ils gouvernaient. Mais, Charles, ſachant employer à propos la force ou l'adreſſe, affectant de la modération; lors même qu'il cherchait à envahir les privilèges les plus précieux, parvint quelquefois à ſon but; mais, en général, il ne fit qu'inſpirer les ſentimens de ſa politique à la nation, que ſes longues abſences rendaient plus courageuſe. Son fils, en faiſant éclater un plan de deſpotisme plus découvert & plus oppreſſif, devient, malgré lui, l'inſtrument d'une inſurrection & d'une liberté, que ſes ſucceſſeurs ſont obligés de ratifier ſous le ſceau de la foi publique, & à la face de toutes les nations qui applaudiſſent.

Quelque ſoit l'époque qu'on enviſage dans cette Hiſtoire, la noble paſſion de la liberté parait avoir formé le caractere dominant de la nation. Avant l'arrivée de Céſar; c'était celle de l'état de nature; elle fait entendre

dre ſa voix ; même ſous les Romains ; les Francs ne peuvent l'abbattre ; elle extermine les Normands. Elle ſe défend enſuite, en Friſe contre la ſervitude féodale ; les Feudataires des autres Provinces ſont toujours ſoumis à une autorité limitée. Dès que les villes deviennent puiſſantes, l'eſprit républicain s'y introduit ; il fait éclater toute ſon énergie, ſur tout dans les païs de Gueldre & d'Utrecht. Les Hollandais réuſſiſſent quelquefois à borner la puiſſance des Comtes dans toutes les opérations civiles & politiques. Les ſept provinces, réunies ſous les loix d'un même Prince, s'élèvent fièrement contre lui, dès qu'il veut les opprimer. C'eſt à l'indépendance qu'elles lui ont arrachée, c'eſt à la liberté ſeule qu'elles doivent leur exiſtence politique, leur grandeur & leur force. C'eſt donc la liberté, la ſource des exploits les plus heureux & des actions les plus mémorables, que nous avons dû inſpirer dans tout le cours de notre ouvrage. Notre eſprit républicain ne doit pas paraître plus étonnant que l'attachement aux prérogatives roya-

royales dans l'Hiſtorien d'une monarchie. Cependant, pour nous accomoder à la faibleſſe du ſiècle & prévenir les objections qu'on pourrait nous faire, expliquons ce que nous avons voulu dire toutes les fois que nous avons employé ces mots: liberté & deſpotisme. „ *Il* „ *n'y a point, dit le ſublime Montesquieu,* „ *de mot qui ait reçu plus de différentes ſigni-* „ *fications, & qui ait frappé les eſprits de* „ *tant de manieres que celui de liberté. Les* „ *uns l'ont pris pour la facilité de dépoſer ce-* „ *lui à qui ils avaient donné un pouvoir ty-* „ *rannique; les autres pour la faculté d'élire* „ *celui à qui ils devaient obéir, d'autres pour* „ *le droit d'être armés & de pouvoir exercer* „ *la violence; ceux-ci pour le privilège de* „ *n'être gouvernés que par un homme de leur* „ *nation ou leurs propres loix.*" *Le ſauvage du Canada trouve que les Anglais ſont Eſclaves; ceux ci condamnent hautement, comme tyrannie, l'Ariſtocratie des Provinces-unies* (*). *Un Batave qui voyage dans certains païs monarchiques, frémit quand il entend parler de la*

(*) *Hume's political Eſſays.*

la preſſe des matelots, d'Eſpions, de fermiers généraux, de lit de juſtice, de lettres de cachet, d'unité de culte. Il a peine à comprendre qu'il faille, pour que les penſées d'un honnête homme circulent librement, y voir apposé l'hyérogliphe miſtérieux d'un pédant de collège. Il ne peut ſe conſoler de cet outrage fait à la nation françaiſe, qu'en penſant combien d'argent la ſienne en retire. Le Français va vanter en Italie, en Eſpagne, en Portugal, les libertés Gallicanes, les ſeules qui lui reſtent. Il jette un ſourire dédaigneux ſur les peuples ſoumis à la ſuperſtition & à l'inquiſition. Les voiſins méridionaux de la France déclament hautement contre le despotisme des ſucceſſeurs d'Ali. Tous ces exemples qu'on pourrait multiplier à l'infini en faiſant le tour du globe, prouvent, que la nature crie dans tous les coeurs: l'homme eſt né libre; *qu'il a des idées différentes, mais non pas contradictoires, ſur la liberté. Elle a en effet, comme toutes les choſes humaines, des modifications diverſes. Elle differe du plus ou du moins. Plus elle eſt l'expreſſion des volontés générales, plus les*

pou-

pouvoirs ſont diviſés ; plus elle paraît être dans ſa perfection & ſa plénitude. Au contraire, à proportion que le pouvoir va ſe concentrer dans la volonté d'un petit nombre, elle perd de ſa force ; elle eſt entierement anéantie, quand un ſeul homme poſſede tous les pouvoirs. Comme j'appelle liberté ce qui me parait avoir été regardé comme tel par chaque peuple dont je fais mention ; j'appelle auſſi despotisme, tyrannie, toutes les atteintes portées par le Prince aux Privilèges de la nation qu'il gouverne. D'après ces obſervations préliminaires, quel eſt le peuple au monde à qui la liberté n'appartienne pas? Pourquoi ſerait-elle légitime au delà, & illégitime en deçà de la Manche? Il n'entre pas dans mon plan de donner une définition des différentes ſortes de liberté, civile, politique & religieuſe.

Les hommes d'aujourd'huy ſont trop éclairés pour jamais penſer à confondre la liberté avec un délire licencieux, & des loix abuſives & anti-ſociales. L'apôtre de la liberté, loin d'être, de nos jours, un homme dangereux

ſent

ſent au contraire l'amour du genre humain brûler toutes les facultés de ſon âme. Qui oſerait nier que partout, où elle établit ſon ſéjour, le bonheur ne ſoit attachée à ſes pas? Parcourez l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Allemagne, la Suiſſe, l'Italie, l'Eſpagne, la meſure de la liberté eſt partout celle du pouvoir & du bien-être de chaque nation. La puiſſance actuelle des Rois de l'Europe, ne la doivent-ils pas à la liberté qu'ils ont procurée à des nations eſclaves de l'Ariſtocratie féodale? Ne doivent-ils pas la deſtruction des erreurs les plus dangereuſes, ſur la ſureté de leurs perſonnes à cette liberté par laquelle l'eſprit humain a enfanté tant d'utiles découvertes? N'eſt ce pas une choſe remarquable, que les peuples, où la liberté de religion & de la preſſe eſt la plus gênée, ſont en général plus corrompus que les autres? Souvent même quand une nation a conſervé du nerf & des ſentimens d'honneur, on voit pluſieurs citoyens briſer avec gloire le joug ſous le quel on voudrait étouffer leur génie. Comment, par exemple, la nation

*tion Françaiſe a-t-elle pu de nos jours, ſoutenir ſa réputation littéraire, comment a-t-elle pû, dans la morale & la politique, égaler, j'ai preſque dit, ſurpaſſer les Anglais? n'eſt-ce pas par des ouvrages que la verité & la liberté ont revêtus de leur noble caractere, & qui ont ſû ſe ſouſtraire à l'*inquiſition cenſoriale? *Puisque la vie des hommes eſt ſi courte, qu'ils trouvent dans le monde moral & dans le monde phyſique, tant de maux & tant d'ennemis; avec quelle jalouſie ne doivent-ils pas conſerver la plus précieuſe des prérogatives du créateur; celle qui ennoblit leur être & qui diminue la ſomme de leurs maux? Il eſt bon qu'il y ait des Républiques, autrement les Monarques, ſe croyant de droit divin, que n'entreprendraient-ils pas alors, ſoit ambition, ſoit caprice? D'un autre côté, s'il n'y avait pas des monarchies; les Républicains ne ſentiraient jamais ſi bien les charmes de leur conſtitution. C'eſt la comparaiſon, c'eſt le contraſte qui relève les jouiſſances; c'eſt la douleur qui*

fait

fait connaître le prix de la ſanté. Tous les peuples qui ont eu du courage & de l'élévation dans l'ame ont ſû maintenir leurs droits. Les peuples lâches, efféminés, ont fléchi ſous le joug.

Les lecteurs, qui ne ſont point accoutumés à une maniere de penſer forte, raiſonable & courageuſe, qui n'ont lû dans l'hiſtoire de leur patrie que celle du Souverain, ſeront étonnés de voir que nous ayons ici penſé aux peuples. Leurs droits, ainſi que leur hiſtoire, ſont oubliés, ſacrifiés, dans ces Ecrivains que la crainte glace, l'eſprit d'adulation amollit, la puiſſance fait pâlir, & dont les talens ſupérieurs euſſent pû quelquefois mériter de l'humanité. Nous avons eu cependant à parler des Princes dans cette hiſtoire; mais comme il nous a paru qu'ils ſont faits pour la nation, plutôt que la nation pour eux, nous nous ſommes attachés à elle plutôt qu'à eux. Quand l'occaſion s'eſt offerte de les louer nous l'avons fait avec droiture & impartialité. Lorſque les tems deviennent intéreſſans, nous avons eſſayé quelques

ques traits sur leur caractere ; ils coulent entierement des faits, servent à les expliquer & ont des rapports essentiels à l'état de la nation. C'est souvent un tableau racourci de leur gouvernement. Ce n'est qu'avec douleur que, dans le grand nombre de Souverains dont nous avons eu à parler, nous en avons rencontré si peu dont le bien public ait été l'unique objet. On voit plusieurs héros, quelques politiques & peu de Princes citoyens. Nous eussions cru insulter à la noble fierté du peuple républicain, pour lequel nous écrivons, en les reproduisant à ses yeux sous des traits altérés ou flattés. Leur conduite a eu trop d'influence sur le bien-être de la nation, pour qu'on puisse dissimuler leurs fautes. C'est par un ressentiment légitime contre les mauvais Princes, (dit Pline, en faisant l'éloge d'un sage couronné) qu'on prouve son amour pour les bons (*). Avec quel sentiment de joie & de

(*) Neque enim satis amarent bonos principes qui malos satis non oderint.

de volupté, j'aurais aimé à couvrir de fleurs la tombe d'un pere de la patrie, d'un protecteur des loix! Mais, helas! dès qu'on laisse à un prince des droits trop étendus, il ne pense qu'à renverser ceux des peuples. Il a peine à se figurer que leur puissance & leur intérêt puissent être les siens. Si donc, l'on entend, par politique, l'art d'enchaîner les hommes; je me fais gloire de l'ignorer & de déclarer d'avance qu'on ne l'apprendra pas dans cet ouvrage. Quoique l'historien Républicain ait principalement en vüe d'instruire les peuples de leurs droits; il se garde bien de dissimuler les fautes & les erreurs qu'ils ont commises, soit dans l'ardeur des factions, soit par un fanatisme effrené de liberté. Inaccessible à la crainte, à l'interêt, il sait que "lorsqu'on parle des morts, on ne leur doit que la vérité pour l'instruction des vivans." (*) Sa voix libre & fière, mais juste & impartiale, est aussi éloignée d'outrager avec impudence que de flat-

(*) Théor. des L. Civ. D. prel. 240.

flatter avec baſſeſſe, & la nation & ceux que des droits légitimes ont fait dépoſitaires de ſon deſtin. Tranſporté ſur le roc ſolitaire & peu battu de la nature, il n'arrête ſes regards que ſur les ruiſſeaux purs & bienfaiſans qui y prennent leur ſource. Ses organes viſuels ne ſont point faſcinés par le maſque trompeur des préjugés & des opinions. Il les attaque avec vigueur & courage; parce que l'interêt du genre humain eſt d'avoir une notion ſaine des rapports moraux des Etres & des vrais principes des loix.

C'eſt ſur tout à la fin de chaque adminiſtration que, pour ne pas rompre le fil du récit, j'ai raſſemblé, ſous un même point de vüe, tout ce qui a quelque rapport aux moeurs, coutumes, légiſlation, opinions, principes du droit public, nouvelles découvertes, grands hommes. Je puis me tromper, j'ai, cependant, cru qu'il était plus intéreſſant d'entendre parler d'un Eraſme, d'un Grotius, d'un Brandt &c. que des fils, arriere-petits-fils de tel ou tel Prince dont l'ambition détruiſait ou déſolait ſouvent ces

hommes que les ſavans éclairaient par leurs lumieres bienfaiſantes. Nous avons pris plaiſir à rapeller tout ce qui peut jetter quelque jour ſur la force nationale au dehors, l'adminiſtration politique au dedans, les inſtitutions legiſlatives, les finances & l'élection des Magiſtrats. Il nous a paru que les particularités du ſyſtême municipal des villes, trop ſouvent négligées, étaient cependant néceſſaires pour l'intelligence des grands évenemens auxquels elles ont donné lieu. La machine du gouvernement eſt d'ailleurs ſi compliquée, qu'on ne ſaurait déranger un reſſort ſans en détruire le jeu & l'harmonie. Nous nous ſommes attachés plus que la plupart des Ecrivains à la Friſe, par ce que l'hiſtoire nous en paru curieuſe & peu connue. Nous avons embraſſé un plan plus vaſte que celui de M. WAGENAAR. *Il s'attache particulierement à la Hollande; c'eſt en effet la province la plus intéreſſante; mais, comme après tout, elle n'eſt qu'un des membres d'un grand corps; les autres provinces méritaient auſſi d'être connues,*

ayant

ayant conſervé non ſeulement, chacune, leur ſouveraineté indépendante; mais renfermant encore des différences eſſentielles dans leur gouvernement & dans leurs loix. L'expoſition de tant de ſujets & d'évenemens disparates, ne pouvait manquer d'être fatigante. Il était difficile de raſſembler tant de fils épars ſans les brouiller; comment arranger, tant d'objets, avec ordre, préciſion, clarté, les expoſer, ſans les confondre & par des tranſitions adroites, promener l'eſprit de tableaux en tableaux, offrir dans cette variété même un fond inépuiſable de plaiſir & d'inſtruction? Je n'ai négligé aucunes peines, pour rendre mon ouvrage intéreſſant. Les diviſions que j'ai employées ſont propres à mettre de l'ordre, de la méthode & à caractériſer les époques. Mon titre m'eut même permis bien des licences que je me ſuis interdites. Pourquoi attaquerai-je les gouvernemens; n'ayant éprouvé d'aucun d'eux ni bien ni mal (*)? Je van-

(*) Sine irâ & ſtudio quorum cauſas procul habeo. —— nec beneficio nec injuriâ cogniti. Tacit.

vante ceux où la liberté règne; parce que je ſuis intimément perſuadé qu'on y eſt plus à ſon aiſe, non pour faire le mal, mais pour l'empêcher; ſouvent pour propoſer le bien & pour l'exécuter.

Afin que mon ouvrage fut utile aux étrangers, je me ſuis volontiers appeſanti ſur quelques points d'hiſtoire où ce païs a été impliqué avec ſes voiſins; ſur tout lorſque j'ai remarqué des fautes dans leurs hiſtoriens. J'ai raſſemblé pluſieurs particularités qui m'ont paru propres à prévenir les erreurs, où tombent ordinairement ceux qui parlent des Provinces-unies. Les hiſtoires volumineuſes n'effrayent pas moins par le prix que par la prolixité; elles ſont, ſous ce double rapport, au deſſus de la portée d'un grand nombre de citoyens, à qui cependant la connoiſſance des révolutions civiles & politiques de leur patrie, ſerait très néceſſaire. Pour rémédier à ce double inconvénient, pluſieurs ſont tombés dans des excès contraires. Ceux-ci ont donné des abrégés de faits bien ou mal couſus; d'autres

tres ont fait quelques collections des anecdotes les plus piquantes & des uſages les plus ſinguliers, qu'ils ont pu compiler dans les annales des nations. Les uns, par une brieveté exceſſive, les autres par le défaut d'ordre & de ſuite, ont également manqué le but de l'hiſtoire: celui de montrer l'enchainement des effets avec les cauſes, les principes de la grandeur & de la décadence des Etats. D'ailleurs, comme l'hiſtoire d'une nation intéreſſe toujours pluſieurs cantons différens; chacun s'attend à y trouver les faits où ſa patrie a eu quelque part. La tradition lui en a-t-elle tranſmis certains traits; il eſpère de les voir éclaircis & coloriés, ſous le pinceau de l'hiſtoire. N'eſt il pas tenté de jetter le livre d'indignation, quand il voit ſon attente cruellement trompée? Il eſt vrai que l'hiſtoire ne ſaurait détailler tous les faits. Quand ils ont laiſſé quelque impreſſion, elle doit cependant en rafraîchir la mémoire. Ce n'eſt pas celui qui, dans une ample moiſſon, ne fait que glaner quelques épis, qui a fait un

abrégé. Si, par le tableau fidel de ce qui eſt arrivé dans un tems, il ne peut offrir des objets de réflexion & de comparaiſon pour l'avenir, il a travaillé pour le néant. Il n'eſt pas abréviateur, il eſt mutilateur. Un bon abrégé parait promettre beaucoup de choſes en peu de mots. Les demi-lumieres ne ſervent qu'à faire des pédans de ſociété, des eſprits auſſi arrogans que ſuperficiels & des juges faux. L'hiſtoire ne doit pas ſacrifier les faits aux uſages, ni les uſages aux faits; ils doivent s'éclaircir les uns par les autres. Quand les faits ſont bien choiſis; ils peuvent quelquefois développer & les moeurs & les loix de la nation. C'eſt dans ces détails néceſſairement variés & habilement entremêlés, contraſtés, que tout homme peut puiſer une ſource féconde de raiſonnemens, d'inſtructions, ſur ſes interêts, ſes devoirs, & qu'il peut reconnaître dans un miroir ſi diverſifié, l'image de ſes vices, de ſes folies, de ſon propre coeur.

En un mot, les ouvrages qui portent ordinai-

nairement le nom d'hiſtoires ſont ſi volumineux, ceux qui ne ſont que de ſimples abrégés ſont ſi décharnés, que je n'ai oſé ſuivre les traces ni des uns, ni des autres. J'ai préféré un milieu; j'ai donné un titre différent à mon ouvrage; celui de tableau. La peinture d'un vaſte horiſon doit offrir la plus grande variété, ici des pâturages rians, là des collines, des cabanes, des ruiſſeaux. Comme les petits objets, loin d'être inutiles, ſervent ſouvent à relever les plus grands; que, ſans eux, le tableau ne ſerait ni exact, ni fidel; j'ai raſſemblé une foule d'évenemens ſouvent diſparates; mais propres à faire reſſortir toutes les nuances du ſpectacle des tems, des hommes & des choſes. Ce vaſte plan m'a engagé dans des diſcuſſions & des anecdotes qui ne m'ont pas ſemblé auſſi minutieuſes, qu'elles pourront le paraître à d'autres. Je ſuis auſſi obligé de parler d'expéditions peu intéreſſantes pour des lecteurs étrangers. Mais je le répète; ce n'eſt pas principalement pour eux que j'écris. Tout citoyen qui tient au petit coin de

terre, dont j'expoſe les variations, ſe rappelle toujours avec enthouſiaſme, les querelles, les exploits, les malheurs dont elle a été le théatre. Les grands Royaumes ont de grands intérêts, qui ne ſont agités que par quelques hommes publics. Le peuple toujours compté pour rien; n'ayant partagé que le poids & les dangers des entrepriſes, bien loin d'y prendre intérêt, doit regarder avec indifférence, j'ai preſque dit avec horreur, ces évenemens tragiques, ces combats ſanglans, ces campagnes ravagées, ces ſcènes de déſolation & de carnage, effets d'une ambition effrenée, qui lui a ſouvent couté ſon honneur & toujours ſa ſubſtance & ſon ſang. La nation, au contraire, dont je trace les annales, petite, concentrée, ne formant, pour ainſi dire, qu'une famille diviſée en ſept branches, où tous ſe connaiſſent, où tous ont partagé les biens & les maux, la pauvreté & les richeſſes publiques, ne peut conſiderer qu'avec un raviſſement voluptueux, tous les traits qui lui rappellent des ancêtres, des concitoyens & des ré-

volutions dont elle ſavoure les fruits délicieux. On a ſouvent dit que l'hiſtoire devait être écrite avec nobleſſe, gravité, dignité. Mais la vérité pour les faits & la clarté pour le ſtile ſont, je crois, les premiers devoirs d'un Hiſtorien. Il arrive ſouvent qu'une fauſſe délicateſſe, qui craint de choquer des oreilles plus décentes que chaſtes, gaze ou traveſtit tellement certains faits qu'ils ne ſont plus reconnaiſſables. Le voile dont elle les couvre eſt ſi peu diaphane, qu'on ne peut plus les voir à travers. Par exemple, en parlant de la corruption des moeurs; on a répété ſouvent des lieux communs qui nt rapport à tous les ſiècles, à tous les païs. Un ſeul fait eut plus inſtruit; il eut, ſouvent, fait connaître & les tems & les hommes. Dans le ſiécle éclairé où nous vivons, tout ce qui eſt vrai doit être expoſé aux yeux. Dès que le ſtile n'eſt ni bas ni rampant, & qu'on a ſoin d'amener des incidens qui varient la ſcène, on ne ſaurait ſalir l'imagination. Combien de fois, en ne rapportant un fait que d'une maniere vague & indéterminée;

cette fauſſe réticence ne fait elle pas imaginer pis ou faux ? En général nous nous ſommes plus appliqués à dire vrai qu'à bien dire. Nous avons taché de ſaiſir & de préſenter les choſes dans le point de vûe le plus frappant. L'hiſtoire n'eſt point une galerie de portraits, c'eſt une ſcène mouvante où les perſonnages doivent ſe reproduire par leurs actions. Le ſecret de l'art eſt de les expoſer ſous la perſpective la plus capable d'inſtruire le lecteur & de lui donner à penſer. Il ne veut pas qu'on lui épargne le ſoin de réfléchir ; mais il eſt des cas où ils n'eſt pas fâché de rencontrer des réflexions que l'hiſtorien eſt quelquefois obligé de faire ; par ce qu'elles donnent un nouvel éclat à des évenemens qu'il a plus approfondis que ſon lecteur. Il n'oſe creuſer dans les replis du coeur humain, que rarement ; ſeulement pour expoſer les cauſes des événemens ; il ne craint pas alors de peindre les hommes d'un noir odieux ; mais ce n'eſt que lorſqu'il eſt fondé d'autorités raiſonnables. Il faudrait être bien ſot, pour s'imaginer que les hommes d'Etat

n'ont

n'ont jamais en vûe que le bien public. Quelques modernes ont eu grand tort de faire réjaillir ſur le caractère de Tacite l'infamie des portraits qu'il nous a tranſmis. Au contraire, l'horreur qu'il inſpire pour le crime en le peignant ſous les traits les plus hideux ; le plaiſir qu'il prend à lui oppoſer le tableau charmant de la ſimplicité des moeurs germaines decèlent la droiture & la pureté de ſon âme. De ce qu'on donne une mauvaiſe interpretation aux intentions des hommes ; il ne ſuit pas toujours qu'on le juge d'après ſon propre coeur. Il ſuit plutôt qu'on a un ſens droit & un génie cultivé par l'étude de la ſociété. Dans le cours ordinaire de la vie, n'entendons nous pas les hommes les plus groſſiers prêter à certaines actions des motifs ſiniſtres, qui ſont aſſez bien fondés ? Le philoſophe apprend à préſerver ſon ame des vices odieux que la reflexion lui fait appercevoir chez les autres dans toute leur difformité & leurs ſuites funeſtes. Il ſait que, pour peu qu'on s'écarte des principes d'une ſaine morale, on ne manque pas de s'attirer une foule

de maux ; il ſait que la vertu eſt le principe néceſſaire du bonheur.

La Religion eſt ſans doute auſſi un des grands mobiles de la vertu. Si elle était détruite, quelle alternative reſterait-il à ceux qui, pour ſe diſtinguer du vulgaire, affectent de la mépriſer, en ſe retranchant ſur la loi naturelle? L'hiſtorien toujours obligé de la reſpecter, ne peut cependant diſſimuler l'influence bonne ou mauvaiſe qu'elle a eue ſur les événemens & les opinions, ſuivant le bon ou le mauvais uſage qu'on en a fait. On peut voir dans les diſcours de Fleuri, dans l'hiſt. Eccleſ. de Racine & dans M. Millot ; que les Ecrivains les plus ſenſés de l'Egliſe Romaine ſont bien éloignés de juſtifier les excès que la crédulité & le fanatiſme ont produits dans les tems d'ignorance. Dans ces ſiecles infortunés où l'eſprit humain était ſi maltraité, ſi abruti, ſi vicié, il eſt des faits ou des opinions qu'on ne peut ſe diſpenſer de reproduire. Parmi les menſonges pieux ou plutôt impies que nous avons rapportés, il en eſt de ſi ridicules que

c'eut

n'eut été insulter au bon sens du lecteur de les attaquer sérieusement. Je me suis contenté de les exposer avec naïveté ; pour peindre le siècle & égayer un tableau si sombre & si douloureux. Dans la fameuse réforme du seizieme siècle, les catoliques ne voyent que l'oeuvre du Diable ; les protestans le doigt de Dieu : il est permis à l'historien de n'y chercher que les effets des passions, uniques ressorts du coeur de l'homme. Il doit toujours avoir en vüe d'inspirer à tous les hommes de se supporter les uns & les autres, quelques soient leur couleur, leur nom, leur symbole. C'est en leur montrant qu'elle est leur faiblesse & quels sont leurs malheurs, quand ils s'écartent des grands principes d'humanité & de concorde universelles, qui distinguent si avantageusement le christianisme de toutes les fausses religions, qu'ils apprendront à ne pas condamner ceux dont les idées ne sont pas tout à fait calquées sur les leurs. Combien de protestans qui croyent sincerement qu'il faut avoir perdu le bon sens pour être catolique Romain ? Qu'il

n'y

n'y a dans le papiſme qu'un tas de dupes et de fripons & que cette religion favoriſe l'eſclavage, l'oppreſſion & le deſpotiſme? Elle a cependant eu dans ſon ſein des Nicoles, des Fénelons, des Paſcals, des Vondels. C'eſt ſous ſon re que ſe ſont formées la plus grande partie des Républiques de l'Europe. Jamais les Friſons, les Gueldrois, les Trajectins & les Overyſſellois, n'ont ſenti l'amour de la liberté avec tant d'énergie que ſous ſon Empire. D'un autre côté, que de Romains qui ne peuvent concevoir qu'on puiſſe être honnête homme ſans confeſſion & ſans prêtres! & que le bon Dieu ne ſerait pas tel s'il ne damnait ſans miſericorde, tous ceux qui ne croyent pas à la bulle unigenitus!

Répétons le hautement. Il n'y a que les Ecrivains du païs qui puiſſent fournir des lumieres ſûres pour écrire l'hiſtoire nationale. Je me ſuis donc attaché aux Auteurs Hollandais. L'ouvrage que Mr. WAGENAAR *a donné ſous le titre de* Vaderlandſche Hiſtorie, (*hiſtoire de la patrie,*) *eſt, ſans con-*

tre-

tredit, ſupérieur à tous ceux qui ont traité le même ſujet avant lui. L'exactitude, la profondeur des recherches, l'impartialité, la clarté, la préciſion, le goût, l'élégance, le jugement exquis, le bon ſens, forment le caractère de cet admirable Hiſtorien. Il peint d'après nature. Il s'interdit preſque toutes réflexions; mais il ſait préſenter les faits dans le jour le plus capable d'en occaſionner aux lecteurs. Quand il s'en permet quelques-unes; on regrette que le plan qu'il s'était propoſé, l'ait empêché d'en hazarder davantage. Cet Ecrivain eſt le guide dont j'ai ſuivi les traces avec plus de confiance. Il m'eut ſervi encore davantage, ſi, dans l'ancienne hiſtoire, il ne ſe fut pas attaché particulierement à la Hollande, s'il ſe fut plus étendu ſur les autres provinces, ſur les moeurs, la légiſlation, l'état politique. Le ſoin qu'il a eu d'indiquer ſes autorités avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, m'a fourni la facilité de pouvoir les conſulter avec promptitude. Ayant embraſſé un plan différent

du

du ſien, il m'a été impoſſible de le ſuivre toujours. Mais; quand je m'écarte de lui, ou que j'entre dans des diſcuſſions où il ne s'eſt pas engagé, je multiplie les autorités. J'ai été en général obligé de citer les ſiennes, lorſque je n'ai pu me procurer les originaux.

Mon premier deſſein était de faire un extrait de ſon hiſtoire ou de la traduire. En abrégeant, j'ai acquis de nouvelles connaiſſances; je n'ai pu réſiſter à l'envie de faire un ouvrage ſur un plan qui fut à moi. D'ailleurs, quel libraire des Provinces-unies eut voulu ſe charger de la traduction d'un livre que tous les Hollandais regardent comme un chef d'oeuvre de leur langue? Cet ouvrage eut plus merité de paraître en France, que la traduction de tant de Romans inutiles, de tant d'inſipides compoſitions étrangeres, qui font gémir les preſſes françaiſes. Il ne l'a pas été. L'ouvrage publié, ſous le titre d'Hiſtoire générale des Provinces-unies à Paris chez Tilliard en 8. volumes in 4to, n'eſt pas plus une traduction de M. WAGENAAR *que le Vir-*

Virgile de Scarron n'eſt une copie de l'Enéide. Les compilateurs Français n'ont, cependant, fait que le ſuivre preſque pas à pas; comme on peut s'en convaincre en examinant ſeulement les dates & les citations de l'un & l'autre ouvrage. Ils diſent (*) qu'au milieu de leurs travaux, l'hiſtoire de la patrie eſt venue à leur ſecours & qu'elle eſt formée ſur un plan ſemblable au leur. La reconnoiſſance eſt modeſte. Ce qu'il y a de plus ſingulier & de plus ridicule, c'eſt qu'en étalant les recherches érudites que leur ouvrage leur a coutées; ils ne font preſque que ſe parer des dépouilles de M. WAGENAAR *& de traduire ſes deux préfaces. Vous êtes pauvres, nuds, dépouillés de tout; je vous donne des habits, des terres & des tréſors. Votre gratitude ſe borne à me dire que je vous ai aidés à faire votre fortune. Il eſt certain que les auteurs Français, quels qu'ils ſoient, pouvaient, d'après le grand plan qu'ils ont embraſſé, faire un bon ouvrage, en traduiſant ſeulement l'auteur Hollandais. Au contraire, ſoit crainte*

(*) Préface.

te de n'être que des copiſtes ſerviles, ſoit orgueil national ; ils tronquent, ils mutilent, ils falſifient, ils omettent une multitude de traits caractériſtiques. J'ai ſouvent frémi de l'audace avec laquelle ils oſent maltraiter leur guide. Il n'y a point de Varillas qui l'emporte ſur eux, pour mettre ſur le compte des citations qu'ils ont copiées après lui, des traits qu'ils ont ſû par oui dire ou qu'ils ont lû dans quelques vieilles chroniques ſuſpectes. Ce qui eſt plus déplorable, c'eſt que j'ai remarqué pluſieurs endroits où, étant impoſſible qu'ils n'euſſent entendu l'auteur Hollandais ; c'eſt bien évidemment à deſſein qu'ils ont pris le change & qu'ils lui font dire des choſes contraires à celles qu'il dit en effet. Ceux qui ſeraient curieux de vérifier mon aſſertion, n'ont qu'à comparer les deux ouvrages à l'ouverture du livre, ou vérifier dans les auteurs Français les citations dont ils peuvent poſſéder les originaux. Je ne diſconviens pas qu'il ne ſoit permis d'orner un fait & de le mettre dans un ordre différent. On

peut

peut changer l'ordre d'une collection de tableaux antiques & poudreux, leur donner du coloris & de la fraîcheur. Mais ſi l'on altère les objets ou qu'on y ajoute; ce ne ſont plus les mêmes tableaux. Le judicieux Bayle a répété aſſez ſouvent qu'on ne ſaurait s'écarter ſi peu des originaux ſans ſe hazarder à leur faire dire des choſes différentes. On ſait bien que tous les faits hiſtoriques ne ſont pas également vrais. On voit même de nos jours les mêmes actions rapportées avec des différences eſſentielles. L'hiſtoire étant ſujette à tant d'inconvéniens, à un pyrrhoniſme ſi ſouvent fondé, c'eſt une raiſon de plus de s'attacher avec un ſcrupule ſuperſtitieux aux ſources; afin de préſenter, ſi non ce qui eſt plus vrai, au moins ce qui eſt le plus vraiſemblable. Pourquoi s'abandonner à des licences qui n'ont pour principe que la pareſſe ou l'envie effrénée de ne pas dire la même choſe qu'un autre? Il peut bien arriver qu'en arrangeant les choſes d'une maniere différente, elles intéreſſent davantage. Ce fait n'eſt il pas mieux

comme je l'ai mis, disait un Historien du siècle passé? Mais les Romans de Vertot & de S. Réal ne sont point l'histoire. Convaincu que la fidélité est le premier devoir de l'historien, je n'ai rien négligé pour entendre, ou pour me faire expliquer la langue des auteurs dont j'ai tiré les faits; afin de les exposer dans leur respectable simplicité. J'ose présumer que dans deux petits volumes in 12. qui ne contiennent que l'histoire ancienne, on trouvera plus de choses essentielles quant aux moeurs, à la constitution & même aux événemens, que dans les 4 premiers volumes in 4°. de l'histoire générale, dont le huitiéme & dernier tome ne va pas plus loin que l'année 1648. J'espère au contraire, dans mes 4 derniers volumes qui vont se succéder rapidement, parceque j'ai acquis des lumieres & des commodités que je n'avais pas auparavant, j'espère, dis-je, conduire l'histoire jusqu'au milieu de ce siècle, sans négliger une exposition raisonnée, approfondie & succinéte de tout ce qui sera relatif à la consti-

ſtitution, civile & politique, au commerce & aux ſciences. Si mon plan eſt bien exécuté, il ne peut manquer de remplir un vuide qui ſe trouvait dans la littérature Françaiſe. Je ne dois pas oublier de dire que, pour la perfection de mes deux premiers volumes, j'ai trouvé de grands ſecours dans pluſieurs ouvrages qui n'avaient pas paru du tems de M. WAGENAAR *ou dont il a fait peu d'uſage.*

Le dépouillement & la publication des chartes de Friſe par M. le Baron de SCHWARTZENBERG, *m'a fournit des matériaux ineſtimables que j'ai mis en oeuvre pour l'éclairciſſement de la conſtitution de Friſe. Je n'ai pas oſé ſuivre avec la même confiance les hiſtoriens de ce païs. Des Ecrivains poſtérieurs* (*) *ont prouvé qu'Ubbo Emmius, le plus illuſtre de tous, n'était pas toujours un guide ſûr. Les chartres de Dordrecht que M.*

VAN

(*) Sehe Ooſt-Frieſiſche Hiſt. und landes verfaſſung, auf Befehl S. H. F. D. G. Albrecht. Aurich 1720. Zie 't Staatsrecht door S. H. v. Idſinga.

VAN DE WALL *vient de publier, ne ſont pas ſeulement recommandables par la moiſſon abondante d'excellentes pièces qu'on y trouve. Le ſavant Editeur les a encore accompagnées de notes judicieuſes, excellentes, pleines d'érudition. L'ouvrage de M.* IDSINGA *intitulé* Staats-regt &c. *m'a ſervi beaucoup. C'eſt dommage que la mémoire de l'auteur, qui eſt réellement des plus heureuſes, faſſe trop ſouvent tort à ſon jugement. MM.* VAN LOON & HUIDECOPER, & *pluſieurs autres Auteurs ſavans dans l'antiquité, m'ont fourni de grandes lumieres. J'ai trouvé, dans quelques uns, d'excellens morceaux de critique dont j'ai profité. Mais, quand ils m'ont paru ſubjugués par l'envie de s'éloigner des routes battues, de faire des conjectures, j'ai uſé envers eux de la même liberté qu'ils ont pratiquée ſur les autres. Quand il m'arrive de contredire des auteurs fameux; mon audace ſeule ne doit pas me faire condamner. Il peut très bien arriver que celui qui s'exprime le plus mal, ſoit quelquefois le mieux inſtruit.*

Il

Il faut, que j'avertiſſe, ici, que j'ai, puiſé des idées générales & quelques réflexions dans l'ouvrage Hollandais intitulé : les progrès & l'Etat floriſſant de la République des Provinces-Unies (*). C'eſt une diſcuſſion politique inſtructive & approfondie, un tableau brillant, plein de feu & dénergie. Quant à l'hiſtoire ancienne, il ne parle guères que de la Hollande. L'hiſtoire d'Amſterdam & l'Etat préſent des Provinces-Unies (**), ouvrages, où il ſuffit de dire que la touche de l'hiſtorien de la patrie ſe reconnait, m'ont fourni des détails importans. Mon premier deſſein n'était d'abord de citer mes autorités, que de tems en tems ; ſurtout lorſque je m'écartais de l'Hiſtorien Hollandais. J'ai, méme, pourſuivi ce plan juſques vers le milieu du premier volume. Quelques perſonnes, à qui j'avais envoyé

(*) De Opkomſt en Bloei van de Republiek der Vereenigde Nederlanden.

(**) Amſterdams Geſchiedeniſſen. De Tegenwoordige ſtaat der Vereenigde Provincien.

***

voyé mes feuilles imprimées, m'ont répréſenté ſi vivement que mon exactitude à indiquer les ſources où j'ai puiſé, pourrait donner un plus grand prix à cet ouvrage, que je n'ai pû me défendre de déférer à leurs avis. Ce qu'on n'avait guères lieu d'attendre, dans une hiſtoire des Provinces-Unies; ce ſont, de tems en tems, des fragmens de l'ancien Français, très propres à indiquer les progrès & les variations de cette langue célèbre. Et ces fragmens ne ſont point déplacés. Ils ſont tirés de célèbres hiſtoriens, tels que Froiſſart, Commines, la Marche, alors ſujets des maiſons de Hainaut & de Bourgogne, dans le tems qu'elles gouvernaient la Hollande & la Zéelande. On ſait que, cette langue étant encore celle de la cour ſous les Princes Autrichiens, l'uſage en devint très commun dans tous les Païs-bas. Quelques bonnes idées d'auteurs modernes m'ont paru quelquefois ſi analogues à mon ſujet, que je m'en ſuis emparé avec confiance; me contentant, en général, de les citer à la marge, pour ne pas rompre le fil

du

du diſcours. J'aurais, peut-être, dû les mettre plus ſouvent à contribution, pour ſoulager les oreilles du lecteur, que mon ſtile trop ſouvent incorrect ne manquera pas de choquer. Je l'avoue ſincerement. Jeune encore, n'ayant jamais penſé à étudier les principes du Francais, avec l'idée ambitieuſe d'écrire, un jour, dans cette langue; n'ayant preſque aucune occaſion de la parler, ne liſant, guères, depuis pluſieurs années, que des livres écrits dans les idiômes du Nord, il a fallu les circonſtances les plus ſingulieres, pour me pouſſer dans la carriere où je ſuis engagé. D'ailleurs, le tems que j'ai dû employer, à dévorer la lecture des corps diplomatiques & d'anciens titres tudesques, conçus dans un langage difficile même aux nationaux, à les analyſer, à les rédiger, m'a ôté le loiſir d'arrondir mes périodes & eût ſuffi pour glacer le génie le plus ardent. J'ai, donc, tout à redouter de ce public, que les progrès de l'art d'écrire, du goût & tant de chefs-d'oeuvre de langage, ont rendu ſi ſourcil-

leux. Je devrais, cependant, avoir droit à ſon indulgence, pour ces deux premiers volumes, qui ne ſont qu'un coup d'eſſay, une collection de faits trop peu couſus, pour captiver une attention continüe; mais néceſſaires pour remplir le plan que je me ſuis propoſé. Le tems, que j'aurais employé à rehauſſer la matiere par des diſcuſſions politiques & des réfléxions, eût été perdu pour les faits. Ces deux volumes ne ſont, à proprement parler, qu'une introduction à l'hiſtoire moderne. Alors, les faits ſont tous liés enſemble. L'époque des troubles forme un eſpèce de Drame, où toute la curioſité de l'eſprit ſe réveille, où l'interét s'augmente, où l'attention ſe ſoutient, juſqu'au dénoûment. L'expoſition nüe des belles ſcènes qu'elle offre, eſt ſeule cápable d'intéreſſer le lecteur le moins attentif & de lui donner à penſer. J'ajoute que mon ſtile ſera plus châtié & plus coulant par les connaiſſances que l'habitude d'écrire m'a données dans le méchaniſme du langage. Quelques ſavans du païs ont bien voulu applaudir à mes efforts. Un Ecrivain Hollandais,

dont

dont la réputation a précédé l'âge, à qui je dois d'excellens conſeils & dont les productions m'ont quelquefois ſervi pour l'hiſtoire ancienne (*) & me ſerviront encore bien plus, pour la nouvelle, quand je parlerai de l'Union d'Utrecht & du Stathouderat, n'a pas dédaigné de m'offrir, en outre, le ſecours vivant de ſes connaiſſances lumineuſes. D'illuſtres Profeſſeurs, auxquels j'ai eu recours; lorſque j'étais en ſuſpens, ſur quelques points épineux, ont également, & par leurs lumieres & par leur aménité, droit à mon admiration & à ma reconnaiſſance. Je ne doute, cependant, pas, qu'il ne ſe trouve des erreurs dans un ouvrage qui exigeait tant de ſoins & tant de recherches. Je recevrais, avec gratitude, toutes les obſervations que les perſonnes équitables voudront bien me communiquer. Ceux, à qui mon plan pourrait ne pas déplaire, & qui, pour m'aider à le perfectionner, poſſédent des ma-

(*) Voyez Tome premier p. 193. 239. Tome 2. p. 239.

matériaux que je puis mettre en oeuvre, ſont priés de vouloir bien m'en faire part. Je ſuis très décidé à ne négliger aucunes peines, quand il s'agira de découvrir la vérité & de l'annoncer aux hommes.

Si quelqu'un me demande, qui m'a donné le droit de dire la vérité? Je réponds: l'idée avantageuſe que je me ſuis formée de la dignité d'homme. Un Siamois, qui aurait le courage de parler avec liberté, mériterait des éloges d'autant plus grands, qu'il aurait à vaincre les préjugés les plus forts & à craindre le glaive ſans ceſſe ſuſpendu du deſpotiſme. Les efforts de cet eſclave devenu homme, ſeraient bien au deſſus de ceux d'un Anglais à qui l'air ſeul de ſon païs ſemble inſpirer des idées libres. Je ſuis, cependant, bien éloigné d'être dans le cas du Siamois. Si la nation à laquelle je m'honore d'appartenir, pouvait, jamais, ceſſer, au moins, de penſer librement; le nom glorieux qu'elle porte ne ſerait plus qu'une ironie inſultante: elle devrait le quitter à l'inſtant. Loin de haïr ma

pa-

patrie ; tous ceux qui me connaiſſent, ſavent que mon ſéjour chez l'étranger n'a fait que me la rendre plus chere, & que par ma conduite & par mes procédés, j'ai, toujours, taché d'augmenter la bonne opinion qu'en avaient les uns & de détruire les fauſſes préventions que les autres avaient contr'elle. Ils ſavent combien j'ai dû me faire violence, pour que mon enthouſiasme patriotique ne perçât pas dans un ouvrage qui doit être marqué au coin du coſmopoliſme le plus étendu. Serait-ce donc en ménageant les préjugés de ſa patrie qu'on ferait éclater ſon attachement pour elle ? Ne ſerait-ce-pas plutôt en les heurtant de front, lorsqu'il eſt évident qu'ils lui ſont funeſtes ? Mes intentions ſont pures & je puis, ſans crainte, m'envelopper dans mon innocence.

Je ſuis trop jaloux de ma liberté perſonelle, je déſirerais, avec trop d'ardeur, de la voir établie à bien des égards, à plus forte raiſon, ſur des matières purement littéraires ; pour être jamais offenſé des cenſures que l'on pourrait lancer contre ce premier fruit de mes

veilles. Je n'ignore, cependant pas, que l'envie & la malignité naturelles au coeur humain, n'en publient, quelquefois, de très injuſtes. En ce cas, il eſt certain qu'un léger ſuffrage me donnera plus de ſatisfaction qu'une ſanglante ſatyre ne ſaurait me cauſer de chagrin.

TA-

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le premier Volume.

Les Provinces-unies avant l'invasion des ROMAINS.

Expédition des Cimbres & des Teutons. Les Battes ou Bataves envahiſſent l'Ile à laquelle ils donnent leur nom. Deſcription de l'Ile des Bataves. Les Bataves les & Friſons occupent tout le territoire. Mœurs antiques. Habillement. Habitations. Exercices. Femmes à la guerre. Mariage. Funérailles. Religion. Devins. Bardes ou Poëtes. Spectacles. Aſſemblées. Rois ou Chefs. Procédures.

Les Provinces-Unies ſous les ROMAINS.

Alliance des Bataves avec les Romains. Cohortes Bataves à la ſuite de Céſar. Admiſes dans les Gardes prétoriennes. L'Ile des Bataves devient

le rendez-vous de l'armée de Druſus. Les Friſons ſubjugués. Conquêtes de
8. Tibere. Victoire d'Arminius. Les Gardes Bataves disgraciées. Les Germains vaincus par Germanicus. Agrippine raſſure les Garniſons campées dans l'Ile des Bataves. Les légions en danger d'être ſubmergées entre le Flevo & la Mer. Les Romains partent de l'Ile des Bataves pour marcher contre Arminius. Témérité funeſte des Cohortes Bataves. La flotte de Germanicus accueillie d'une tempête ſur la mer du Nord. Germanicus meurt. Ecole fondée par ce Prince chez les Bataves. Révolte des Friſons. Les Friſons briſent le joug. Expédition ridicule de Caligula dans l'Ile des Bataves. Les Cohortes Bataves vengent & font un Empereur. Les Bataves en Angleterre. Pirateries des Cauches : Reprimées. Les Friſons ſoumis. Canal entre la Meuſe & le Rhin. Digue de Druſus achevée. Les Friſons envahiſſent quelques terres : Députent à Rome : Chaſſés. Conquête de Mona. Bataves dévoués à Néron. Aident à vaincre les Gaulois. Huit Cohortes Bataves ſe déclarent contre Néron. Bataves mécontens de Galba. Gardes Bataves caſſées. Orgueilleux aſcendant des Cohortes Bataves. Leurs diſſenſions avec les Légions. Aveu honorable pour les Bataves. Etrange combat dans le Pô.

CLAU-

CLAUDIUS CIVILIS.

Origine de la guerre des Bataves & des Romains. Levées révoltantes dans l'Ile des Bataves. Civilis anime ſes Compatriotes contre les Romains. Attaque des Caninefates & des Friſons. Civilis demaſqué. Déroute & perte des Romains. Les Légions trahies & vaincues par les Bataves. Paſſage de Bonn forcé. Diſſimulation de Civilis. Attaque infructueuſe du vieux camp. Les Légions révoltées contre leurs Chefs. Ravages, invaſions des Germains & des Bataves. Le vieux Camp attaqué. Civilis gagne Montanus. Avantages des Romains. Le vieux camp rendu. La prophéteſſe Velleda. Civilis lié avec Claſſicus & Tutor chefs de la révolte des Gaules. Imprudence des Chefs Gaulois Cérialis ſurpris par Civilis. Civilis repouſſé. Perfidie des Ubiens. Victoire des Caninefates. Civilis campé à *Vetera*. Les Romains repouſſés. Réparent leur perte. Civilis paſſe dans l'Ile. Digue de Druſus renverſée. Cérialis ſurpris. Sourdes pratiques de Cérialis. Paix entre les Romains & les Bataves. Caractere de Civilis. Comparaiſon du Païs ancien & nouveau. Conquêtes d'Agricola. Le Danube traverſé par les Bataves. Adreſſe de Soranus Archer Batave. Marché d'A- 70.

d'Adrien. Chemins des Romains. Di-
212. ſtinction des cohortes Bataves. Arſenal de Septime Severe. Caracalla.

LES FRANCS ET LES SAXONS.

212. Origine des Emigrations. Premieres ligues des Francs. Les Francs établis dans la Batavie. Poſthumus ſoutenu par les Barbares. Tentatives & défaites des Francs. Les Francs ſoumis par Probus. Etonnante navigation de quelques corſaires Francs. Victoire de Maximien ſur les Francs. Carauſius ligué avec les Francs & les Saxons. Probus chaſſe des troupes de Francs de la Batavie, ſoumet les Chamaves & les Friſons. Irruption & défaite des Francs par Conſtantin. Les Frontieres du Rhin miſes en état de défenſe. Expéditions de Julien. Recherches ſur les Saliens. Julien marche contre les Saliens & les Chamaves. Les Attuariens ſubjugués. Les Cohortes Bataves devouées à Julien. Mouvemens des Barbares transrhéniens. Fuite des Cohortes Bataves & des Romains. Les Bataves punis & pardonnés. Les Saxons. Théodoſe vainqueur des pirates Francs & Saxons. Nouvelles courſes des Francs & Saxons. Dernieres expéditions des Cohortes Bataves. Invaſions des Barbares. Ligue
446. Armorique. Clodion Roi des Francs. Conquête des Saxons & des Friſons.

LES

LES FRANCS ET LES FRISONS.

Les Friſons reparaiſſent. Iles Saxonnes conquiſes par les Francs. Clovis, Vainqueur de Siagrius. Bataille de Zulpich. Clovis baptizé. Puiſſance de Clovis. Théodoric Roi d'Auſtraſie. Deſcente de Cochiliac Roi des Normands. Les Warnes. Clotaire Vainqueur des Saxons. Nouvelles courſes des Saxons. Troubles en France. Les Warnes exterminés. Les Saxons vaincus & maſſacrés. Si les Friſons furent alors ſoumis aux Français. Moyens étranges pour gagner le ciel. Etat de la Religion. Miſſionaires en Friſe. Nouveaux Miſſionaires s'embarquent pour la Friſe. Les Friſons vaincus & ſoumis par Pepin. Willebrord prêche en Friſe. Incurſions des Friſons. Progrès des Miſſionaires. Grimoald aſſaſſiné. Radboud vainqueur de Charles. Les Friſons ſurpris. Converſion de Radboud manquée. Donations à l'Egliſe d'Utrecht. Révolte des Friſons ſous Poppon. Défaite des Friſons. Teſtament de Willebrord. Mort de Charles Martel. Winfrid ou Boniface. Etat du chriſtianiſme en Friſe. Les Saxons & les Friſons vaincus. Les Friſons combattent pour les Français. Pepin déclaré Roi & ſacré par Boniface. Dé- 446.

bat ſur la juriſdiction de l'Evêché d'U-
786. trecht. Derniere miſſion de Boniface en Friſe.

CHARLEMAGNE.

786. Les Saxons vaincus par Charlemagne. Révoltes des Saxons. La Friſe ravagée. Les Friſons révoltés. Les Friſons ligués avec les Saxons. Vaincus. Punis. Gondebold Roi de Friſe. Les Friſons aident les Francs à ſoumettre les Wilſes : Et les Huns. Théodoric ſurpris dans le païs des Rhiuſtri Fin de la Guerre contre les Saxons & les Friſons. Charlemagne Empereur. Partage de l'Empire. Incurſions des Danois. Origine des pirateries des Normands. Invaſion de la Friſe par les Danois. Les Normands vuident la Friſe. Marine. Charlemagne meurt. *Conſtitution, uſages, coutumes.* Etat des Païs-bas. Gouvernement. Compoſitions. Loix. Epreuves judiciaires.
814. Réflexions ſur les loix Friſonnes. Religion.

LES NORMANDS.

814. Les Friſons rétablis dans le droit d'hérédité. Hériold Prince Danois. Walcheren, Duurſtede &c. envahies & ravagées. Cruautés des Normands. Par-

ta-

tage de l'Empire. Deſcentes. Inondation affreuſe. Ravages des Normands. Partage de Verdun. La Friſe preſque ſubjuguée par les Normands. Hériold maſſacré. Roruk maître de Duurſtede. Deſcentes des Normands. Le fils de Lothaire Duc de Friſe. Mœurs des Normands. Utrecht & Duurſtede ravagées. Les Friſons ſe défendent. Rollo. Le Palais de Nimègue brûlé. Les Normands aſſiégés à Haſlou.. Godefroy obtient une partie de la Friſe. Les Friſons tiranniſés. Les Normands exterminés. 885.

LES COMTES. *THEODORIK I.*

Donations faites aux Comtes. Charles le ſimple inveſtit Théodorik I. Origine du ſiſtème féodal.

THEODORIK II.

Utrecht. La Gueldre. La Friſe. Les Huns. Les Provinces-Unies réunies irrévocablement à l'Empire par Othon I. Conceſſions des Empereurs à leurs feudataires des Païs-Bas.

ARNOUD.

Guerre avec les Weſtfriſons. Mort d'Arnoud. 989.

THEO-

THEODORIK III.

1004. Les Friſons ſoumis. Dernieres deſcentes des Normands. Utrecht. Le Comté de Teiſterbant. Source des Guerres entre le Comte & l'Evêque. Dordrecht bâtie. Plaintes contre Théodorik. Victoire célèbre du Comte Théodorik. Prétentions des Evêques d'Utrecht. Sikko frere de Théodorik. Origine des Pélérinages. Théodorik va dans la terre Sainte.

THEODORIK IV.

Utrecht. Elections orageuſes. Donation à l'Evêque d'Utrecht. Origine des guerres entre les Flamands & les Hollandais. Iles de Zéelande. L'Empereur fait la guerre à Théodorik. Théodorik ſe ligue avec le Duc de Lorraine. Le Palais de Nimègue brulé. Combat naval où les Impériaux ſont défaits. Tournoi à Liège. Dordrecht ſurpriſe & repriſe. Théodorik tué.

FLORENT I.

La Gueldre. Guillaume Evêque d'Utrecht. Florent victorieux. Flo-
1061. rent tué entre les bras de la victoire.

THEODORIK V.

Guillaume obtient des diplômes de l'Em-

l'Empereur. Les droits du Flamand ſur la Zéelande confirmés. Avantures de Robert, fils de Baudouin. Pélérinage de l'Evêque d'Utrecht. Révolutions en Flandre. Conquête de Godefroy Duc de Lorraine. Mort de Godefroy. Entrepriſe & mort de l'Evêque. Diſpute de l'Empereur avec Gregoire VII. Reſtoration de Théodorik V. Changemens en Friſe.

FLORENT II. ſurnommé le Gras.

Les croiſades. Réſultats des croiſades. Othon I. de Naſſau Comte de Gueldre. Mariage de Florent. Zéelande. L'Hérétique Tanchelyn. Le Friſon Galama. 1108.

THEODORIK VI.

Loi donnée à la ville de Staveren. Emeute à Utrecht. L'Ooſtergo & le Weſtergo donnés au Comte de Hollande. Ambition de Petronelle. Florent, dit le Noir, frere du Comte. Expédition en Weſt-friſe. Coutume ſinguliere des Weſt-friſons. Fin de la guerre. Mort de Florent le noir. Le Comté de Drente. Utrecht aſſiégée & délivrée par les ménaces de l'excommunication. Emigration. Théodorik ſe croiſe. Inſtallation violente de Herman de Horne. Utrecht. Courſes des Friſons de Dregte. 1155.

FLO-

FLORENT III.

Péage de Geervliet. Les Flamands allarmés & Vainqueurs. Troubles de Groningue. Henri Comte de Gueldre s'empare de Groningue. Accommodement. Le Comte & l'Evêque s'accordent ſur la Friſe. Conteſtations ſur les digues jugées par l'Empereur. Guerres avec les Weſtfriſons. Inondations. Démêlé de l'Evêque avec le Sgr. d'Amſtel. Baudouin de Hollande Evêque d'Utrecht. Expéditions en Friſe. La Gueldre. Le Comte de Hollande va périr en Aſie.

THEODORIK VII.

1191. Théodorik tente envain de ſecouer la féodalité de la Flandre. Guerres entre les deux freres; & avec les Flamands. Les Weſtfriſons vaincus par Adelaïde. Les Flamands par Théodorik. Guillaume devient Comte de Friſe. Troubles de Drente. Diſputes ſur l'élection d'un Evêque d'Utrecht. Le Comte Guillaume eſt arrêté & s'échappe. Entrepriſes contre l'Evêque d'Utrecht. Les Comtes de Gueldre & de Holl. faits priſonniers.

A D A.

Origine de la Nobleſſe. Chevalerie.
1203. Puiſſance des Nobles. Droit de préli-

ba-

bation. Précipitation d'Adélaïde. Mouvemens en faveur de Guillaume. Fuite & Malheurs d'Ada. Conquêtes de Van Loon. Rétabliſſement des affaires de Guillaume.

GUILLAUME I.

Paix avec les Trajectins. Traités avec l'Angleterre. Guerre avec les Français. Le Comte de Hollande priſonnier en France. Alliance avec les Français. Nouvelle croiſade. Othon I, Othon II, Evêques d'Utrecht. Traverſée pour la terre Sainte. Siège & priſe de Damiette. Exploits des Hollandais & des Friſons en Aſie. Loix données à Middelbourg.

FLORENT IV.

La Gueldre, Gerard III. Guerre entre les Trajectins & les Gueldrois. Troubles de Groningue. L'Evêque défait & maſſacré. Election de Willebrand., Ceux de Drente ſoumis. Croiſade prêchée contre les Friſons de Stade. Florent aſſaſſiné dans un tournoi. 1222.

GUILLAUME II. Roi des Romains.

Etat de la Friſe. Guillaume de Hollande élu Roi des Romains. Succès & pertes de Guillaume. Nimègue reunie 1247.

à

à la Gueldre. Guerre avec la Flandre. Défaite des Flamands. Expédition de Charles d'Anjou en Flandre. Derniers efforts de Guillaume pour ſe rétablir. Troubles d'Utrecht. Guillaume bleſſé à Utrecht. Expédition contre les Weſtfriſons. Guillaume eſt tué. Ouvrages attribués à Guillaume. Privilèges.

FLORENT V.

1256. Traité avec la Flamand. Mort de Florent Régent de Hollande. Obſervation ſur le gouvernement. Régence diſputée. Révolte des Kennemers. Gouvernement populaire établi à Utrecht. Utrecht ſurpris. Expédition de Weſtfriſe. Florent armé chevalier. Expédition en Weſtfriſe. Corps du Roi Guillaume découvert. Florent écrit en Français au Roi d'Angleterre. Commerce avec l'Angleterre. Alliance avec l'Angleterre. Etat de l'Empire. La Hollande alienée par l'Empereur. Traité à l'occaſion de la naiſſance du Prince Jean. Reinoud I., Comte de Gueldre. Dordrecht affranchie de la féodalité du Brabant. Diſputes entre Utrecht & les Seigneurs d'Amſtel & de Woerden. Elargiſſement, reconciliation. Conquête de la Weſtfriſe. Particularités ſur la Friſe. Conſpiration des nobles de Zéelande contre Florent. Invaſion des Flamans en Zéelande. Florent arrêté par tra-

trahiſon. Suite de la Guerre avec les Flamands. Etat de ce païs par rapport à l'Angleterre. Commerce. Florent expoſe ſes droits ſur le trône d'Ecoſſe. Cauſes de la Rupture avec l'Angleterre. Alliance de Florent avec la France. Cauſes du malheur de Florent. Motifs du mécontentement des Nobles. Jean de Kuik chef de la conjuration. Kuik déclare la Guerre à Florent. Occaſion pour l'enlevement du Comte. Diſpoſitions des conjurés. Florent enlevé. Les communes au ſecours de Florent. Florent maſſacré. Caractere de Florent. Son adminiſtration. Privilèges accordés aux villes. La Gueldre. La Friſe. Coutumes.

JEAN I.

Brigues pour la régence. Kroonen- 1296.
burg aſſiégé. Cruautés ſur les conjurés. Le Comte de Clèves & Guy de Hainaut partagent la régence. Efforts d'Edouard en faveur de Jean. D'Avennes obtient la régence. L'Evêque d'Utrecht ſouleve les Weſtfriſons. Troubles en Zéelande. Medenblik délivré. Le Comte Jean I. débarque en Zéelande. D'Avennes ſe retire en Hainaut. Les Weſtfriſons ſoumis pour la derniere fois. Expédition malheureuſe de l'Evêque. Puiſſance de Borſelen. Le Comte Jean s'allie aux Flamands. Affaires avec l'E-

l'Evêque d'Utrecht. Siège du Fort d'Yſſelſtein. Cauſes du malheur de Borſelen. Le Bailli Aloud attaque les privilèges de Dordrecht. Dordrecht aſſiégé. Hoſtilités. Evaſion de Borſelen. Triſte fin de Borſelen. D'Avennes rappellé. Mort du Comte. Combats judiciaires. Juriſprudence. Conformité des chartes avec les loix des Francs & des Friſons.

JEAN II.

1299. Jean II., de Hainaut proclamé Comte. Troubles en Zéelande. Mouvement de Reneſſe. L'Empereur repouſſé. La Zéelande ravagée & ſoumiſe. Troubles d'Utrecht. Guy de Hainaut élevé ſur le ſiège d'Utrecht. Guerre avec les Flamands. Middelbourg rendue. Siège de Ziriczée. Traité avantageux aux Flamands. Jean tombe malade. Le Flamand déclare la guerre. Guillaume vaincu par les Flamands. Conquête de la Nordhollande. Expédition du Duc de Brabant en Hollande. Les Flamands s'emparent d'Utrecht. Witte de Haamſtede fait chaſſer les Flamands. Les Français viennent au ſecours des Hollandais avec une flotte. Les Flamands aſſiègent envain Ziriczée. Combat naval où les Flamands ſont vaincus. Guy de Flandre priſonnier. La Zéelande ſoumiſe. Reneſſe tué. Mort de Jean II. Uſages.

GUILLIAUME III.

Guillaume III. proclamé Comte. Mariage du Comte. Réglement pour les ſubſides. Suſpenſion d'Armes. Différens avec l'Angleterre ſur le commerce. Les Hollandais et les Zéelandais refuſent des troupes au Comte. Deſtruction des Templiers. Ordre pour les maſſacrer à Ziriczée. Affaires d'Utrecht. Guerre entre l'Evêque et les Friſons. Paix. En Friſe ſerfs attachés à la glebe. Mort de l'Evêque. Expédition de Guillaume en Flandre. Famine et peſte. La Gueldre. Le Comte Reinoud I. dépoſé. Paix avec la Flandre. Dépenſes de Guillaume. Dordrecht privée du droit d'Etape. Guillaume marie ſa fille à l'héritier d'Angleterre. Guillaume impliqué dans les affaires de l'Empire. Guillaume ſe rend maître dans l'Evêché. Les Friſons ſoumis au Comte. Inondation. Traité avec l'Angleterre. Mort de Guillaume III. Caractere de Guillaume. Adminiſtration politique. Anecdote du Bailli. 1304.

GUILLAUME IV.

Guillaume IV. ſe ligue avec l'Anglais. Reinoud II. Comte de Gueldre. La Gueldre érigée en Duché. Le Comte de Hollande paſſe du côté des Français. Il rentre dans la ligue. Avanture ſinguliere du Duc Reinoud. Guillaume marche con- 1337.

contre les Lithuaniens infidèles. Troubles d'Utrecht. Siège d'Utrecht. Guillaume marche contre les Friſons. Les Hollandais vaincus. Le Comte tué. Horrible vengeance. Caractere de Guillaume IV. Progrès d'Amſterdam. Etat du Commerce.

MARGUERITE.

1345. Les droits de Marguerite confirmés par l'Empereur. Marguerite inaugurée. Elle prodigue les Privilèges. Elle établit ſon fils Guillaume pour ſon Lieutenant. Guerre avec les Trajectins. Marguerite céde ſes droits à ſon fils, Guillaume. Elle reprend le Gouvernement. Guillaume ſe fait reconnaître de nouveau. Origine des Cabeliaux et des Houks. Troubles à Utrecht. Factions des Bronkhorſt et des Hekeren en Gueldre. Hoſtilités. Invention de l'Artillerie. Marguerite victorieuſe ſur mer. Ligue des Cabeliaux contre Marguerite. Second Combat où Marguerite eſt vaincue. Traité entre la mere et le fils. Mort de Marguerite. Réfléxions ſur l'adminiſtration
1355. de Marguerite. Changemens. Peſte. Fanatiſme.

Fin des matieres contenues dans le premier volume.

TA-

TABLEAU
DE
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES
PROVINCES-UNIES.

Les Provinces-unies avant l'invaſion des Romains.

IL n'y a que les peuples éclairés qui écrivent leur hiſtoire, & celle des autres. Les livres les plus anciens, ſoit ſacrés ſoit profanes, ne nous apprennent preſque rien touchant les peuples que nous appellons ſeptentrionaux. Les Romains qui porterent ſi loin leur

ambition & leurs conquêtes, ſont les premiers, qui nous ſont connaître les anciens habitans des contrées, qui forment aujourd'hui la République des Provinces-Unies. Mais l'hiſtoire de ces anciens habitans n'eſt que celle de leur deſtruction : voici comment la choſe arriva environ un ſiècle avant l'Ere commune.

Expédition des Cimbres & des Teutons.

Les Cimbres & les Teutons quittèrent tout-à-coup la Cherſonèſe cimbrique connue de nos jours ſous le nom de Jutland, & les Iles de Codan aujourd'hui le Dannemark. Une inondation à ce qu'on dit, peut-être auſſi une population trop nombreuſe, ou l'envie de s'établir dans un climat moins triſte les détermina à s'expatrier. Hommes, femmes, vieillards, enfans tous partirent, & ſemblables à un torrent débordé, ils entrainerent avec eux pluſieurs nations qui ſe trouverent ſur leur route. Les Habitans du païs dont nous écrivons l'hiſtoire, ſe laiſſerent d'autant plus volontiers perſuader de courir les mêmes avantures, que leurs habitations, leur bêtail, leur ſubſiſtance venaient d'être la proie de l'océan débordé. On voit dans les Hiſtoriens de Rome quels ravages cette multitude innombrable & errante exerça dans les Gaules & l'Eſpagne, comment elle triompha de tous les gé-

néraux que Rome lui oppoſa juſqu'à l'époque mémorable où Marius en extermina les nombreux eſſaims qui couvraient des Provinces entieres. Les contrées d'où ils étaient ſortis reſterent dépeuplées. Ce n'eſt que quatre ſiècles après, qu'elles vomirent de nouveaux émigrans, qui tenterent de plus heureuſes irruptions, envahirent & dévaſterent les mêmes Païs, entamerent peu-à-peu, & détruiſirent enfin cet Empire, qui n'était plus celui de ces Républicains qui avaient fait périr un ſi grand nombre de leurs ancêtres. Juſqu'à ce période, la nation des Cimbres parut comme anéantie. Du tems de Tacite, il ne lui reſtait que la gloire de ſes anciens exploits. L'Ile du Rhin, au contraire, ne tarda pas à être repeuplée. *De Mor. Germ. c.* 37.

Les Battes habitaient les bords de *l'Adrana*, maintenant *l'Eder*, riviere qui coule entre la Heſſe & le Comté de Waldek. Se voyant, depuis long-tems, harcelés ſans relâche par les Cattes, voiſins ambitieux & avides, ils réſolurent de chercher un païs plus paiſible. La grande Ile du Rhin, qui venait de perdre ſes habitans, fut le lieu, où ils dirigerent leur retraite. Encouragés & conduits par les Chefs de la Religion, ils jetterent des canots & des radeaux ſur l'Eder, embarquerent leurs familles, leurs bêtails, leurs meubles & Les Battes ou Bataves envahiſſent l'Ile à laquelle ils donnent leur nom.

aborderent, à la faveur d'une heureuſe navigation, dans la partie dépeuplée de l'Ile. On ne voit pas que leur invaſion ait été traverſée. Ils s'y établirent au contraire ſi bien, que, quoi qu'il pût s'y trouver quelques reſtes des anciens habitans, & que, dans la ſuite, on y rencontre pluſieurs peuplades différentes, tels que les Caninefates, les Cauches &c.; ce ſont, toutefois, ces nouveaux Colons qui rendirent ce territoire fameux, & c'eſt d'après eux qu'on l'a appellé la très-noble Ile des Bataves.

Plin. IV. c. 15.

Deſcription de l'Ile des Bataves.

Elle était détachée du continent par le Rhin qui ſe partageait à peu près comme aujourd'huy à la pointe de Lobek. Le bras droit du fleuve conſervait ſon nom; ſuivant l'opinion commune, il roulait ſes eaux rapides dans le vaſte ſein de l'océan, au lieu où eſt à préſent Katwyk. Le bras gauche prenait le nom de Wahal qu'il conſerve encore; il ſe joignait bientôt à la Meuſe & coulait doucement avec elle dans la même mer par une bouche immenſe. Suivant cette deſcription, l'Ile des Bataves contenait environ vingt ſept lieues de long ſur ſept de large. D'illuſtres auteurs lui donnent une étendue bien plus conſidérable. Le bras droit, diſent-ils, qui allait ſe perdre à Katwyk, ſe diviſait encore

en d'autres branches, qui formaient plusieurs Lacs, dont le plus considérable portait le nom de Flechta ou de Flevo & plusieurs petites Iles entre quelles, leurs eaux ouvraient de nouvelles Embouchures; la plus orientale joignait l'Ile de Schelling. Cette opinion parait concilier les contradictions qu'on trouve dans les différens écrivains. Elle ferait cependant entrer dans l'Ile, des peuples que les Anciens appellent Transrhéniens. Quelque soit le sentiment le plus vraisemblable; toujours est-il certain que le Païs, dont nous faisons l'histoire, a subi d'étonnantes variations physiques, & que l'Ile des Bataves comprenait au moins une grande partie des Provinces de Gueldre, de Hollande & d'Utrecht. Il ne faut cependant pas penser que les Bataves se soient tenus renfermés entre les bras du Rhin. On sait qu'ils se débordèrent dans la Gaule Belgique; vraisemblablement entre le Wahal & la Meuse; ils occupaient ainsi une nouvelle partie de la Hollande, de la Gueldre & du Païs de Clèves. On pense même qu'ils s'étendirent jusques dans les Iles de Zéelande, autant qu'elles pouvaient être alors habitables. Ainsi l'histoire des peuples, que les Romains ont confondus sous le nom commun de Bataves, devient

Voyez l'Hist. de la guerre des Bataves par M. le Marq. de S. Simon.

Tac. Lib. 4. 13.

celle de la plus grande partie des anciens habitans des Provinces-Unies. Les Friſons diviſés en grands & petits, paraitront auſſi ſur la même ſcène: Ils occupaient les Provinces de Friſe, d'Overyſſel, de Groningue & des Ommelandes. Quel peuple! quand on conſidère que c'eſt preſque le ſeul qui ait conſervé conſtamment en Europe, ſa liberté, ſon nom & une partie de ſon païs.

Mœurs antiques.

Quoique tout le territoire, ſitué à la gauche du Rhin proprement dit, paraiſſe avoir appartenu aux Gaules, & le païs transrhénien à la Germanie inférieure, on ne ſaurait douter que les Habitans n'aient tous été Germains d'origine. Ils en partageaient les mœurs, les uſages, la langue & ſouvent le nom & les interêts. C'étaient de grands corps, nerveux, épais, robuſtes, l'œil bleu & le viſage farouche. Plus propres à ſupporter le froid que le chaud, la faim que la douleur, les fatigues de la guerre & de la chaſſe, que les travaux aſſujettiſſans de l'agriculture ou du ménage; ce que la nature ne leur fourniſſait pas aiſément, ils cherchaient à le ravir par la force des armes. Le jeu, qui flatte de l'eſpoir d'un bien acquis en un inſtant, était ainſi très-conforme à leur goût, à leur indolence. Ils y riſquaient juſqu'à leur liberté. On les voyait

dissiper leur long loisir dans le sommeil, les festins & la boisson, source de querelles quelquefois sanglantes.

Enfans de la nature, elle leur fournissait seule leur vêtement. Une peau de bête attachée par devant avec une agraffe, une épine ou une arrête, leur couvrait une partie du corps. Les plus riches portaient des vestes si étroites, qu'elles tenaient leur corps comme emboëté, & en faisaient saillir tous les membres. Les femmes n'étaient distinguées des hommes que par un voile de lin, nuancé de bandes de pourpre. Elles laissaient à découvert par innocence, ce que la pudeur fait cacher chez les peuples corrompus, la gorge, & les bras. Quoique les Germains eussent des cheveux d'un blond très-ardent; ils ne laissaient pas d'en relever encore la couleur, en les teignant avec de la craie rouge: ils les roulaient aussi en longues tresses qu'ils rattachaient sur la tête. Cette parure étrange leur allait si bien, que les yeux lascifs des Romains en furent frappés. Quelquefois aussi, ils laissaient croître leur chevelure & leur barbe, qu'ils coupaient; quand ils avaient tué un ennemi. Où ils trouvaient une fontaine, un bois, un champ, & sur-tout une éminence à cause des inondations; là ils se bâtissaient une maison de bois, autour

Habillement.

Habitations.

de laquelle ils laiſſaient un petit eſpace clos & fermé.

Exercices. Ces peuples à demi ſauvages devaient peu connaitre les arts qui efféminent les hommes en les civiliſant. Les arts néceſſaires étaient abandonnés ordinairement aux Eſclaves, aux Affranchis, aux femmes, aux vieillards. L'éducation ſe bornait à élever le courage & à fortifier le corps. La paſſion des armes, l'intrépidité dans les combats, le mépris de la mort, la force & l'agilité, tels était les exercices de leur premiere enfance. D'une main forte

---

(*) Ce n'eſt pas que les Germains aient tout-à fait ignoré l'art d'écrire. Quand Tacite, en vantant la chaſteté des femmes Germaines, dit qu'elles ne ſavaient pas le miſtere des lettres, *ſecreta litterarum*; il eſt évident qu'il ne parle que d'un commerce ſecret & illicite de billets galans entre les deux ſexes. Il parait que les Celtes, nom qui comprenait, autrefois, preſque tous les peuples d'Occident, connaiſſaient l'art d'écrire. Les productions du génie des anciens peuples du Nord, l'Edda des Iſlandais, d'autres poëſies runiques & les poëmes d'Oſſian paraiſſent confirmer cette obſervation. L'Hiſtoire des Bataves fait mention de lettres écrites non-ſeulement à Civilis; mais encore au peuple Friſon. On préſume que les Germains ſe ſervaient de caracteres runiques avant l'arrivée des Romains.

De Mor. Germ. c. 19.

Tac. Hiſt. L. 4. c. 32. 75. 69.

& d'un bras assuré, ils savaient combattre de loin & de près avec leurs framées ou piques, lancer un javelot avec roideur, attendre & donner le choc dans les combats, traverser les fleuves les plus rapides, à la nage, tout armés, sans perdre leurs rangs. Mais comme leurs chevaux n'étaient ni beaux ni vîtes, qu'ils couraient toujours en avant sans être dressés à varier leurs évolutions, l'infanterie faisait la principale force de leurs armées. Quand ils se rangeaient en bataille, ils plaçaient les femmes & les enfans à la queue, afin d'exciter & de soutenir la valeur des combattans par des cris & des hurlemens entremêlés; on voyait épouses, meres, filles, se hasarder dans le champ du carnage, transporter les blessés hors de la mêlée, panser & succer leurs blessures. On les voyait souvent forcer les fuiards à retourner à la charge & contribuer ainsi à la victoire. On sent que de tels intérêts, que de tels témoins devaient métamorphoser les hommes en héros, & qu'on aurait tort de chercher un enthousiasme pareil dans ces fainéans soudoyés par un maître inconnu, marchant machinalement, & sans autre mobile, que l'ordre d'un chef qui les conduit comme des automates à la boucherie, ou au pillage.

Femmes à la guerre.

Mariages. C'était une infamie de se marier avant vingt ans. On ne négligeait pas d'allier l'âge, & la taille. Le mariage était conclu en présence des parens des deux parties. C'était l'époux qui prévenait sa future en lui offrant une dot. Elle consistait en un attelage de bœufs, un cheval bridé, une épée, une lance, un bouclier. Elle de son côté donnait une arme à son fiancé. Ces symboles éloquens apprenaient à la femme à s'élever au dessus de son sexe, en partageant les travaux de son époux en guerre, en paix, à la vie, à la mort. Et comme ils pouvaient se procurer une subsistance facile, soit dans le lait & la chair de leurs troupeaux, soit dans les fruits & le gibier de leurs forêts, soit en préparant une bouillie avec de la farine d'orge & d'avoine, & une boisson en laissant fermenter une décoction d'orge ou d'autre grain, ils ne craignaient pas de voir multiplier leurs enfans, qui ne connaissaient pas d'autre sein que celui de leur mere.

Funérailles. Les funérailles respiraient la même simplicité. Les corps des plus qualifiés étaient brulés sur un bucher elevé, avec leurs armes & quelquefois avec leur cheval. Un tertre, un gazon couvrait la cendre. Les femmes honoraient le défunt par des pleurs, les hommes par une douleur muette & un souvenir profond.

A travers les fables dont la verité eſt defigurée, on demêle chez les Germains, comme chez les Celtes & les Gaulois, la notion d'un Dieu ſuprême, principe & conſervateur de tout. On ſait, même que dans les tems les plus reculés, ils n'avaient ni temples ni idoles, tenant pour abſurde de répréſenter ou de renfermer la divinité. Ils s'enfonçaient dans les boccages les plus ſombres, les plus épais, auprès de certains arbres regardés comme ſacrés; c'eſt-là qu'ils immolaient des victimes, & faiſaient quelquefois couler le ſang humain, avec celui des animaux. Il ne paraît pas vraiſemblable qu'à la reſerve du ſoleil, de la lune, du feu, êtres réels, les Germains aient eu les mêmes divinités que les Romains. Leur *Woden* était même différent de ce fameux *Odin* des Scandinaviens qui d'abord déifié pour ſon héroiſme fut enſuite reconnu pour le Dieu Suprême, à peu près comme les Saints tutelaires de Naples & de Compoſtelle deviendraient aiſément les premiere divinités, ſi on laiſſait faire les moines & la populace (*). Woden, Odin, God étaient peut-être *Encicl. art. polith.* Religion.

(*) On ſe rappelle ici cette priere d'un Napolitain : Dominedio Prega San Gennaro che faccia il miracolo.

des noms ſinonimes & généraux, pour déſigner la divinité. Quoiqu'il en ſoit de la théologie indébrouillable des peuples du Nord, il eſt évident qu'à l'arrivée des Romains, quelques conformités entre les objets du culte des deux nations firent croire qu'ils adoraient les uns & les autres les mêmes dieux: peu-à-peu on s'habitua à les confondre, & à en remplacer les noms de la Semaine lorſqu'on adopta l'uſage de diviſer le tems en ſept jours. Il n'eſt donc pas étrange qu'on ait trouvé des ruines d'idoles romaines telles qu'un Jupiter armé de la foudre, un Neptune, un Hercule & quelques autres inconnues telles qu'une Nehalennia, & une Bururina dans l'Ile de Walcheren.

Devins. Ils avaient beaucoup de vénération pour certains devins; on les conſultait dans les affaires les plus difficiles & leurs réponſes étaient regardées comme autant d'oracles. Les Bardes étaient leurs poëtes. Ils chantaient les Héros, & leurs Romances transmiſes à la poſterité perpetuaient & faiſaient naître les belles actions. Les différentes modulations ſur leſquelles on rendait ces chants guerriers au moment du combat faiſaient concevoir de bons ou de mauvais préſages. Ils tiraient auſſi des pronoſtics du chant & du vol des oiſeaux,

Bardes ou Poëtes.

du henniſſement de certains chevaux entretenus dans les bois ſacrés & de l'iſsüe d'un duel entre un de leurs ſoldats & un priſonnier de l'ennemi.

Les jeunes gens donnaient quelquefois un ſpectacle étrange; mais conforme à leurs mœurs féroces. Ils ſautaient nuds au milieu d'une place heriſſée de lances & d'épées. La dexterité conſiſtait à ne point ſe bleſſer, aſſez payés, quand ils avaient amuſé les ſpectateurs. Spectacles.

La ſouveraineté réſidait dans les aſſemblées. C'eſt-là que les nobles & les hommes libres inauguraient les Généraux & les Rois; en les élevant ſur un bouclier. C'eſt-là qu'ils choiſiſſaient leurs Juges & leurs Centeniers, pour rendre la juſtice dans les différens cantons. C'eſt dans ces diètes établies, dans un tems fixe, à la nouvelle ou à la pleine lune, qu'on propoſait les matieres relatives à la paix, à la guerre. Elles ſe décidaient à l'unanimité des ſuffrages; on les donnait par le cliquetis des armes; on les refuſait par un murmure tumultueux. Chacun y paraiſſait armé. Lorſque les jeunes gens avaient atteint un certain âge, ils y étaient admis. Ils y recevaient d'abord le javelot ou le bouclier. C'était la premiere robe virile qui les émancipait, le grade qui les rendait membres de l'état. Aſſemblées.

Rois ou Chefs.

Ils confondaient ordinairement le nom de Roi avec celui de Chef. Quelque fut ſon titre; il n'était dans le fond que le prémier des citoyens; ſon autorité était ſubordonnée à la volonté générale; il ſe rendait odieux, dès qu'il voulait outre-paſſer ſon pouvoir.

Légiſlation.

Les procès jugés par les Magiſtrats ſupérieurs des diſtricts, ou ſubalternes des Bourgs & des Hameaux, s'expédiaient ſans longueurs, ſans fraix, en plein champ & le même jour. Point de procédures trainantes, point de loix écrites, mais des coutumes claires, connues, conſtantes, conformes aux mœurs de la nation. Tacite, en parlant de celle des Bataves, leur aſſigne la ſupériorité de courage ſur tous les autres Germains. Cette réputation ne les ſauva pas de l'ambition avide des Romains. Le conquérant des Gaules eut la gloire d'accepter leur alliance ou plutôt leur ſoumiſſion.

Les Provinces-Unies ſous les Romains.

IL Reſque tous les voiſins des Bataves, Menapiens, Morins, Eburons, Ubiens, Sicambres, Uſipetes, Tencteres n'avaient pû arrêter les ſuccès rapides de Céſar. La terreur marchait ſur ſes pas, & l'on penſe que dans le tems que les cités & les peuples lui envoyerent de toutes parts des deputés pour lui demander la paix, & lui offrir des ôtages ſuivant la coutume; les Bataves negocierent une alliance avec les Romains. On les voit dès lors faire comme partie de leur Empire, ſoumis quoique ſe gouvernant par eux mêmes, exempts de tout tribut, aſſujettis au ſervice militaire, & déçus par une ombre d'indépendance on les voit combattre ſous les aigles romaines pour acquerir de la gloire pendant que les Gaulois luttaient encore pour défendre leur liberté.

Alliance des Bataves avec les Romains.

Les Bataves avides de la guerre & déjà accoutumés comme tous les Germains à ſe donner à un ſervice étranger ſuivirent volontiers les drapeaux des Romains. Leurs cohortes ſi fameuſes dans la ſuite aiderent Céſar à conquerir la Grande-Bretagne, à dompter

Cohortes Bataves à la ſuite de Céſar.

les Eburons, les Eduens, les Arvernes révoltés, à le faire triompher en Eſpagne ſur les troupes de Pompée ſon rival, leſquelles étaient commandés par Petreius & Afranius. Leur cavalerie contribua à un avantage conſidérable auprès de Durazzo en Albanie. Ils ſignalerent leur valeur à la priſe & leur avidité au pillage de Goſini. Dans la plaîne de Pharſale leurs Fantaſſins tomberent avec tant d'impetuoſité ſur la cavalerie de Pompée, qu'elle fut culbutée ſur les légions qui prirent la fuite. Céſar voulant vanger l'aſſaſſinat de ſon illuſtre rival vit ſes cohortes Bataves & Germaines ouvrir à la nage le paſſage d'une riviere qu'on lui diſputait, & frayer le chemin à une victoire qui fut ſuivie de la conquête de toute l'Egipte.

Admiſes dans les Gardes prétoriennes.

Les Bataves devenus célèbres par leur bravoure & leur fidelité furent admis dans les Gardes prétoriennes d'Auguſte : On croit même qu'ils combatirent contre Antoine, & eurent part aux victoires qui déciderent de l'Empire en faveur du ſecond Empereur.

Ce Prince ayant conçu le projet de dompter les Germains & de réduire leur païs en Province Romaine confia à Druſus fils de ſa femme cette importante expédition. L'Ile des Bataves étant devenue le rendez-vous des

L'Ile des Bataves

des troupes; le Général ſoit pour occuper l'inaction dangereuſe du ſoldat, ſoit pour s'ouvrir un chemin dans la Friſe & dans la mer du Nord, juſqu'alors inconnue aux Romains, fit creuſer un canal qui réuniſſait le Rhin & l'Yſſel, près de Doesburg, ville dont on lui attribue la fondation. On croit auſſi lui devoir deux autres canaux ſur le Rhin, à ſavoir le Does au deſſus de Leide & le Vliet au deſſous coulant l'un & l'autre à Vlaardingen. Ce qui eſt plus certain, c'eſt qu'étant entré dans les païs des Sueves, des Uſipêtes, des Sicambres, il les dévaſta entierement. S'étant enſuite avancé vers la mer du Nord en traverſant probablement le Flevo, il vainquit les Friſons qui demeuraient à l'Eſt & les rendit tributaires de l'Empire. De là il pénétra à travers les marais chez les Cauches qui habitaient l'Ooſtfriſe, & d'autres territoires circonvoiſins; mais comme l'hiver approchait il retourna à Rome.

devient le rendez-vous de l'armée de Druſus.

Les Friſons ſubjugués.

Il revint l'année ſuivante, ſoumit entierement les Uſipêtes, & chaſſa dans leurs marais plutôt qu'il ne vainquit les Cherusques. Son nom faiſait trembler les Barbares qui à ſon approche ſe diſperſaient ou ſubiſſaient le joug, lorſque la mort l'enleva dans le tems qu'il s'apprêtait à aller recueillir les

Conquêtes de Tibere.

honneurs du triomphe. Tibere ſon frere ſoupçonné d'avoir hâté ſa mort par le poiſon, lui ayant ſuccedé ; les Germains attaqués par les intrigues, & diviſés par les défiances & les jalouſies, que le nouveau Général eut l'adreſſe de ſemer entre leurs chefs, furent contraints de ſe ſoumettre & leur païs devint preſque une Province tributaire de l'Empire. Les Caninefates, peuple qui partageait la langue, l'origine, le païs, la bravoure des Bataves s'étant attirés le reſſentiment des Romains furent attaqués & vaincus par le même Général.

Quintilius Varus ſon ſucceſſeur eut un ſort bien différent. On remarque que les tribunaux odieux qu'il établit chez les Germains, les longues & humiliantes formalités de la Juriſprudence romaine auxquelles il voulut les aſſujettir comme un peuple conquis, les allarma, les aigrit tellement contre la domination des Romains que ſoulevés & conduits par le chef des Cheruſques devenu fameux ſous le nom d'Arminius, ils attirerent les légions dans les bois de Teutbourg aujourd'hui Wensfeld, les envelopperent, & en firent périr trois, ſans qu'il s'en ſauvât preſque un ſeul homme. Alors tous les cœurs s'ouvrirent à la crainte, à la conſternation la plus profonde ;

Victoire d'Arminius.

8.

Auguſte ne put modérer ſa douleur; pluſieurs mois entiers on l'entendit frapper de la tête les murs de ſes vaſtes palais, & redemander avec les cris perçans du déſeſpoir ſes légions exterminées. On ne pouvait enviſager un Germain ſans trembler, on déſarma toutes leurs cohortes qui ſe trouverent à Rome, & celles des Bataves furent, ſans doute, enveloppées dans la même diſgrace. Quoiqu'il en ſoit, les unes & les autres furent bientôt rappellées, & l'on voit peu de tems après que Tibere devenu Empereur envoya une élite de Gardes Germaines & vraiſemblablement de Bataves en Pannonie, où ſon fils fut chargé d'aller éteindre une révolte.

Les Gardes des Bataves diſgraciées.

15.

Cependant Germanicus, fils de Druſus étant entré en Germanie vengeait la défaite & effaçait la honte des légions. Il pouſſa ſes conquêtes bien au delà du Rhin. Il pénétra juſqu'au champ de bataille qui ſix ans auparavant avait couté tant de ſang à l'Empire (*). Là giſſaient des monceaux d'os blanchis, ou des reſtes de cadavres épars. On appercevait des armes rompues, des membres de chevaux, & des têtes clouées aux arbres voiſins. Dans les bois d'alentour on voyait les autels, où avaient été égorgés les tribuns & les premiers centurions. On raſſembla tous les oſſemens,

Les Germains vaincus par Germanicus.

(*) *Linguet Hiſt. Rev. Emp. Rom. l.* 107.

& Germanicus creuſa le premier la foſſe, où on les couvrit tous également de terre avec une indignation attendriſſante & douloureuſe. Un engagement où Arminius balança la fortune des Romains, le péril auquel une inondation avait expoſé les troupes de Cecinna le long des digues bâties depuis peu par L. Domitius dans les Marais des païs, connus à préſent ſous le nom de Drente & de Twente depuis le bord du Rhin juſqu'à l'Eems & le Weſer, rien ne pût arrêter les ſuccès des Romains : les Germains emportés par une fougue préſomptueuſe, ayant oſé les attaquer dans leurs retranchemens furent repouſſés & maſſacrés tant que durerent la fureur & le jour. Arminius ne dût ſon ſalut qu'à une fuite précipitée.

Agrippine raſſure les Garniſons campées dans l'Ile des Bataves.

Lorſque l'iſſue de ce combat était encore incertaine, le bruit courut juſque dans l'Ile des Bataves, où ſe trouvait une garniſon Romaine, que les Germains s'apprêtaient à fondre ſur les Gaules à main armée. On parlait déjà de rompre le pont que Druſus avait bati ſur le Rhin à Gelduba, lorſque Agrippine digne épouſe & compagne courageuſe des exploits de Germanicus vole au devant des troupes, les arrette par ſon éloquence, & réveille leur courage par ſes careſ-

ſes, ſes ſoins, ſes liberalités (*).

Cependant Germanicus victorieux revenait de ſon expédition, en deſcendant l'Eems juſqu'à ſon embouchure. Mais afin que ſa flotte voguât plus à l'aiſe ſur le Zuiderzee rempli de bas fonds, il donna deux legions à Vitellius pour les conduire entre le lac & la mer. Leur marche avait d'abord été aſſez tranquille, lorſqu'un vent du nord impétueux, joint à la haute marée de l'équinoxe, pouſſa tout à coup les vagues contre le reflux. Déjà l'océan, la grève, les campagnes n'offrent plus qu'un même aſpect. Nul moyen de diſcerner un endroit guéable d'un gouffre, un fond ſolide d'un ſable mouvant, pluſieurs ſont renverſés par les flots, engloutis dans les abîmes. Vitellius ayant enfin gagné une éminence recueillit ſes ſoldats qui ſans feu, nuds, eſtropiés paſſerent une nuit cruelle. Le lendemain, la mer s'étant retirée, ils rejoignirent la flotte, ſe

Les legions en danger d'être ſubmergées entre le Flevo & la Mer.

La Blett. Trad. Tac.

(*) Cette Princeſſe ou une autre Agrippine, femme de Neron avait fait bâtir un palais, que la Carte de Peutinger place à deux milles de Leide. On le confond auſſi avec le Fort de Britten près de Katwyck, dont les ruines paraiſſent encore, quand la mer, qui les a englouties eſt très-baſſe.

rembarquerent & ſe rendirent vraiſemblablement dans l'Ile des Bataves où ils avaient leurs quartiers.

Les Romains partent de l'Ile des Bataves pour marcher contre Arminius.

Cette Ile extrêmement commode par ſa poſition & ſes mouillages aiſés devint encore l'année ſuivante le rendez-vous d'une flotte deſtinée contre les Germains. L'armée étant prête pour l'embarquement, Germanicus entre dans le Canal de Druſus, invoque les mânes de ſon pere, traverſe le Zuiderzee, l'Océan, gagne l'embouchure de l'Eems, & débarque ſur la rive gauche du fleuve.

On a répeté après Tacite que faute d'avoir pris terre de l'autre côté on fut obligé de perdre pluſieurs jours à faire des ponts; mais qu'étaient devenus les bâtimens de tranſport? Pourquoi n'auroit-on pu s'en ſervir pour traverſer en peu de tems une riviere telle que l'Eems? Quoiqu'il en ſoit, cette diſpoſition fut très-funeſte aux Bataves. Quelques uns ayant voulu braver les eaux & montrer qu'ils étaient habiles nageurs furent mis en déſordre; il y en eut même de noyés. Le lendemain les mêmes ſoldats ſignalerent encore leur témérité. Conduits par Cariovalda leur Chef, ils franchiſſent le courant à l'endroit le plus rapide, & croyant pourſuivre les Chéruſques,

Témérité funeſte des Cohortes Bataves.

ils ſont attirés dans une embuſcade & enveloppés de tous côtés. Ils ſe ſerrent l'un ſur l'autre & ſe formant en une colomne épaiſſe, ils ſoutiennent quelque tems une attaque ſanglante. Ils ſe battent en dèseſpérés, juſqu'à ce que Cariovalda en voulant ſe faire jour à travers les bataillons les plus impénétrables, tombe percé de mille coups & la plûpart de ſa nobleſſe à ſes côtés. Quelques uns échapperent, ſoit par une vigoureuſe réſiſtance, ſoit par le ſecours des Romains dont la cavalerie venait de débarquer. Quelques jours, après il ſe livra une bataille des plus furieuſes où les Germains furent battus, le fils d'un Général Cheruſque pris, avec la femme fille de Waromir, Capitaine des Bataves.

La flotte de Germanicus accueillie d'une tempête ſur la mer du Nord.

Les Romains victorieux ſe rendaient à la fin de l'été dans leurs quartiers d'hiver, les uns par terre, les autres ſur l'océan. Ceux-ci accueillis tout-à-coup d'une bouraſque mêlée d'une grêle effroyable virent leurs vaiſſeaux emportés au loin ſur des Iles, ou briſés ſur celles de l'Ooſtfriſe qu'environnent d'affreux rochers & de dangereux écueils. Germanicus jetté lui même dans le païs des Cauches eut peine à raſſembler les débris de ſa flotte. Supérieurs à tous les revers on vit preſque auſſitôt les Romains marcher

17. contre les Barbares à qui leur déſaſtre avait relevé le courage, les ſurprendre, les diſſiper, les ſoumettre. Ce fut le dernier exploit de Germanicus. On ſait comment rappellé à Rome par l'ombrageux Tibere, les acclamations dont on honora ſon triomphe envenimerent la cruelle jalouſie du tiran, & comment ce héros périt à la fleur de ſon âge dans la perſuaſion funeſte qu'on l'avoit empoiſonné.

Germanicus meurt.

Ecole fondée par ce Prince chez les Bataves.

On dit que ce Prince avait fondé près de Leide une école, où la jeuneſſe Batave était inſtruite dans la langue & les manieres des Romains. On reconnait là la vraie politique des conquérans de l'univers. Ils n'ignoraient pas, que pour ſubjuguer des Sauvages ou des Barbares, il faut les civiliſer: ce n'eſt qu'en leur donnant des lumieres qu'on parvient à leur ravir la liberté.

La domination romaine degénérait, ſouvent en une tirannie révoltante; c'eſt ce qu'éprouverent les Friſons vaincus par Druſus & ſoumis à un tribut d'un certain nombre de cuirs de bœufs, n'ayant autre choſe à donner. Olennius leur Gouverneur ſans avoir égard à la petite eſpèce de leur bétail exigea d'eux des peaux égales à celles des plus grands animaux ſauvages que nourriſſaient leurs forêts. On commença par leur enlever en payement leurs

Révolte des Friſons.

28.

bœufs, puis leurs champs: on les réduisit enfin à livrer leurs femmes même & leurs propres enfans.

Les Frisons se plaignirent mais inutilement; le désespoir les entraine à la révolte, ils courent aux armes; les exacteurs sont saisis & pendus, le Gouverneur poursuivi jusques dans le château de *Flevus* que l'on croit avoir été situé dans l'Ile de Grind. Apronius Gouverneur de la basse Germanie accourt à l'aide des Romains avec une armée de Germains, de Caninefates, & peut-être de Bataves. Tous ses détachemens sont battus, & neuf cents Romains massacrés dans le bois de *Baduhenna*, dont la place existait, dit-on, dans le *Sevenwolden* à environ trois lieues du Zuider-zée. * Pendant que le Sénat tremblant pour lui-même ne pense qu'à ériger des statues au tiran qui l'écrasait, que Tibere n'ose nommer un général pour effacer cet affront, les Frisons voyaient leur nom & leur gloire voler dans toute la Germanie.

Les Frisons brisent le joug.

Caligula fils de Germanicus avait accompagné son pere dans ses expéditions. Sa jeunesse s'était passée dans les Païs-bas au milieu des Camps. Trois ans après son avénement à l'Empire, il

Expédition ridicule de Caligula dans l'Ile des Bataves.

(*) Le Zuiderzée est le même Lac que nous avons appellé FLEVO d'après les Romains.

lui prit envie de venir chez les Bataves, pour y recruter & completter ſa garde. C'eſt dans leur Ile qu'il donna le triſte ſpectacle des extravagances les plus inouies. Le fils d'un Roy Britte chaſſé par ſon pere, étant venu implorer ſa protection, on publia que tous les Bretons avaient rendu hommage à l'Empereur, & l'on penſe que le prétoire d'Agrippine aſſigné au Prince fugitif pour ſa réſidence, prit delà le nom de Britten. Ayant fait paſſer pluſieurs corps de ſes Gardes au-delà du Rhin, Caligula marche contre eux, comme s'ils euſſent été des ennemis, & dès que dociles à l'ordre qu'ils avaient reçu, ils ſe fuſſent retirés à l'approche de leur étrange adverſaire, celui-ci fît dreſſer un trophée pour ſervir de monument à ſa ridicule victoire.

Ces traits de démence d'un côté, & cet excès d'aviliſſement d'un autre n'ont rien d'étonnant. L'Empereur avait, comme on ſait, l'eſprit égaré, & des mercenaires dont le métier eſt de vendre leur ſang, ne connaiſſent d'autre point d'honneur que celui d'obéir au maître qui les paye. Il n'eſt donc pas incroyable, qu'à ſon ordre, les Légions & les Auxiliaires ſe ſoient rangés en bataille, pour combattre l'Océan; qu'au même ſignal ils aient ramaſſé des coquilles comme les dépouil-

les d'un ennemi vaincu. On bâtit enſuite une tour pour perpétuer un exploit ſi glorieux, & on a de fortes raiſons de croire que c'eſt la même, dont-on découvre encore quelques ruines ſous les eaux, à une lieue plus loin que *Britten*. Elle ſervoit de phare aux vaiſſeaux qui entraient par l'embouchure du Rhin.

Caligula étant tombé ſous le coup mortel auquel tout tiran devait alors s'attendre, Rome était diſpoſée & prête à recouvrer ſon ancienne liberté, lorſque ces Prétoriens, cette garde Germaine & Batave attachée aux Empereurs dont l'exiſtence était leur ſoutien, proclamerent Claude & maſſacrerent les meurtriers. Les Romains habitués au joug, ne pouvant tout d'un coup s'élever à cette grandeur d'ame qui amene & maintient la liberté, plierent aiſément, & reçurent leur maître de la main des Barbares. C'étoit Claude, Oncle du Prince aſſaſſiné. Les Bataves le ſuivirent dans une expédition contre les Brittes, & commandés par CLAUDIUS CIVILIS ils étonnerent tellement l'ennemi en franchiſſant les fleuves à la nage, que les Romains remporterent une victoire facile.

Les Cohortes Bataves vengent & font un Empereur.

41.

Les Bataves en Angleterre.

Les Cauches, peuple, qui habitait l'Ooſtfriſe, & d'autres territoires contigus, firent alors des courſes dans la

Pirateries des Cauches.

baſſe Germanie. Conduits par Ganaſcus, Caninefate, qui avait ſervi longtems dans les armées romaines, ils monterent des bâtimens légers & dévolerent les côtes, ſur-tout celles des Gaules, où ils trouvaient beaucoup de richeſſes & peu de réſiſtance. Corbulon, un des plus grands Capitaines, que Rome eut alors, arma promptement pluſieurs trirêmes & quelques autres bâtimens, donna la chaſſe aux corſaires, coula à fond preſque toutes leurs barques, & contraignit leur chef de chercher ſon ſalut dans la fuite. Les Friſons même, tout fiers qu'ils étaient depuis leur victoire ſur Apronius voyant l'échec arrivé aux Cauches leurs voiſins, ſentirent leurs cœurs s'ouvrir à la crainte. Ils traiterent avec Corbulon, & lui livrerent des ôtages. Le Romain leur donna des terres à cultiver, un Sénat, des loix, des Magiſtrats; il bâtit même une citadelle afin de les tenir en bride. Et comme ce général ſe trouvait alors près du lieu, où eſt à préſent Groningue; que la ſituation en était très avantageuſe pour un fort, & qu'on rencontre dans cette ville des conformités frappantes avec l'ancien gouvernement & les loix de Rome, on n'a pas manqué de regarder Corbulon comme ſon fondateur & ſon légiſlateur. On ne voit cepen-

Reprimées.

Les Friſons ſoumis.

dant pas comment ce Romain aurait eu le tems néceſſaire pour affermir une nouvelle légiſlation chez des Barbares, puis qu'ayant bientôt après ſoulevé toute la Germanie en faiſant maſſacrer Ganaſcus en trahiſon, l'Empereur rappella les troupes romaines en deça du Rhin.

Canal entre la Meuſe & le Rhin.

De peur que l'oiſiveté ne relâchat la diſcipline militaire, afin d'épargner aux navigateurs un trajet tortueux & périlleux ſur une mer orageuſe (*), Corbulon fit à l'imitation de Druſus creuſer entre la Meuſe & le Rhin un canal, dont la poſition n'eſt plus connue. Paulinus Pompeius vint enſuite dans l'Ile des Bataves, & animé de la même ambition, il acheva & continua vraiſemblablement juſqu'à Katwyk, la digue, que Druſus avait commencée ſoixante trois auparavant le long de la rive gauche du Rhin, afin d'en arêter les inondations.

Digue de Druſus achevée.

50.

La longue inaction, où l'on voyait

(*) Il y a dans le texte: *quâ incerta maris vetarentur.* Il eſt evident qu'il faut lire *vitarentur.* C'eſt la latinité la plus claire, le ſens le plus naturel, le plus propre à expliquer la deſtination d'un canal peu éloigné d'une mer que Tacite appelle *violentius cetero mari.*

Les Friſons envahiſſent quelques terres.

depuis quelque tems des armées ordinairement actives pour prévenir ou commencer des hoſtilités fit croire qu'elles avaient des ordres pour ne point marcher. Les Friſons croyant profiter des conjonctures firent paſſer leur jeuneſſe à travers les bois & les marais, embarquerent leurs vieillards ſur les lacs, & vinrent s'établir dans les terres deſtinées aux ſoldats. On avait déjà bâti des maiſons, enſemencé des champs, lorſque Dubius Avitus ſucceſſeur de Paulinus envoya dire à ces nouveaux émigrans qu'ils euſſent à deloger ou à obtenir de l'Empereur d'autres conceſſions. Verritus & Malorix qui gouvernaient les Friſons, *autant que des Germains ſe laiſſent gouverner*, crurent que le meilleur parti était de ſe rendre à Rome. Ils y vinrent en effet, & en attendant qu'ils pûſſent avoir accès auprès de Neron, ils entrerent dans le théatre de Pompée. Quelques étrangers aſſis ſur le banc des Senateurs attirerent toute leur attention; ils demandent auſſitôt le motif d'une diſtinction ſi glorieuſe. Ce ſont dit un Romain, nos plus braves & nos plus fidèles amis. Vous n'avez point d'alliés qui ſurpaſſent les Germains en bravoure & en fidelité reprirent les Friſons auſſitot, & ils courent en même tems prendre place parmi les Senateurs.

Députent à Rome.

Cette saillie tudesque fut goûtée : on la regarda comme l'effet d'une émulation louable ; Néron donna aux deux députés le droit de citoyens ; mais il refusa à leurs compatriotes les établissemens qu'ils demandaient ; & comme ils avaient peine à y renoncer, on leur lâcha quelques Cavaliers auxiliaires qui tuerent ou firent prisonniers les plus mutins. Chassés.

Nos Bataves furent probablement ces auxiliaires. On les trouve encore à la suite de Suetonius Paulinus, aidant à conquérir l'Ile de *Mona*, aujourd'hui Anglesey, devenue la retraite d'un grand nombre de Brétons, le principal séjour des Druides, le réceptacle des transfuges. Conquête de Mona.

Le Monstre dont le nom est devenu, à la lettre, le sinonime de la cruauté, Néron avait honoré les gardes Germaines & Bataves de toute sa confiance. Elles étaient les éxécutrices de ses barbaries. Depuis treize ans Rome gémissait sous la tirannie, les provinces étaient le théatre des rapines & des exactions les plus criantes. L'oppression ayant à la fin enfanté la révolte dans les Gaules, Vindex noble Gaulois se vit bientôt à la tête d'un parti nombreux ; Virginius Rufus marcha contre lui avec les légions, la cavalerie Batave & les autres auxiliaires Germains. Bataves dévoués à Néron.

Aidant à vaincre les Gaulois.

Les deux Chefs s'aboucherent & allaient ſe réunir contre l'ennemi du genre humain lorſque les deux armées ignorant ces diſpoſitions, ſe livrent bataille ſans attendre l'ordre. La défaite des Gaulois ne rétablit point les affaires de Néron. La haine que ſes crimes avaient inſpirée était trop profonde. Huit cohortes Bataves qui revenaient de la Grande Bretagne ayant pris le parti de Galba déjà proclamé en Eſpagne, cette défection fut le coup déciſif. Néron déclaré ennemi de la patrie ſe porta le poignard dans la gorge.

Huit Cohortes Bataves ſe déclarent contre Néron.

Bataves mécontens de Galba.

Galba appréhendant quelques ſuites funeſtes des diſſenſions qui s'élevaient entre les huit Cohortes Bataves, dont nous venons de parler & la quatorzieme légion, renvoya ces auxiliaires ſuperbes dans la Grande Bretagne. Ayant paſſé chez les Germains & chez leurs compatriotes, ils ne virent par-tout qu'un mécontentement général contre l'Empereur, qui les avait privé du pillage, que leur victoire ſur les Gaulois leur donnait lieu d'attendre. Ne pouvant digérer l'idée affligeante d'une telle perte, ils furent les premiers qui au commencement de l'année s'opiniâtrerent à ne vouloir prêter ſerment qu'au Sénat & au Peuple Romain. Ils chargerent même la Garde

prétorienne de leur nation, de déclarer de leur part, qu'un Empereur fait en Eſpagne leur déplaiſait, & qu'ils allaient procéder à l'élection d'un autre. La Garde fut caſſée auſſitôt & renvoyée ſans récompenſe; ce qui n'empêcha pas que l'Empereur déteſté pour ſon avarice ne fut égorgé peu de tems après. Gardes Bataves caſſées.

On voit dans les guerres civiles occaſionnées par la rivalité d'Othon & de Vitellius, quel aſcendant les Cohortes Bataves avoient pris dans les armées & dans l'Empire. On ſait que lorſque le ſoldat a connu ſa force, il n'eſt plus poſſible de le contenir; auſſi les Bataves ne faiſoient-ils point ſcrupule de ſe vanter, que le deſtin de la guerre était entre leurs mains. Ce qui eſt certain, c'eſt que leur indéciſion tenait tout le monde en ſuſpens, qu'en ſe déclarant pour Vitellius, ils lui firent un grand nombre de partiſans, & qu'à la fin ils lui aſſurerent l'Empire. Les Légions ne voyaient qu'avec une noire jalouſie l'orgueilleuſe puiſſance de ces Barbares; plus d'une fois on fut prêt d'aſſouvir les animoſités mutuelles dans le ſang les uns des autres. Mais une circonſtance critique & délicate arracha aux Romains un témoignage bien glorieux pour les Bataves. Le Général Valens voulant affoiblir ceux- Orgueilleux aſcendant des Cohortes Bataves. Leurs diſſenſions avec les Légions.

ci, toujours inquiets, toujours turbulens, crut que le meilleur expédient, était de les diſperſer & d'en détacher une partie. A cette nouvelle les alliés furent conſternés, les légions s'écrierent en frémiſſant: *qu'à la veille d'un combat, à la vuë de l'ennemi, on ne devait pas leur enlever les plus braves guerriers, des vetérans ſi ſouvent victorieux, les membres les plus fermes du corps de l'armée.* Les Bataves ne démentaient pas l'idée qu'on avait de leur bravoure. Leur impétuoſité dédaignait de ſe ſervir de barques & de ponts, lorſqu'il fallait franchir les fleuves. Ils s'y jettaient comme dans leur élement, ils s'y battaient, & le Pô fut le théatre d'un combat, où les Othoniens étonnés de voir leurs barques enlevées & ſubmergées par ces étranges plongeurs, leur abandonnerent honteuſement la partie, & le nouveau champ de bataille. La Cavalerie Batave conduite par Alphenus Varus ouvrit peu de tems après le chemin à un combat, où l'armée ennemie fut entierement détruite, & après lequel Othon déſeſpéré ſe tua de ſa propre main.

Aveu honorable pour les Bataves.

Etrange combat dans le Pô.

CLAUDIUS CIVILIS.

LES Bataves n'avaient pas encore été accablés par l'alliance formidable des Romains. Depuis plus d'un ſiècle qu'ils s'étaient unis à cette dangereuſe puiſſance, ils s'étaient contentés de fournir des armes & des ſoldats, qui avaient cependant toujours pour Capitaines les premiers de leur nation. Un d'entr'eux ſe fit remarquer de bonne heure par ſa bravoure & ſes talens militaires. On lui trouvait plus de génie, plus de pénétration qu'il n'eſt ordinaire à un barbare d'en avoir. Quoiqu'iſſu du ſang des Rois, quoiqu'il eut ſervi ſous les aigles pendant vingt-cinq ans, Claudius Civilis n'en avait pas moins été victime de la cruauté des Romains. Il avait vu périr ſon frere ſous leurs coups. Envoyé lui même à Néron chargé de chaînes, il n'avait recouvré ſa liberté qu'à l'avénement de Galba à l'Empire ; & il ne la devait qu'à la crainte, où l'on était, que ſon ſupplice n'irritât ſes compatriotes devenus redoutables. Il avait enſuite eû peine à ſe dérober à la fureur des légions qui connaiſſant ſon eſprit vindicatif & fertile en reſſources avaient demandé

Origine de la guerre des Bataves & des Romains.

hautement ſa tête. Dès lors Civilis ne roula plus dans ſon eſprit que des projets de vengeance, & lorſqu'il jettait les yeux ſur les troubles inteſtins dont l'Empire était agité, il ne dèseſperait pas d'en profiter. Aimant à ſe comparer à Annibal & à Sertorius auxquels la perte d'un œil le faiſait encore plus reſſembler, il ne s'afficha point l'ennemi des Romains. Le nom de Veſpaſien proclamé Empereur par une poignée de ſoldats au fond de la Paleſtine lui parut le plus propre à couvrir ſes deſſeins. Il ſe déclara en ſa faveur, il reçut même de la part de deux Généraux Romains qui avaient épouſé le même parti, des ordres de s'oppoſer aux troupes qui devaient rejoindre Vitellius.

Levées révoltantes dans l'Ile des Bataves.

Celui-ci avait ordonné de faire des levées chez les Bataves. Les recruteurs n'enlevaient pas ſeulement la plus brillante jeuneſſe; ils enrôlaient de force les vieillards & les infirmes, afin de leur vendre enſuite leur congé. Les plus beaux enfans, dont la plupart avaient, chez les Bataves, la taille prematurée, étaient arrachés pour ſervir à des infamies qui outragent la nature. De là l'indignation, & un ſoulevement déjà prémédité qui arrete ces indignes recrues. Civilis habile à ſaiſir les conjonctures attire, ſous prétexte d'un feſtin, les plus diſtingués de la nobleſſe, les plus hardis d'entre la multitude, dans un bois

70.

Civilis anime ſes Compatriotes contre les Romains.

ſacré, & les voyant livrés au délire des ténebres & de la gaîté, il commence par leur rappeller la gloire & la nobleſſe de la nation, puis il expoſe les injuſtices, les rapts, les atrocités de la tyrannie. *Non*, dit-il, *nous ne ſommes plus des alliés, mais des eſclaves écraſés par des Préfets & des Centurions, qui ne ſe ſuccèdent que pour s'abreuver tour à tour de notre ſang & s'engraiſſer de nos dépouilles. Des étrangers avec qui nous n'avons rien de commun nous enlevent pour toujours nos enfans & nos freres. Les Romains ſont cependant réduits aux derniers abois; il n'y a dans leurs quartiers d'hiver que des vieillards & du butin. Que craignons nous? Les Germains nous ſont unis par le ſang, les Gaulois par le même eſprit. Les Romains méme, ſi nous ſuccombons, ne nous regarderont que comme les malheureux partiſans de Veſpaſien; Vainqueurs nous n'aurons de compte à rendre à perſonne.*

Attaque des Caninefates & des Friſons.

On applaudit par des acclamations barbares, on ſe lie par les imprécations uſitées; on députe ſous main aux Cohortes Bataves alors à Mayence, & deſtinées pour la Grande Bretagne. On gagne les Caninefates qui s'ameutent & jettent auſſitôt les yeux ſur Brinno homme d'une audace bruſque & farouche, dont le pere s'était déjà fait

connaître par un esprit séditieux, & pour avoir lancé contre les extravagances de Caligula, des traits caustiques assès naturels, mais alors regardés comme nœufs & hardis. On le proclame Général en l'élevant sur un pavois, on court autour de lui, on marche sous ses ordres. Forcer & piller le camp des Romains, les obliger à brûler les forteresses qui servaient d'arsenaux dans la guerre, de greniers en tems de paix, enlever les provisions & les denrées des marchands & des vivandiers errans çà & là avec trop de securité, ne fut pour les Caninefates & pour les Frisons qui s'étaient joints à eux que l'affaire d'un moment. Et le pillage dût être considerable, si on considère la position de l'Ile des Bataves propre à devenir & devenue en effet un entrepôt & un centre de commerce entre les Gaules & la Germanie; si on considère les expéditions des armées & des flottes Romaines qu'on y voyait passer & repasser si souvent.

Civilis demasqué.

Les Romains se rassemblerent en petit nombre dans la partie supérieure de l'Ile. Civilis pensant leur cacher toute la part qu'il avait à leur defaite & cherchant à les disperser pour les opprimer plus facilement les invite à retourner dans leur camp & leur offre le secours de sa cohorte, contre, disait-il,

une poignée de Caninefates ſéditieux. Mais les Germains ayant laiſſé découvrir la vérité par leur enthouſiaſme belliqueux, Civilis leve le maſque & recourant à la force ouverte, il diviſe en trois bataillons les Bataves, les Friſons, & les Caninefates; il s'avance, il cherche le Romain qui parait ſur les bords du Rhin ſecondé d'une flotte qui navigue de conſerve. L'action eſt à peine engagée, que toute une cohorte de Tongres paſſe ſous les drapeaux de Civilis. Conſternés d'une défection ſi imprévuë, les Romains ſe laiſſent égorger par leurs alliés & par leurs ennemis. Leurs rameurs Bataves en grande partie ne ſont pas plus fideles. Ils troublent les matelots & les ſoldats, ils maſſacrent les pilotes & les centurions qui veulent les arreter. C'eſt ainſi que Civilis qui n'avait point de bâtimens & qui manquait d'armes trouva l'un & l'autre dans la flotte des ennemis compoſée de vingt quatre vaiſſeaux : Conquête plus avantageuſe que difficile & qui ne laiſſa pas d'acquerir aux Bataves dans les Gaules & dans la Germanie le nom de RESTAURATEURS DE LA LIBERTÉ.

Déroute & perte des Romains.

Les Germains envoyerent auſſitôt des députés & promirent des ſecours. Civilis donne aux Gaulois, qu'il avait fait priſonniers le choix ou de combat-

tre ſous ſes étendarts comme Officiers, ou de s'en retourner dans leurs cités avec les dépouilles des Romains. L'indolence affectée de Hordéonius Flaccus favoriſait les premieres tentatives. Mais quand des couriers vinrent en tremblant annoncer à ce Gouverneur des Gaules, que les camps étaient pillés, les Cohortes défaites, le nom romain aboli chez les Bataves, il détache, il fait marcher auſſitôt Mumius Lupercus avec deux légions, auxquelles ſe joignent quelques Ubiens, (ceux de Cologne) la cavalerie de Trèves, & une aîle de Bataves, qui déjà ſubornée attendait à ſe déclarer dans la mêlée, pour mieux aſſurer la victoire à ſes concitoyens. Les deux armées ſe joignent; Civilis parût au milieu des enſeignes enlevées dans le précedent combat, & deployées alors pour inſpirer l'effroy aux Romains, la valeur aux Bataves. Afin même d'exciter ceux-ci à vaincre, & pour retenir les fuiards par la honte, ſon épouſe & ſes ſœurs, les autres femmes & les enfans, fermaient la bataille. Elles avaient à peine donné le ſignal par leurs cris mêlés aux chants des Guerriers, que les Romains déſertés, puis attaqués par leurs auxiliaires Bataves, abandonnés lâchement des Ubiens & des Treviriens, après avoir courageuſement, mais

Les Légions trahies & vaincues par les Bataves.

inutilement tenté de ſoutenir un choc trop inégal, ſe retirent dans le *Caſtra vetera*, ou vieux Camp ſitué, à ce qu'on croit, à Zante au païs de Clèves.

Un exprès dépêché par Civilis atteignit les huit Cohortes Bataves & Caninefates, qui marchaient de Germanie à Rome aux ordres de Vitellius. Les ſuccès de leurs compatriotes réveillent leur inſolence. Enflées d'orgueil & de fierté, elles forment auſſitôt des demandes extravagantes, pour avoir un prétexte de ſe révolter. Trois mille légionnaires, quelques Cohortes Belgiques, & une multitude de Païſans & de Vivandiers voulurent leur boucher le paſſage à Bonn. Les Bataves inférieurs en nombre, mais ſoldats aguerris & experimentés ſe ramaſſent en pluſieurs pelotons ſerrés & s'avançant dans les rangs qu'on avait trop éclaircis afin de les envelopper, ils tombent deſſus pique baiſſée, ils leur paſſent ſur le ventre, ils les diſſipent, ils pourſuivent les fuiards juſqu'aux portes de la ville, & après avoir comblés les foſſés de morts, ils continuent tranquillement leur marche. Civilis devenu par la jonction de ces vieilles bandes, chef d'une armée conſidérable, n'en agit pas avec moins de duplicité. Il fit prêter à ſes troupes le ſerment au

paſſage de Bonn forcé.

Diſſimulation de Civilis.

nom de Veſpaſien, il invita même les deux légions cantonnées dans le vieux camp à en faire autant. Elles répondirent que Vitellius était leur Empereur, qu'elles n'avaient pas de conſeils à prendre d'un traître, d'un ennemi plus digne du ſupplice que d'être l'arbitre des querelles de l'Empire.

Attaque infructueuſe du vieux camp.

Civilis fait courir aux armes toute ſa nation, à laquelle ſe joignent les Bructeres & les Tenéteres, ainſi que les Germains attirés par le pillage non moins que par la gloire. On vit bientôt tous ces peuples s'avancer vers le vieux camp. Leurs enſeignes répréſentées par des figures d'animaux différens, mêlées alors avec celles des Cohortes véteranes offraient l'image d'une guerre civile & étrangere tout à la fois. On commence par décocher des traits qui tombent en vain ſur les tours & les crenaux; puis on ſe précipite avec fureur contre le rempart, on applique les échelles, pluſieurs s'élevent ſur les boucliers de leurs camarades (*). Mais toujours répouſ-

(*) Je ne puis peindre qu'à grands traits les évolutions militaires. Les détails qu'elles entrainent ſont étrangers à mon plan. Ceux de cette guerre ont d'ailleurs en notre langue un Hiſtorien illuſtre. On peut auſſi ſur

ſés & précipités avec carnage, las enfin d'une attaque cruelle & ſanglante les aſſiégeans convertiſſent le ſiège en blocus, ſachant qu'il y avait peu de vivres dans la place, & beaucoup de bouches inutiles.

Les Légions Romaines livrées à la mutinerie & à l'indépendance perdaient, dans les Gaules, leur tems à accuſer, outrager, dépoſer leurs propres généraux. Allarmées cependant pour leurs camarades aſſiégés, elles vinrent camper à Guelduba, ſous la conduite de Herennius Gallus & de Vocula. Celuici ſachant combien le butin eſt capable d'animer des ſoldats, mene les ſiens faire le dégât dans le païs des *Gugernes* alliés & voiſins des Bataves. Cependant ceux qui étaient dans le camp s'étant laiſſé battre & enlever un bateau de bled par les Germains, jetterent leur général dans les fers, l'accuſant d'intelligence avec les ennemis.

Les Légions révoltées contre leurs Chefs.

Civilis au contraire mettait tout en œuvre pour augmenter ſes partiſans. Tous les peuples de Germanie remués par ſes négociations lui envoyaient des

---

la maniere de faire la tortue *per teſtudinem ſcandere*, lire la préface des Rev. Rom. de l'éloquent Mr. Linguet qui n'eſt pas toujours un homme à paradoxes.

otages pour confirmer leur alliance. Civilis donna des ordres à chacun d'eux pour ravager ſuivant qu'il était plus à portée, les terres des Tréviriens, & ſur tout celles des Ubiens, qui, quoique Germains avaient abjuré leur patrie en prenant le nom d'*Aggrippinenſes*. Il fait auſſi paſſer la Meuſe à une autre troupe, afin d'ébranler les Menapiens, les Morins, & les frontieres des Gaules. Ces deux expéditions ayant réuſſi, Civilis preſſe avec plus d'acharnement le ſiége du vieux Camp; mais les Romains firent périr tant de monde qu'on renonça à l'eſpoir de le prendre par aſſaut. Une nouvelle qu'on apporta alors à Civilis aurait pû déconcerter tous ſes projets, s'il eût été plus ſincère ou, pour mieux dire, moins en état de ſoutenir ſes premiers efforts. Montanus Trevirien, Chef d'une Cohorte, vint de la part des Romains lui annoncer que Veſpaſien étant reconnu pour Empereur, il n'avait plus de prétexte de continuer la guerre. Civilis commence par biaiſer, puis démêlant dans cet envoyé un caractere fier & avide de nouveautés, il lui fait lire dans ſon cœur ulcéré la juſte vengeance qu'il médite contre les bourreaux de ſon frere & les ſiens, contre les oppreſſeurs de la liberté. Enfin il expoſe ſi bien la gloire & ſur-

Ravages, invaſions des Germains & Bataves.

Le vieux Camp attaqué.

Civilis gagne Montanus.

tout la facilité de l'entrepriſe, que Montanus ébranlé ne fit aux Romains qu'un rapport infidele, & ne tarda pas à ſe déclarer pour les Bataves.

Ceux-ci étaient bien loin de mettre bas les armes. Commandé par Julius Maximus, & Claudius Victor, fils d'une ſœur de Civilis, un de leurs détachemens vint tomber à l'improviſte ſur les Romains qui furent mis dans une déroute ſanglante, perdirent pluſieurs enſeignes, & étaient prêts d'être forcés dans leurs retranchemens, ſi une cohorte de Gaſcons nouvellement arrivée, ne fut tombée tout-à-coup ſur leur arriere garde & n'eut rétabli le combat en faveur des Romains. La fortune ſe déclara encore contre les Bataves dans une action très-vive à la vue du vieux camp; mais les légions toujours diviſées, toujours revoltées contre leurs généraux dont elles en maſſacrerent deux ne ſurent pas profiter de leurs ſuccès. Une conjuration pour établir le ſiège d'un nouvel Empire dans les Gaules procurant encore à Civilis une diverſion favorable, les ſoldats du vieux camp réduits aux extrêmités de la plus affreuſe diſette furent obligés de ſe rendre. On vit alors combien les Romains étaient déteſtés. Envain Civilis qui leur avait promit la vie parut condamner les tranſ-

Avantages des Romains.

Le vieux camp rendu.

ports furieux des Germains; ceux-ci les massacrerent impitoyablement, & livrerent aux flammes dévorantes le camp & quelques soldats qui s'y étaient réfugiés. Civilis coupa alors ses cheveux & sa barbe, qu'il avait juré de laisser craître jusqu'à ce qu'il eut exterminé les légions. On publia même que son fils encore enfant s'essayait un arc à la main à verser un sang odieux en tirant sur des prisonniers. Velleda une de ces imposteurs qui chez des Barbares peuvent impunément se faire consulter comme lisant dans l'avenir, avait eu le bonheur de ne pas se tromper en prédisant les succès des Germains. Pour l'engager à lui continuer la faveur de ses oracles, Civilis lui envoya entr'autres présens un prisonnier de marque qui fut tué en chemin.

La prophétesse Velleda.

Elle pouvait hardiment être reconnaissante. Les légions avaient eu la lâcheté de reconnaître le nouvel Empire des Gaules. Il y a plus: Classicus & Tutor, Chefs de cette grande révolution qui ne tendait à rien moins qu'à renvoyer les Romains au-delà des Monts, favorisaient les projets de Civilis. Celui-ci était trop politique pour ne pas paraître agir de concert avec eux, mais en même tems trop fier pour se livrer lui & ses concitoyens à

Civilis lié avec Classicus & Tutor chefs de la révolte des Gaules.

une nouvelle domination. On dit même qu'il aſpirait à l'Empire réuni des Gaules & des Germanies. L'imprudence des Gaulois renverſa tous ces différens projets. Ils prouverent alors ce qu'ils ont toujours montré depuis; que l'ivreſſe du ſuccès, leur inapplication, leur inconſtance naturelle leur fait perdre le fruit des révolutions que leur eſprit remuant & impétueux peut opérer en un moment. Au lieu d'empêcher les Romains de rentrer dans leur païs, ils les laiſſerent pénétrer par les gorges des Alpes Rhétiennes. Dès lors tout changea: les légions coururent ſe ranger ſous leurs premieres enſeignes, les peuples ſous leurs anciens maîtres. Tutor fut diſſipé, & les Tréviriens défaits par Cerealis. Civilis lui ſeul ôſant rallier & recueillir les vaincus, marche droit aux Romains, campés aux portes de Treves. Son attaque fut bruſque & imprévue. Tout plia ſous ce premier effort, les corps avancés de l'armée Romaine ſe culbuterent ſur les plus éloignés, le camp fut forcé, le pont de la Moſelle emporté. Cérealis était couché hors du camp, ce qui était aſſez la coutume de ce général, non moins avide de plaiſirs que de gloire. Voluptueux, mais habile à réparer par ſon intrepidité & ſa préſence d'eſprit les fautes que ſon

Imprudence des Chefs Gaulois.

Céréalis ſurpris par Civilis.

indolence, & ſon mépris des ennemis lui faiſaient commettre, il s'élance du lit à demi nud, il vole au-devant des fuiards, les ranime, les fait retourner à la charge, regagne le pont, & ſecondé des cohortes & des légions, il arête les aſſaillans, puis les enfonce, & les pourſuit juſques dans leur camp qu'il prend & demolit.

Civilis repouſſé.

Les Habitans de Cologne s'étaient quelque temps auparavant réunis aux Confédérés. Le retour & les victoires des Romains changerent bientôt leurs diſpoſitions. Ils enivrerent tous les Germains qui ſe trouvaient dans leur ville, & les brûlerent dans leurs logemens, où ils les avaient renfermés. Ils offrirent même au vainqueur la femme & la ſœur de Civilis, gages ſacrés d'une alliance qu'ils n'auraient pas dû rompre ſi indignement. Civilis ſe diſpoſait à venger cette noire & horrible trahiſon, lorſqu'il apprit que les côtes de l'Ile des Bataves étaient ménacées. Il vole auſſitôt pour défendre & couvrir les lieux les plus expoſés. Cependant la légion qui devait agir de concert avec la flotte venue de la Grande Bretagne s'étant retirée dans le païs des Nerviens, les Caninefates attaquerent d'eux-mêmes les vaiſſeaux ennemis, en prirent, en coulerent à fond la plus grande partie, & ſe jettant avec

Perfidie des Ubiens.

Victoires des Caninefates.

vec rapidité ſur les Nerviens qui prenaient les armes pour les Romains, ils les défirent, ils les mirent en fuite. Claſſicus ayant en même tems remporté un avantage contre un détachement de Cavalerie Romaine qui marchait vers Nuys, le parti de Civilis parût ſe ranimer.

Civilis campé à *Vetera*.

Secouru en effet par de nouveaux renforts arrivés de la Germanie; l'Arminius des Bataves vint camper à Vetera, place forte, & où le ſouvenir des ſuccès dont elle avait été le théâtre ne pouvait que réveiller le courage des ſoldats. Pour en rendre l'abord moins praticable il fit inonder tous les environs par le moyen d'une digue, qui traverſait le Rhin & faiſait refluer ce fleuve hors de ſon lit. La premiere attaque fut funeſte aux Romains peſamment armés & peu accoutumés à combattre dans l'eau. Ils ne purent ſoutenir le choc des Germains, alors ſecondés par la grandeur de leur taille, la légéreté de leurs armes, leur habitude à nager. Mais conduits, le lendemain, ſur un terrein ſolide par un transfuge, leurs Cavaliers tomberent à l'improviſte ſur l'arriere garde de Civilis, & les légions ayant alors redoublé de vigueur au front de la bataille, les Germains plierent, & tous les confédérés prirent la fuite.

Les Romains repouſſés.

Réparent leur perte.

* Nimègue ou Battenburg.

Civilis refugié d'abord dans la ville des Bataves *, ne ſe crut pas en état de la défendre. Il enleva tout ce qu'il put tranſporter & ayant livré le reſte aux flammes, il ſe retira dans l'Ile, où les Romains ne pouvaient le pourſuivre faute de ponts ou de bâteaux. Il fit plus ; il détruiſit la digue que Druſus avait bâtie ſur la rive gauche du Rhin, & lui ouvrit un nouveau cours du côté des Gaules où la pente du terrain l'emportait. C'eſt ainſi que le lit de ce fleuve ſe trouva ſi diminué entre l'Ile & la Germanie qu'il ſemblait que c'était le même continent. Quatre attaques, dirigées toutes à la fois contre *Arenacum*, *Batavodurum*, *Grinnes*, *Vada*, camps Romains, ſur la ſituation deſquels les ſavans ne ſont pas d'accord, ſignalerent l'audace plutôt que la fortune de Civilis. Les Germains s'étant enſuite apperçus que Cérialis, après avoir viſité ſes quartiers, deſcendait le Rhin avec peu de précaution, tomberent à la faveur d'une nuit obſcure ſur ceux de ſa ſuite; ils enleverent même ſa trirême; mais le Général qui à la ſuite d'une intrigue amoureuſe, avait paſſé une nuit furtive ſur un autre bord, eut le tems de ſe ſauver moitié endormi, moitié habillé.

Civilis paſſe dans l'Ile.

Digue de Druſus renverſée.

Cérialis ſurpris.

Sourdes

Il ne ſe paſſa plus rien de conſidéra-

ble entre les deux partis. Cérialis désespérant de réduire un adversaire que ses défaites ne pouvaient terrasser, s'applique à aliéner les esprits des confédérés. Etant entré dans l'Ile il porta par-tout la désolation & par un vieux stratagême militaire il épargna les terres de Civilis. Les confédérés commençaient déjà à être fatigués d'une guerre sanglante & ruineuse; ils cherchaient déjà des prétextes pour mettre bas les armes. Ils donnerent volontiers dans le piège & ne virent plus dans Civilis qu'un furieux funeste à sa patrie, qu'il sacrifiait à son ressentiment particulier. Civilis instruit de ces dangereuses défiances ennuyé même aussi de ses propres revers, prêta facilement l'oreille aux négociations. Il demanda une entrevue à Cérialis. Elle se fit sur un pont de la Nabalia * dont-on avait rompu une arche. Quoique la narration de Tacite soit interrompue quant aux articles du traité, on ne doute pas que les Bataves ne soient rentrés dans leurs anciens privilèges. Le même historien dit ailleurs que Rome a conservé aux Bataves son estime & son alliance; qu'ils ne se laissent ni insulter par des impôts, ni écraser par des exacteurs, mais que libres de charges & de contributions, ils sont, comme les armes,

Pratiques de Cérialis.

*Aujourd'hui l'Yssel.

Paix entre les Romains & les Bataves.

uniquement reſervés & employés pour le ſervice militaire (*).

Caractere de Civilis.

C'eſt ainſi que les Romains reprirent l'aſcendant que doivent obtenir des troupes diſciplinées & unies ſur des ennemis plus vaillans que guerriers, & diviſées comme le ſont toutes les armées compoſées de différents peuples. On rencontre dans Civilis toutes les qualités des Héros, & des politiques: génie, audace, patience, talens pour la guerre & pour la négociation. Mais n'y trouve-t'on pas auſſi quelques-uns de leurs défauts? Une fierté qui lui fit des ennemis dans ſa propre famille, une ja-

(*) On lit dans un Ecrivain Français, contre le texte formel de Tacite; Que Corbulon fit aſſaſſiner Ganaſcus dans une entrevûe, quoiqu'il n'ait commis cette perfidie, que par des émiſſaires & des ſcélérats: *Miſſos qui dolo . . . aggrederentur;* Que Civilis avait une flotte dans ſon premier Combat, quoique ce ne ſoit qu'après la trahiſon des rameurs Bataves qu'il acquit des Vaiſſeaux: *naves quibus indigebat adeptus;* Que Civilis appella les nations d'au-delà du Rhin, & courut avec elles aux portes de Trèves, pillant les Ubiens &c., quoi qu'il l'ait fait faire par commiſſion: *Ille ut cuique proximum vaſtari vbios jubet.* Qu'on ſait que Civilis fut conduit à Rome, où il périt ſous la hache ou en priſon &c. La nouvelle hiſtoire générale

louſie qui lui fit éloigner les capitaines qui ſe diſtinguaient par des qualités trop éclatantes, & refuſer de faire cauſe commune avec les Gaulois. Avait-il donc une autre ambition que celle d'affranchir ſa patrie? Ce qui eſt remarquable, c'eſt que nous verrons la même imputation renouvellée dans des tems poſtérieurs, contre de nouveaux Civilis, après des efforts plus heureux, dans des circonſtances à peu-près pareilles.

Comparaiſon du Païs ancien & nouveau.

En voyant, depuis plus d'un ſiècle, les peuples dont nous faiſons l'hiſtoire, fournir tant de ſoldats pour & contre les Romains; on ne ſaurait douter que leur païs ne dût regorger d'habitans. Une pêche abondante & des troupeaux nombreux, en offrant des moyens faci-

---

des Provinces-Unies eſt remplie d'infidélités pareilles. Ce n'eſt point l'envie de critiquer qui m'engage à élever ma voix contre l'auteur; mais comme, dans la ſuite, mon récit ſe croiſera encore davantage avec le ſien, ſur des faits dont tous les lecteurs ne pourraient guères conſulter les ſources; j'en appelle ici à un auteur original que tous les gens de goût peuvent confronter; ſans avoir beſoin de recourir aux grandes bibliothèques. Je ſais qu'il eſt des Ecrivains aſſez imprudens pour vouloir enchérir ſur Tacite; mais au moins ne faudrait-il pas le tronquer.

les de ſubſiſter, favoriſaient leur population. Il y avait peu de villes. On ſait que les Germains les regardaient comme des priſons. D'ailleurs, la ſeule, dont il eſt fait mention dans cette guerre, était hors de l'Ile; les ſièges ne ſont dirigés que contre des camps. Chaque peuplade, (on en comptait plus de dix ſoit dans l'intérieur, ſoit aux environs de l'Ile) cantonnée & circonſcrite dans des marais & des bois, devait former des eſſains nombreux. Si Tacite revenait au monde; en revoyant un païs, où les villes paraiſſent ſemées, où l'art a ſu faire ſervir à l'utilité & à l'ornement des différentes Provinces, leur élement le plus funeſte; reconnaitrait-il ce païs hideux & âpre, dont, ſelon lui, l'aſpect fatiguait l'œil & le ſol réſiſtait à la culture? Mais en voyant, les habitans ſi pleins d'une noble horreur pour toute apparence de joug; il ne pourrait méconnaitre les deſcendans des Bataves!

Ces peuples ne paraiſſent plus que comme les auxiliaires les plus zélés des Romains qu'ils venaient de combattre. Ils ſuivirent les expéditions d'Agricola, dans la grande Bretagne; ils contribuerent à achever la conquête de toute l'Ile, ainſi que celle de Mona.

Conquêtes d'Agricola.

79.

Le Danube traverſé.

L'Empereur Adrien, ſucceſſeur de Trajan, employa leur cavalerie dans

son expédition en Orient. L'audace des Bataves à traverser le Danube armés, à cheval, & à la nage répandit si fort la terreur parmi les Pannoniens révoltés qu'ils furent bientôt soumis. Suidas fait mention d'un certain Soranus, Batave, qui, après avoir lancé une flèche dans les airs, en décochait une autre, qui fendait la premiere en deux. L'Empereur prouva même en faisant ériger un mausolée à cet habile Archer avec une inscription qui apprenait aux races futures les talens par lesquels il s'était signalé, que le merveilleux frappe plus que l'utile. Un autre monument, plus avantageux pour la nation dont il estimait tant les Soldats, fut un marché que ce même Adrien fit bâtir dans l'Ile des Bataves où il y avait un commerce florissant. L'itinéraire de Peutinger le nomme *Forum Adriani*, & l'on croit qu'il était situé près du village de Voorburg. On attribue encore à Adrien ainsi qu'à Marc-Aurele, & à Lucius Verus ses Successeurs, la construction ou la réparation de plusieurs chemins publics. On lit même le nom des deux derniers sur une pierre milliaire trouvée dans un marais proche de Naaldwyk.

par les Bataves. 120.

Adresse de Soranus Archer Batave.

Marché d'Adrien.

Chemins des Romains.

Les Bataves aiderent à désarmer les meurtriers de Pertinax. On les voit

Distinction des cohor-

tes Bata-ves.

enſuite s'attirer la conſidération de Septime Sevère, & former un corps diſtinct, dont les Officiers avaient comme les Centurions des Légions Romaines, le droit de porter un cep de vigne, qui leur ſervait de Bâton de commandement. On a découvert pluſieurs antiquités qui ne permettent pas de douter que Sevère n'ait fait quelque ſéjour dans l'Ile. Il y fit élever un arſenal pour la quinzième Légion des Volontaires.

197.

Arſenal de Septime Sevère.

Caracala

Caracalla aimé & ſoutenu des Soldats inſtrumens & complices de ſes crimes, promena avec ſecurité ſa fureur dans tout l'Empire. Les mœurs farouches, & l'habillement guerrier des Germains le frapperent; il leur fit l'honneur de les eſtimer & même de les craindre. On le voyait ſouvent vêtu comme eux & paré d'une perruque blonde afin de mieux leur reſſembler. Quand il eurent découvert ſon faible, ils ſurent en profiter; ils en tirerent même de grandes ſommes. On ſait que les Bataves étaient comptés entre les Germains. Peut-être ſous ce nom participerent-ils auſſi à la révolte qui fit périr l'Empereur Alexandre Sevère.

212.

LES FRANCS ET LES SAXONS.

ON a imaginé différentes hipothèſes touchant les émigrations des Barbares. Il eſt peut-être utile de s'arrêter un inſtant ſur une révolution qui changea toute la face de l'Europe, & à laquelle le païs dont nous faiſons l'hiſtoire, a eu tant de part. Les Romains en aſpirant à la Monarchie univerſelle ſouleverent tout l'univers contr'eux. Les Germains furent, de tous les peuples qu'ils attaquerent, les plus difficiles à vaincre, & les premiers à former des ligues militaires pour renverſer leur domination. Ils avaient vu ſous Civilis quelles ſecouſſes ils pouvaient donner à un Empire affaibli par ſon étendue & dechiré par les factions. Les échecs terribles qu'ils eſſuyerent ne les rebuterent point. Les mouvemens de leurs confédérations réveillerent leurs voiſins du Nord. Elles ébranlerent tous les peuples du Rhin à l'Elbe & au Danube; & delà à la Viſtule à la Nave, & le long de la mer Baltique. Les Vandales trouverent le chemin ouvert par les Quades, & quoique les premieres irruptions euſſent été malheureuſes, ceux qui échapperent enchantés des

Origine des Emigrations.

richeſſes, des commodités, & du beau climat des provinces romaines apprirent à dédaigner une patrie triſte & glacée, & devenus affamés de pillages, ils chercherent à s'établir en des lieux, où ils ſeraient en état de reprendre leurs courſes. Ils les trouverent dans les contrées de Germanie dont la fleur des habitans avait été, ou détruite par les Romains, ou mêlée à d'autres ligues. Ceux à qui les habitations manquerent, entrerent dans les aſſociations, les ranimerent & les ſoutinrent. Cependant l'épidémie des émigrations gagnait toujours de proche en proche une foule de petits peuples auſſi pauvres que guerriers. Les Goths viennent après les Vandales; les Huns & les Alains (*) ſe ſuccèdent comme

(*) C'étaient les Tartares de nos jours, les mêmes nations dont les conquêtes ſont bien ſupérieures à celles d'Alexandre ou des Romains. Un philoſophe moderne a prédit que ces Hordes ambulantes allaient redevenir les maîtres des Ruſſes & les nôtres. Il eſt certain que des peuples à qui l'âprêté du climat donne des corps robuſtes & des eſprits entreprenants, que leur vie active & errante engage à attaquer & à ne pas ſe décourager, ont un grand avantage ſur des nations enervées par le repos, & amollies par les arts. Au lieu

les flots de la mer. Le Coloſſe de la puiſſance romaine après avoir réſiſté encore quelque tems à des attaques ſi violentes & ſi multipliées ſe diſſoût & tombe. Les Provinces les plus riantes & les plus méridionales ſont envahies par les peuples les plus féroces, & les plus ſeptentrionaux. L'Europe éprouve une révolution de mœurs, de loix, de langage. Cette révolution fut cependant moins ſenſible dans nos Provinces, quoiqu'elles aient ſubi un grand nombre d'invaſions; c'eſt que ceux qui les envahirent Francs, Saxons, Friſons, étaient tous des peuples ſortis d'un même païs, de la Germanie (*).

---

d'hommes nous n'aurions, à ce que penſe ſans doute Rouſſeau, que des fortereſſes & des canons à oppoſer à des Guerriers que la grande barriere de la Chine, & les gorges murées du Caucaſe n'ont pu arrêter. Et les Moſcovites, ſeuls en etat de prévenir cette révolution, s'en rendraient incapables, l'accèlereraient même en ſe civiliſant.

(*) Mr. LAURENT VAN DEN SPIEGEL a développé cette obſervation dans un livre int: *Oorſp. en Hiſt. van 't Vaderl. Recht*, ouvrage profond & méthodique, où j'ai trouvé la clef de quelques points d'hiſtoire très épineux.

Premieres ligues des Francs.

Les Francs, nom qui paraît désigner une association de Germains transrheniens, formée par l'amour, d'abord de la liberté, ensuite du pillage, puis des conquêtes, mêlée probablement avec quelques-unes des peuplades sorties du Nord, entreprirent de s'élancer sur les Provinces de l'Empire. Alors déchirées par l'anarchie d'un gouvernement tout militaire, elles n'étaient plus que des théâtres de carnage. Dans l'espace de sept années on y vit paraître & disparaître jusqu'à trente prétendans nommés tirans. Ainsi le nom romain ne fit plus trembler les Barbares. Ils insulterent & forcerent bientôt les barrieres. On place la premiere irruption des Francs dans les Gaules, à peu-près dans le tems que Valérien mena ses troupes à sa malheureuse expédition contre les Perses. La Batavie fit alors partie de leurs établissemens, soit comme membre de la confédération, soit comme conquête.

Les Francs établis dans la Batavie.

260.

Posthumus soutenu par les Barbares.

On croit que ces mêmes Francs soutinrent Posthumus le plus célebre & le plus habile de ces trente Usurpateurs qui disparurent si vîte. Il fit en effet construire des camps & des routes, au-delà du Rhin. On conserve encore de ses médailles où l'on voit que les Barbares savaient aimer

& ſervir ceux à qui ils s'étaient dévoués.

Les Francs redoublaient leurs efforts pour pénétrer dans l'Empire. Ils devaient être bien redoutables, puis qu'un léger avantage qu'Aurélien, enſuite Empereur, mais alors ſimple Tribun d'une légion campée à Mayence, remporta ſur eux, donna lieu à un vaudeville où les ſoldats ſe vantaient d'avoir fait main baſſe ſur mille Francs & ſur mille Sarmates. Il ne paraît pas que leurs bandes errantes ſe ſoient réunis en corps conſidérables. Combien de victoires Probus aurait-il dû remporter ſur eux, s'il en avait, comme on le prétend, détruit juſqu'à quatre cens mille? C'étaient des conquérans bien rapides, puiſqu'ils s'étaient déjà rendus maîtres de plus de ſoixante villes dans les Gaules. Ils en furent chaſſés avec la même rapidité. Relancés juſques dans leurs marais, & leurs retraites les plus inacceſſibles, Probus les contraignit de reſter ſur le Rhin, de cultiver les terres, (ce qui eſt la plus grande peine qu'on puiſſe impoſer à des hommes accoutumés à vivre de brigandage), de payer tribut, de fournir des auxiliaires aux Romains, & de garder eux-mêmes les barrieres contre les incurſions des autres Barbares.

Tentatives & défaites des Francs.

275.

Les Francs ſoumis par Probus.

Etonnante navigation de quelques corsaires Francs.

Obligés de refluer dans l'Ile des Bataves, les Francs porterent avec eux leur esprit inquiet & entreprenant. La situation de leurs établissemens fait présumer, que ce sont eux, qui, sans respect pour la foi des traités, brûlerent sous Probus plusieurs vaisseaux Romains qui étaient sur le Rhin. Ils ne s'en tinrent pas là. S'étant saisis d'un bon nombre de bâtimens, ils pénétrerent par l'Océan jusqu'en Espagne, où ils pillerent Tarragone. Delà voguant à pleines voiles vers la Sicile, ils forcerent & désolerent Siracuse. Enfin après avoir allarmé toutes les côtes d'Afrique, & de Lybie, sans avoir essuyé aucune perte considérable, ces avanturiers hardis rentrerent, après la plus étonnante navigation, dans l'Ile des Bataves par l'embouchure du Rhin. Le butin qu'ils rapporterent de leurs pirateries excita la cupidité de leurs compatriotes & de leurs voisins. Les Saxons qui habitaient originairement au-delà de l'Elbe, & s'étaient étendus le long de la mer du Nord, dans le païs des Cauches & des Frisons, se joignirent à ces nouveaux pirates. Montants de petits vaisseaux construits de bois & couverts de peaux de bœuf, ils croisaient en tout tems la mer Britannique. Nous les verrons bientôt maîtres de toute la Frise & conquérans de l'Angleterre.

Toutes les Marches de l'Empire étaient également menacées. Dioclétien ſentant qu'il était impoſſible à une ſeule tête de mettre tout à couvert, avait trouvé dans Maximien un homme capable de le ſeconder ſans lui faire ombrage. Celui-ci tomba ſur les Germains, & en fit un horrible carnage. Les Francs furent auſſi vaincus & réduits à demander la paix. Il confirma leur Roi nommé Gennobon, qui réſidait à ce qu'on penſe, dans la Batavie. Il en tranſplanta pluſieurs dans le païs des Nerviens & des Treviriens, leur donna les loix romaines & des terres à cultiver, leur faiſant jurer en même tems de ne plus inquiéter les provinces de l'Empire.

Victoires de Maximien ſur les Francs.

284.

Il laiſſa à Carauſius, Menapien, une flotte pour aſſurer les côtes & donner la chaſſe aux Corſaires Francs & Saxons, Carauſius commença par s'enrichir en n'attaquant les Pirates que lorſqu'il était ſûr, qu'ils s'étaient enrichis de dépouilles. Mais craignant le reſſentiment de l'Empereur il ſe retira dans la grande Bretagne, où les Francs, ſes partiſans ſortis la plus grande partie de la Batavie, le proclamerent Empereur. Conſtantius Chlorus créé Céſar par Dioclétien s'avança d'abord avec une armée & une flotte dans la Batavie, occupée alors par différentes peuplades de

Carauſius ligué avec les Francs & les Saxons.

287.

Francs. Plusieurs milliers furent pris, dissipés ou massacrés.

Probus chasse des troupes de Francs de la Batavie, soumet les Chamaves & les Frisons.

Semblables à des nuées qu'un orage promene d'un point de l'atmosphere à l'autre, & qu'un vent contraire repousse & balaïe avec la même facilité, les Barbares qui se pressaient les uns sur les autres du Nord au Midi, de l'Orient au Couchant, attaqués alors par la famine ou par le glaive se fondaient, disparaissaient ou se sauvaient dans les retraites les moins accessibles. La Batavie devint alors leur refuge ou plutôt leur proie. Constantius vint les y forcer & purgea le païs des émigrans dont il était inondé. Il en enleva une grande partie, & comme le voisinage de la mer les invitait à la piraterie, il les transplanta dans les païs connus à présent sous le nom de Beauvoisis, de Champagne, & de Picardie. On vit alors, dit un Panégiriste, tous ces Barbares labourer les campagnes & paître des troupeaux pour nourrir les Romains. Les Chamaves qui paraissent avoir formée une tribu de Francs établie entre le Rhin & l'Yssel, jusqu'à la mer, furent aussi domptés & cultiverent la terre pour les mêmes maîtres, de même que les Frisons & d'autres peuples.

Irruption & défaite des Francs

Constantin ayant succédé à l'Empire après la mort de Constantius son pere,

on vit les Bructeres, les Chamaves, les Chéruſques, les Vangions, les Tubantes, tous, peuplades, qui habitaient l'intérieur ou les environs de la Batavie, ſe liguer avec les Allemands & ſous le nom commun de Francs, ſe préparer à piller les provinces de l'Empire, après s'être ſuivant l'ancienne coutume des Germains, choiſi deux Rois ou Chefs. Ils ſe préparaient à paſſer le Rhin, lorſque Conſtantin parût ſur la rive oppoſée. Cette arrivée imprévue de l'armée romaine jetta l'effroy parmi les Barbares; ils ſe diſſiperent. Conſtantin peu content d'une victoire ſi facile, & s'imaginant, ſuivant l'uſage, que ſon triomphe ſerait plus glorieux, s'il était teint de ſang, feignit une retraite, & fit embuſquer un détachement de ſes troupes au-delà du Rhin. Cette perfidie réuſſit. Les Francs furent accablés par une attaque ſoudaine; une multitude prodigieuſe fut priſe ou maſſacrée, les troupeaux égorgés ou enlevés, les villages brulés. Les jeunes gens trop féroces pour ſouffrir l'eſclavage, trop ſuſpects pour être enrôlés, furent avec les deux Rois Aſcaric, & Regaiſe livrés aux bêtes dans l'amphithéatre de Trèves. Cependant le courage de ces malheureuſes victimes étonna ceux qui s'amuſaient de leur ſupplice. On les vit courir au-devant

par Conſtantin. 306.

Hiſt. B. Emp. t. 70.

de la mort, & conſerver encore un air intrépide entre les dents & ſous les ongles des bêtes farouches, qui les déchiraient ſans leur arracher un ſoupir. Tel était l'héroïſme de ces Barbares, auſſi capables de ſouffrir des cruautés que d'en exercer. Voilà comment les illuſtres Romains ſe jouaient de l'humanité! Et Euſebe n'a pas craint de donner à ce Conſtantin, le nom de très doux & de très Clément!

Les Frontieres du Rhin miſes en état de défenſe.

Afin d'aſſurer les frontieres contre de cruelles incurſions, Conſtantin répara & garnit de troupes les forts déjà bâtis le long du Rhin juſqu'à l'Océan; il entretint auſſi ſur le fleuve une flotte bien armée. Dès lors ni les glaces de l'hiver, ni les ſéchereſſes de l'été ne firent plus craindre de voir les Barbares paſſer le Rhin. Les Francs entrerent même dans une intime alliance avec les Romains.

Incurſions des Francs.

341.

Elle ne dura pas long-tems. Le premier Empereur Chrétien ayant eu l'imprudence de tranſporter le ſiège de l'Empire en Orient, & de l'affaiblir encore en le partageant entre ſes trois fils; dès qu'il fut mort, les Barbares inſulterent avec plus d'audace, & de ſuccès, toutes les frontieres de l'Occident. Les Francs établis près de l'Océan & par conſéquent dans la Batavie furent les plus terribles. On les voyait

braver avec autant d'intrépidité l'Océan, qu'ils marchaient sur la terre, ne cesser de poursuivre quand ils étaient vainqueurs, & revenir brusquement à la charge; quand on croyait les avoir mis en fuite. Constans s'avança contr'eux; mais on a tout lieu de croire qu'il les soumit plutôt par l'argent que par la force.

Les Barbares avaient pris, pillé & saccagé cinquante villes le long du Rhin; lorsque Constantius envoya Julien dans les Gaules. Ce Prince fit triompher par-tout les aigles romaines. 356. Dans une sanglante victoire qu'il remporta sur les Allemands près de Strasbourg, on retrouve une aîle de Bataves employés comme des auxiliaires formidables, & propres à servir de ressource dans les dernieres extrêmités. On voit ensuite le Vainqueur s'avancer du côté de la Batavie, poursuivre & assiéger, dans deux forts situés sur la Meuse, un parti de six-cent Francs, qu'il ne réduisit cependant que par la disette, au bout de cinquante quatre jours de siège.

Expéditions de Julien.

Hist du bas Emp.

C'est dans le territoire de nos Provinces Unies qu'on rencontre pour la premiere fois des Francs Saliens. Sans les faire venir ni du Sala en Franconie, ni de l'Yssel ou Sala dans l'Overyssel, ne pourrait-on pas trouver

Recherches sur les Saliens.

l'étimologie de leur nom dans le ZAAH (Sale) qui ſignifie la mer chez les Grecs, dont la langue devenait alors plus commune par la tranſlation du ſiège de l'Empire à Conſtantinople? La coutume, dit Ammien, leur a fait donner ce nom; peut-être pour les diſtinguer des Ripuariens qui habitaient les rivieres. Cette obſervation eſt d'autant plus vraiſemblable, que les Saliens ne ſont autres que ces Francs, bravant, ſuivant Libanius, la mer avec la même intrépidité qu'ils marchent ſur la terre. Ce ſont les mêmes qu'Eumenius place dans un païs, qu'à peine peut-on nommer terre. „ En effet, dit-il, en parlant ſans doute de la Zéelande, l'Eſcaut l'environne & ſe replie autour d'elle en faiſant divers circuits;" & en parlant de la Hollande, „ le Rhin la tient embraſſée de ſes deux bras. Ce païs eſt tellement imbibé d'eau que les endroits les plus fermes tremblent ſous les pas (*)". C'eſt donc dans la Batavie & la Toxandrie qu'il faut cher-

Zie Oorſp. en Hiſt. der Vad. Recht. 23. by M. v. d. Spiegel.

(*) On voit que, ſans recourir aux Normands, c'eſt de la ſituation naturelle du païs que la Hollande & la Zéelande dérivent leur nom; l'une de ſon terrein bas & plein de cavités, l'autre de ſa poſition dans la mer.

cher le berceau des fondateurs de la Monarchie françaiſe, c'eſt-là peut-être, qu'ils ont rédigé la loy fameuſe, connue ſou sle nom de Salique.

Ils avaient pour voiſins les Chamaves, qui habitaient au-delà du Rhin vers ſon embouchure. Il parait que ces uns & les autres s'étaient avancés ſur les terres des Romains. D'ailleurs les deux peuples maîtres de bords & de la navigation du fleuve pouvaient arrêter les convois de grains que Julien faiſait venir de la grande Bretagne pour être diſtribués par le Rhin aux peuples réduits à la diſette. On propoſe d'acheter des Barbares la liberté du paſſage; Julien rejette cette idée avec indignation, il s'avance, il ſe hâte de marcher contre eux pour les éloigner ou les ſoumettre. Les Saliens allarmés lui envoyent des députés pour lui demander & lui offrir la paix. Julien les écoute, leur donne des eſpérances & des préſens, mais en même tems ils preſſe ſa marche & paraît au milieu de leur païs lorſqu'ils s'y attendaient le moins. Les Saliens alors ſans défenſe, & effrayés de l'appareil d'une armée formidable, tombent aux genoux du Prince, ils ſe ſoumettent en livrant pour ôtages leurs femmes & leurs enfans.

Julien marche contre les Saliens & les Chamaves.

359.

Les Chamaves ne furent pas réduits

ſi facilement. Ils ſe diviſerent en petits pelotons qui fourageaient la nuit, & s'enfonçaient le jour dans l'épaiſſeur des forêts. Ces brigands étaient hors de priſe à des troupes régulieres, lorſqu'un Franc nommé Charietton d'une taille & d'une hardieſſe fort au-deſſus de l'ordinaire, offrit ſes ſervices. Quantité de Barbares avaient déjà péri ſous ſes coups. Il ſe fit alors accompagner de pluſieurs de ſes compatriotes inſtruits comme lui de la maniere de camper des ennemis, & des moyens de les ſurprendre. Ils les prenaient au dépourvu la nuit, pendant que le jour des troupes embuſquées dans tous les défilés maſſacraient ou faiſaient priſonniers tous ceux qui tombaient entre leurs mains. Les malheureux Chamaves tremblerent alors de ſe voir exterminés; ils eurent recours à la clémence du Général Romain. Julien leur demande le fils de leur Roi pour ôtage. A cette parole les Barbares pouſſent des gémiſſemens & des cris lamentables, le pere s'écrie d'une voix entrecoupée de ſanglots, que ſon fils eſt tombé ſous le glaive des Romains. Ce ſpectacle attendrit Julien juſqu'aux larmes. Il fit paraître tout-à-coup le jeune Prince que l'on croyait mort, mais qui n'était que priſonnier. Les Barbares reſtent immobiles de ſurpriſe, de joie, d'ad-

miration. Julien n'eſt plus pour eux un conquérant armé du glaive pour exterminer ou dompter leur nation, c'eſt un Dieu bienfaiſant, ils tombent à ſes genoux. Julien après avoir reçu leur ſoumiſſion, & leurs promeſſes de ne plus rompre les traités faits avec les Romains, retint le jeune priſonnier auprès de lui, voulant, diſait-il, le traiter avec les honneurs qui convenaient à ſa naiſſance. Il ne demanda pour ôtage que la mere du jeune Prince.

Nous avons ſuivi dans ce trait d'hiſtoire le récit de Mr. LE BEAU. Hiſt. B. Emp. 2. 473. Il nous a paru concilier parfaitement des narrations très différentes. Mr. HUIDEKOPER a raiſon: les Quades que Zozime met ici ſur la Scène, il faut les laiſſer aux bords du Danube. Mel. Stok. I. 10.

Les Attuariens, peuplade de Francs qui habitait la Gueldre & le Comté de Zutphen, & s'était habituée à ravager les côtes des Gaules furent ſoumis l'année ſuivante. Ainſi Julien voyait partout la victoire attachée à ſes pas. Il dit lui même, qu'il a chaſſé les Chamaves, leur a enlevé une multitude prodigieuſe de femmes, d'enfans, de beſtiaux; que dans quatre expéditions au-delà du Rhin, il a traité les Barbares comme un Chaſſeur traite les bêtes ſauvages.

Les Attuariens ſubjugués.

360.

Les Cohortes Bataves devouées à Julien.

L'Ile des Bataves commence à perdre ſon nom. Elle ne le laiſſe qu'aux auxiliaires qu'elle fourniſſait toujours aux Romains, ſoit de ſes anciens, ſoit de ſes nouveaux habitans. On les voit à la ſuite de Julien faire avec les Hérules & les Gaulois la principale force de ſon armée. Il avait ſû leur inſpirer un attachement incroyable pour ſa perſonne. Conſtance ayant voulu les rappeller auprès de lui; ils ne voulurent jamais ſe ſéparer de Julien, alléguant qu'ils avaient poſé pour condition de leur ſervice, qu'on ne leur ferait jamais paſſer les Alpes. Ils eu-

363. rent ſans doute la plus grande part à l'émeute de ces ſoldats qui proclamerent Julien Empereur, & l'éleverent ſur le pavois ſuivant l'ancienne coutume des Germains. Ils pouſſerent juſqu'au fanatiſme le plus furieux, leur enthouſiasme pour lui. A Sirmic en Pannonie, ils immolerent dans leur déſeſpoir, Lucilien qui venait leur annoncer l'élection de Jovien ſon gendre, & la mort de Julien.

Mouvemens des Barbares transrhéniens.

La terreur du nom de ce Prince avait contenu les Barbares tant qu'il vécut; ils ſe réveillerent à ſa mort de tous côtés. Jovien ne fit que paraître ſur le trône. Valentinien ſon ſucceſ-

366. ſeur trouva par-tout les Barbares diſpoſés à ſe ſoulever; ils oſaient même

ſe

ſe plaindre, qu'on leur faiſait des préſens moins conſidérables qu'à l'ordinaire. Charieton qui commandait alors dans les deux Germanies avec le titre de Comte fut chargé de marcher contre les Germains & de prévenir leurs irruptions. Mais il fut lui-même ſurpris. Les Barbares fondirent avec impétuoſité ſur l'armée Romaine, l'enfoncerent & la mirent dans une déroute complette. Les Bataves ſe démentirent dans cette occaſion. Ils furent les premiers à fuir, ils perdirent même leur enſeigne, qui fut portée dans le camp des Barbares avec des acclamations de joie & conſervée comme un trophée des plus glorieux.

Fuite des Cohortes Bataves & des Romains.

L'Empereur fut indigné de l'infidelle lâcheté de ſes auxiliaires. Il ſe tranſporte dans le camp, leur fait les reproches les plus ſanglans, & pour comble d'ignominie, il ordonne qu'on les dégrade des armes & qu'on les vende comme de vils eſclaves. Cette humiliation flétriſſante fit la plus grande impreſſion ſur le cœur des Bataves. Ils crient miſéricorde en promettant de laver leur honte dans le ſang des ennemis. Valentinien ne fut pas inflexible, & l'on vit les Bataves dégager bientôt leur parole. Ils furent les premiers à charger près de Mets un détachement de Francs qui fut preſ-

Les Bataves punis & pardonnés.

que exterminé. Et quelque tems après ils arracherent aux Barbares l'enseigne qu'ils s'étaient laissé enlever.

Les Saxons.

Les Saxons habitaient originairement le Jutland. Ptolomée qui vivait dans le second siècle, en parlant des peuples qui s'étendent le long de la mer du Nord, place les Frisons en deçà de l'Eems, les petits Cauches entre l'Eems & le Weser, les grands Cauches entre le Weser & l'Elbe, & au delà de l'Elbe dans le païs qu'on nomme aujourd'hui la Holsace & le Sleswick, les Saxons. Ceux-ci s'étaient de tems immémorial fait connaitre pour des pirates déterminés. On les vit ensuite admettre leurs voisins à l'exercice du même métier, qu'ils regardaient comme très noble; & soit comme conquérans, soit comme les plus forts, on les voit donner leur nom à plusieurs peuplades en deçà de l'Elbe. C'est ainsi qu'on les trouve établis dans les marais alors inaccessibles des Cauches & des Frisons. C'est ainsi qu'on les rencontre jusques dans l'intérieur & dans les environs de la Batavie. Leurs incursions fréquentes firent même appeller *Rivages Saxoniques*, les deux côtes opposées de la Gaule & de la grande Bretagne, où ils faisaient leurs descentes. Leur ligue & celle des Francs paraît pour quelque tems absorber les noms de toutes les

autres nations qui habitaient nos Provinces Unies. On prétend même que tout le païs au-deſſous de Nimègue jusqu'à l'Eſcaut fut appellé *Baſſe Saxe*. Un critique habile (*) a réfuté cette aſſertion. On ne ſaurait douter cependant que la rivalité de ces deux puiſſantes ligues ne dût les porter à des hostilités réciproques. Il ſemble même que l'une envahit ſouvent des parties du territoire de l'autre. Mais on les trouvait toujours réunies, quand il s'agiſſait d'infeſter les mers par des courſes.

(*) *M. Huidecoper.*

Théodoſe, pere du grand Théodoſe qui devint Empereur, après avoir, avec l'aide des Cohortes Bataves, réprimé les incurſions des Barbares qui déſolaient l'intérieur de la Grande Bretagne, voulut nettoyer les mers des pirates qui les infeſtaient. Il leur donna la chaſſe, il en détruiſit un grand nombre. Il entra enſuite ſur leurs terres & ſur celles des Francs établis vers le bas Rhin & le Wahal, & fit partout le dégat.

Théodoſe vainqueur des pirates Francs & Saxons.

Les Francs & les Saxons recommencerent bientôt leurs ravages & leurs cruautés. On voyait les derniers remonter le Rhin ſur des barques légères, ſe jetter ſur les frontieres des Romains, & après les avoir pillées faire paſſer leur butin dans leurs marais

Nouvelles courſes des Francs & Saxons.

370.

preſque impraticables. Le Comte Nannenus ne put ſoutenir leur attaque impétueuſe. Le Général Severe marcha contre eux à la tête d'un corps conſidérable. La vue d'une armée redoutable remplit les Saxons de terreur, ils demanderent la paix & livrerent une partie de leur jeuneſſe pour être incorporée aux troupes romaines. Pendant que les autres ſur la foi du traité regagnaient leurs foyers ſans crainte & ſans défiance, que firent les Romains? Ils détacherent un parti conſidérable pour leur dreſſer une embuſcade dans un Vallon. La trahiſon ne réuſſit que trop; tous les Saxons périrent non ſans avoir vendu cherement leurs vies. C'eſt être trop impartial, s'écrie Ammien, que de nommer perfidie une telle exécution. N'etait-il pas permis de profiter d'une occaſion favorable de détruire une bande de Brigands? Cette apologie eſt digne des Romains d'alors, dont les forfaits autrefois hardis & héroiques, pour ainſi dire, ne portaient plus que l'empreinte de la faibleſſe & de la lâcheté.

Dernieres expéditions des Cohortes Bataves.

Tels étaient les expéditions des armées de Valentinien. Cependant ce Prince trouvait toujours les Bataves prêts à couvrir de nouveaux lauriers & à faire oublier leur premiere fuite.

Quelque tems auparavant il s'était addreſſé à eux pour ſe venger des Allemands, qui à Sultz ſur le Nécre retranchés ſur un rocher eſcarpé, bravaient ſes efforts & l'avaient pourſuivi lui-même l'épée dans les reins. La nuit même gagnant le ſommet de la montagne avec des cordes & des crampons, les Bataves avaient attiré contre eux tous les Barbares & procuré une diverſion, à la faveur de laquelle, l'armée romaine pénètra d'un autre côté, ſurprit, enveloppa les ennemis qui furent preſque tous paſſés au fil de l'épée. On trouve encore des Cohortes Bataves dans la guerre de Thrace contre les Goths. Mais leur nom va ſe perdre dans les troubles qui ſuivirent la mort du Grand Théodoſe. Sous Honorius pluſieurs de leurs vieilles & nouvelles bandes s'établiſſent dans les Gaules, en Italie, en Orient, où elles étaient en garniſon. On prétend qu'elles ont laiſſé leur nom à Batavie ville de Rhétie, ainſi qu'à Paſſau au confluent du Danube & de l'Inn. Leur patrie put à peine ſauver une partie de ſon nom, qu'on retrouve dans la BETUWE actuelle. Le peu d'anciens habitans qu'elle conſerva ſe fondit dans les ligues & les peuplades nouvelles.

378.

Théodoſe avait, malgré ſes talens ſupérieurs, eu peine à contenir les Bar-

395.

bares au delà des limites. Il n'eſt pas étonnant qu'à ſa mort ils ſe ſoient débordés dans l'intérieur de l'Empire, quand même Stilicon ne les eut pas introduits. Tous les peuples ſe confondent, & on eſt etonné de voir toutes les contrées de l'Europe, ou entierement depeuplées, ou foulées par des hommes qu'elles n'avaient jamais produits. Au milieu de cette horrible confuſion, comment débrouiller le ſort de nos Provinces-Unies ? On prétend qu'elles furent auſſi la proie des Barbares, que les Vandales, les Alains, les Sueves, les Sclaves, vinrent s'y établir, mais on n'a point de preuves qui conſtatent cette invaſion, on eſt au contraire fondé à croire que la ſituation peu attrayante du païs le ſauva du déluge de ces nations hiperboréennes que l'on voit ſe jetter de préference dans les climats les plus doux & les plus riants. Les Francs & les Saxons n'étaient pas des gens à céder ſi facilement leurs poſſeſſions. Nourris au ſein d'une liberté antique & ſauvage, ils avaient conſervé cette élaſticité d'ame & de corps, faute de laquelle les autres peuples amollis & énervés par une longue oppreſſion ne peuvent ſe défendre contre des nations audacieuſes & aguerries qui connaiſſaient leur faibleſſe

Invaſions des Barbares.

& dévoraient leurs dépouilles. Après avoir étudié ce point d'hiſtoire avec toute l'attention & la patience poſſibles, j'ai cru voir qu'on n'avoit point de raiſons à oppoſer, qu'il y en avait au contraire de fortes pour croire que les Provinces-Unies ont dans tout ce période été partagées entre les deux grandes ligues des Francs & des Saxons, que le cours du Rhin diviſait à peu près, ſans qu'on puiſſe aſſigner avec certitude leurs vraies limites, parceque les uns avaient ſouvent des Colonies dans le territoire des autres ; ce qui ſervirait à expliquer ce que diſent d'anciennes Chroniques, que les Saxons étaient établis au deſſous de Nimègue juſqu'à l'Eſcaut. Ce qui confirme ces obſervations c'eſt qu'on verra bientôt les Friſons envahir les mêmes païs, mais ne devoir leur établiſſemens qu'aux émigrations des Francs dans les Gaules, des Saxons en Angleterre. Cette remarque répand un grand jour ſur l'hiſtoire ancienne. Les perſonnes qui penſent que tous les pas vers la vérité en fait d'hiſtoire ſont précieux m'en ſauront gré. Le ſuffrage des autres lecteurs me ſerait très flatteur, mais on ne peut contenter tous les goûts!

Rome ne pouvait ſe défendre elle même bien loin d'être en état de don- Ligue Armorique.

ner des ſecours à ſes Provinces. Entre
411. les peuples qui abandonnés de leurs ſouverains ſe gouvernerent par eux mêmes, on doit diſtinguer la République des Armoriques. Elle comprenait la Bretagne actuelle, elle s'étendaitauſſi plus avant le long des côtes de la mer. Quand on lit que cette union fut formée pour la défenſe commune, afin de réſiſter aux incurſions affreuſes des Barbares, qu'elle chaſſa les Gouverneurs & les Magiſtrats etablis par les Romains & qu'elle ne voulut plus écouter aucune propoſition de rentrer ſous la dépendance, on croit lire la révolution des Païs-bas dans le ſeizieme ſiecle!

Clodion Roi des Francs.

L'hiſtoire des premiers Rois des Francs eſt fort incertaine. Il paraît qu'ils n'étaient originairement que des Chefs ſous leſquels la nation ſe réuniſſait, quand il s'agiſſait d'exécuter des expéditions militaires. Chaque peuplade s'en choiſiſſait un, mais cette multitude de commandans ne pouvant opérer entr'eux qu'une diviſion funeſte ils ſe raſſemblerent ſous un ſeul, & c'eſt à cette réunion qu'ils dûrent des ſuccès permanens & des établiſſemens ſolides dans les Gaules. Clodion eſt le premier dont on ſache quelque choſe d'authentique. Il faiſait ſa réſidence à Diſpargum ſur les frontrieres des Tongres,

gres, qu'on croit être Dieſt ſur le Demer dans le Brabant. Il eſt aſſez probable que la Toxandrie ou le Brabant fut le lieu, où les Francs redigerent la loi Salique qui n'etait d'abord que le recueil des uſages de la nation. C'était-là le centre de leur Royaume. Le ſavant Mr. Freret parait avoir prouvé dans ſes obſervations contre l'*Auteur du nouveau ſyſtême, le P. Daniel*, que le Royaume des Francs comprenait alors tous les païs qui forment aujourd'hui la Hollande, la Zéelande, le païs de Juliers, le Brabant, la Flandre, le Hainaut, les territoires & les villes de Cambray & d'Arras. Ce fut dans la plaîne de cette derniere ville que Clodion, dans le tems que tout ſon camp celébrait les nôces d'un Capitaine, fut ſurpris & tué avec une grande partie de ſa nobleſſe. Il ne parait pas que les Francs aient après cet échec été dépouillés de ce qu'ils poſſédaient dans les Gaules.

Oorſprongende Hiſtorie van 't Vad. Recht. 50.

433.

Les Bretons abandonnés à l'indépendance, après avoir été flétris & hébétés par l'eſclavage des Romains, ne purent ni maintenir leur liberté, ni repouſſer les irruptions féroces des Ecoſſais & des Pictes. Ils eurent l'imprudente lâcheté d'appeller à leur ſecours ces pirates qui depuis un ſiècle & demi avaient infeſtées leurs côtes.

Conquête de Saxons & des Friſons.

Les ennemis des Bretons ne purent tenir contre le courage & l'expérience militaire des Saxons, mais les Bretons au lieu d'etre délivrés virent trop tard qu'ils avaient attiré chez eux des auxiliaires dont l'interêt & l'ambition étaient les ſeules loix. Enchantés de la douceur du climat & de la fertilité du terroir, les Saxons inviterent leurs compatriotes à venir aider & partager la conquête qu'ils méditaient. Elle fut quelque tems diſputée, Horſa même un des Chefs fut tué dans une action, mais Hengist ſon frere recevant chaque jour de nouveaux renforts des peuples établis depuis l'embouchure du Rhin juſqu'au Jutland, la majeure partie des anciens Bretons fut à la longue exterminée, ou expulſée ou réduite à l'eſclavage.

446. Dès lors il ne reſta, dit Robertſon, aucun veſtige des inſtitutions antérieures à la conquête; tout changea, mœurs, loix, gouvernement, langage. On ſait que les Anglais ont enſuite parlé pendant longtems le dialecte Saxon. On verra bientôt leurs Miſſionnaires aborder en Friſe, & s'y faire entendre dans leur idiôme maternel. La langue des Francs était la même. On voit, en 597, pluſieurs Evêques Français ſuivre en qualité non ſeulement de coadjuteurs, mais d'interprêtes, l'Apôtre Auguſtin en Angleterre. Cette iden-

sité de langage prouve invinciblement que les Conquérans des Gaulois & des Bretons étaient sortis en grande partie des Provinces-Unies, & que les Provinces-Unies étaient alors occupées par les deux grandes ligues des Saxons & des Francs, parlant les uns & les autres le même langage (*).

(*) Les anciennes possessions & le commerce des Anglais en France ont introduit, il est vrai, dans leur idiôme moderne plus de mots du français actuel que d'aucune autre dialecte. Mais ce n'est pas aux emprunts, au pillage des mots qu'on peut reconnaître la parenté des langues ; c'est aux termes primitifs, aux conjugaisons, à la sintaxe. Sous ce rapport la langue anglaise est originairement tudesque. Il est d'ailleurs plus aisé à ceux qui parlent le tudesque de saisir l'accent Anglais qu'aux Français. Des Académiciens de Paris ont examiné la conformation des organes d'un Taitien pour découvrir ce qui l'empêchait de proférer certains sons, ils auraient bien dû faire aussi des épreuves sureux mêmes, & rechercher pourquoi ils ne peuvent prononcer ni le *th* anglais, ni le *ch* ou *g*, tudesque, ni le *cice* italien, ni &c. &c. &c. Ce ne serait pas là une recherche de pure spéculation, quand on se rappelle tant de Français égorgés pour n'avoir pu prononcer (en 1282) *Ciceri* en Sicile (en 1302), *Schild* à Bruges.

LES FRANCS ET LES FRISONS.

Les Frisons reparaissent.

C'EST ainsi que les Saxons qui habitaient la Frise coururent aux pillage de la Grande Bretagne les uns après les autres. Une grande partie de Frisons qui avaient pris le nom de la grande ligue s'y transporte. De là plusieurs historiens n'ont pas fait difficulté de dire que les Anglais descendaient de la nation Frisonne. Cette émigration eut des suites remarquables. Le peu de Frisons qui avaient conservé leur ancien nom ne tarderent pas à le faire revivre avec plus d'éclat. On prétend même qu'ils chasserent les Saxons de tout le païs & qu'ils leur enleverent le château de *Wiltenburg*, connu ensuite sous le nom d'*Utrecht*. La Frise s'étendit successivement le long de la mer du Nord, de l'Elbe au Rhin, à la Meuse, à l'Escaut. Les Saxons se retirent au Nord & au Midi ; on les trouve sur les bords du Weser & de l'Elbe, & même près du Rhin autour de la Frise. On les voit même souvent ligués avec les Frisons pour s'opposer à leurs ennemis communs, les Français.

C'eſt ainſi que les Provinces-Unies ſe trouvent de nouveau diviſées entre deux peuples que le Rhin ſéparait, les Friſons & les Francs. Des pirates Saxons tenterent une deſcente dans les Gaules. Les Francs étaient alors alliés des Romains. Leur Roi Childeric tomba ſur les Brigands qui furent taillés en pièces & diſſipés. Les Francs ſe jetterent enſuite, par répréſailles, ſur les Iles Saxonnes probablement les mêmes que Ptolomée place à l'embouchure de l'Elbe. Elles furent conquiſes, & les habitans obligés de ſe ſoumettre à Childeric.

Iles Saxonnes conquiſes par les Francs.

Pendant que les Empereurs d'Orient jouaient le rôle de Théologiens, ne s'occupant que de querelles de Religion, Rome & l'occident étaient la proie des Barbares. Semblable à ces météores qui laiſſent encore après leur extinction quelques trâces d'étonnement chez les peuples ſuperſtitieux, Rome en impoſait encore par ſon nom. Et comme ſi les Vainqueurs de l'Italie euſſent hérité des droits de l'Empire, on vit les Francs & les Saxons s'adreſſer aux Goths plutôt pour acquérir une eſpèce de droit ſur les païs conquis que pour faire un traité d'alliance. On trouvait auſſi dans quelques Provinces des Gouverneurs ſe prétendans Lieutenans des Romains. Tel fut

Clovis, Vainqueur de Siagrius.

l'infortuné Siagrius. Clovis fils & Succeſſeur de Chilpéric, Roi des Francs Saliens, le vainquit, lui fit couper la tête & enrôla ſous ſes drapeaux toutes les troupes Romaines qui lui aiderent enſuite à ſubjuguer la Thuringe.

486.

491.

Les ſuccès rapides de ce conquérant féroce qui s'était ſoumis la plus grande partie des Gaules, allarmerent les peuples de la Germanie. On penſe que les Friſons qui ne devaient voir qu'avec crainte & jalouſie l'accroiſſement formidable de la puiſſance des Francs, ſe joignirent, ainſi que les Saxons, à la confédération des Allemands. Le combat fut livré dans la plaîne de Tolbiac ou Zulpich entre Bonn & Juliers. Les Français Vainqueurs étendirent leur domination bien au delà du Rhin, du coté de Cologne.

Bataille de Zulpich.

496.

Clovis baptizé.

Clovis attribua cette victoire au Dieu des Chrétiens; il abjura le culte des Idoles. Remi, Evêque de Rheims, lui dit en le baptiſant, „ qu'il ne devait pas négliger d'honorer les Prêtres, „ de les conſulter dans toutes les occaſions & que de là dépendait le bonheur de ſon règne." Cette converſion ſervit encore à étendre & à affermir l'empire de Clovis dans les Gaules. Les deux royaumes que les Wiſigoths y avaient fondés furent englou-

tis dans ſes états. On prétend même qu'Anaſtaſe, Empereur d'Orient, lui donna le titre & les ornemens de Patrice, de Conſul & d'Auguſte. On dit auſſi qu'il l'invitat à renouveller l'Empire d'Occident, ſans doute afin qu'il réunît en un même corps toutes les portions démembrées de l'Empire Romain. Puiſſance de Clovis.

Gregoire de Tours dit que Clovis immola à ſon ambition plus de neuf Princes ſes parens & bien d'autres qui étaient ſes voiſins. Il ajoute „ que Dieu aſſu- „ jettiſſait tous les jours ſes ennemis „ ſous ſa main, parce qu'il marchait „ devant lui en ſincerité de cœur & „ qu'il faiſait les choſes qui lui étaient „ agréables. On lit dans un auteur moderne, que la conduite féroce, perfide & barbare de Clovis, & de la plupart de ſes fils & de ſes petits fils, ne doit pas nous prévenir contre le caractere des Français de ce tems-là, & dans un autre écrivain, que les Francs ardens au pillage, avides de conquêtes, féroces dans les Combats, avaient cependant un fonds particulier d'humanité. —— Ils avaient l'humanité des Lions & des Tigres qui ne dévorent plus lorſqu'ils ſont raſſaſiés de proie. Cruautés de Clovis.

Clovis laiſſa ſes états à ſes quatre fils. Quelle que fut la mere il ſuffiſait

Théodoric Roi d'Auſtraſie.

alors d'être fils de Roi pour monter ſur le trône. Théodoric fils d'une concubine règna ſur l'Auſtraſie ou France Orientale. Elle comprenait tous les

511. païs ſitués entre le Rhin, la Meuſe & la Moſelle. Procope témoigne que le Rhin ſervait de limites aux Francs, d'où il ſuit, dit Mr. WAGENAAR, qu'une partie de la Gueldre & de la Hollande, ſe trouva avec la Zéelande ſous la domination de Théodoric.

Deſcente de Cochiliac Roi des Normands.

C'eſt ſous ce règne que les Danois ou Normands commandés par leur Roi Cochiliac commencerent à ſe faire connaître par des ravages. Soit en remontant le Rhin auprès de Katwyck,

513. ſoit en débarquant plus au Sud, on trouve qu'ils pénétrerent juſques chez les Attuaires, qui habitaient une partie de la Gueldre. Ils avaient déjà rempli leurs vaiſſeaux de butin & de priſonniers, lorſque Théodebert fils de Théodoric marcha contre eux, les vainquit, tua leur Roi, enleva leur flotte, raſſura & nettoya les côtes infeſtées par ces brigands,

Les Warnes.

On donne au même Théodebert, devenu Roi d'Auſtraſie après la mort de ſon Pere, une ſœur nommée Théodechilde. Elle épouſa, dit-on, Hermegiskel Roi des Warnes, peuple, qui des bords du Waar était venu s'éta-

blir dans le Rhinland. On raconte qu'après la mort de ſon mari, les Seigneurs la firent conſentir à donner ſa main au Prince Radigis dont elle était belle mere. Cette alliance irrita une rivale audacieuſe & puiſſante. C'était la fille du Roi des Angles ou Anglais, à laquelle le Prince avait été promis dez l'enfance. Elle arma 400 batimens, & embarqua, dit on, cent mille hommes. Pour en chercher un dans le continent elle paſſe la mer, & après avoir contraint le Prince à répudier Hermegiskel, elle l'épouſe elle même. On s'apperçoit que nous touchons à des tems, où il faut toute la ſeverité de la critique pour diſcerner le vrai du merveilleux; mais ce merveilleux donné pour tel ſert à nous faire connaître l'eſprit du ſiècle.

Clotaire Vainqueur des Saxons.

La France Orientale s'étendait dans la Germanie & avait les Saxons pour voiſins. Il eſt facile de prévoir qu'un tel voiſinage ne pouvait guères être paiſible entre des Barbares également avides de pillages & de conquêtes, c'eſt-à-dire des Héros. Les Saxons commencerent les hoſtilités en ſe jettant ſur les terres des Français. Clotaire alors Roi d'Auſtraſie les alla chercher & les vainquit ſur les bords du Weſer. Les Saxons furent ſoumis à une impoſition annuelle de 500

vaches. Les Romains étaient plus polis; ils n'avaient exigé des Friſons que les peaux. (p. 24)

Nouvelles courſes des Saxons.

Les Saxons étaient pauvres, on leur enlevait cependant toutes leurs richeſſes; cet impôt leur parut un fardeau peſant, flétriſſant, inſupportable. Ils
555. ſe ſouvinrent d'avoir fait acheter cher leur précedente défaite. Sollicités d'ailleurs ſous main par Childebert Roi de Neuſtrie, ils portent le ravage & la déſolation juſque dans le cœur de l'Auſtraſie. Ils s'en retournaient déjà gorgés de butin, lorſqu'ils trouverent ſur leur route une armée formidable de français. L'effroi s'empare de leurs cœurs; ils demandent & promettent la paix, offrant de payer & d'augmenter même le tribut. Le Roy Clotaire était diſpoſé à les écouter, mais ſes Soldats inſiſterent pour qu'il livrât bataille. Ils le trainerent même hors de ſa tente qu'ils déchirerent, & lui tenant le ſabre ſur la tête en le ménaçant de le frapper en cas de réſiſtance, ils le contraignirent de les mener à l'ennemi. Les Saxons ſe battirent en déſeſpérés, tinrent ſi fermes, & le carnage qu'ils firent, fut ſi terrible qu'on fut trop heureux de leur accorder des conditions plus douces. Si les premiers Rois de France, remarque le judicieux Robertſon, poſſè-

daient une autorité ſi bornée même à la tête de leur armée, on conçoit que leur prérogative, pendant la paix, était encore plus limitée. Ils montaient ſur le trône, non par droit de ſucceſſion, mais en conſéquence d'une élection libre & volontaire, faite par leurs ſujets." Cette obſervation développe, ſans avoir beſoin d'un plus ample commentaire, le gouvernement politique de ce tems-là. Des conquérans auſſi fiers, auſſi libres, n'avaient pas de Souverains, ils n'avaient que des Chefs qu'ils ſuivaient, obſerve le même auteur, non par contrainte, mais par choix, non comme des ſoldats à qui il pouvait ordonner de marcher, mais comme des volontaires qui s'étaient offerts librement pour l'accompagner." L'idée de ſe choiſir un chef ou Roi dont le commandement donnât plus d'uniformité & de vigueur aux expéditions militaires, eſt de la politique la plus ſimple & la plus naturelle. Mais celle de conférer à un ſeul homme un pouvoir arbitraire & abſolu n'entra jamais dans la tête d'un peuple à demi ſauvage. Il a encore le bonheur de ſentir ſes forces & de connaître les droits de l'homme.

Troubles en France.

Les Partages des Etats de Clotaire entre ſes quatre fils devinrent une ſource de guerres civiles qui déchirerent

tout l'Empire français & dans leſquelles nos Provinces furent ſans doute enveloppées. Chilperic ſe rendit ſi redoutable par ſa puiſſance & ſa cruauté, que les Friſons, & les autres peuples transrhéniens, après le maſſacre de l'infortuné Sigebert, dont ils avaient appuyé le parti, n'oſerent entreprendre aucune hoſtilité contre le tiran. Le récit des ſcènes ſombres & tragiques dont la France fut alors le théatre ſont preſque étrangères à notre hiſtoire, nous les épargnerons à nos lecteurs.

Les Warnes exterminés.

595.

Le petit peuple des Warnes dont une avanture Romaneſque nous a à peine débrouillé l'exiſtence, occupe pour la ſeconde & derniere fois les annales de ce ſiècle. Ils attirerent, ſans qu'on en ſache la cauſe, les armes des Français dans leur païs. On tomba ſur eux à l'improviſte, on en maſſacra un ſi grand nombre que leur nom fut entierement éteint. Ceux qui réchapperent paraiſſent s'être fondus avec les Friſons.

Les faſtes de la politique parlent ſeulement des Etats, qui, tout petits qu'ils puiſſent être, ne laiſſent pas de ſe gouverner par eux mêmes. On n'eſt plus rien dès qu'on eſt réuni comme à préſent l'Irlande & l'Ecoſſe à l'Angleterre, l'a été durant pluſieurs

ſiècles une grande partie de nos Provinces à d'autres etats. Les peuples alors n'ont plus de nom particulier, & leur territoire n'eſt connu que quand il plaît au Monarque d'y diriger ſes expéditions ou d'y tenir des aſſemblées. On a de Childebert pluſieurs ordonnances datées de *Trajectum*, nom qui convient à Maſtricht plutôt qu'à Utrecht occupée alors, dit Mr. WAGENAAR, par les Friſons.

Les Saxons ne portaient qu'en frémiſſant le joug des Français. Les Députés qu'ils envoyerent à Clotaire pour lui annoncer qu'ils ne voulaient être ſoûmis à perſonne s'exprimerent, dit on, avec une inſolence, qui ne reſta impunie, que parce qu'ils ſe laiſſerent baptiſer. Dagobert fils de Clotaire Roi d'Auſtraſie marcha contre les révoltés, & vint les attaquer ſur les bords du Weſer. Le premier choc laiſſa la victoire indéciſe. Mais le Roi ayant volé au ſecours de ſon fils chargea les Saxons avec une impétuoſité furieuſe, paſſa à leur Duc ſon épée à travers du corps, & remporta une victoire complette. Le Vainqueur parcourut enſuite toute la Saxe, ordonnant de maſſacrer tous ceux qui excédaient la hauteur de ſon épée. On tranſporta en France les femmes & les enfans pour les vendre comme eſclaves. Les Saxons vaincus & maſſacrés.

Les détails de cette expédition ont

Si les Frisons furent alors soumis aux Français.

ont paru romanesques à Mr. WAGENAAR. Cependant sur la foi de KLAAS KOLYN (*), dont il a ensuite reconnu, & avoué courageusement que la chronique était supposée, il mêle les Frisons aux Saxons & les rend également victimes de la vengeance effrénée des Vainqueurs. Il paraît, ajoute le même écrivain, en citant le même chroniqueur, que c'est à l'époque de cette conquête qu'il faut placer la prise du Chateau de Wiltenburg à Utrecht par Dagobert. Il ne parle, comme on voit, que par conjectures. Il y a au contraire des raisons

(*) KAKOLYN, dit plaisamment Mr. HUIDECOPER, est un jeune imposteur qui pour se faire écouter comme un vieillard, ajuste à son menton imberbe une barbe grise postiche, mais pareil à l'ane couvert de la peau du lion il est trahi par le son naturel de sa voix. Qu'un vil intérêt ait fait fabriquer des médailles, des chartres, &c. C'est ce que l'histoire n'atteste que trop souvent; mais que dans ces derniers tems, on se soit amusé à entasser les mots tudesques les plus obscurs & les plus barbares, pour en rimer une chronique assez longue & l'offrir à la posterité sous un nom du XII. siècle, ce-ce délire? ce-ce scélerateſſe? C'était, certainement, un métier bien sec, bien triste, bien ingrat.

plauſibles, pour croire que les Français n'ont jamais eu quelque autorité en Friſe avant la victoire de Pepin en 692. On trouve conſtamment les Friſons maîtres d'Utrecht. Et s'il eſt vrai que Dagobert y bâtit une Chapelle, les Friſons n'y conſentirent un certain tems, que pour ne pas s'attirer le reſſentiment d'un voiſin puiſſant & capable de tous les excès, qu'inſpire un zèle aveugle & fanatique. On affirme même qu'ils ne tarderent pas à la renverſer. Qui peut aſſurer, ſi la place de *Vicus Portus*, autour de laquelle ce Prince établit des péages ſur les deux rives du Rhin, n'était pas ſituée plus haut, en remontant le fleuve, du côté où les Français avaient les Saxons pour voiſins? Et quand même, ils auraient poſſédé une ou deux places au-delà du Bas-Rhin, il n'en faudrait pas conclure que les Friſons fuſſent ſujets des Francs. Embden appartient aujourd'huy au Roi de Pruſſe, eſt il pour cela Souverain de toute la Friſe? C'eſt ainſi qu'en paraiſſant nous écarter, quelque fois, quoique rarement, du récit d'un Hiſtorien auſſi ſage, auſſi éclairé que Mr. WAGENAAR, nous ne pouvons nous diſpenſer de propoſer nos raiſons. Autrement notre témérité ſerait impardonable. Les tems ſont d'ailleurs ſi obſcurs, & les monumens

ſi rares, qu'on peut, dans ce déplorable période, hazarder quelques conjectures!

Dagobert laiſſa deux fils, Sigebert Roi d'Auſtraſie & Clovis qui gouverna l'autre partie de l'Empire français. Ces deux Princes étaient trop indolens & trop inhabiles pour ſoutenir les rênes du gouvernement; ils en abandonnerent le ſoin aux Maires du Palais. Les Maires n'étaient originairement que les adminiſtrateurs des maiſons royales; ils s'étaient peu-à-peu élevés juſqu'au Miniſtere & au commandement des armées. Se voyant ainſi inveſtis de tout l'exercice de la ſouveraineté, ils ne laiſſerent à leurs maîtres d'autre gloire que celle de ſe fonder un autre Royaume dans les cieux; ce qui était alors aſſez facile aux Princes; car les Moines & les Prêtres en ouvraient la porte à tous ceux qui dôtaient ou bâtiſſaient des Egliſes & des Monaſteres. Entrainées par la même ambition, deux ſœurs de Grimoald, Maire d'Auſtraſie, s'acquirent une grande célébrité. Le Béguinage, ſi fameux dans tous les Païs-bas, une Chapelle ſituée au lieu où eſt à préſent Geertruidenberg, paraiſſent devoir leur nom & leur origine à ces deux pieuſes Dames, Geertrude & Begga. Il n'eſt pas étonnant qu'on les ait enſuite reverées comme Saintes; on a même, pendant pluſieurs ſiècles, con-

Moyens étranges pour gagner le ciel.

conſervé l'uſage de boire dans les feſtins & en d'autres ſolemnités une razade connue ſous le nom de *Sinte Geerden minne.*

Ces fondations religieuſes prouvent que le Chriſtianiſme commençait à pénétrer dans les Païs-bas. L'Evangile étant devenu ſous Conſtantin la Religion dominante de l'Empire, & ſous Clovis celle du Royaume des Francs, les lumieres de la foi durent s'étendre avec rapidité. On n'en voit cependant s'échapper que de très faibles étincelles le long de la rive gauche du bas Rhin & pas au-delà. Lorſque ſous le Règne de Dagobert, St. Eloy élevé à la faveur par ſes talens pour l'orfevrerie, & ſur le ſiège de Noyon pour ſa pieté, vint prêcher à Gand, à Courtray, à Anvers & chez les Barbares (ſans doute les Zélandais) qui par la ſituation de leur païs iſolé & entouré d'eau avaient eu peu d'occaſions d'entendre parler du Chriſtianiſme, il trouva par-tout les tenèbres les plus épaiſſes de l'idolatrie. L'auteur de ſa vie raconte qu'à ſa prédication on renverſait les idoles & les temples, & qu'on courait au baptême; ce qui prouve qu'il ne pénétra pas chez les Friſons d'au-delà du Rhin, puiſque nous les allons voir attachés avec une eſpèce de fanatiſme à leur ancien culte.

Etat de la Religion.

Missionaires en Frise.

On sait au contraire que les premiers Missionaires qui planterent la foi dans la Frise furent fournis par l'Angleterre.

677. Wilfrid Evêque d'York ayant encouru la disgrace d'Edfrid Roi de Northumberland, son Souverain, entreprit de porter ses plaintes au siège de Rome dont la puissance avait été introduite en même tems que l'Evangile chez les Anglais. Les vents pousserent le vaisseau sur les côtes de Frise. Ce fut inutilement que le cruel Ebroin Maire du Palais de France excité par Edfrid & par un ressentiment particulier, tenta d'arracher le Prélat de sa retraite pour le faire mourir. Adgille Roi des Frisons ne se laissa pas intimider par la puissance d'un voisin d'ailleurs redoutable. Loin de violer l'hospitalité, il brûla avec dédain, la lettre qu'on lui avait envoyée (*), rendit à Wilfrid & à ses compagnons tous les honneurs possibles, & leur permit de prêcher librement leur religion dans ses Etats. Comme le séjour que ces ardens convertisseurs firent en Frise fut très court, & qu'ils ne prêchaient guères qu'un demi-christianisme qui consistait à se laisser baptiser, & à croire

(*) Donc les Français n'avaient alors point d'autorité en Frise.

qu'un Pontife réſidant ſur les bords de Tibre était le Roi des Evêques & le premier des hommes, cette premiere prédication n'eut pas de grands ſuccès.

Environ dix ans après le Moine Egbert iſſu d'une noble famille Anglaiſe entreprit de conquérir au chriſtianiſme le païs des Friſons. Il était déjà en mer lorſqu'une furieuſe tempête jetta ſon vaiſſeau ſur des bancs de ſable. Le ſaint Miſſionaire eut peur, il renonça à ſa glorieuſe expédition. Wigbert ſon compagnon ne ſe rebuta pas ſi facilement, il pourſuivit ſon voyage, aborda en Friſe, où il trouva une terre très ingrate à défricher. Le Roi Radboud Succeſſeur d'Adgille était auſſi attaché à l'idolâtrie que l'ardent Miſſionaire à la religion qu'il annonçait. Il était réſervé à d'autres ouvriers & à d'autres moyens de recueillir des fruits dans ce ſol rébelle; nous verrons bientôt que'ſ étaient ces fruits arrachés avec violence avant la ſaiſon, & arroſés quelquefois de ſang.

Nouveaux Miſſionaires s'embarquent pour la Friſe.

688.

En France la Mairie avait éclipſé la Royauté. Pepin d'Heriſtal à la tête des trois Royaumes d'Auſtraſie, de Neuſtrie & de Bourgogne, maître de la perſonne des Rois, voyant toute l'autorité concentrée dans ſa perſonne entreprit de reculer les bornes de l'Empire français.

Les Friſons vaincus & ſoumis par Pepin.

692.

Les Friſons juſqu'alors indomptés, & les Saxons qui dans l'anarchie des précedentes guerres civiles s'étaient procuré l'indépendance, oſerent braver la puiſſance formidable qui les ménaçait. On en vint à une bataille rangée où les Français victorieux firent promettre aux Vaincus de reconnaître leur Empire. Un hiſtorien * qui vivait à-peu-près dans le même tems dit à cette occaſion que Pepin ſe ſoumit la Friſe citérieure; ce qui fait préſumer que les Friſons pouvaient dans les derniers troubles s'être avancé en deçà du Rhin. On voit, en effet, ſuivant le témoignage d'anciens hiſtoriens, que tout le païs le long de la côte, juſqu'à *Schaltheim* près d'Anvers à l'embouchure de l'Eſcaut fut compris ſous le nom commun de Friſe. La ſuite de l'hiſtoire va nous apprendre qu'Utrecht reſta encore quelque tems ſous la même domination.

* *Bede.*

Willebrord prêche en Friſe.

695. Pepin n'était pas moins zélé pour étendre le Chriſtianisme. Il chargea Willebrord de le prêcher aux Friſons. Ce nouvel apôtre avait ſuccé en Angleterre, ſa patrie, les maximes les plus outrées ſur la puiſſance du pape. Afin d'ériger un Evêché ou un Archevêché relevant immédiatement du ſiège de Rome, il ſe rendit auprès de Sergius I, & ſe fit ſacrer Evêque des Friſons

sous le nom de Clément. On dit que, soit avant soit après ce voyage, étant venu dans l'Ile de Walcheren, il trouva les infidèles prosternés aux pieds d'un Mercure adoré sous le nom de Wodan ou Godan, ce qui enflamma si fort son zèle, qu'il brisa la statue, & reprocha vivement aux Idolâtres leur infidélité. On ajoute qu'un Ministre ou Serviteur de l'Idole prit, en vrai payen, le parti de son Dieu outragé. Il tombe sur l'Apôtre du Seigneur & lui décharge un coup de Sabre sur la tête; mais ce forcené fut bien puni; car le Diable le saisit, le tourmenta & le précipita au bout de 3 jours dans le gouffre infernal. Le Saint au contraire ne manqua pas d'être guéri promptement & radicalement.

Non contens de s'opposer de toutes leurs forces à la prédication de l'évangile, sans considérer qu'elle était soutenue par Pépin, les Frisons se mirent à faire des courses sur les frontieres des Français. Il paraît même qu'ils s'étaient associés un certain *Everard* Seigneur d'un certain Bourg ou territoire nommé *Elst*, situé dans la Betuwe. Ce qui est vrai, c'est que cet Everard est accusé dans des Chroniques authentiques de s'être ligué avec les infidèles, nom qui ne peut convenir qu'aux Frisons. Pépin vint les attaquer 697.

Incursions des Frisons.

près du fort de Doreſtad, c'eſt-à-dire Duurſtede ſur le Rhin. Le combat fut long & ſanglant, mais enfin les Friſons furent enfoncés de toutes parts & Radboud alla ſe cacher précipitamment au fond de la Friſe. On penſe que la ville ou citadelle d'Utrecht tomba alors entre les mains des Français. Il paraît cependant que la guerre ſe termina par un traité, puiſque peu de tems après on trouve Grimoald fils de Pepin marié avec Theudeſinde fille du Roi Radboud.

Progrès des Miſſionaires.

698. La Religion des Vainqueurs fut prêchée avec ſécurité. Des Egliſes bâties de tous côtés à Vlaardingen, Petten, Heilo, où l'on trouve encore un puit qui porte le nom de S. Willebrord, à Duurſtede, Woudrichem, Riswyk, Hageſtein, Zandwyk, Malſen, Oud Heuſden, Schoonderwoerd, Arkel, tous endroits de la Friſe, prouvent, ſi les chroniques diſent vrai, que les armes de Pepin donnerent pour cette fois beaucoup d'efficace à la prédication. On attribue au même Willebrord bon nombre de miracles auſſi amuſans qu'incroyables. Il eſt fâcheux que des critiques durs & atrabilaires, auſſi bien chez les Catholiques que chez les Proteſtans, aient relégué toutes ces ſortes d'avantures merveilleuſes avec les chimères des lutins & des revenans.

Les ſoirées d'hiver n'en ſont devenues que plus longues & plus accablantes! Elles étaient ſi courtes ſi délicieuſes dans le bon vieux tems!

Grimoald étant à Liège dans l'égliſe de St. Lambert, où il faiſait ſa priere, fut aſſaſſiné par Rangaire le Friſon garde du Roi Radboud. On dit que la Princeſſe Theudelinde, incitée ſoit par ſon pere ſoit par quelque autre motif d'animoſité contre ſon mari, avait ſuborné le Scélerat, qui lui porta le coup. On ignore ce qu'elle devint dans la ſuite; mais on ſait que Pepin fit périr par les tourmens tous ceux qui avaient trempé dans la mort de ſon fils. Théobalde ſon petit fils quoiqu'enfant fut nommé Maire du Palais. Mais dès que la mort eut enlevé Pepin, ce qui arriva quelques mois après, Plectrude ſa veuve entreprit de gouverner les trois Royaumes en qualité de régente de Theobalde. Les peuples ſe révolterent; ils élurent pour maire du Palais un Seigneur nommé Rainfroy; qui trouvant dans Charles Martel un concurrent auſſi redoutable par ſa naiſſance, (il était fils naturel de Pepin, & pouvait lui ſuccéder ſuivant l'uſage de ces tems-là,) ſoit par ſes qualités héroiques, fit alliance avec Radboud animé d'ailleurs contre toute la race de Pepin.

Grimoald aſſaſſiné.

714.

715.

Radboud vainqueur de Charles.

Charles s'étant préſenté aux Friſons près de Cologne, fut battu, & une grande partie de ſes ſoldats paſſée au fil de l'épée. Rainfroy à la tête des
716. troupes de Chilperic II. entra auſſitôt dans la forêt des Ardennes. Elle s'étendait alors dans la Flandre, le Luxembourg, une partie de la Gueldre, le Brabant, & l'on dit que le bois de Sonien près de Bruxelles en eſt un reſte. Rainfroy la traverſa & vint réjoindre les Friſons triomphans. Pendant que les confédérés ſe répandaient çà & là ſans précaution, Charles tomba tout-à-coup ſur eux, à Amblef près de l'abbaye de Stablo dans le païs de Liège; ils furent entierement diſſipés. Cette victoire fut le coup déciſif. Depuis cet époque Charles Martel, à force d'héroiſme & de prudence, parvint bientôt à ſe rendre maître de l'état, comme ſon pere l'avait été.

Les Friſons ſurpris.

Converſion de Radboud manquée.

Radboud fut obligé de ſe ſoumettre, & l'on penſe qu'il promit d'embraſſer la religion chrétienne. Wolfran Evêque de Sens fit même le voya-
719. ge de Friſe. Les travaux apoſtoliques de ce Prélat eurent les plus grands ſuccès, une multitude prodigieuſe courut au baptême. Le Roi même, dont un des fils venait de ſe convertir, ſe préſenta ſur les fonds. Il y entrait déjà, lorſque ſe retournant tout-

à-coup, il demanda à Wolfran quel était le deſtin du grand nombre de ſes illuſtres ancêtres décédés avant lui. Etants morts ſans baptême, répondit le Prélat, vous devez les croire infailliblement damnés. Alors Radboud retira le pied de la cuve; „j'aime mieux „ repliqua-t-il aller avec mes peres dans „ le paradis peuplé de Wodan, que d'ê„ tre au ciel avec une poignée de vos „ chrétiens." Wolfran ſe retira; & Radboud, conſumé depuis pluſieurs années par une maladie de langueur, mourut trois jours après. Les Chroniques attribuent cette mort au Diable à qui il s'étoit voué. Il eſt ſingulier que l'eſprit malin entendit toujours ſi mal ſes propres intérêts.

Donations à l'Egliſe d'Utrecht.

L'évangile fit enſuite de tous côtés des conquêtes ſur l'idolâtrie, on relevait les égliſes renverſées, & Willebrord jettait les fondemens du ſiège épiſcopal d'Utrecht devenu le centre de cette miſſion. Pour la rendre floriſſante Charles n'épargnait pas les libéralité. Il accorda en 722 à un monaſtere bâti dans l'enceinte d'Utrecht, tous les revenus qui devaient entrer dans le fiſc, ſoit du dedans ſoit des environs de la ville, les pâturages de *Graveningen*, le village ou château de *Fethna*, avec les manſes, terres, ca-

722.

banes, maiſons, habitans ſerfs ou lites, les bois, arbres, eaux, canaux, troupeaux avec les paſteurs de l'un ou l'autre ſexe. La formule porte que c'eſt pour racheter ſes pechés & gagner le ciel. Dans une autre diplôme, où l'on donne à l'égliſe conſacrée à Utrecht ſous le nom du Sauveur & de la Ste. Vierge, tous les biens confiſqués au Seigneur Everard dans la Bétuwe, on dévoue au courroux céleſte quiconque oſera y contrevenir, on lui ſouhaite la damnation & que la terre s'entr'ouvre pour l'engloutir tout vivant comme Dathan, & Abyron *. On voit qu'outre la juriſdiction civile & eccléſiaſtique, les Evêques acquérant par les conceſſions des droits illimités ſur la perſonne de ceux qu'on leur tranſportait, comme des troupeaux de brebis, ils étoient en état de s'élever inſenſiblement à la puiſſance énorme, dont nous les verrons enſuite revêtus. Dans ce tems-là une métairie comprenait, avec les immeubles, les beſtiaux & les eſclaves qui la mettaient en valeur.

* *Il da*, 28. 30.

Révolte des Friſons ſous Poppon.

Tandis que la bravoure de Charles Martel ſauvait la France & l'Europe des armes muſulmanes ſous l'effort deſquelles étaient déjà tombées toutes les provinces méridionales depuis les Pi-

732.

renées juſqu'aux Alpes (*); les Friſons profitaient de cette diverſion pour ſe réunir ſous Poppon ſucceſſeur de Radboud. On ignore les motifs de leur révolte. Amoureux de la liberté juſqu'à l'enthouſiaſme, peut-être s'imaginaient-ils qu'on voulait les lier au joug par le chriſtianiſme; allarmés peut-être de l'accroiſſement formidable de la puiſſance des Français, ils ſe jetterent, ſuivant l'ancienne coutûme des Germains, ſur la frontiere & éxercerent par-tout des hoſtilités atroces. Charles Martel vole auſſitôt contre-eux, mais par un nouveau trait d'habile capitaine, il crut ne pouvoir dompter des peuples ſi indociles, qu'en portant la guerre dans le cœur de leur païs. Une flotte bien armée s'avança le long des côtes à l'Eſt du Zuiderzée par le lac de Borndiep entre l'Oſtergo & le Weſtergo, où la mer avant la conſtruction des digues pénétrant bien avant dans les terres, formait vraiſemblablement deux peninſules auxquelles les auteurs du tems donnent

(*) Si ce vaillant homme n'avait pas arrêté cet impétueux torrent (dans la célèbre journée de Poitiers) dit un auteur fertile en ſaillies; on verrait peut-être aujourd'hui autant de Turbans en France (j'ajoute en Europe,) qu'en Aſie.

D'faite des Friſons.

le nom d'Iles. Les Friſons incapables de ſoutenir l'attaque impétueuſe d'une armée ſi bien commandée, ſont

736. enfoncés de toutes parts avec un horrible carnage; Poppon périt les armes à la main. Enſuite les vainqueurs parcourant tout le païs le fer d'une main, le flambeau de l'autre, pillent, brûlent, renverſent temples, idoles, bois ſacrés, & après avoir ſoumis tous les peuples, ils rentrent dans leurs vaiſſeaux gorgés de butin.

Teſtament de Willebrord.

Cette révolution était favorable à la prédication de l'évangile; mais Willebrord n'eut pas le tems d'en recueillir les fruits; il mourut l'année ſui-

737. vante dans l'Abbaye d'Epternach qu'Irmine fille de Dagobert II. avait bâti & doté auprès de Trèves. Le teſtament, que ce ſerviteur de Dieu a laiſſé, montre que ſes travaux apoſtoliques n'avaient pas été ſans récompenſe dans ce monde. Des domaines immenſes, des terres de la plus vaſte étendue, des villages entiers, des droits de péage qu'il légua à ſon abbaye dans la Gueldre, le Brabant & ſur-tout en Hollande font connaître la piété du ſiècle, & le déſintéreſſement des convertiſſeurs.

Mort de Charles Martel.

Charles Martel mourut ſans avoir oſé prendre le nom de Roi après avoir gouverné en ſouverain pendant vingt-

cinq ans, laiſſant la réputation d'un Prince auſſi vaillant que politique. Les Eccléſiaſtiques, dont-il avait ſouvent diſtribué les richeſſes exorbitantes à ſes ſoldats & à ſes capitaines n'en ont pas jugé ſi favorablement. Il ne fut ſelon eux qu'un tiran, il fut damné en corps & en ame; car ſon tombeau ayant été ouvert on n'y trouva qu'un horrible dragon qui en ſortit avec une fumée puante. On l'avoit vu même, en revelation ſans doute, tourmenté par les diables dans les enfers. Cependant ſon autorité ſe trouva ſi bien établie à ſa mort qu'il ne s'éleva pas la moindre contradiction dans le partage que ſes deux fils Carloman & Pepin ſe firent de l'Empire Français. 741.

Winfrid on Boniface.

Winfrid était un moine Anglais ou Ecoſſais, qui dès les commencemens de la prédication avait abordé en Friſe, & s'était même arrêté quelque tems à Wyk te Duurſtede. S'étant delà rendu à Utrecht, il avait inutilement tenté de convertir le Roi Radboud. Toute l'Allemagne devint enſuite le théatre du zèle de Winfrid. Il fit pluſieurs voyages à Rome. Le Pape le nomma Paſteur univerſel de toute la Germanie, enſuite Archevêque de Mayence ſous le nom de Boniface. Pepin l'ayant chargé de pour- 741.

voir l'Egliſe d'Utrecht d'un Evêque après la mort de Willebrord, il avoit ſacré & inſtallé Grégoire de Trèves, iſſu d'une famille royale. Les lettres de Boniface font voir combien le nombre des chrétiens était petit dans ces cantons en comparaiſon de celui des mécréans Eh quel chriſtianiſme! On voyait les prêtres tantôt baptiſant à la maniere des chrétiens, tantôt immolant des boucs & des taureaux aux divinités payennes. On mangeait des chairs immolées, & on croyait les purifier par le ſigne de la croix; il y avait même des chrétiens qui vendaient leurs eſclaves pour ſervir à d'horribles ſacrifices. On leur reprochait comme un crime exécrable leur coutûme de manger du cheval & du lard cuit ou crû. Ils avaient peu de prêtres; encore étaient-ils adonnés aux plus énormes débauches, à un concubinage public. Il s'était même trouvé un prêtre qui avait baptiſé: *in nomine patria & filia*, &c. & Boniface avait eu la bonhommie de rebaptiſer tous ceux ſur leſquels on s'était ſervi de cette formule C'eſt envain qu'on tentait d'empêcher des prêtres & des Evêques de s'adonner aux exercices de la chaſſe ſi oppoſés à la modeſtie clericale; pluſieurs même allaient à la guerre contre les chrétiens auſſi bien que contre

Etat du chriſtianiſme en Friſe.

les infidèles. C'eſt à cette conduite ſcandaleuſe que le Pape Zacharie ne fait pas difficulté d'attribuer les victoires que les payens remportaient de tems en tems ſur les chrétiens. Quelques prêtres vagabonds éxerçaient leur miniſtere ſans ordination légitime ou ſans l'aveu des Evêques. Trois eſpèces d'héréſiarques, Adalbert, Clément & Samſon ſemaient des dogmes nouveaux & racontaient des viſions. Boniface, pour réprimer ces abus & ces erreurs, les fit attaquer & foudroier dans pluſieurs aſſemblées eccléſiaſtiques & nationales où il préſidait toujours. Les erreurs tomberent par leur abſurdité, mais les déſordres ne purent être déracinés de long-tems.

D'un autre côté Boniface s'attachait à faire des proſélites par la perſuaſion. Daniel Evêque de Wincheſter lui donne dans ſes lettres pluſieurs avis ſur ce ſujet. „ Accordez, dit-il, aux Idolâtres la généalogie de leurs Dieux. „ Demandez leur enſuite ſi ces Dieux „ peuvent avoir été les créateurs du „ monde? s'ils ſe ſont engendrés les „ uns les autres? où ces Dieux pouvaient-ils être logés avant la créa„ tion? Pourquoi leur ſacrifiant pour „ les biens temporels, ils ſont ſi pau„ vres, pendant que les chrétiens poſ„ ſédent des terres fertiles en bled,

„ huile, vin & toutes ſortes de pro-
„ ductions! Faites leur conſidérer la
„ vaſte étendue du monde chrétien en
„ comparaiſon duquel ils ſont ſi peu
„ de choſe, que leur religion autre-
„ fois dominante a été ſubjuguée à la
„ prédication de l'évangile." De pareilles raiſons étaient ſans doute ſpécieuſes pour des Barbares, & les embarraſſaient juſqu'à ce que l'habitude, ſeul aſcendant de tels peuples, les eut accoutumés au chriſtianiſme. Mais quelle dialectique à attendre d'un ſiècle où l'imprimerie n'étant pas inventée, la diſette du parchemin, la rareté des Copiſtes rendaient les livres ſi chers & ſi peu communs qu'un paſteur pouvait à peine ſe procurer une bible. Boniface était un génie ſupérieur du ſiècle; c'eſt cependant lui qui dénonça Virgile miſſionaire de Germanie, & qui le fit condamner comme un hérétique, parce qu'il plaçait d'autres hommes dans la partie du globe oppoſée à celle que nous habitons, c'eſt-à-dire qu'il ſoutenait qu'il y avait des antipodes.

Les Saxons & les Frisons vaincus.

Pendant qu'une partie du nord était à peine demi chrétienne, tout le reſte reſtait encore plongé dans les ténébres du paganiſme. Tels étaient les Saxons toujours impatiens du joug des Français. Vaincu par Carloman, Didéric leur Chef ſe ligua enſuite avec Rad-

743.

boud Seigneur de la Baſſe Friſe, frere de Gondebaud qui avait ſuccedé à Adgille, frere de Poppon dont nous avons parlé. Les deux Rois, Pepin & Carloman, ayant réunies toutes leurs forces, marcherent contre les deux nations revoltées. La victoire des Français fut des plus complettes. Il faut croire que les Friſons négociérent un traité avec les Français, puiſque après l'abdication que fit Carloman du Duché d'Auſtraſie pour aller ſe faire moine dans la ſolitude du Mont Caſſin, on les voit combattre ſous les drapeaux des Français, & contribuer à une victoire où les Saxons qui avaient brûlé plus de trente égliſes dans l'Evêché de Boniface, furent taillés en pièces ou faits priſonniers, leur païs mis à feu & à ſang; & un grand nombre baptiſé pour éviter la mort ou l'eſclavage.

744.

746.

Les Friſons combattent pour les Français.

Pepin ſurnommé le Bref, voyant toute l'autorité concentrée dans ſa perſonne entreprit de détruire l'antique reſpect que les Français conſervaient pour le ſang de leurs premiers Rois. Il commença par s'aſſurer les ſuffrages des grands, & par gagner tous les Eccléſiaſtiques en leur faiſant reſtituer une partie des biens que ſon pere leur avait ôté (*). Le

Pepin déclaré Roi & ſacré par Boniface.

751.

(*) Un capitulaire de 755. (art. 30.) eſt remarquable. On condamne à la Baſtonade

Pape, dont les déciſions pouvaient être d'un grand poids ſur l'eſprit de la multitude, ayant déclaré qu'il était convenable de donner le titre à celui qui avait l'autorité, Childeric III. dernier Roi du ſang de Clovis fut razé & enfermé avec ſon fils dans un monaſtere. Pepin ſe fit proclamer ſolemnellement, & l'illuſtre Boniface qui avait été l'ame de cette révolution, le ſacra dans l'Egliſe de Soiſſons. Voilà le premier exemple d'un Roi des Français, ſe faiſant oindre à l'exemple des Rois d'Iſrael. Cette onction était propre à inſpirer à des peuples ſuperſtitieux une ſorte de vénération religieuſe. C'eſt ainſi que ſe perdit la céremonie antique & guerriere d'inaugurer les Rois en les promenant ſur un bouclier autour de leur camp. „Voilà le germe de cet orgueilleux délire qui fit commettre aux Eccléſiaſtiques tant d'attentats contre l'autorité temporelle. Comme les Evêques, en impoſant la couronne, ſemblaient la donner de la part de Dieu, ils prétendirent qu'ils pouvaient auſſi l'ôter, juger & dépoſer leurs Souverains. Ce ne furent

Eſſais Hiſt. ſur Paris. 2. 103.

Fleuri Hiſt. Eccl. diſc. 4. 10. 11.

---

tout Eccléſiaſtique & tout Moine qui viendra à la cour porter des plaintes contre ſon Evêque ou ſon Abbé.

plus d'humbles paſteurs, modeſtement aſſis dans les conciles ſur des ſtales de bois, un cierge à la main; c'était de nouvelles puiſſances, armées de la foudre, portées ſur les orages & les tempêtes qu'elles excitaient dans l'état, & qui, ſe croyant le front dans les cieux, foulaient les Sceptres d'un pied ſuperbe, les rendaient, ou les diſtribuaient à leur gré."

C'eſt ainſi que les Saints d'alors ne craignaient pas de s'immiſcer dans les affaires politiques les plus délicates. On avait vu quelque tems auparavant à Leptines le même Boniface entrainer par ſon éloquence toute une aſſemblée d'Evêques, & leur perſuader de céder à Pepin une partie des biens de l'égliſe pour l'entretien des troupes. Il ſavait combien la faveur & le crédit de ſon Souverain pouvait contribuer au ſuccès de ſes prédications. On voit auſſi dans un débat qu'il eut avec Hildegaire l'Evêque de Cologne au ſujet de l'Evêché d'Utrecht, dont tous deux revendiquaient la juriſdiction, qu'il n'était pas moins jaloux de ſes droits pontificaux. On ignore le réſultat de ce différend; mais on trouve après la mort des deux parties le ſiège d'Utrecht ſoumis à la métropole de Cologne.

Débat ſur la juriſdiction de l'Evêché d'Utrecht.

Cependant la propagation de l'évangile était la paſſion dominante de Bo-

Derniere miſſion de Boniface en Friſe.

niface. Entrainé par un zèle dont ſon âge très avancé ne put ralentir l'ardeur, il entreprit une nouvelle miſſion dans la Friſe. Les progrès qu'elle fit allarmerent ceux qui prenaient à cœur l'ancienne religion. Un jour que campé à Dokkum, Boniface attendait les Néophites qui devaient s'aſſembler pour recevoir la confirmation, une troupe de payens fondit tout-à-coup ſur lui & ſur ceux de ſa ſuite. Soit pour attirer un peuple groſſier par l'éclat, ſoit qu'on voulut prendre ſes ſûretés dans un climat inconnu & barbare, ſoit par un faſte ordinaire aux riches prélats de ce ſiècle, le Saint Apôtre avait à ſa ſuite un train brillant, des tentes dreſſées, & des gens armés. Quelques-uns voulurent repouſſer la force par la force, mais,

754. accablés par la multitude, ils furent martiriſés à leur corps défendant. Tous périrent au nombre de 53, parmi leſquels on compte un nommé Eoban qu'on croit avoir été Evêque d'Utrecht. Tout ce qui ſe trouva dans le camp & dans les bateaux devint la proie des Barbares. Avides de butin & n'ayant trouvé dans quelques coffres que des livres dont-ils ignoraient ou mépriſaient l'uſage, ils les jetterent dans les marais. On prétend cependant en avoir retrouvés &

ſauvés trois qui furent portés avec le corps de Boniface dans l'abbaye de Fulde qu'il avait fondée au païs de Heſſe. *Cette abbaye n'était d'abord qu'une égliſe couverte de chaumes; c'eſt aujourd'hui une Principauté; il faut être gentilhomme pour être Moine; l'Abbé eſt ſouverain depuis longtems & Evêque depuis 1753.

*Annal. de l'Empire, t. 12.

Les Chrétiens du païs vengerent cruellement la mort de Boniface. Ayant à leur tête un des Gouverneurs de la France Orientale, ils traverſerent les Lauwers, ravagerent les champs des infidèles, firent main baſſe ſur tous ceux qu'ils ſoupçonnèrent d'avoir trempé dans le meurtre, emmenerent leurs femmes, leurs enfans, leurs eſclaves. On raconte auſſi que Radboud II., qui règnait alors à l'Eſt des Lauwers, ſoupçonné d'avoir ſuſcité la perſécution n'échappa à leur fer vangeur qu'en ſe ſauvant dans le Jutland.

CHARLEMAGNE.

Les Saxons vaincus par Charlemagne.

PEpin laiſſa tous ſes Etats à ſes deux fils. Carl ou Charles, connu enſuite ſous le nom de Charlemagne, étant devenu, par la mort ſubite de ſon frere, ſeul maître de toute la Monarchie, marcha contre les Saxons que ſon père avait vaincu pour la troiſième fois, qu'il avait ſoumis à un tribut de 300 chevaux, mais qui n'en étaient pas moins toujours prêts à briſer le joug dès que le Vainqueur était éloigné. Leur camp d'Heresbourg fut forcé, leur idole appellée Irmanſœule, ce qui ſignifie colomne d'Irman, détruite, tout le païs ravagé juſqu'au Wéſer & les peuples contraints de ſe ſoumettre en livrant douze ôtages.

768.

Révoltes des Saxons.

Ils reprirent bientôt les armes. Chaque année fut ſignalée par de nouvelles révoltes & d'affreuſes incurſions. Quelquefois battans, ſouvent battus, on les voyait courir au baptême pour fléchir leurs vainqueurs, briſer leurs fers avec la même facilité, rétablir leurs idôles & ravager les frontieres dès que les troupes étaient éloignées de leur voiſinage. La Friſe fut auſſi

le théatre de leurs cruautés. Introduits, à ce qu'on prétend, par le Roi Radboud dans le territoire de Gundebold ſon frere, ils commirent les plus grandes barbaries par-tout où ils porterent leurs pas. Ils s'avancerent enſuite vers le Rhin, dévaſterent & brûlerent la ville & l'égliſe de Deventer. Une défaite des plus ſanglantes qu'ils eſſuyerent ſur les bords de l'Eider ne fit que ſuſpendre leur inquiétude guerriere. Witikind le principal de leurs chefs, génie ardent, intrépide, fécond en reſſources ne tarda pas à rallumer le flambeau de la révolte. Les égliſes, qu'on avait commencé à conſtruire dans leur païs, furent jettées à bas, les miſſionnaires expulſés ou maſſacrés. Willihad qui, quelque tems auparavant, avait prêché l'évangile dans la Friſe orientale (*), & delà avait été en-

La Friſe ravagée.

779.

782.

(*) Arrivé chez les Friſons d'au-delà du Lauwers, quelques-uns voulaient le faire mourir comme un impie qui parlait contre les Dieux; d'autres plus raiſonnables leur dirent: nous voyons que cet homme n'eſt coupable d'aucun crime, & nous ne ſavons ſi la religion qu'il nous prêche ne vient point de Dieu. Tirons au ſort ſi nous devons le faire mourir ou le renvoyer. Dieu conduiſit le ſort de telle maniere, qu'il lui fut favorable, & les Barbares ayant tenu conſeil, le

voyé par Charles dans la Saxe, où il conduisait l'église de Brême n'échappa à leur fureur qu'en se sauvant en Frise. Charles envoya contr'eux un détachement & trois de ses généraux, dont l'un appellé Théodoric, n'a pas manqué d'être régardé, par les faiseurs de conjectures, comme un ayeul des Comtes de Hollande. Witikind les battit à plate couture, dans le combat de Sontal. Tant que Charles n'avait eu à se mesurer qu'avec des troupes de Barbares mal armés, & mal disciplinés, dont les défaites immanquables servaient du moins à relever la gloire de ses armes, sa clémence pour eux ne s'était pas dementie. Un échec

---

laisserent aller. Delà il vint à Drente, où les infidèles le chargerent à coups de bâton, & l'un d'eux lui voulut couper la tête, mais l'épée sans lui faire aucun mal coupa seulement la courroie d'un reliquaire qu'il portait pendu à son cou. Les Barbares étonnés de cette merveille le laisserent aller avec ses compagnons. *Fleuri*. Liv. 44. 15. Voilà les miracles, de ce tems-là : on est moins surpris qu'ils inspirassent si peu de respect à des Barbares, & que n'ayant que de pareils Thaumaturges à ses ordres, Charles fut obligé d'employer de soldats & des loix de sang pour faire des conversions.

échec ſi terrible alluma dans ſon cœur tous les feux de la colere & de la vengeance. Il marche en perſonne & porte à ſes ennemis la terreur & le déſeſpoir. Witikind prend la fuite, mais le Monarque vainqueur fit, dans un ſeul jour, couper la tête à quatre mille Saxons à Verden ſur les bords du Wéſer. Cette proſcription ſanguinaire ne fit qu'effaroucher d'avantage & porter à ſon comble l'animoſité des infidèles contre Charles & ſon culte. Les Friſons, probablement, ceux de l'Ooſtergo, n'en conçurent que plus d'horreur contre une religion qu'ils regardaient comme un inſtrument, dont on ne ſe ſervait que pour les façonner au joug. Ils courent aux armes, ils promenent leur fureur le long de la Flie, ils renverſent les égliſes, chaſſent les convertiſſeurs, entre leſquels ſe trouva un certain Ludger qui, après avoir été inſtruit dans le Miniſtere à Utrecht, s'était rendu à Dokkum où il prêchait l'évangile depuis ſept ans, Charlemagne inſtruit de cette révolte, envoye ſon fils nommé Charles contre les Saxons établis dans la Weſtphalie; tandis que d'un autre côté, s'étant jetté, entre l'Elbe & le Sala, ſur les terres habités par les autres Saxons & par les Friſons, il brûle leurs villages & leurs cabanes. La victoire ſuivit par-

Les Friſons révoltés. 783.

Les Friſons ligués avec les Saxons. 783.

Vaincus.

Punis. tout les drapeaux des Français. Charles pour punir les vaincus leur ôta le droit de patrimoine, c'eſt-à dire que les enfans ne purent ſuccèder à leurs parens ſans une permiſſion que le Souverain pouvait leur refuſer en donnant leurs biens à d'autres. Enfin Wittikind voyant que tous ſes efforts ne pouvaient maintenir la liberté expirante des anciens Germains, prêta l'oreille aux offres de Charlemagne, il vint le trouver à Attigni & ſe ſoumit à recevoir le baptême. Cette ré-
785. volution fut un coup fatal au paganiſme; un grand nombre de Saxons, entrainés par cet exemple embraſſerent la religion chrétienne. Pour la cimenter encore d'avantage dans les païs idolâtres, on établit par-tout des écoles & des Evêchés. Les vieux Friſons & les Saxons, dit le célèbre Alcuin, Auteur contemporain, gagnés les uns par les *bienfaits*, les autres par les *ménaces* profeſſent tous à préſent la religion chrétienne. O Clémence inéfable du Seigneur, s'écrie le poete Saxon, qui leur donna pour Docteur l'illuſtre Charles qui forçait les gens à ſe ſauver malgré eux! On avait en 780, dans un capitulaire, décerné la peine de mort contre celui qui refuſerait de ſe laiſſer baptiſer, ou qui mangerait de la viande en carême.

Les guerres contre les Saxons ne préſenterent pas ſeules des lauriers à cueillir à Charlemagne. On le vit dans cet intervalle mettre fin au Royaume des Lombards en Italie, & paſſer en Eſpagne pour rétablir un Prince Sarazin ſur le trône : expédition célèbre par la défaite de ſon arriere garde à Roncevaux, où le fameux Roland fut tué & où, ſelon l'Archevêque Turpin, périt auſſi Gondebold Roi de Friſe qui menait à ſes ordres ſept mille ſoldats d'élite ; on l'honora comme Martyr, & ſon corps fut inhumé à Belin.

Gondebold Roi de Friſe.

On voit enſuite les Friſons contribuer aux victoires des Français. Ils aiderent Charles à ſoumettre les Wilſes, peuple Eſclavon établi entre l'Elbe & l'Eider. Dans la guerre que ce Prince fit aux Huns, on voit les Friſons ſous les mêmes drapeaux & commandés ainſi que les Saxons & les Turingiens par le Comte Théodoric. L'armée Françaiſe alla chercher & défit les ennemis au-delà de l'Inn, entra dans leur païs, le ravagea juſqu'au Raab, démolit tous les forts, & s'en revint chargée d'un butin immenſe.

Les Friſons aident les Francs à ſoumettre les Wilſes.

789.

Et les Huns.

791.

Le même Théodoric faiſant l'année ſuivante paſſer ſes nouvelles recrues dans le païs des *Rhiuſtri*, que l'on croit devoir placer dans le Comté d'Emb-

Théodoric ſurpris dans le païs des Rhiuſtri.

den & d'Oldenburg, les Saxons qui a-
793. vaient abjuré le Chriſtianiſme, & s'é-
taient liés ſécretement avec les Huns,
tomberent tout-à-coup ſur l'armée qui
marchait ſans défiance & la taillerent
en pièces au paſſage du Wéſer. Char-
les apprit cette nouvelle dans un mo-
ment critique; elle ne put, qu'aug-
menter ſa douleur de n'avoir pu join-
dre l'Océan au Pont Euxin, par un
canal qui devait réunir le Rhin & le
Danube.

Fin de la Guerre contre les Saxons & les Friſons.

Après avoir mis fin à la guerre con-
tre les Huns, après leur avoir enlevés
les tréſors dont leurs ancêtres avaient
dépouillés les Romains, il rentra dans
le païs des Saxons, qui furent ſoumis
794. ſans coup férir. S'étant enſuite révol-
tés & ligués avec les Friſons, ils eſ-
ſuyerent des pertes ſi conſidérables,
qu'ils mirent bas les armes pour
la derniere fois, après une guerre,
que l'on dit avoir duré trente trois
ans. Les rudes ſaignées que les Saxons
avaient ſouffertes, n'avaient fait qu'en-
flamer leur ſang ardent & fougueux. Pour
les dompter entierement on expatria
l'élite de la nation, on en diſperſa juſ-
qu'à dix-mille en Suiſſe, en Flandre,
& l'on donna leur païs aux Abrodites
peuple doux & fidèle.

Charlemagne Empereur.

Etant venu à Rome pour ſecourir
le Pape, Charlemagne fut couronné

Empereur par le Pontife & proclamé aux acclamations de tout le peuple. 800.
La puiſſance impériale éteinte en occident depuis Auguſtule fut ainſi reſcuſcitée. Nous verrons bientôt comment le partage des états, entre tous les fils des Souverains, comment le démembrement des fiefs entre les grands Vaſſaux, fit écrouler l'édifice de cette puiſſance rapide & monſtrueuſe, qui conſerve à peine une ombre de ſa premiere grandeur dans le corps germanique encore ſubſiſtant. Charlemagne fut reconnu par Nicephore Empereur d'Orient, on propoſa même le partage des limites entre les deux Empires. On remarque qu'à ſon entrée à Rome les étudians Français, Saxons, Friſons, pour leſquels il avait fondé des écoles dans cette ville, lui vinrent au-devant, drapeaux & bannieres deployées, & chantant des Cantiques.

Partage de l'Empire.

L'Empire de Charlemagne ſurpaſſait en puiſſance & en étendue toutes les Souverainetés de l'univers alors connu. Il avait ſous ſa domination tous les peuples du monde depuis l'Elbe juſqu'au fond de la Calabre, & depuis la Germanie Orientale juſqu'à l'Ebre en Eſpagne. Le danger des partages, qui ſous la premiere race avait produit tant de guerres & fait couler des flots de

ſang, ne pouvait échapper au génie pénétrant de Charlemagne. Entrainé cependant, ſoit par un uſage que ſon antiquité rendait reſpectable, ſoit par la tendreſſe paternelle, ſoit par la néceſſité de diviſer un état trop étendu pour une Monarchie, ce Prince partagea de ſon vivant toutes ſes poſſeſſions entre ſes trois fils. Cette précaution ne put arrêter les courſes des Danois ou Normands. Anciens alliés des Saxons, ils les avaient ſoutenus dans les guerres précédentes, avaient accueillis dans leurs retraites glacées, ceux qui, rougiſſans d'un joug étranger n'avaient jamais pu ſe plier à la religion & à la domination des Français. Dès lors la haine & la vengeance furent communes. Conduits par le Roi Godefroy, les Normands & les Saxons ſe jetterent d'abord ſur les terres des Abrodites, ſans doute parce qu'ils occupaient l'ancien territoire des Saxons. Les Comtes qui voulurent arrêter ces furieux, furent mis en déroute, le païs ſubjugué, & Rerik, ville commerçante, livrée au pillage. Mais dès qu'ils apprirent que le jeune Charles à qui la Saxe & la Friſe étaient échues en partage, volait à la défenſe de ſes Etats, ils enleverent promptement un butin conſidérable & lui abandonnerent leurs conquêtes. Ils

Incurſions des Danois.

807.

808.

éleverent enſuite une muraille ſur la rive ſeptentrionale de l'Eider; ils entrerent même en négociation pour la paix, dont-ils rompirent bientôt les conférences. Afin de contenir ces brigands rédoutables dans leurs limites, on bâtit ſur l'Eider le fort d'Eſſesfeld, aujourd'hui Itzehoe dans le Holſtein. 809.

Origine des pirateries des Normands.

Les Danois ainſi répouſſés ſur la terre, s'ouvrirent une autre route qui les rendit plus entreprenans & plus formidables. L'Océan était leur élément. Familiariſés avec les tempêtes, ils les voyaient arriver avec une joye barbare, ſe félicitant d'avoir à lutter contre les vagues en fureur, & de pouvoir dans le tems où chacun ſe raſſurait contre la crainte d'une deſcente, ſurprendre les païs qu'ils voulaient ſaccager. La piraterie était chez eux comme chez leurs ancêtres une profeſſion honorable & lucrative. Ils ne pouvaient d'ailleurs choiſir une occaſion plus favorable pour faire du butin. Charlemagne, après avoir enrichi ſes ſujets des dépouilles des Huns, avait encouragé l'agriculture & les arts. Le commerce qui en eſt le fruit, faiſaient alors circuler aiſément, dans un vaſte Empire. les richeſſes & les différentes productions des Provinces diverſes qui le compoſaient. Witlam à

l'embouchure de la Meuſe, Wyk te Duurſtede & Tiel étaient floriſſantes par leur négoce. Les Friſons, nom qui comprenait tous les peuples établis dans le territoire des Provinces-Unies, faiſaient alors un commerce conſidérable. Leurs chevaux, leurs laines, leurs toiles étaient recherchés comme à préſent. On ſait que Charlemagne donnait à Pâques à quelques-uns de ſes officiers ſubalternes des habits de Friſe. Il envoya même à pluſieurs princes étrangers des manteaux de Friſe, peints en blanc, en gris, en pourpre. Il y avait déjà dès les tems des Romains des marchés publics dans le païs, & Charlemagne en établit encore dans pluſieurs endroits de ſon Empire. Le Friſe offrait même, par ſa proximité, & ſes côtes, une nouvelle facilité aux incurſions des Danois.

Invaſion de la Friſe par les Danois.

Ce fut là qu'ils dirigerent leurs premieres deſcentes. Godefroi, avec une flotte de deux cens voiles, commença à roder autour des Iles qui bordent les côtes de Friſe. Elles furent cruellement dévaſtées. Les Normands débarqués enſuite ſur le continent ſe diviſent en trois bandes, dont chacune attaque un détachement de Friſons, qui furent battus de tous côtés, mal-

810.

gré la bravoure de Rerek ou Herik, (*) qui gouvernait alors la Friſe avec le titre de Duc. Le vainqueur, s'étant fait payer une contribution de cent livres d'argent, pouſſa l'orgueil juſqu'à ſe regarder comme Souverain de la Friſe. Il ſe vantait même que tout le païs lui appartenoit de droit, étant à ce qu'on prétend, petit-fils du Roi Radboud du côté de ſa mere. Il entra même dans la Moſelle menaçant de remonter la riviere, & de faire trembler Charlemagne juſques dans Aix, ſa Capitale. On dit que ce Prince étonné de l'audace de ces Corſaires ne put s'empêcher de s'écrier en gémiſſant: „ Que „ feront donc après ma mort des Bar- „ bares aſſez hardis pour envahir les „ côtes de mon Empire tandis que je „ vis encore." On fit de tous côtés des préparatifs: une armée formidable ſe raſſemblait déjà vers la ſource de la Lippe, une flotte nombreuſe deſcendait de Gand à Boulogne, lorſqu'on apprit que les Brigands privés de leur Chef, tué, les uns diſent par ſon fils, les autres par un de ſes gardes, s'étaient retirés en déſordre. On fit enſuite une trève avec Hemming, neveu

Les Normans vuident la Friſe.

(*) C'eſt peut-être le même nom que Dirk. ou Théodorik.

& ſucceſſeur de Godefroy. Les Ambaſſadeurs des deux Souverains s'aboucherent ſur les bords de l'Eider, dont le lit fut reconnu pour limite des deux Etats. Les Jutlandais enveloppés enſuite dans des diſſenſions civiles ne purent rompre leurs ſermens que pluſieurs années après. Mais pour prévenir leurs ravages on établit à l'embouchure des fleuves & le long des côtes, des petites flottes toujours armées & prêtes à arrêter les deſcentes. Boulogne fut le principal chantier de celles du Nord; on y releva même l'ancien phare qui avait été détruit par le tems.

Marine.

Charlemagne mourut en 814, après avoir aſſocié à l'Empire, couronné de ſon vivant & déclaré pour ſon ſucceſſeur Louis le ſeul fils qui lui avait ſurvécu. Le Règne de cet Empereur eſt le plus grand ſpectacle qui ſe préſente dans l'hiſtoire des nations occidentales. L'état politique & civil de nos Provinces dans cette époque intéreſſante mérite d'être éclaircie avec d'autant plus de ſoin, qu'on y verra la ſource de pluſieurs loix & uſages encore ſubſiſtans.

Charlemagne meurt.

Conſtitution, uſages, coutumes.

Il paraît que la Friſe, même ſous la domination des Français, s'étendait encore du Wéſer à l'Eſcaut. Elle était diviſée en Orientale & en Occidentale que la Flie partageait en deux. Elle ſurpaſſait ainſi en grandeur les contrées connues ſous le nom de Provinces-Unies, outre qu'elle comprenait un terrein aſſez conſidérable que la mer, & le Zuiderzée, ont enſuite englouti. Un païs qu'habitaient pluſieurs nations iſolées & ſeparées par des marais, des lacs & des forêts, était ſans doute diviſé en pluſieurs diſtricts ſous des dénominations particulieres; les Francs étaient les maîtres par droit de conquête, mais tous les habitans étaient appellés Friſons, à-peu-près comme à preſent on confond aſſez communément les habitans des ſept Provinces ſous le nom commun de *Hollandais*. Utrecht, Wyk te Duurſtede, Vlaardingen, Rhynsburg ou Keenenburg étaient ainſi que Dokkum des villes de Friſe. Nimègue paraît cependant avoir appartenu à l'Auſtraſie. Cette ville était alors très floriſante. Charlemagne enchanté de ſa ſituation riante & de ſon terroir fertile y avait fait conſtruire un Palais magnifique, où il faiſait ſa réſidence

Etat des Pais-bas.

une grande partie de l'hiver ou du printems.

Gouvernement. La Friſe, auparavant gouvernée par un Roi, devint ſous les Français un Duché dépendant de leur Empire. On ne donnait ce nom qu'à un territoire d'une vaſte étendue, ſubdiviſé ordinairement en pluſieurs Comtés. Telles étaient dans le moyen ſiècle la Véluwe & la Bétuwe. Le Duc & les Comtes commandaient les armées, rendaient la juſtice, levaient les tributs. Il ne faut pas croire que ces trois pouvoirs réunis dans les mêmes perſonnes rendiſſent le Gouvernement plus deſpotique. On ſait que ſous Charlemagne les affaires ſe réglaient dans les aſſemblées générales (*), où le Souve-

(*) Appellées champs de Mars ou champs de May, parce qu'on les tenait, ces deux mois de l'année, ſuivant l'ancienne coutume des Germains dans de grandes plaines. On obſervait la même coutume dans les comices particuliers des Provinces & des Cantons où l'on rendait la juſtice, où l'on faiſait, l'on abrogeait, l'on interpretait les loix en pleine campagne. On trouve encore dans ces païs quelques trâces de cet ancien uſage. Les Friſons s'aſſemblaient même dans le quatorzième ſiècle près d'Aurik en Ooſtfriſe ſous un Arbre fameux, appellé *Upſtal-boom*, qui a donné ſon nom à des loix inſerrées dans le code Friſon.

rain ne faiſait que propoſer & recueillir les voix, où les Barons, les Evêques, le peuple même, c'eſt-à-dire le corps entier des hommes libres, avait droit d'aſſiſter, ſoit en perſonne ſoit par des répréſentans, où les loix n'étaient publiées que du conſentement de tous. Dans les comices particuliers de chaque Province, le Duc & les Comtes préſidaient, mais ſoit dans le civil ſoit dans le politique, ils ne décidaient jamais ſeuls. Outre qu'ils s'éclairaient & s'obſervaient mutuellement, ils étaient encore aſſiſtés par des Officiers ſubalternes qui ſous le nom de Ratchimburges, Scabins, Vicaires, Centeniers, Sénieurs, avaient leurs différens Cantons ou départemens, où ils veillaient à la ſureté & au repos des citoyens. Quant au pouvoir fiſcal, les droits du Prince à l'égard des hommes libres étaient ſi ſimples qu'on ne pouvait guères en abuſer. Ils conſiſtaient en domaines, en amendes, en péages, en dons gratuits, & en de certaines voitures exigées dans de certaines occaſions publiques; & quant aux droits judiciaires il y avait des loix qui prévenaient les malverſations. Afin même de rendre la conduite des gens en place, plus circonſpecte, le Souverain envoyait, quatre fois l'année, dans les Provinces, ſes

Charl. V. intr. 2. 319. & ſuiv.

commiſſaires Royaux (*Miſſi Dominici*) qui recevaient les appels, les plaintes & qui, lorſque l'affaire paſſait leur portée, en renvoyaient la déciſion aux grandes aſſiſes du Roi, c'eſt-à-dire aux Plaids ou Parlement appellé *Mallum Imperatoris.* Lorſque le Duc & les Comtes menaient à la guerre les milices des hommes libres, qu'eux ſeuls avaient le droit d'enrôler, ils avaient des Lieutenans qui faiſaient les fonctions de juges, juſqu'à ce que l'expédition fut terminée; car alors toutes les troupes étaient congediées & chacun s'en revenait dans ſon païs. Le Duc & le Comtes étaient nommés & confirmés par le Roi. Ils promettaient à leur inſtallation d'être fidèles à l'Empire, de gouverner le peuple ſoumis à leur adminiſtration ſuivant leurs loix & leurs coutumes, de protèger les Eccléſiaſtiques, les Veuves & les Orphelins, de lever les revenus du fiſc & de punir les malfaiteurs.

Compoſitions. Ces punitions conſiſtaient preſque toutes en amende. On voit dans les loix Friſonnes avec quelle préciſion le prix de chaque crime était ſpécifié ſuivant la gravité du délit, le rang du coupable & de l'offenſé. On expiait le meurtre, le larcin, l'incendie, la fornication, le viol & toutes ſortes d'attentats corporels, par des ſatisfactions pécuniaires. Celui qui avait tué ſon

pere était condamné à perdre ſon héritage. Mais celui qui avait profané un temple était d'abord conduit au bord de la mer. Là on lui fendait les oreilles, on le privait des organes de la virilité, on l'immolait aux Dieux dont il avait profané le temple (*). On ne voit pas qu'outre les traîtres qu'ils pendaient & les poltrons qu'ils noyaient, les peuples Germains aient décernée la peine de mort contre d'autres coupables. Ceux qui n'avaient pas d'argent, ſe rachetaient en donnant du bétail, des grains, du miel, des armes, des chiens, des chevaux, des oiſeaux de chaſſe ou des terres.

Il faut vraiſemblablement attribuer au tems de Charlemagne la rédaction des loix friſonnes, ſoit de celles que l'on conſerve encore écrites dans l'ancien langage, ſoit de celles redigées en latin, auxquelles les ſages du païs *Willemarus* & *Saxmundus* ont fait des additions. On ne ſaurait douter que les loix Ripuaires & Saliennes n'aient eu auſſi quelque autorité dans les Païs-bas, ainſi que les fameux Capitulaires de

Loix.

(*) Il paraît qu'entre les peuples nouvellement convertis, quelques-uns conſerverent encore des reſtes de ſuperſtitions payennes. Cette loi n'eſt peut-être citée que comme un ancien uſage, mais alors aboli.

Charlemagne, c'eſt-à-dire les ordonnances faites dans les grandes aſſemblées ſur toutes les branches de l'adminiſtration publique, ſoit civile ſoit eccléſiaſtique. Ces différens récueils formaient alors le code de juriſprudence & la forme poſitive du gouvernement des Païs-bas. On ne doute pas que les épreuves judiciaires n'aient été en uſage chez les Friſons lorſque les preuves du crime n'étaient pas convaincantes. On n'a qu'à parcourir leur loi pour en voir pluſieurs exemples. Lorſque le ſerment ne pouvait décider, on ordonnoit le duel où l'on s'imaginait que Dieu ne manquerait pas d'accorder la victoire à celui qui avait le bon droit. L'épreuve par l'eau froide, ſe faiſait en jettant l'accuſé dans une cuve pleine d'eau. S'il allait au fond, il était innocent, s'il ſurnageait, on le tenait pour coupable. Une autre épreuve ſe faiſait en plongeant le bras dans de l'eau bouillante pour prendre au fond d'un vaſe un anneau béni. L'accuſé était quelquefois condamné à empoigner un fer rouge, ou bien à marcher pieds nuds ſur des charbons ardens; Charlemagne lui-même, croyant prévenir toute diviſion entre ſes enfans à qui il partageait ſes États, avait ordonné en cas de conteſtation, le jugement de la croix qui conſiſtait à.

Epreuves judiciaires.

donner gain de cauſe à celui qui tenait le plus long-tems les bras étendus en croix.

Il n'y a qu'à lire, dit Mr. de Monteſquieu, les loix des Saxons & des Friſons, pour voir qu'elles ſortent des mains des vainqueurs : On trouve dans les loix des Saxons des duretés qu'on ne voit point dans les autres codes des loix des Barbares. Nous avons déjà dit que le même Prince ôta à l'un & l'autre peuple le droit d'hériter. Il paraît donc qu'en *leur accordant* dans le traité qu'il fit avec eux, *l'affranchiſſement de tout cens*, c'eſt-à-dire, du tribut que payaient les eſclaves, (la conquête les avait rendus tels) en *leur permettant de vivre & de ſe nommer* LIBRES, *ne faiſant avec les Français qu'une ſeule & même nation*, l'Empereur n'avait en vûe que de ne pas pouſſer à bout des peuples, qui, ne pouvant oublier qu'ils étaient des hommes, ſe feraient plutôt fait exterminer que de paraître privés de leur liberté. C'eſt en effet une choſe remarquable, que de tous les peuples qui rédigerent alors leurs anciens uſages en codes de loix, on trouve dans celles des Friſons, ajoute encore l'illuſtre Monteſquieu, une rudeſſe originale & un eſprit qui n'avait point été affoibli par un autre eſprit. Les rédac-

Réflexions ſur les loix Friſonnes.

teurs y firent peu d'altérations, parce que les peuples ont toujours resté dans la Germanie.

Religion. Leur religion au contraire était changée. Temples, idoles, bois sacré, tout avait été détruit, renversé. C'est une observation à faire, que parmi les chrétiens d'alors, les Frisons furent des plus attachés à l'église romaine. Il se conservait encore chez eux quelques restes de paganisme qu'on ne pût déraciner de long-tems. On apprenait dans les écoles, on suivait dans les cérémonies le chant romain. L'église d'Utrecht était la Capitale & la Métropole de tout le païs. L'Evêque la gouvernait, c'était une ville royale (*villa regia*). On y comptait déjà une succession de sept Prélats. Elle voyait tous les jours sa puissance & ses richesses s'augmenter. Charlemagne avait donné, en 777, à Alberic, quatrième Evêque, le village de *Lisidunn*, aujourd'hui Leusden aux environs de l'Eems, avec les prés, bois, habitations, esclaves, meubles, immeubles, que le Comte Wigger avait possédés, l'église d'Ubkirika au dessus de Duurstede, avec cent toises de terrein autour, une Ile que forment le Rhin & le Leck, quatre forêts situées des deux côtés de l'Eems & des péages sur le Leck. Le même Empereur tenta aussi d'établir la dîme, mais bien

loin qu'on puiſſe prouver qu'elle ait été convertie en tribut néceſſaire, on voit que Louis le Débonnaire en confirmant les donations antérieures, y ajouta, comme une faveur, la dîme des ſerfs, terres, péages, commerce & de tout ce qui appartenait au fiſc &c. La politique des Rois Français était de rendre riches & puiſſans les Evêchés établis chez les peuples éloignés & portés à ſecouer le joug. Ils s'imaginerent qu'ils trouveraient dans le caractere ſouple & docile des Eccléſiaſtiques gagnés par les bienfaits, des Vaſſaux peu redoutables & propres en même tems à entretenir, par l'aſcendant que donne la religion, les peuples dans la ſubordination & la ſervitude. Nous verrons bientôt comment les circonſtances fournirent à ces humbles prélats l'occaſion d'uſurper quelquefois la puiſſance ſouveraine.

LES NORMANDS.

C'Eſt une obſervation importante à faire que les Francs, depuis qu'ils eurent fondé leur monarchie dans les Gaules, furent preſque toujours victorieux dans leurs guerres étrangères. On dirait, qu'ils ne permirent aux Friſons & aux Saxons de leur gagner quelques petites victoires que pour trouver un prétexte plus ſpécieux de les accabler & de les ſubjuguer entierement. Charlemagne donna à cet Empire qui portait, comme nous le verrons, dans ſon ſein des ſemences de déſunion & de décadence, l'éclat le plus brillant, un nerf, une vigueur irréſiſtibles, & une étendue qui ſera toujours l'étonnement de la poſterité même la plus reculée. Mais l'action des deux principes qui avaient détruit l'Empire romain, à ſavoir les attaques d'un ennemi étranger & les diſcordes inteſtines ébranlerent bientôt & firent crouler cet édifice qui ne s'était ſoutenu que par la force extraordinaire du bras qui en avait élevé la grandeur, réuni les parties. Et par une fatalité, qu'on aurait bien dû remarquer, le territoire des

Provinces-Unies fut le premier demembré de l'Empire de Charlemagne comme il l'avait été de celui des Romains. *La comparaison est encore plus juste quand on considère que les successeurs de César & ceux de Charlemagne rentrerent quelquefois dans le païs après son démembrement, & y conserverent long-tems des droits.

*Voyez p. 60.

La douceur de Louis le Débonnaire fut d'abord favorable aux Frisons, ils entrerent dans leur droit d'hérédité que Charlemagne leur avait ravi. Mais cette même douceur dégénérant en molle condescendance leur devint encore plus funeste. Hériold, un des petits Princes ou Seigneurs qui règnaient alors au-delà de l'Elbe ayant été chassé du Jutland par les fils de Godefroy, vint se réfugier auprès de l'Empereur, qui charmé de trouver une occasion d'entretenir divisés des peuples qui n'avaient pas de plus grand plaisir que d'infester l'Océan & les côtes, dès qu'ils n'avaient rien de mieux à faire, reçut Hériold à bras ouverts. Il fit même plusieurs tentatives pour le rétablir sur le trône, mais elles ne réussirent pas. Le Prince fugitif s'étant ensuite laissé baptiser ainsi que Thora son Epouse, ses deux fils Godefroy & Rudolf, ses deux freres Roruk & Hemming avec un grand nombre de Danois, l'Empe-

Les Frisons rétablis dans le droit d'hérédité.

814.

Hériold Prince Danois.

815.

817.

821.

826.

reur conféra à Hériold la féodalité de Wyk te Duurſtede, un Comté & quelques fiefs dans *Kennin*, probablement le Kennemerland à Roruk; il paraît que Hemming obtint auſſi quelque autorité dans l'Ile de Walcheren. On donna encore à Hériold, pour ſa réſidence, le Comté de Rhiuſtri ou Ruſtingerland en Friſe ſur le Wéſer, afin qu'il pût avoir un abord plus facile
827. dans ſes états à la premiere occaſion, & une retraite commode & ſure en cas de beſoin. Hériold étant enſuite rentré dans le Jutland, avec les Auxiliaires de l'Empereur, s'y ſoutint quelque tems, mais il fut bientôt chaſſé avec les Miſſionaires qu'il y avait introduits pour prêcher la foi. C'eſt envain que l'Empereur fit propoſer quelque accomodement; Hériold ayant, durant les conférences, tenté de mettre le feu à quelques villettes ou hameaux qui appartenaient à ſes compatriotes, on fondit ſur les Impériaux,
828. on les chaſſa, on envoya enſuite des députés pour appaiſer l'Empereur, qui craignant de s'attirer de tels ennemis ſur les bras, reçut aiſément leurs excuſes. Il y a toute apparence qu'Hériold revint à Duurſtede, où ſon ſéjour attira bientôt aux malheureux habitans de la Friſe les maux que nous allons raconter.

Tandis que Louis le Débonnaire, ou plutôt le faible, transportait, par ses partages inconstans, les Païs-bas d'un de ses enfans à un autre, & que ceux-ci souvent réunis pour attaquer & détroner leur pere, étaient toujours divisés pour déchirer & bouleverser l'Empire, les Normands profitaient de cette anarchie pour recommencer leurs cruelles descentes. Une escadre de treize de leurs corsaires étant entrée par le Rhin qui avait encore son embouchure à Katwyk, ils ravagerent les lieux d'alentour, ils remonterent le fleuve, & après avoir passé à travers Utrecht ville bâtie sur les deux côtés du Rhin, ils s'avancerent jusqu'à Duurstede. Cette ville devenue alors, suivant les anciennes chroniques, un entrepôt & un magazin* de commerce, fut pillée, incendiée, plusieurs Habitans passés au fil de l'épée, plusieurs trainés en esclavage. Enhardis par leurs premiers succès, deux années consécutives, les pirates repéterent les mêmes ravages, une partie de la Frise ainsi que Duurstede fut chaque fois le théatre sanglant de leurs descentes féroces.

*Emporium.

L'Empereur, voyant que les traités les plus solemnels étaient de faibles liens pour contenir des Barbares accoutumés à se jouer de la foi des ser-

Walcheren, Duurstede &c. envahies & ravagées.

mens, eût recours à un expédient
837. plus capable de leur en impoſer. Il diſtribua des garniſons le long des côtes. Les Normands arriverent bientôt; ils viſiterent tous les forts avec une inquiète & pénétrante avidité, & trouvant que ceux de Walcheren étaient plus faibles & moins ſoignés, ils y font une deſcente. On ne s'attendait point à cette irruption ſoudaine, ainſi les Brigands portent aiſément dans tout le païs le carnage & l'incendie. Le Comte Eggard & Hemming frere d'Hériold tombent ſous leur glaive. S'ouvrant enſuite par l'Eſcaut un paſſage juſqu'à Anvers ils pillent la ville & y mettent le feu. Witlam, ville ſituée vraiſemblablement près de Goerée à l'embouchure de la Meuſe, aujourd'hui ſous les flots, mais alors floriſſante par ſon commerce, éprouva le même ſort. Les Barbares promenent leur fureur juſqu'à Duurſtede, ils font payer aux habitans de fortes contributions. Apprenant enfin que l'Empereur ſe diſpoſait enfin à marcher contre eux, ils ſe retirent avec leur butin. C'eſt peut-être à cette deſcente qu'il faut placer pluſieurs cruautés exercées par les mêmes corſaires dans le Kennemerland & le Rhinland. A Egmond l'égliſe de St. Adelbert fut détruite, à Noordwyk un prêtre nommé Jerome, fameux par ſa

Cruautés des Normands.

sa sainteté, fut martirisé. Deux corps de Frisons livrerent ensuite aux Barbares un combat sanglant & se firent presque tous exterminer. Les deux Comtes qui les commandaient, Gerolf, & Thibold furent les victimes de leur opiniâtre intrépidité. Les autres Comtes bien loin de se distinguer par le même héroisme, furent accusés d'avoir abandonné aux Normands les uns en lâches, les autres en traîtres, le païs qu'ils étaient chargés de défendre. On les dégrada, on donna leurs dignités à d'autres; on envoya dans plusieurs ports des ordres de mettre au plus vîte une flotte en mer. Les Normands se contenterent alors d'armer en course & d'enlever tous les bâtimens marchands, qu'ils pouvaient attraper. On appréhendait même une descente contre laquelle on se fortifiait de tous côtés, lorsqu'on apprit qu'une tempête avait détruit ou dissipé tous les armemens des pirates. 838.

Partage de l'Empire.

Cependant l'Empereur qui aimait les gens d'église & ses enfans, devenu le jouet des uns & des autres, recevait la discipline de la main des Evêques, se laissait mettre en pénitence, & dépouiller ignominieusement de sa dignité. Ensuite réhabilité & absous il récommence à partager ses états. 839.

On observe que dans le dernier partage qu'il fit, Lothaire obtint tous les païs à l'Est de la Meuse, & des diplômes authentiques témoignent qu'il eut dans son lot le Duché de FRISE, le Comté de HAMMELAND qui contenait une partie de la Véluwe & de l'Evêché d'Utrecht, le Comté de BETUWE, le Comté de TEISTERBANT avec Duurstede, dont l'ensemble forme la plus grande partie des Provinces-Unies. Toutes les contrées le long de la rive gauche ou occidentale de la Meuse jusqu'à la Mer entrerent dans la portion de Charles.

Descentes. Il était plus commode de partager diplomatiquement la Frise à Worms en Allemagne que de la défendre sur les lieux contre de nouvelles irruptions des Normands, & contre les invasions plus terribles encore de l'Océan qui en absorbait une partie, & dont l'impérieuse violence semblait se jouer de l'ambition vaine & impuissante des faibles successeurs de Charlemagne. Le 26 Décembre, les vagues de la mer poussées par un orage impétueux, s'éleverent jusqu'à la cîme des dunes & inonderent presque toute la Frise. Quantité d'hommes & de bêtes furent noyés ; on compta jusqu'à deux mille quatre cens trente sept maisons détruites par les flots. On a cru

Inondation affreuse.

839.

long-tems que les ſables amoncelés avaient à cette époque fermé le cours du Rhin qui avait ſon embouchure à Katwyk. Il eſt bien plus vraiſemblable que depuis que Civilis eut affaibli un de ſes bras en renverſant la digue de Druſus*, cette mutation a été l'effet lent & progreſſif de pluſieurs cauſes phiſiques, différentes les unes des autres.

*Voyez p. 50.

Les révolutions ſe ſuccèdent. Louis expire en 840, laiſſant à Charles II, ſurnommé le Chauve, le titre d'Empereur. L'Empire eſt toujours travaillé & épuiſé par les diſcordes de ſes enfans. Les Normands en profitent pour inſulter toutes les côtes. Ils remontent juſqu'à Rouen où ils commettent des ravages & des maſſacres affreux. On dit plus: on prétend qu'ils furent excités par Lothaire, & que, pour récompenſer Hériold leur Chef, il lui donna en fief l'Ile de Walcheren, & quelques diſtricts voiſins. Evénement remarquable. On ſait que les Saxons n'avaient pas été gagné à la vraie religion par la douceur & la patience ſi fort recommandées aux Apôtres dans l'évangile. Pour les attacher à ſon parti, Lothaire leur ayant donné une entiere liberté de conſcience, un grand nombre retournerent à l'idolâtrie.

Ravages des Normands.

840.

Les trois freres enfin réunis font à Verdun le fameux partage qui fit en-

Partage de Verdun.

trer une partie des Païs-Bas dans la
843. portion de Lothaire enſuite appellée LORRAINE. Elle s'étendait dans tous les païs enclavés entre la Saône, le Rhône, l'Eſcaut, la Meuſe & le Rhin juſqu'à l'embouchure de ce fleuve à Katwyk. Elle comprenait par conſéquent toute la Zélande, le Brabant Hollandais, une partie conſidérable des Provinces de Gueldre, d'Utrecht, de Hollande. Louis le Germanique eut, en qualité de Souverain de la France Orientale, enſuite nommée ALLEMAGNE, toutes les Provinces ſituées à la rive droite du Rhin & ainſi une grande partie de la Friſe. Les Iles de Zélande à l'Eſt de l'Eſcaut paraiſſent être échues à Charles le Chauve comme maître de la FRANCE proprement ditte.

La Friſe preſque ſubjuguée par les Normands.

Les Normands qui n'étaient pas compris dans ces traités de partage en retiraient cependant le plus grand profit. Bien inſtruits de la faibleſſe dont les troubles inteſtins affectaient l'Em-
845. pire, ils en inſultent impunément toutes les côtes. Les Provinces & les villes les plus méridionales, Toulouſe & Bordeaux ne peuvent échapper à leur œil curieux, pénétrant, avide de butin. Ils n'abandonnent le ſiège de Paris qu'à force d'argent. Ils ſe montrent à l'embouchure de l'Elbe, mais

repoussés par les Saxons, ils viennent tomber sur la Frise. Une grande bataille qu'ils perdirent ne les découragea pas. Ils retournent à la charge & vainqueurs dans deux combats, ils immolent à leur fureur un nombre prodigieux de Frisons. Ils subjuguent presque tout le païs, & le foulent par d'impitoyables extorsions. Pour comble d'ignominie, les indignes successeurs de Charlemagne, au lieu d'employer la prudence & le courage pour repousser de tels aggresseurs, députent à leur Prince pour l'engager à arrêter les hostilités, & pour lui déclarer la guerre en cas qu'il refuse d'y mettre ordre. On ne pouvait plus clairement faire connaître son impuissance. Les Provinces de Charles & de Louis n'en furent que plus rapidement insultées. Lothaire lui-même qu'on croyait agir de concert avec les pirates ne put les empêcher de s'emparer de Duurstede & de s'établir dans la Bétuwe.

La facilité, avec laquelle les Danois s'emparaient si souvent de Duurstede, donna lieu à des soupçons contre Hériold qui y faisait sa résidence, & y avait quelque autorité. On le soupçonna d'être d'intelligence avec ses Compatriotes & d'avoir sa part au butin. Les Comtes chargés de défendre les frontieres des Etats de Lothaire, Hériold massacré.

le ſurprirent & le firent périr. On accuſa à la cour Roruk ſon frere d'être du même complot. On l'arrêta, on le mit dans les fers, quoique le bruit commun proclamât ſon innocence. Mais ayant trouvé moyen de s'échapper, il s'enfuit d'abord auprès du Roi Louis, puis chez ſes compatriotes, où il équipa une flotte, avec laquelle il vint infeſter les côtes. Enſuite remontant le Rhin, il rentra dans Duurſtede, & s'y fortifia ſi bien, que l'Empereur ſe vit contraint d'entrer en négociation avec lui & de lui céder non-ſeulement la ville, mais encore d'autres territoires voiſins, à condition qu'il payerait au fiſc les droits régaliens, & défendrait le païs contre les autres incurſions.

Roruk maître de Duurſtede.

850.

Ainſi recompenſées elles n'en devinrent que plus vives & plus fréquentes. Chaque année fut ſignalée par de nouvelles courſes & de plus horribles déprédations. Une flotte de 250 voiles fut équippée par Sidrok, vieux corſaire & par Godefroi fils d'Hériold alteré de vengeance non moins qu'affamé de pillage. Après avoir à leur aiſe déſolé toute la Friſe ils remontent l'Eſcaut. Charles & Lothaire s'avancerent ſur les deux rives avec une puiſſante armée. Mais Charles, n'oſant ſe meſurer avec les Barbares, ſe retira;

Deſcentes des Normands.

851.

852.

853.

il fit même un traité avec eux qui leur laissa le champ libre. Aussi revinrent-ils l'année suivante ravager les deux Royaumes.

Godefroi & Roruk étant rappellés dans leur patrie par l'ambition d'y règner, l'Empereur Lothaire profita de leur absence pour donner à Lothaire son second fils l'investiture de la Frise. L'Empereur mourût la même année. Les Princes Danois n'ayant pas réussi dans leur entreprise reparurent avec leur flotte, & sans essuyer la moindre opposition, ils s'établirent de nouveau dans la Frise. Plus d'une fois on les vit se jouer ainsi de l'oppression des peuples, & de la lâcheté des Souverains. Le fils de Lothaire Duc de Frise. 854.

Tout inspirait aux Danois le fanatisme des conquêtes, du pillage, du massacre. „ Nos guerriers, dit un de leurs poëtes, cherchent le trépas avec fureur: atteints du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir!" On dit qu'un de leurs chefs ravi de périr dans la bataille, s'écriait transporté de joie." J'entends la voix d'Odin qui m'appelle; des filles d'une beauté divine m'introduisent dans un palais superbe & m'invitent à me coucher mollement sur des lits voluptueux, à m'enivrer d'une bierre délicieuse dans le crâne sanglant de mes Mœurs des Normands.

ennemis." Ainſi la cruauté était chez eux un principe de religion. Ils ne rougiſſaient pas de la perfidie. Ils ne connaiſſaient pas les remords des ſerments violés. Leurs vaiſſeaux ou plutôt leurs barques remontaient aiſément les baies & les rivieres. Ils les tiraient ſur les deux bords d'où ils ſe diſperſaient dans le païs, & après s'être raſſaſiés de ſang & de pillage, ils s'en retournaient, réſervant les enfans, pour en faire des pirates & les femmes pour un eſclavage plus cruel que la mort. Le ſuccès les invitait quelquefois à commencer des établiſſemens chez les peuples vaincus; mais bientôt entrainés par leur habitude à courir d'expédition en expédition, après avoir couvert un païs de ruines hideuſes, on les voyait porter le fer & la flamme ſur ceux qui avaient échappé à leur premiere furie. C'eſt ainſi qu'on les voit envahir, quitter, reprendre tour-à-tour la Friſe. Les Princes Français ne ſavaient employer contre eux que la reſſource auſſi imprudente que honteuſe d'achêter la paix. Et comme outre la haine contre le chriſtianiſme que les Saxons avaient inſpirée aux Normands, les égliſes & les maiſons religieuſes leur offraient encore les conquêtes les plus riches en vaſes ſacrés, proviſions de bouche, meubles pré-

cieux, & les plus faciles, n'ayant pour défenſeurs que des prêtres & des moines; c'eſt-là qu'ils dirigerent ſouvent leur marche, & qu'ils commirent d'affreux brigandages. Hungerus, Evêque d'Utrecht, après avoir vu ſa ville & ſon égliſe pillées, renverſées, les bourgeois & ſur-tout les eccléſiaſtiques tués ou diſperſés, s'était réfugié auprès du Roi Lothaire. En 863, les Normands remonterent le Rhin juſqu'à Cologne, non ſans avoir attaqué Duurſtede, où les Marchands qui s'étaient retirés pour mettre leurs effets en ſureté, furent maſſacrés pour la plupart, & un grand nombre d'habitans faits priſonniers. Ainſi la Friſe était pour les Barbares une fatale retraite, d'où ils prenaient leur eſſor, quand ils ſe diſpoſaient à aller ravager les contrées circonvoiſines ſoumiſes à l'Empire Français.

Utrecht & Duurſtede ravagées.

857.

863.

Cependant la violence fit naître de tems en tems des révolutions qui engloutiſſaient quelques-uns des eſſaims que le Nord affreux vomiſſait de ſon ſein inépuiſable. On vit, en 873, un Comte Friſon nommé Adalgus à qui la Chronique donne le titre de Roi, rallier ſes ſujets errans & fugitifs, livrer un combat ſanglant aux Barbares, dans lequel périt Rudolf leur chef, les réduire à ſe rembarquer & à

Les Friſons ſe défendent.

873.

livrer des otâges. On vit encore les Friſons probablement ceux de Weſtfriſe ſe raſſembler ſous Radboud leur Seigneur, aller attaquer dans l'Ile de Walcheren, le célèbre Rollo devenu enſuite Duc de Normandie.

Rollo.

874. Rollo Vainqueur étant enſuite entré en Friſe ſuivit le lac d'Almera vraiſemblablement le Zuiderzée. Les Friſons le prévinrent en fondant ſur lui avec impetuoſité. Mais les Normands couverts de leurs boucliers, ſe ſerrant les uns ſur les autres l'épée à la main, rompirent l'attaque. Le maſſacre qu'ils firent des Friſons fut horrible. Rollo courut tout le païs, le ſoumit, & en extorqua de fortes contributions.

Le Palais de Nimègue brûlé.

881. En 881, après avoir pillé & ravagé des villages & des monaſteres, les Normands réduiſirent en cendres une place nommée Bajorzuna habitée en grande partie par les Friſons. Ils remonterent le Wahal à la fin de la même année & s'avancerent juſqu'à Nimègue. Et cette ville, où Charlemagne ſoixante ans auparavant dictait ſes loix à l'Europe ſoumiſe, devint la proie d'une poignée de Barbares. Le palais impérial fut leur place d'armes, ils s'y rétrancherent juſqu'à ce que les glaces de l'hiver plutôt que les troupes du Roi de Lorraine les en eurent chaſſés.

Le cri des peuples ſuſpendit un inſtant les animoſités des petits fils de Charlemagne. Carloman & Charles le Gros ſe réuniſſent. Sigefroi & Godefroi étaient alors retranchés à Haſſou, place forte ſur la Meuſe, d'où ils faiſaient leurs excurſions dans la baſſe Germanie, & où ils avaient entaſſé les dépouilles de Maaſtricht, de Liège, de Cologne, de Bonne & d'autres villes pillées. Là, ſans les attaquer, l'armée ſupérieure des deux Rois pouvait les réduire en leur coupant les vivres. On les tenait bloqués, investis. Les ſoldats demandaient un aſſaut général, lorſque Charles, trahi par ſes émiſſaires ou plutôt par ſon incapacité, écouta leurs préliminaires. La religion chrétienne que Godefroy promit d'embraſſer fut le voile ſous lequel on tacha de couvrir l'infamie d'un traité auſſi avantageux aux Normands que funeſte aux Friſons. On cèda à Godefroy tout ce que Roruk ſon oncle avait poſſedé en Friſe, & l'Empereur Lothaire lui accorda même ſa fille Gisèle qui apporta pour dot à ſon époux la PROVINCE DE FRISE.

Les Normands aſſiégés à Haſſou. — 882.

Godefroy obtient une partie de la Friſe.

Tout ce que le deſpotiſme peut inventer de plus dur à des peuples qui ſe ſentent nés libres pour leur faire perdre cette élaſticité d'ame, toujours

Les Friſons tiranniſés.

prompte à s'élancer contre l'oppreſſion, fut alors employé par Godefroy. Les Chroniques diſent même qu'il fit porter aux Friſons une corde au cou, afin que, ſans autre forme de procès, on pût pendre à toute heure qui conque eut ôſé ſe révolter. Qu'on penſe ſeulement que de telles précautions auraient été inutiles chez des peuples efféminés ou avilis. En s'efforçant de dévorer leurs plaintes & de paraître céder à la violence, les Friſons nouriſſaient dans leur cœur des idées de liberté & de vengeance. Elles éclaterent bientôt. L'Empereur ne pouvant ni réprimer, ni aſſouvir l'ambition de Godefroy qui, peu content des maigres paturages de la Friſe, demandait quelques terroirs où il put cueillir du vin, eut recours à la politique des Princes faibles. Il ſe crut en droit d'uſer de trahiſon envers un Uſurpateur que la Sainteté du ſerment n'avait jamais arrêté. Everard Comte Friſon, autoriſé par la cour & animé contre le tiran qui l'avait dépouillé de ſa charge & de ſes terres s'étant trouvé à un pourparler ménagé à deſſein, abbattit Godefroy par terre d'un coup de ſabre ſur la tête à Hériſpich, place où le Rhin formait une Ile en ſe diviſant en deux branches. Cette perfidie, choſe étonnan-

Les Normands exterminés.

885.

te ! eut les ſuites les plus heureuſes. Les Friſons ſe rallient de tous côtés & fondent ſur leurs infâmes oppreſſeurs. On fait main baſſe ſur tout ce qu'on peut attraper de Normands. Au lieu qu'auparavant on ne penſait qu'à fuir à leur approche, à ſe tenir cachés dans des trous faits ſous terre au milieu des marais & des forêts; à préſent l'Enthouſiaſme de la liberté a multiplié les bras & créé des Héros. Des troupes Normandes, qui venaient de ravager la Weſtphalie & de vaincre les Saxons, ſont attaquées par les Friſons du Comté de Teiſterbant qui les taillent en pièces. En un mot tous les Normands qui ſe trouvaient dans le païs, furent exterminés. Et Sigefroi qui après le ſiège de Paris était revenu en Friſe périt probablement dans la même révolution. Les Friſons trouverent dans les richeſſes de leurs ennemis, dont-ils prirent & pillerent tous les bâtimens chargés de butin, un ample dédommagement pour leurs anciennes pertes & la juſte récompenſe d'une inſurrection, qui n'avait d'illégitime que d'avoir commencé par une trahiſon toujours condamnable. Il eſt triſte que pour détruire une uſurpation viſiblement tirannique, pour récouvrer la noble prérogative de la liberté, il ne paraiſſe reſter aux nations oppri-

mées que des moyens perfides. Ce n'eſt que dans les païs libres qu'on peut dépoſer & condamner juridiquement les tirans qui oſeraient attenter aux droits du peuple.

LES COMTES.

THÉODORIK I.

SUr les débris de la domination des Princes Normands, s'éleva la puiſſance des Comtes. Everard qui avait porté le premier coup trouva ſans doute ſa recompenſe en recouvrant ſon Comté. Quant au Comte Gerolf, qui par le même motif avait eu part à la même révolution, ce fut lui qui en retira le plus grand avantage. Il rentra non-ſeulement dans ſes biens, mais, fin politique & habile Courtiſan, il ſût ſe faire céder d'immenſes poſſeſſions qui arrondirent ſes petits états & les rendirent puiſſans. Donations faites aux Comtes.

On ſait que le ſiſtême féodal avait introduit chez les ſucceſſeurs de Charlemagne, la coutume de donner des fiefs aux Officiers dont-ils voulaient recompenſer les ſervices. En 868, un Comte Friſon nommé Théodorik avait obtenu du Roi Louis, des territoires conſidérables dont on voit enſuite les Comtes de Hollande jouir comme par héritage. Arnoul ſucceſſeur de Charles à l'Empire, Souverain de la Lorraine, accorda à Gerolf une forêt &

888. de vaſtes poſſeſſions entre le Rhin & *Suithardeshage*, village près de Bodegrave, avec les habitations, les ſerfs, les bois, eaux, moulins, chemins, droits de pêche, enfin une propriété libre & abſolue avec le pouvoir de la transmettre à ſes deſcendans (*).

Charles le ſimple inveſtit Théodorik I.

922. Voilà l'origine de la puiſſance des Comtes de Hollande. On croit aſſez communément que Gerolf laiſſa ſes poſſeſſions à ſes deux fils. Le plus jeune nommé Walger obtint le Comté de Teiſterbant, mais l'ainé nommé Théodorik eſt regardé comme le premier Comte de Hollande, quoiqu'il ne poſſéda ſelon toute apparence qu'une partie de la Hollande actuelle, qui ne parait pas même avoir été connue ſous le nom qu'elle porte à préſent. Théodorik ſut, comme ſon pere, tirer avantage de la faveur ou plutôt de la faibleſſe des ſucceſſeurs de Charlemagne. Charles le ſimple étant venu,

(*) On doit ſavoir que la Lorraine, dont la Friſe faiſait partie & dépendait immédiatement, avait été, en faveur de Lothaire II. fils de l'Empereur Lothaire, erigée en un Royaume, dont la poſſeſſion excita enſuite bien des guerres par l'ambition des Souverains, juſqu'à ce que l'Empereur Othon convertit ce Royaume en Duché.

en 922, dans ſes états de Lorraine s'appliqua à gagner tous les Seigneurs pour les engager à ſoutenir ſes droits contre la faction de Robert le Fort*, Comte de Paris, qui cherchait à le détroner. C'eſt à Aix la Chapelle, la veille de pâques, le 20e. du mois de May, qu'on prétend que ce Prince donna au Comte Théodorik un diplôme fameux, ſoit parce qu'on le regarde comme la charte qui érige la Hollande en état preſque indépendant, ſoit par les conteſtations qu'il a cauſé parmi les ſavans, & quant à l'époque & quant à l'authenticité. Après avoir conſidéré qu'on trouve les ſucceſſeurs de Théodorik en poſſeſſion du païs mentionné dans la donation nous avons penſé qu'il ſerait utile d'en expoſer le ſommaire. On y voit les limites du Comté définies. C'était *Suithardechage* & Bodegrave à l'Eſt, Fortrape au Sud, Katwyk à l'Oueſt & le ruiſſeau de Kinhem au Nord. Si on place le ruiſſeau de Kinhem en Kennemerland près d'Alkmaar, & Fortrape dans l'Ile de Sudbeveland, on trouvera que ce Comté contenait ſeulement une partie de la Hollande actuelle. Dans un autre diplôme, le Roi Charles, vraiſemblablement Charles le ſimple, étant à Bladelle, village dans le Brabant Hollandais, don-

* *Biſaieul de Hugues Capet.*

ne à certain fidèle nommé Théodorik l'égliſe d'Egmond avec toutes ſes dépendances. Quand il ſeroit vrai que les chartes auraient été fabriquées dans des tems poſtérieurs par les Moines d'Egmond, pour ſe concilier la faveur des Comtes de Hollande, en conſidérant ſeulement l'anarchie, où la France & l'Allemagne étaient alors plongées, les ſuccès des autres grands vaſſaux, qui de tous côtés s'érigeaient en Souverains & rendaient leurs dignités héréditaires, on conçoit que les Succeſſeurs de Charlemagne qui d'ailleurs avaient ſouvent montré le peu de cas qu'ils faiſaient de la Friſe en la cédant avec la derniere facilité au premier aventurier Normand, qui ſe préſentait, dûrent ſe mettre peu en peine d'arrêter l'ambition des Comtes de cette Province, & de les empêcher de pouſſer leur indépendance autant que les abus du ſiſtême féodal pouvaient le permettre. Or comme ſans avoir quelque idée de ce ſiſtême qui dans ce même période s'eſt gliſſé chez les peuples dont nous faiſons l'hiſtoire, il eſt impoſſible de bien connaître les évenemens du moyen ſiècle, & même la juriſprudence actuelle ſur la propriété des biens, jettons un coup d'œil ſur cette inſtitution importante & ſinguliere.

On a déjà dit que les premiers Francs, conformément aux anciennes mœurs des Germains leurs peres, n'avaient dans leurs expéditions militaires ſuivis leurs chefs, qu'en qualité de volontaires & ſans aucune idée de devoir. Des peuples ſi fiers en s'établiſſant dans les païs conquis ſe réſerverent ſans doute chacun une propriété libre, abſolue, indépendante. Cependant comme ils ſe voyaient expoſés à être troublés dans leurs poſſeſſions par le reſte des anciens habitans, & qu'ils couraient le danger plus rédoutable encore d'être attaqués par des Barbares auſſi avides, & auſſi féroces qu'eux-mêmes, ils ſentirent la néceſſité de s'impoſer volontairement des obligations de ſervir la communauté plus étroites & plus expreſſes, que celles auxquelles ils avaient été ſoumis dans leurs habitations natales. On doit donc préſumer que chacun s'obligea dès-lors à prendre les armes pour la défenſe de ſa nation & ſe ſoumit à une peine quand il refuſait ou négligeait de remplir ce devoir. Un tel poſſeſſeur s'appella *homme libre*, enſuite ſes terres *francs-aleux*, ſa propriété *allodiale*. Elle fut même laiſſée à pluſieurs des anciens habitans. Les hommes libres n'étaient obligés de marcher que pour le ſervice de l'état. D'un autre côté le Chef

Origine du ſiſtème féodal.

Robertſon Charl V. intr. 2. 38.

& les autres Capitaines, qui pour leur ambition particuliere avaient beſoin de ſe faire des partiſans attachés à leurs perſonne par des liens plus forts & plus étroits, ayant alors acquis les lots les plus conſidérables, les terres les plus vaſtes, en diſtribuerent une partie à condition qu'au premier ſignal, en toute occaſion, celui qui en avait l'uſufruit, (car la propriété reſtait toujours aux donateurs) fut toujours prêt à prendre les armes en leur faveur. Ces terres furent d'abord appellées bénéfices, enſuite fiefs; la poſſeſſion féodale, les poſſeſſeurs *feudataires* ou *vaſſaux*. Les privilèges attachés à ces ſortes de poſſeſſions les rendirent honorables, avantageuſes. Non-ſeulement on les briguait avec ardeur, mais les vaſſaux devenus puiſſans obtinrent que les bénéfices leur ſeraient aſſurés pendant la vie. Dès-lors les hommes libres chercherent à convertir leurs francs aleux en fiefs. Ils s'empreſſerent encore plus de faire cette mutation dans l'anarchie qui ſuivit la mort de Charlemagne, afin de trouver dans le patronage d'un ſeigneur puiſſant un protecteur qui put les défendre, contre l'oppreſſion & la rapine. Enfin les Ducs & les Comtes s'étant fait propriétaires des Provinces & des villes dont l'adminiſtration ne leur avait été confié que

pour un tems & s'étant arrogés le droit de conférer les domaines royaux, éxigerent l'hommage & donnerent occaſion aux arriere-fiefs. Tout prit inſenſiblement la forme de fiefs, terre, maiſon, rente, penſion, droit de péage &c (*). Les grands Offices furent des fiefs, toutes les parties de l'Empire de Charlemagne furent demembrées en autant de fiefs, dont les uns relevaient de la France & les autres de l'Allemagne. C'eſt de cette derniere couronne que nos Provinces-Unies partagées en quatre fiefs principaux la Gueldre, la Hollande, l'Evêché d'Utrecht, la Friſe, après avoir été aſſez long-tems enclavées dans la Lorraine, ont toujours relevé. On voit en conſéquence les Empereurs venir de tems en tems dans le païs, y accorder des droits régaliens, & tenir des

(*) Nous montrerons bientôt comment la conſtitution de la Friſe reſſerrée enſuite au Nord réſiſta ſi bien aux progrès fatels du ſiſtême féodal que les terres y ſont toujours reſtées en Francs-aleux, tandis que les Provinces d'Utrecht, de Gueldre, de Hollande, de Zélande ſorties de ſon ſein éprouverent à-peu-près les mêmes variations de mœurs & de coutumes que l'Etat auquel elles étaient liées par le nœud féodal.

diètes à Nimègue, à Utrecht & en d'autres endroits. Quant à l'eſpèce de féodalité à laquelle les Vaſſaux des Païs-bas étaient aſſujettis, il parait que lorſqu'ils ſe ſentaient faibles, ils s'avouaient *Vaſſaux liges*, c'eſt-à-dire qu'ils étaient obligés de ſervir leur Suzerain envers & contre tous, & que lorſqu'ils avaient la force en main, ils ſe diſaient *Vaſſaux libres*, c'eſt-à-dire qu'ils n'étaient aſtreints à ſecourir le Suzerain qu'en certains cas.

THÉODORIK II.*

TEls étaient les Comtes de Hollande. Quoique leurs noms nous ſervent d'époques dans l'hiſtoire des différentes Provinces, il ne faut pas en conclure qu'ils en aient été les ſeuls Souverains; on voit au contraire les Evêques d'Utrecht marcher leurs égaux, s'élever même au-deſſus d'eux; les nommer leurs vaſſaux. On voit les Avoués, les Comtes, les Ducs de Gueldre non moins puiſſans, non moins dignes d'être connus.

Nous avons taché de développer par quels dégrés & ſur quelle baze la puiſſance des Evêques d'Utrecht s'était élevée. Elle monta conſidérablement ſous le règne de Henri Roi de Lorraine & de l'Empereur Othon. Les Evêques enga- UTRECHT.

(*) Aux Donations près dont nous avons parlé, on ne trouve rien ſur Théodorik I., ſi non qu'il fut enterré à Egmond, dont il était fondateur, & que ſon fils lui ſuccéda.

gerent facilement des Princes, qui pour ſe ſoutenir avaient beſoin du ſecours de leurs vaſſaux, à leur faire de grandes conceſſions. Avant la fin du neuvieme ſiècle leurs vaſtes poſſeſſions s'étendaient déjà dans tout le païs. A peine le Comte Gerolf pere de Théodorik I. fut-il mort que l'Evêque ſût faire donner à ſon égliſe la ſixième partie de la pêche à l'embouchure du Rhin. Dans le Kennemerland, la Weſtfriſe & même juſqu'au Téxel ils avaient des droits de pêche, des dîmes, des péages & d'autres droits régaliens. C'eſt envain que les Donateurs ſtipulaient, que les conceſſions n'étaient que pour entretenir les eccléſiaſtiques, les néceſſiteux, les nouveaux convertis; les Evêques s'en ſervirent toujours, pour l'exécution du plan d'agrandiſſement perſonnel qu'ils s'étaient formé. Ceux dont la vie était exemplaire s'acquéraient encore une nouvelle conſidération. On obſerve que Radbod petit fils des Rois de Friſe, du côté de ſa mere, appellé à la cour de Charles le Chauve, avait refuſé de s'occuper d'affaires temporelles, alléguant que l'emploi d'un Evêque était de prier pour le Roi & le peuple & de gagner les ames. Il réſidait ſouvent à Deventer, d'où il parcourait toute la Friſe pour arracher

les reſtes d'idolâtrie. Ses ſucceſſeurs ne furent ni ſi dévots, ni ſi déſintéreſſés. En 933, le Roi Othon accorda même à l'Evêque Baldrik le droit de battre monnoie dans Utrecht. Il ajouta à cette faveur des terres conſidérables. Dès-lors les Evêques ſe virent en état de ſoutenir leur puiſſance par les armes. En 934, les Normands ayant fait une nouvelle deſcente en Friſe & détruit l'égliſe cathédrale d'Utrecht, Baldrik XV Evêque, & Succeſſeur de Radbod, leva quelques troupes, & tomba ſur les Barbares avec tant de courage, que non-ſeulement ils furent chaſſés du païs, mais contraints de regorger le butin dont-ils avaient dépouillé les égliſes.

Les Gouverneurs de cette Province commencerent de bonne heure à uſurper les droits régaliens & à changer leur office en dignité héréditaire. On connait le fameux accord de 870. par lequel Louis de Germanie & Charles le Chauve de France ſe partagerent en portions égales toute la Lorraine, & où la Betuwe, le Teiſterbant, le païs des Attuaires ſe trouverent ainſi qu'Utrecht & deux parties de la Friſe annéxés à l'Allemagne. LA GUELDRE.

Il paraît qu'alors les Gouverneurs de la Gueldre qui portaient le titre d'avoués & de protecteurs ſe trouverent, par le pouvoir civil & militaire, dont ils étaient inveſtis, aſſez puiſſans, pour profiter des troubles & acquérir une ſorte d'indépendance politique. Il ſemble même que les peuples fatigués d'être les inſtrumens & les victimes des diſcordes des lâches ſucceſſeurs de Charlemagne, ſe prêterent facilement à une uſurpation que d'ailleurs ils n'auraient guère été en état d'arrêter. On penſe qu'à Leupold de Pont ſuccèderent par droit de ſucceſſion Wichard I. & Gerlak I. qui vivait dans le même période où nous avons placé Théodorik I. Mais leur puiſſance ſemblable dans ſon origine à celle des Comtes de Hollande fut d'abord circonſcrite dans des bornes très-étroites. Ce n'eſt que peu-à-peu qu'ils s'aggrandirent par l'acquiſition de la Bétuwe, de la Véluwe, du Teiſterbant, de Zutphen, qui formaient alors autant de Comtés différens, gouvernés par des Seigneurs particuliers. En voyant l'Empereur toujours pris pour arbitre & prononçant définitivement dans les conteſtations qui s'élevaient entre tous ces petits vaſſaux, en jettant les yeux ſur l'hommage qu'on

lui rendait, & ſur les conceſſions qu'il accordait de tems en tems, on ſent que ſes droits impériaux devaient être étendus, & le lien féodal très étroit dans ces premieres tems.

LA FRISE.

On ne ſaurait douter que depuis Charlemagne le territoire connu à préſent ſous le nom de Friſe, de Weſtfriſe, de Groningue & de Drente n'ait été ſoumis au même gouvernement que les autres païs auxquels les Friſons avaient donné leur nom. Le diplôme, où Charlemagne leur accorde la prérogative de la liberté, comme ſi elle n'était pas un droit, & leur permet de ſe choiſir des Conſuls qui éliront un *Poteſtat* ou Magiſtrat ſuprême avec une juriſdiction abſolue ſur toute la Friſe, porte des caracteres viſibles de ſuppoſition. D'ailleurs le privilège n'appartiendrait pas moins à toutes les autres Provinces qui portaient le même nom. On ne voit cependant pas, qu'elles s'en ſoient jamais prévalues. C'eſt même une choſe étrange, que, quoique tous les hiſtoriens de Friſe parlent de leurs Poteſtats avec une complaiſance, une abondance de cœur inexprimable, & que Winſemius même faſſe mention d'une médaille, où le nom d'un certain *Sixtus Siaerdema* ſe trouve gravé, je n'ai cependant pas

eu le bonheur de rencontrer, avant le 15e siècle, le nom d'un seul Potestat dans la collection des Chartes de Frise redigée par l'illustre Baron de Schwartzenberg. On y trouve pourtant des traités, des donations, des assemblées, enfin bien des articles rélatifs au gouvernement aussi bien qu'aux évenemens. Dans les guerres des Comtes de Hollande & des Evêques d'Utrecht avec les Frisons, l'historien de la patrie ne fait pas mention d'un seul Potestat. On trouve au contraire les Frisons dans les différentes invasions qu'ils subirent, comme abandonnés à la liberté primitive de la nature. C'était de l'Empereur, seul qu'ils ne voyaient jamais & dont l'éloignement ne leur faisait craindre aucun des abus d'une puissance présente & visible, qu'ils se disaient relever immédiatement. Et quand l'Empereur donnait leur païs tantôt à l'Evêque d'Utrecht, tantôt au Comte de Hollande & même à d'autres, il parait que les Frisons supporterent toujours impatiemment cette domination féodale. C'est ainsi que sous le prétexte de ne vouloir dépendre que de l'Empereur ils se conserverent toujours libres, & empêcherent les progrès de la propriété féodale de pénétrer dans leur païs. Leur histoire offre ainsi

une perſpective unique, pittoreſque, & d'autant plus frappante, qu'elle forme un contraſte parfait avec le tableau de toutes les autres nations de l'Europe dans les mêmes ſiècles. Tandis qu'ardente à étendre ſes prérogatives aux dépens de la couronne, une troupe de petits tirans appellés vaſſaux s'appliquait dans tout le reſte de l'Europe à opprimer & à dégrader la partie la plus nombreuſe & la plus utile de l'humanité, le peuple Friſon conſerva une eſpèce d'antique férocité, & les vertus qui ſont le partage des nations ſauvages, le produit de l'indépendance & de l'égalité. Il conſerva la force d'ame, le ſentiment de ſa dignité perſonelle, le mépris du danger & de la mort. La Friſe s'offre à l'œil du philoſophe, comme un chène robuſte à qui la ſève de la liberté a conſervé ſa verdure, ſa force, ſa beauté, tandis que le reſte de l'Europe ne lui préſente que l'aſpect d'une vaſte forêt dont le ſouffle impur & impétueux de la tirannie ariſtocratique a dépouillé, flétri, ou deraciné tous les arbres.

Voyez Robertſon. 1. 36.

Toutes ces différentes obſervations m'ont paru eſſentielles pour ſe former une idée juſte du gouvernement politique & pour ſuivre le fil de l'hiſtoire de

nos Provinces dans le moyen siècle. Et comme depuis la conquête de la Lorraine par Othon I., Empereur d'Allemagne, elles entrerent pour toujours dans le corps germanique dont-il paraît qu'elles firent dès-lors membre & partie, les évenemens ne peuvent se développer avec méthode & clarté sans connaître les différens suzerains & les grands feudataires qui y ont exercé la puissance Souveraine, nous aurons soin de marquer en titre les noms des Comtes de Hollande, ceux des Empereurs, sans oublier de parler des Evêques d'Utrecht, & des Comtes de Gueldre.

Les Huns. Les Huns ou Hongrois se répandirent dans toute la Germanie & commirent partout les plus grands excès de cruauté. Ils pénétrerent jusqu'en Frise détruisant tout ce qu'ils trouverent sur leur passage n'épargnant ni sexe, ni âge, ni sacré, ni profane. La construction de deux fortereſſes dont on voit encore les ruines près d'Udelermeer entre Arnhem & Wageningen est attribuée à ces Barbares, dont elles portent le nom*. Henri l'Oiseleur était alors Empereur d'Allemagne. Le Comte Théodorik marcha, dit-on, pour son service sous la banniere de Suabe. On fit ensuite avec les Barbares une trève de neuf ans. On sait que cet Empe-

**Hunnen Schanſen.*

reur aimait à exercer la nobleſſe par des joûtes & des tournois. S'il eſt vrai qu'il en donna un, où près de mille gentilshommes entrerent en lice, il y a toute apparence que les Comtes qui gouvernaient nos différentes Provinces dûrent auſſi s'y trouver. On lit même que Théodorik II. figura dans un, parmi les Comtes de l'Empire. On croit auſſi qu'il fut enveloppé dans la défaite de Giſelbert Duc des deux Lorraines, qui avait pris le parti du Prince Henri contre l'Empereur Othon ſon frere. C'eſt à cette époque qu'on fixe la réunion parfaite du territoire des Provinces-Unies à la ſuzeraineté de l'Empire.

926.

935.

Les Provinces-Unies réunis irrévocablement à l'Empire par OTHON I.

939.

Les donations que faiſaient alors les Empereurs de terres immenſes & de droits régaliens, qu'ils poſſédaient dans nos Provinces, prouvent invinciblement leur ſuzeraineté. Outre les donations à l'Evêque d'Utrecht deſquelles nous avons parlé, on voit l'Empereur Othon céder, en* 950, ſes biens ſitués dans la Véluwe à l'egliſe d'Angar. En 968, il donne le païs d'Urk au cloître d'Elten. En 970, il confirme la donation que Wichman Comte d'Ameland avait faite à l'égliſe du même nom. En 985, Othon III. tranſporte par un diplôme daté de Nimègue à ſon fidèle Comte Théodorik la propriété de tout

Conceſſions des Empereurs à leurs feudataires des Païs-Bas.

950.

*Falke Codex Corb.

968.

970.

*Friesl. chart. B.

ce qu'il ne poſſédait auparavant que
935. comme fief ou uſufruit de l'Empire. Quoiqu'on trouve dans cette conceſſion pluſieurs noms barbares; il paraît cependant qu'elle aggrandiſſait conſidérablement les Etats des Comtes. Des exemples pareils de la puiſſance des Empereurs dans toutes nos Provinces s'offrent très-ſouvent dans notre hiſtoire du moyen ſiècle. Il eſt étonnant que des ſavans illuſtres tels qu'un Grotius, un Scriverius & d'autres encore, égarés peut-être par un Patriotiſme mal-entendu, aient cru devoir nier cette ſéodalité; comme s'il y avoit lieu de craindre qu'une inſtitution, dont l'abſurdité eſt univerſellement reconnue & preſque abolie par-tout, put donner atteinte à la conſtitution préſente des Provinces-Unies appuyée ſur les droits impreſcriptibles de la nature, ſi heureuſement & ſi ſolidement recouvrés. Cette queſtion hiſtorique paraît aujourd'hui décidée pour l'affirmative. On trouve la vérité approfondie & démontrée dans une ſavante diſſertation, faite par Mr. Meerman.* C'eſt en comparant les tems anciens aux nouveaux, des coutumes abſurdes & anarchiques à des loix dictées par l'eſprit de raiſon & d'égalité, que les Hollandais apprennent à s'attacher avec un nouveau zèle au rempart

*Solut. vindic. int. S. R. J. & fœder. Belg.

sacré d'une liberté achetée par tant d'épreuves & devenue l'unique baze de leur bonheur.

Nous n'avons rien dit & nous ne dirons rien des expéditions plus que douteuses de Théodorik II. contre les West-frisons que les chroniques accusent de révolte sans qu'on voye comment la jurisdiction du Comte pouvait s'étendre sur eux. On raconte qu'à l'occasion des outrages que ces prétendus rébelles auraient commis sur les Religieuses d'Egmond, dont le couvent avait été fondé par son prédécesseur, Théodorik II. mit des Moines Bénédictins à leur place.

ARNOUD.

989. ON obſerve que ce nouveau Comte ſuccèda à ſon pere ſans avoir eu beſoin de ſe faire confirmer par l'Empereur. Depuis cette époque, nos différentes Provinces paraiſſent former chacune des familles particulieres qui ſouvent s'entreheurtent & s'entredéchirent cruellement, mais cependant ſans paraître enveloppées dans les révolutions étrangeres. Le Comte ſe diſait Vaſſal libre & membre de l'Empire. On voit même Arnoud figurer comme tel dans un tournois à Magdebourg.

Guerre avec les Weſtfriſons.

993. Les chroniques diſent que les Weſtfriſons excités par Volkmar Evêque d'Utrecht refuſérent de prêter homage à Arnoud. Le Comte pénétra à la fin de l'été dans leur païs avec une armée conſidérable. C'était alors un territoire iſolé, dont les lacs & les marais rendait l'abord preſque inacceſſible à l'ennemi. L'armée étant venu camper au lieu, où eſt à préſent le bourg de Winkel, périſſait de ſoif, car toutes les eaux étaient ſaumâtres. Dans cette extrêmité, Arnoud, que les chroniques nous répréſentent généralement

comme un homme pieux, en un mot comme un Saint, s'étant mis en prieres, découvrit par révelation une ſource d'eau vive, à laquelle toute l'armée trouva de quoi ſe déſalterer. Les Weſtfriſons lui furent plus cruels. Ils forcerent ſes retranchemens, ils diſſiperent ſes troupes, ils l'exterminerent lui-même. Ainſi périt ce Comte que quelques chroniques ont nommé le Gantois parce que du chef de ſa mere il poſſédait le Burgraviât de Gand qu'il laiſſa à Adelbert ſon fils ainé, dont les deſcendans le conſerverent juſqu'au milieu du douzième ſiecle. Il n'eſt pas étonnant que les Moines, chroniqueurs d'Egmond attribuent des miracles à ce Prince, le nommant Saint & Martir; car il donna à leur egliſe de vaſtes poſſeſſions ſituées à Leide, à Vlaardingen, à Bergen, à Kaſtrekom, à Veiſen, à Voorhout, à Noordwyk.

Mort d'Arnoud. 993.

Arnoud avait encore deux fils Sivaard ou Sicco & Théodorik. Celui-ci ſuccéda à la dignité de Comte & au territoire qui porta enſuite le nom de Hollande.

THÉODORIK III.

Les Frisons soumis.

CE Prince n'avait que douze ans. Luitgarde sa mere qu'on dit avoir été
1004. sœur de l'Epouse de l'Empereur Henri II. obtint la régence. Les Frisons crurent profiter de cette minorité pour se maintenir dans l'indépendance; mais l'Empereur ayant équippé une flotte en faveur de Luitgarde, contraignit les rébelles à se soumettre. Après la mort de la régente ils se révolterent de nouveau. Le jeune Comte leva une armée considérable pour les réduire. Les Frisons sentant que l'alliance avec l'Empereur mettait encore le Comte plus en état de tirer une cruelle vengeance de la mort de son Pere, accéderent à un traité dans lequel ils s'engagerent à lui payer la dîme de leurs revenus, à le servir à leur dépens toutes les fois qu'il les manderait. Le Comte promit de son côté de laisser la mort de son pere impunie.

Dernieres descentes des Normands.

Soit que le véritable esprit de la religion chrétienne, qui est la douceur & la tolérance, eut ralenti dans les Danois nouvellement convertis cette soif

de ſang humain, de dépopulation, de pillage, que leur inſpiraient les dogmes affreux du fanatiſme d'Odin, ſoit qu'ils ſe fuſſent épuiſés par des excurſions non moins funeſtes à leur propre païs qu'à ceux qu'ils avaient envahis, ils ne commettaient plus ces brigandages imprévus & rapides qui avaient dévaſté & enſanglanté une partie de l'Europe. Ils avaient, il eſt vrai, en 1009, remonté la Meuſe, pillé & détruit Tiel ville commerçante; ils n'avaient pas même, tout chrétiens qu'ils étaient, épargné le couvent de St. Walburg fondé & doté par Walger Comte de Teiſterbant. Mais à la premiere nouvelle que Godefroi Avoué de Gueldre, Balderik Comte de Clèves & Unroch Comte de Teiſterbant marchaient contr'eux à la tête des milices du païs, ils s'étaient rétirés dans leurs bâtimens emportant précipitamment leur butin. Et quand ils revinrent l'année ſuivante ils rencontrerent tant de réſiſtance & des ſuccès ſi couteux que s'étant avancés juſqu'à Utrecht ils n'oſerent en former le ſiège. Et l'Evêque Ansfrid ayant eu l'incivilité de leur refuſer l'entrée de la ville, qu'ils ne demandaient ſeulement, diſaient-ils, que pour y faire leurs dévotions, ils s'en allerent &

1009.

1010.

abandonnerent pour toujours leurs trop mémorables incurſions.

UTRECHT. Baldrik qui par ſon courage contre les Normands, & ſon attention à fortifier & embellir la ville d'Utrecht méritait d'y commander en Souverain, laiſſa, en 977, ſa dignité à Volkmar XVI Evêque. A Volkmar ſuccèda, en 993, Baudouin, à Baudouin Ansfrid en 994. Avant de ſe ſéparer de ſa femme pour embraſſer l'état eccléſiaſtique, il avait été Comte de Louvain & de Hui; il poſſédait même quelques terres dans le Comté de Teiſterbant. Il laiſſa à ſon égliſe la plus grande partie de ſes vaſtes domaines, & ſur-tout ceux qui ſe trouvaient ſitués dans le Comté de Teiſterbant. Il paraît qu'après la mort de Walger frere de Théodorik I., ce Comté avait été démembré par les donations impériales. Radboud fils de Walger en avait poſſédé une partie, laquelle fut enſuite donnée à l'Egliſe d'Utrecht. Un autre fils de Walger, appellé Poppon, y conſerva auſſi quelques poſſeſſions. Du tems d'Ansfrid, il paraît qu'Unroch ou Hunerik ſon neveu gouvernait ce Comté juſqu'à ce qu'Adelbold ſucceſſeur d'Ansfrid fût engager l'Empereur Conrad à le transporter à ſon égliſe. On dit qu'il comprenait alors le Thielerwaard, le Bom-

Le Comté de Teisterbant.

melerwaard & les terres de Kuilenburg, Buuren, Vianen, Arkel, Heusden & Altena jusqu'à la vieille Meuse.

Théodorik avait sur ce Comté les droits de succession. Une partie touchait même ses propres états. De-là de vives disputes & les guerres sanglantes qui suivirent entre les Hollandais & les Trajectins. L'Evêque voulait encore s'approprier la chasse exclusive dans la forêt de Merwede & la pêche d'alentour dans la Meuse & le Waal: privilège aussi réclamé par l'Evêque de Liège, celui de Trèves, & plusieurs autres Seigneurs Ecclésiastiques. Théodorik ne dit mot, mais pour appuyer des droits héréditaires, il fit bâtir un fort sur les ruines, à ce qu'on prétend, de Durstos. La situation de la place fit qu'un grand nombre de Frisons, car c'était encore le nom des sujets de Théodorik, vinrent s'y établir: ainsi commença Dordrecht une des plus anciennes villes de Hollande, qui, dans les assemblées des Etats conserve encore à présent le premier rang, entre les villes de sa Province. Théodorik, après avoir pourvu à la sureté de ses prétentions, fit un nouveau pas vers l'indépendance. Sans être autorisé par l'Empereur, il bâtit des péages pour rançonner tou-

Source des Guerres entre le Comte & l'Evêque.

Dordrecht bâti.

1015.

tes les marchandiſes qui montaient ou deſcendaient les deux rivieres.

Plaintes contre Théodotik.

Cette nouveauté jetta l'allarme parmi tous les Marchands. Ceux de Tiel s'addreſſerent à l'Empereur, & lui déclarerent que: „ s'il ne délivrait „ leur négoce d'une pareille entra„ ve, ils ne pourraient faire le tra„ jet d'Angleterre, ni engager les An„ glais à venir commercer dans leur „ païs, & que peu-à-peu ils ſeraient „ hors d'état de lui payer les impôts „ ordinaires." Ces plaintes & ſurtout les cris des Eccléſiaſtiques émurent l'Empereur; il donna ordre à l'Evêque Adelbold & à Godefroy le Barbu Duc de Lorraine, régardé conſéquemment comme ſecond Suzerain du Comte, d'aller démolir Dordrecht. Les Evêques de Cologne & de Liège eurent ordre de ſuivre la même expédition avec leurs forces militaires.

De tous ces Prélats qui poſerent un moment la Sainte mitre pour ſe couvrir d'un caſque guerrier, celui d'Utrecht était, non ſans raiſon, le plus acharné. Dideric Bavo, Margrave de Bodegrave, ſon Vaſſal qu'il avait chargé de faire des courſes ſur les terres de Hollande avait été lui-même chaſſé des ſiennes; & le Prélat ayant voulu réparer cet échec, avait vu ſes pro-

pres troupes défaites par Théodorik, ſes Ecuyers & ſes chevaliers maſſacrés pour la plupart, tout le païs à l'Eſt du Rhin du côté de Bodegrave ajouté aux états du Comte.

Victoire célèbre du Comte Théodorik.

Godefroy était à la tête des Confédérés. Quoique ſon armée fut plus propre à combattre à cheval que ſur l'eau, il ne laiſſa pas d'équipper une flotte conſidérable & de deſcendre le Wahal. Il fit ſurprendre le pont de Gieſſen, & s'avançant ſur la Merwe, il prit terre à la vue de Dordrecht. Les Habitans des environs eurent à peine le tems d'abandonner leurs demeures & de ſe réfugier dans le fort. Soit pour rendre l'abord inacceſſible à l'ennemi, ſoit pour faciliter l'écoulement des eaux dormantes, tout le païs était coupé de canaux. Au milieu des marais, on voyait çà & là quelques éminences, ſur l'une deſquelles s'élevait la citadelle, cauſe funeſte de la guerre. C'eſt-là que les Friſons cantonnés pouvaient obſerver tous les mouvemens des ennemis & agir en conſéquence. C'était une retraite ſûre où l'on ne pouvait les forcer. Godefroy, n'ayant d'autre reſſource, détache quelques troupes légeres avec ordre d'aller inſulter les retranchemens, de battre en retraite auſſi-tôt qu'elles ſeraient attaquées & d'attirer les Friſons en raze

campagne. Théodorik devina la ruſe, & ſût la tourner à ſon avantage. Laiſſant une partie de ſes troupes pour faire face aux ennemis, il vient d'un autre côté les prendre en flanc. L'attaque fut impétueuſe & terrible. Les Lorrains ſont enfoncés & culbutés. Il ne portent à leur camp que le déſordre & l'épouvante. La voix perfide d'un inconnu qui criait: *ſauves! ſauves!* augmente la conſternation & jette dans tout le camp une terreur panique. La déroute devient générale; tout fuit à la débandade. Ceux qui ſont près du fleuve tâchent de gagner à gué ou à la nage, leurs bâtimens dont quelques-uns trop chargés coulent à fond. Quantité de fuiards embaraſſés par leurs armes & par leurs cuiraſſes reſtent embourbés, „ & tous ces intrépides héros „ s'écrie le Moine Alpert, hiſtorien du tems, ſe laiſſent, ô prodige inoui! égorger comme des ſtatues par les *Brigands de Friſons.*" Ceux qui étaient dans les bateaux font force de rames pour remonter le courant. Théodorik apprenant que l'Evêque d'Utrecht lui échappait par ce moyen détache la Garniſon de Dordrecht, pour courir après les fuiards. Le carnage recommence; les rivieres & les canaux ſont rougies de ſang, les chemins jonchés de morts; Godefroy

bleſſé lui-même tombe entre les mains du Vainqueur qui le relâche bientôt, non ſans lui avoir fait promettre de lui ménager la réconciliation de l'Empereur. Cette déroute couta la vie à preſque tous les bataillons Liégeois & Cambraiſiens; il y périt des Comtes, des Chevaliers, des Eccléſiaſtiques. L'Evêque Ditmarus ne parle de cette affreuſe journée que les larmes aux yeux. Il répéte, il accumule les malédictions, & contre le Comte qu'il appelle un jeune homme maudit, & contre ſon païs qu'il nomme une Ile mépriſable & ſur laquelle il employe les imprécations que David avait lancé contre le Mont Gilböé. On crut reconnaître le doigt de Dieu dans cet épouvantable malheur. Tous les hiſtoriens du tems n'ont qu'une voix pour dire, qu'il avait été annoncé par une comête couleur de feu, & par des cris d'oiſeaux s'entredéchirans ſur le champ de bataille.

Prétentions des Evêques d'Utrecht.

L'Evêque fut contraint de ſe ſoumettre à la paix. Théodorik conſerva ſes poſſeſſions, vraiſemblablement, ſous la ſuzeraineté du Prélat. On trouve en effet ſon nom dans une liſte des vaſſaux de l'Evêché d'Utrecht.

On ne doute pas que l'Evêque ne fut alors le feudataire le plus puiſſant des Païs-Bas. Mais que le Duc de

Brabant, les Comtes de Flandre, de Hollande, de Gueldre, de Zutphen, de Rechem, enfin que tous les autres petits Seigneurs de ces Provinces aient été alors Vaſſaux de l'Evêque, c'eſt ce qui ne me paraît pas vraiſemblables. Ainſi la liſte que l'on conſerve de tous ces prétendus feudataires d'Adelbold ſemble ou ſuppoſée par l'avidité & l'ambition, ou alterée, ou poſtérieure à Adelbold. Théodorik y eſt appellé Comte de Hollande, quoique tous les monumens du tems atteſtent que ſon territoire n'était connu que ſous le nom d'une partie de Friſe. Dans la diète où il parût, en 1024, entre les Princes de l'Empire qui élurent Conrad Duc de Franconie, Empereur, on lui donne le nom de Thiederic de Friſe, ainſi que dans un autre aſſemblée à Hirſtfeld à laquelle il aſſiſta en 1030. Cette prérogative valait bien celle que lui donne la liſte en queſtion de *Grand Maréchal* de l'Evêque d'Utrecht, c'eſt-à-dire, ayant ſeul l'honneur de porter l'épée à ſon inſtallation & de tenir la bride de ſon cheval quand le Prélat mettait pied à terre.

1024.

1030.

Sikko frere de Théodorik.

Sikko frere de Théodorik avait épouſé la fille d'un certain Gozewyn, qui avait quitté la Friſe pour venir s'établir à Kaſtrichem en Weſtfriſe.

Cette alliance, ſans doute diſproportionée, augmenta la déſunion qui ſubſiſtait déjà entre les deux freres. Ils ſe réconcilierent à la fin. Sikko eut pendant ſa vie le gouvernement de Kennemerland & de Weſtfriſe. Il laiſſa deux fils, Théodorik, qui fut le premier Seigneur de Brederode & de Zevenbergen, & Godefroi Seigneur de Luxembourg.

Origine des Pélérinages.

Dès les premiers ſiècles du chriſtianiſme, les chrétiens s'étaient plû à viſiter avec une ſorte de vénération les païs où les grands miſtères de la religion s'étaient accomplis. Un pélerinage ſi long ne pouvait ſe faire ſans beaucoup de fatigue & de danger. Peu-à-peu l'éxécution en devint ſi méritoire qu'on la regarda comme un moyen d'effacer preſque tous les crimes. Cette effervescence pieuſe s'accrut encore vers la fin du dixième ſiècle par la crainte où chacun était du jugement dernier. Et quoique après les mille ans révolus, la machine du monde ſubſiſtât encore dans ſon orbite, le zèle des pélérinages ne s'était pas réfroidi parcequ'on n'avait pas ceſſé d'avoir beaucoup de péchés à expier & d'être abruti par la plus ſtupide ignorance. Les Califes même ne s'oppoſaient pas à ces dangereuſes viſites. Ils n'y voyaient qu'une ſource de com-

merce avantageuſe, qui enrichiſſait l'Aſie en y faiſant couler tous les tréſors de l'Europe. Et Rome, qui aurait pu partager la dévotion des pénitens, en les attirant au tombeau des Apôtres, n'était plus que le théatre de la licence la plus effrenée, où la vie des hommes & l'honneur des femmes n'étaient pas même en ſureté. Cet enthouſiaſme religieux trouva facilement priſe dans l'eſprit de Théodorik que la paix & la mort de ſon frere laiſſaient dans l'inaction. Il fit donc le pélérinage de la terre ſainte. La reſte de ſa vie nous eſt inconnu. Il laiſſa deux fils. Nous allons parler de ſon Succeſſeur.

Théodorik va dans la terre ſte.

THÉODORIK IV.

D'Anciennes chroniques ſe trompent ſans doute en mettant ce Prince en poſſeſſion de l'Ooſtfriſe; il paraît qu'il eut ſeulement le gouvernement du Kennemerland & de la Weſtfriſe.

Des diplômes authentiques montrent que le Guerrier Adelbold n'avait pas avec moins de zèle que ſes prédéceſſeurs, ſû profiter de la pieuſe généroſité des Empereurs. Le Comté de Drente lui fut conféré & confirmé. Dans la donation du Comté de Teiſterbant," nous ne doutons pas, dit Conrad II, „ que ce ne ſoit une choſe „ très-profitable à nos ames pécheresſes d'augmenter le temporel des Ec- „ cléſiaſtiques & de relever leurs per- „ ſonnes par les dignités les plus ſu- „ blimes; ſuivant en cela l'exemple „ ſalutaire & conſtant de nos prédé- „ ceſſeurs, qui, par de pareilles œu- „ vres pies, ont vu leur puiſſance „ fleurir (*), & ce qui vaut beaucoup

UTRECHT.

*Heda 114.

(*) Les Empereurs éleverent toujours les Evêques pour les oppoſer aux Seigneurs, ils

„ mieux, ont gagné par ce moyen la „ jouiſſance de la vie éternelle." Plus les Evêques devenaient puiſſans plus leur dignité excitait de débats. Leur ſucceſſion ne pouvant être héréditaire faiſait naître les brigues en multipliant les prétentions. On obſerve qu'après la mort d'Adelbold, en 1027, les chapitres à qui appartenait la nomination ne pouvant s'accorder, l'Empereur Conrad ſe rendit à Utrecht pour décider le différend. L'impératrice alors enceinte ſuivit ſon époux; elle fut même ſurpriſe à Ooſterbeek par les douleurs de l'enfantement. La maiſon d'un prêtre nommé Bernulf s'étant trouvée à ſa commodité, elle y entra & mit un fils au monde. Conrad enthouſiaſmé de cette avanture jetta auſſitôt les yeux ſur Bernulf, & lui donna l'inveſtiture par la croſſe & par l'anneau, ſuivant la coutume, dit Héda*, pratiquée par tous les Empereurs depuis Charlemagne. Utrecht était ainſi une ville impériale & les Empereurs en étaient les premiers Souverains. Ils y venaient ſouvent paſſer

Elections orageuſes.

*Héda 118.

---

s'en trouverent bien quand ces deux corps étaient diviſés, & mal quand ils s'uniſſaient. *Ann. de l'Empire, Art. Conrad II.*

paſſer les grandes fêtes. Conrad s'y étant rendu en 1039 pour y célébrer les fêtes de la Pentecôte, y finit ſes jours & ſes entrailles furent dépoſées dans l'égliſe de St. Martin. Delà les vaſtes conceſſions, faites par Henri III. ſon fils & ſon ſucceſſeur aux Evêques d'Utrecht, en terres, ſoit autour de Groningue, qui n'était alors qu'un Bourg ou un amas de quelques maiſons, ſoit dans le Comté de Drente.

Donation à l'Evêque d'Utrecht.

1040.

La Flandre était depuis environ deux ſiècles gouvernée par des Comtes, Vaſſaux des Rois de France. On croit qu'anciennement elle faiſait un ſeul & même continent avec la Zélande, que nous avons vu ſucceſſivement envahie par les Bataves, les Francs, les Friſons & les Normands. Il paraît que quelques unes de ſes Iles furent cédées, en 1007, par l'Empereur Henri à Baudouin IV. Comte de Flandre, & c'eſt à cette époque qu'il faut vraiſemblablement* placer la réunion féodale d'une partie de la Zélande à la Flandre. Les Comtes de Hollande réclamaient des droits ſur les Iles ſituées à l'Orient de l'Eſcaut. La querelle fut ſi vive avec le Flamand, que Baudouin V. fit, en 1045, une invaſion dans la Friſe, & après avoir, diſent les chroniques, triomphé par-tout, il revint dans ſon païs.

Origine des guerres entre les Flamands & les Hollandais.

*Diſſert. de Nexu Feud. Fland. int. & Zeland. a D. P. Paulus.

Iles de Zélande.

1045.

Non-ſeulement les états de Théodorik, mais Utrecht même étaient encore, par les Hiſtoriens du tems, regardés, comme parties de la Friſe.* L'Empereur s'étant rendu dans cette derniere ville, encouragé ſans doute par l'Evêque, ſaiſit l'occaſion d'aſſiéger Dordrecht. Pluſieurs Prélats ayant été mandés pour la même expédition, on remarque que celui de Liège nommé Waſo peu familiariſé avec les exercices militaires ſe fit long-tems attendre, n'arriva qu'en tremblant & que pour ne pas compromettre ſa perſonne ſacrée aux attentats des profanes, il ſe tint conſtamment à l'arriere garde, en punition de quoi il fut condamné à une amende de trois cens livres d'argent. On ne pouvait prendre les pontifes plus heureuſement par leur faible; les autres troupes qui étaient la plupart commandées par des Evêques, agirent avec tant de vigueur que non-ſeulement Dordrecht, mais Keenenburg & Vlaardingen, dont Théodorik eſt appellé *Marquis*, furent emportées, & données à l'Evêque d'Utrecht.

*Hermen. Contract. an. 1046.

L'Empereur fait la guerre à Théodorik.

1046.

Théodorik ſe ligue avec le Duc de Lorraine.

Théodorik ne penſa plus qu'à regagner par la force ce que la force lui avait arraché. Il trouva dans Godefroi, Duc de la Baſſe Lorraine, que le même Prince avait auſſi dépouillé de

ſa dignité, un compagnon de vengeance & d'intérêt. Le même reſſentiment les réunit; ils ſe promirent de tout tenter pour rentrer dans leurs états uſurpés. Leur expédition fut prompte & impétueuſe: le Duc marcha droit à Nimègue, ville impériale, s'en rendit maître & réduiſit en cendres le palais bâti par Charlemagne. Le Comte courut avec des troupes légeres faire le dégat ſur les terres des Evêchés voiſins; celles d'Utrecht & de Liège ne furent ſans doute pas épargnées.

Le Palais de Nimègue brulé.

L'Empereur irrité fit des préparatifs ſi formidables que le Duc ſe ſoumit, & toutes les forces furent dirigées contre Théodorik. L'Empereur, dit un ancien *Hiſtorien, s'était déjà approché de Rhynsburg & de Vlaardingen qu'il appelle deux fortes villes de Friſe, lorſque la marée rompit la digue de la Meuſe. En un inſtant tout le camp & les bagages furent enſevelis dans les flots; Henri eut peine à échapper avec ſes troupes. Une partie de ſes vaiſſeaux s'engraverent par leur péſanteur, les autres mal équippés devinrent aiſément la proie des troupes de Théodorik, qui ayant montés des bâtimens légers également propres à l'attaque, à la défenſe, à la retraite, ſe jouaient par une manœu-

Combat naval où les Impériaux ſont défaits.

*Lamb. Sch. an. 1047.

1047.

vre habile, de l'élement si fatal à leur ennemi.

Tournoi à Liège.

1048. Théodorik recouvra toutes les places qu'on lui avait enlevées. Il se trouva l'année suivante à un tournois à Liège où rompant une lance contre Herman frere de l'Archevêque de Cologne, il fit tomber son adversaire roide mort sur l'arêne. Les amis du malheureux Chevalier prirent la chose au tragique, ils tomberent sur la suite du Comte & massacrerent deux de ses Ecuyers. Théodorik ne dût son salut qu'à une fuite précipitée. Il arrive à Dordrecht portant la vengeance au fond du cœur. Incapable de modérer son ressentiment, il fit mettre aussi-tôt le feu à plusieurs bâtimens marchands de Liège & de Cologne qui se trouvaient dans la ville. Il extorqua de fortes contributions des Négocians de ces deux Evêchés, il defendit à ses sujets tout commerce avec eux.

Dordrecht surprise & reprise.

La ligue épiscopale se réunit bientôt. Dordrecht est investie à la faveur des glaces & surprise par la trahison de plusieurs nobles. Théodorik y conserve quelques partisans, & ayant, par l'intelligence de Gerard de Putten, pénétré dans la ville il tombe avec ses troupes sur les ennemis & sur les traîtres. Le sang coule à flots dans les

rues. Ceux qui peuvent échapper ſe croient trop heureux d'abandonner la ville à ſon ancien maître. Cette conquête fut auſſi fatale que rapide. Le Comte ſe promenant, le lendemain de ſa victoire, ſur les remparts, un ſoldat de Cologne lui lança, d'une maiſon où il s'était caché, une fléche empoiſonnée. Le Comte expira trois jours après. La ruë où l'attentat fut commis porte encore aujourd'hui le nom de Ruë du Comte: *Graavenſtraat.*

Théodorik tué.

FLORENT I.

THéodorik n'avait jamais été marié. Il paraît que la nouvelle de ſa mort fit revenir les Allemands ſur leurs pas, & qu'ils ſe rétablirent dans les environs de Dordrecht appellés alors païs de Vlaardingue, d'où ils furent bientôt chaſſés par Godefroi Duc de Lorraine. Le nouveau conquérant n'avait, ſans doute, entrepris ſon expédition qu'en faveur du frere & du ſucceſſeur de ſon ancien allié. En effet on trouve Florent maître de tout le païs; il fit même bâtir de péages le long du fleuve.

LA GUELDRE. Il n'eſt que trop vrai que l'hiſtoire n'eſt ſouvent que le tableau des crimes & des malheurs. Les gouvernemens paiſibles ne ſavent de quoi remplir leurs annales. C'eſt ce qui nous fait préſumer que, depuis l'an 937, la Gueldre gouvernée ſucceſſivement par Godefroi, Wichard II, Mengos, Wikind fut aſſez heureuſe, puiſque les Hiſtoriens ne nous répréſentent ces Princes que comme attachés tranquillement à gagner le ciel par de pieuſes & d'obſcures fondations. Le cercle de leur

empire était d'ailleurs si étroit, que peut-être n'oserent ils former aucune entrepriſe ambitieuſe. Wikind eut deux fils. L'ainé ſuccèda aux Etats de ſon pere ſous le nom de Wichard III. Guillaume qui fut Evêque d'Utrecht nous eſt peint comme un homme belliqueux & intrépide, ſans doute à cauſe de ſon habileté & de ſon penchant à faire battre les autres; car il eut toujours ſoin de ne pas s'expoſer lui-même à la chaleur du combat. L'Empire était alors gouvernée par une Françaiſe nommée Agnès mere du jeune Henri IV. Le Prélat n'eut pas de peine à en obtenir une déclaration qui invitait un chacun à courir ſus au Comte Florent.

Guillaume Evêque d'Utrecht.

1054.

Les troupes de Cologne, de Liège, de Louvain, de Kuik, de Brandebourg ſe réuniſſent, Wichard avoué de Gueldre vient combattre pour ſon frere. Cette confédération formidable inonde la Friſe comme un torrent. Incapable d'en arrêter la premiere violence, Florent appelle le ruſe à ſon ſecours. Il fait dans les avenues de Dordrecht, où ſe dirigeaient toutes les opérations, creuſer des foſſes qu'on couvrit d'une claie très-légere, & par deſſus d'une couche de gazon. La cavalerie ennemie s'étant avancée la pre-

Florent victorieux.

1058.

miere s'enterre auſſitôt dans ces abîmes perfides. Ceux qui ſurviennent écraſent les premiers par leur chûte. Florent tombe avec ſa troupe qui connoit le terrein ſur un ennemi que le déſordre & la conſternation a déjà vaincu. Le maſſacre fut horrible d'un côté, la victoire complette de l'autre. Wichard & le Comte de Louvain furent pris tout vifs & payerent une forte rançon.

Florent tué entre les bras de la victoire.

1061. Quatre ans après l'Archevêque de Cologne, le Margrave de Brandebourg, le Comte de Kuik & quelques autres s'imaginerent pouvoir effacer leur honte & vanger leur défaite. Florent ſécondé d'une bonne armée prévient leur invaſion & va leur livrer un combat entre la Meuſe & le Wahal, près du village de Hémert. Le choc fut des deux côtés rude & ſanglant. Le victoire ſe déclare enfin pour les Friſons, les ennemis ſont enfoncés & mis en déroute. Florent les pourſuit juſqu'à ce qu'épuiſé par la fatigue il vient avec ſes gens ſe repoſer à l'ombre près du champ de bataille. Ce fut ſon dernier ſommeil. Le Seigneur de Kuik, ayant ralié ſes bataillons diſperſés, retourne à la charge & fait main baſſe ſur tous ceux qu'il trouve plongés entre les bras du repos & de la victoire.

Ainſi périt Florent laiſſant deux filles, Berthe & Mathilde, & un fils nommé Théodorik, qui lui ſuccèda ſous la régence de Gertrude de Saxe, ſa Mere.

THÉODORIK V.

Guillaume obtient des diplômes de l'Empereur.

CEtte minorité ouvrait une carriere facile à la rapacité & à l'ambition de l'Evêque Guillaume. Ayant pour ami Anno, Archevêque de Cologne qui s'était emparé de l'adminiſtration de l'Empire & de la tutelle de Henri IV., il obtint deux diplômes, où il ſe faiſait donner tout ce que les Comtes poſſédaient, à remonter juſqu'aux premieres conceſſions des Rois de France: *le Comté en Hollande* dont le nom ſe remarque ici pour la premiere fois, enfin toutes les uſurpations prétendues ſur l'égliſe d'Utrecht. Il paraît que le but de ces conceſſions ne tendait à rien moins qu'à anéantir les Comtes & à rendre la puiſſance épiſcopale unique dans la plus grande & la plus belle partie des Provinces.

1064.

Ces titres étaient brillans, ils ſuppoſaient un donateur très libéral; mais il faut tout dire; il ſemble qu'il ne ſacrifiait pas beaucoup du ſien. La poſſeſſion eut beaucoup mieux valu, c'eſt dommage qu'il ne fut pas ſi facile de la donner, c'eſt ce que nous allons voir.

La Flandre était alors gouvernée par Baudouin V., que ſon crédit, & ſes qualités avaient fait proclamer Régent de France, ſous la minorité de Philippe I. En 1057, dans une aſſemblée tenue à Cologne, il avait engagé par la médiation du Pape Victor II, & de Henri I. Roi de France, l'Empereur, qui n'avait que huit ans, à lui confirmer ſes droits ſur les païs ſitués entre l'Eſcaut & le Dender, le Comté d'Aloſt, & les quatre Bailliages, les cinq Iles de Zéelande à l'Oueſt de l'Eſcaut qui étaient alors Walcheren, Zuidbeveland, Noordbeveland, Wolfaartsdyk & Borſelen. L'Empire en conſervait toujours la mouvance.

Les droits du Flamand ſur la Zéelande confirmés.

Baudouin avait deux fils. Le Cadet nommé Robert nous eſt peint comme un Prince hardi, bouillant, avide de gloire & de conquêtes. Pour donner le change à l'inquiétude dangereuſe de ce nouvel Alexandre, on lui avait armé une flotte, & on l'avait, ſuivant l'eſprit romaneſque du tems, envoyé chercher fortune chez les infidelles, dont on ne doutait pas que les Etats n'appartinſſent à tout Prince chrétien aſſez fort pour les dépoſſéder. Robert ne fut pas heureux. Il eſſuya tant de revers dans les deſcentes qu'il fit chez les Sarrazins d'Eſpagne & ailleurs, qu'il fut

Avantures de Robert, fils de Baudouin.

obligé d'abandonner ſes expéditions navales. On dit qu'alors il porta ſes vues ambitieuſes ſur la Hollande, & qu'à la mort de Florent il forma le deſſein de ſe rendre maître de la régence. Deux fois il s'avança ſur la frontiere de Friſe, qui touche à la Flandre; il fut conſtamment repouſſé. Déterminé à vaincre ou à mourir il reparut bientôt plus ménaçant & plus rédoutable. On craignit tout alors de l'acharnement de cet indomptable ambitieux. Les deux partis s'aboucherent à Oudenarde. Robert obtint la main de la Régente Gertrude, la tutelle du Jeune Comte, l'adminiſtration de la Hollande. A l'occaſion de cette alliance le Vieux Baudouin cède à ſon fils les cinq Iles de Zélande à l'Oueſt de l'Eſcaut avec Aloſt & Valenciennes. On donna à Robert le ſurnom de *Friſon** parce que le païs qu'il gouverna n'était pas encore bien diſtingué de la Friſe, ſur-tout par les Etrangers (*).

*Mat. An. 2. 440. Scriv. Hol. Gray. 1. 206.

(*) Mr. Huidecoper a ſans doute éclairci avec ſuccès pluſieurs points d'hiſtoire; mais trop ſouvent entrainé par l'eſprit de ſyſtême, on ſent qu'il aimerait à établir de nouvelles notions ſur le débris des anciennes. C'eſt envain qu'il a prétendu prouver que les Hiſtoriens des irruptions des Normands à *De-*

L'Evêque d'Utrecht ſentit bien que, tandis que la Hollande aurait un tel défenſeur, il n'y avait pas moyen de mettre ſes patentes à éxécution. L'ambition fit place à la piété. Il s'en fut, avec une troupe d'Evêques & de Seigneurs voiſins, viſiter la terre Ste. Ces illuſtres pélérins eſſuyerent de terribles rencontres. Des coureurs Arabes ſurprirent leur pieuſe caravanne, & la détrouſſerent. L'Evêque Guillaume fut dépouillé tout nud, & maltraité ſi cruellement qu'il demeura pour mort. Il en revint pourtant; il ra-

Pélérinage de l'Evêque d'Utrecht.

Ilida 132.

---

reſtad & dans l'Ile de *Walachrie* n'ont voulu parler ni de Duurſtéde, ni de Walcheren; ſa longue diſcuſſion quoiqu'étayée d'une érudition étonnante, du ſtile le plus ſéduiſant n'a encore, à ce que je ſache, fait aucun proſélite. Il paraît, ſur tout, s'être attaché à inſinuer que la Hollande a été long-tems connue ſous ſon propre nom, formant un état preſque indépendant, à peine lié à l'Empire par le nœud féodal. On a dû voir dans le cours de notre récit des textes formels & péremptoires contre de telles aſſertions*. Depuis Charlemagne juſques bien avant dans le onzième ſiècle tous les Hiſtoriens n'ont qu'une voix pour appeller Friſe, la Hollande actuelle. Ils diſent unanimement, que le nom de *Friſon* fut donné à *Robert*, non

Conf. Meermanni Diſſ., A. Kluit, Ep. ad V. A. van de Wall.

mena l'année ſuivante dans leur païs deux mille de ſes téméraires compagnons de voyage, triſte reſte de ſept mille avec leſquels il était parti.

Révolutions en Flandre.

1067. Baudouin V. étant mort & Baudouin VI., ſon ſucceſſeur qui ne lui ſurvécut que trois ans, ayant laiſſé deux enfans mineurs, Robert réclama la régence de Flandre au préjudice de Richilde, mere des jeunes Princes. Il produiſait même un acte forgé ou extorqué, dans le quel la préférence lui était adjugée. Delà une guerre ſanglante. Richilde déploye auſſitôt tout

---

parce qu'il obtint des droits, mais parce qu'il éxerça réellement ſa régence ſur le Comté qu'ils nomment *Friſe*. Il paraît que ce n'eſt qu'à la reſtoration de Théodorik V., qu'on s'accoutuma à employer quelque diſtinction entre la Hollande & la Friſe; on pourrait même conjecturer qu'elle fut occaſionnée par la donation que fit, au même tems, l'Empereur du territoire d'Ooſtergo & de Weſtergo &c. en faveur d'Egbert Markgrave de Brandebourg. Il fut appellé Marquis ou Comte de Friſe, pendant que celui qui gouvernait le païs ſitué au midi, afin de ſe donner un titre particulier & caractériſtique, dût ſe faire appeller Comte de Hollande: nom qui commençait à être connu dans le païs: nom déjà uſité dans le diplôme de 1064, dont nous avons parlé ci-deſſus.

le courage d'une héroïne. Elle commence par envahir les poſſeſſions cédées à Robert à ſon mariage. Elle attire même dans ſon parti Philippe I. Roi de France. Mais Robert ayant, l'année ſuivante, vaincu & Philippe & Richilde à Caſſel, & l'ainé de ſes neveux ayant été tué dans le combat, 1071. Robert contraignit le plus jeune à ſe contenter du Hainaut & s'empara du Comté de Flandre ſans oppoſition. La paix fut ſi ſincère entre les parties belligérantes, que le Roi de France épouſa Berthe, Princeſſe de Hollande non moins célèbre par ſes infortunes, que par des enfans dont la poſtérité occupe encore aujourd'hui le trône Français. L'hiſtorien qui parle de cette alliance appelle Robert tantôt Duc, tantôt Marquis des Friſons.*

*Orderic. vital. VI. 526, 527, VII. 638.

Conquête de Godefroy Duc de Lorraine.

Tant de ſuccès allarmerent l'ambition de l'Evêque d'Utrecht. Il ſaiſit l'inſtant où ſon rival était occupé en Flandre à affermir ſa nouvelle domination. Plus attaché cependant à ſon reſſentiment qu'à ſon intérêt, on le vit ſe liguer avec Godefroy le Boſſu, Duc de Lorraine, & lui tranſporter ſes droits fondés ou non fondés ſur les poſſeſſions des Comtes. Godefroy cachait, ſous l'enveloppe d'un corps contrefait, tout le courage & l'expérience d'un guerrier conſommé. A

ſon approche imprévue & ſecondée par des troupes, d'élite, pluſieurs places ſe rendirent & la terreur de ſes armes avait déjà tout ſoumis juſqu'à Leide, lorſque Robert accourut de Flandre pour lui livrer bataille. Il la perdit, il abandonna lâchement la Hollande emmenant avec lui ſon épouſe & ſon pupille. Une réſiſtance ſi faible de la part d'un capitaine ſi vanté offre une inſtruction mémorable aux peuples gouvernés par un Prince étranger, ayant ailleurs des poſſeſſions & des intérêts plus chers.

Godefroy porta par-tout ſans obſtacle ſes armes victorieuſes. Il pénétra juſqu'en Weſtfriſe; il pilla tout le païs. Il ſe rendit à Alkmaar, où les Friſons, revenus de la premiere épouvante, le ſuivirent & le tinrent neuf ſemaines aſſiégé. Il était réduit aux dernieres extrêmités, lorſque l'Evêque Guillaume vint le ſecourir. On dit que les Epiſcopaux tomberent avec tant d'impétuoſité ſur les aſſiégeans qu'ils en coucherent huit mille ſur le carreau. Alors Godefroy gouverna ſans oppoſition, la Hollande & la Weſtfriſe. On le voit en 1074. mener en Saxe pluſieurs bataillons Friſons à la défenſe de l'Empereur.

1074.

Après avoir rétabli l'autorité impériale, Godefroy s'imaginait jouir paiſi-

blement de ſes propres Conquêtes; mais un cuiſinier de Robert ou du Comte Théodorik, l'ayant épié dans le tems qu'il ſatisfaiſait aux beſoins naturels, lui perça les inteſtins avec une pique. Les chroniques placent ſa mort au 25e février 1076. Mort de Godefroy. 1076.

L'Evêque Guillaume tourna auſſitôt ſes vues ſur la Hollande qui n'avait ni maître, ni défenſeur. Soit pour protéger ſes terres, ſoit pour couvrir la navigation de l'Yſſel, il faiſait bâtir un fort à Yſſelmonde lorſque la mort vint traverſer ſon projet. Conrad ſon ſucceſſeur y mit la derniere main & y plaça une forte garniſon. Entrepriſe & mort de l'Evêque.

Des plumes monacales ont écrit que Guillaume mourut déſeſpéré, privé des ſacremens, par conſéquent damné ſans miſéricorde. Et comme, ſuivant le ſtile de ce tems-là, il n'était pas décent de laiſſer aller ſeul en enfer un homme conſtitué en dignité, on lui aſſocie dans ce voyage vraîment triſte ſept complices de ſes crimes. Or ces crimes étaient-ils d'avoir ſi ſouvent allumé le flambeau de la diſcorde chez ſes voiſins, d'avoir introduit des dépopulateurs & des uſurpateurs ſur leurs terres? Non. C'était pour avoir ſoutenu l'autorité de l'Empereur contre le zèle outré & l'ambition fougueuſe de Gregoire VII. On ſait que ce Pa- *Lamb. p. 235. Bruno* 130. 131.

pe, voulant uſurper le droit des inveſtitures que les Empereurs avaient envahi ſur le peuple à qui il appartient originairement, imagina le prétexte de la vénalité introduite par l'Empereur dans les collations des Bénéfices. On ſait qu'il lui lança tous les foudres du Vatican, aujourd'hui ſi ridicules; alors ſi formidables. Dans ces diviſions entre l'Empire & le Sacerdoce, qui porterent le coup mortel à la dignité impériale, il n'eſt pas inutile d'obſerver qu'on vit ordinairement les Evêques d'Utrecht & les Eccléſiaſtiques du païs attachés au parti des Empereurs, pendant que les Comtes de Hollande, Théodorik V, Florent II, animés contre les Céſars, tinrent conſtamment pour les Papes.

Diſpute de l'Empereur avec Gregoire VII.

Les Hollandais ſoupiraient après le retour de leur Comte: ils ne pouvaient s'habituer au joug épiſcopal; ils frémiſſaient de fureur de ſe voir tenus en bride par le fort d'Yſſelmonde. Robert aſſuré de leurs diſpoſitions fait par-tout des préparatifs en faveur du jeune Théodorik. Guillaume, Conquérant d'Angleterre, ſon beau frere, lui envoya des auxiliaires & des Vaiſſeaux. Théodorik étant entré avec une flotte conſidérable par l'embouchure de la Meuſe diſſipe les bâtimens trajectins qui voulurent lui boucher le paſſage;

Reſtoration de Théodorik V.

Gerlak Comte de Zutphen périt dans le Combat. On débarque enſuite, on s'avançe vers la fortereſſe, dont l'avant-fort fut emporté du premier aſſaut. On lance contre les murailles des pierres énormes qui les ébranlent & les font crouler. Les Flamands, alors Archers habiles, perçent à coups de traits tous les aſſiegés qui oſent ſe montrer ſur les parapets. Le ſiège dura ſeize jours. L'Evêque Conrad, ne pouvant arrêter l'incendie que des fléches embraſées avaient porté dans la fortereſſe, fut contraint de capituler. A cette époque Théodorik ſe vit libre poſſeſſeur des états de ſon pere après une minorité des plus orageuſes.

Changemens en Friſe.

Le Friſe orientale avait auſſi éprouvé des révolutions. Egbert, s'étant ligué avec les Saxons contre l'Empereur, avait été vaincu, & dépouillé des Comtés d'Ooſtergouw, de Weſtergouw, d'Islegouw & de Staveren qu'il poſſédait. Conrad qui, ſemblable à tous les autres Evêques d'Utrecht, portait un œil d'attention & de convoitiſe ſur ce païs, s'en était fait peu-à-peu tranſporter la propriété. Egbert ſe réconcilia enſuite, fut rétabli dans les mêmes poſſeſſions, ſe révolta une ſeconde fois, fut tué en trahiſon, & l'Evêque Conrad obtint une ſeconde ceſſion ſur laquelle portent tous les droits

1089.

FLORENT II.

SURNOMMÉ LE GRAS.

L'Accès des croiſades enflamma alors les eſprits de tous les chrétiens occidentaux. Cette fureur pieuſe dont le germe né des pélérinages avait mûri peu-à-peu par la chaleur que les pélerins mettaient dans leurs plaintes contre les véxations des infidèles, ſe développa tout-à-coup au ſouffle enthouſiaſte du Pontife Urbain II., & ſur-tout à l'éloquence brûlante & fanatique de Pierre l'Ermite, natif de Picardie. A ſon retour de la Paleſtine il courut de ville en ville, de province en province, excitant les Princes & les Peuples à s'armer pour arracher aux Mahométans des lieux conſacrés par l'accompliſſement des plus grands miſtères. On ne ſaurait douter que cette frénéſie épidémique n'ait pénétré dans les Païs-bas. Robert le Friſon, Comte de Flandre avait fait le pélérinage de Jeruſalem, & Alexis Comnene, Empereur de Conſtantinople, avait écrit à Robert, ſon fils & ſon ſucceſſeur, qu'il eut à préparer toutes ſes forces

Les croiſades.

Ub. Em. Rer. Frisan. 1099. *Reigerb. Chron. Zeel.* 32.

pour secourir les chrétiens Orientaux, & pour arracher le St. Sépulchre aux infidèles. D'anciennes chroniques citent entre les croisés plusieurs Seigneurs Zélandais & Frisons. *Un écrivain du 15e siècle rapporte aussi, d'après le bruit commun, le nom de plusieurs nobles Hollandais. Enfants, Vieillards, Laboureurs, Artisans se croisèrent en foule, les pauvres pour échapper à leurs créanciers, car on ne pouvait les inquiéter pour cause de dette, plusieurs Nobles entrainés par l'espoir de former de riches établissemens en Orient, un grand nombre par l'envie de se signaler, & tous en général pour expier leurs crimes par une expédition très-conforme à l'esprit belliqueux du siècle, & pour aller, en cas de mort, droit au ciel, dont une indulgence pléniere ouvrait la porte à tous ceux qui périssaient dans cette sainte expédition.

**Joan. a Leid.* 15. 9.

Résultats des croisades.

En gémissant sur la dépopulation que ces guerres extravagantes causèrent en Europe, on ne saurait se dissimuler qu'elles n'aient eu une influence très avantageuse au gouvernement civil & à l'état de propriété. Les haines privées, les vengeances héréditaires, naturelles à tous les peuples sauvages, étaient atroces chez les Frisons. Dans leur loi point de composition,

comme dans celles des autres peuples barbares, pour réprimer ou éluder la vengeance cruelle que toutes les familles pouvaient exercer, quand elles ſe croyaient léſées. Celui dont on voulait ſe vanger, avait ſeulement droit de n'être pas égorgé dans ſa maiſon, ou lorſqu'il allait & revenait de l'égliſe & du tribunal. Le Comte Egbert mit, comme nous le dirons ci-après, quelque reſtriction aux duels, aux aſſaſſinats légals. A la prédication des croiſades, il fut défendu de porter des mains violentes ſur quiconque arborerait la croix. Un ſerf, aſſez hardi pour ſuivre ces téméraires émigrations recouvrait ſa liberté. De-là pluſieurs terres furent donnés à cultiver à des hommes libres qui réclamaient un juſte ſalaire, & en cas de refus, la déciſion des loix. Pendant que les nobles vendaient à bas prix leurs héritages, les plus induſtrieux d'entre le peuple, qui reſterent dans le païs, acquirent de vaſtes poſſeſſions; pluſieurs même obtinrent l'annobliſſement en achetant les fiefs, les châteaux, les Seigneuries des Nobles qui allerent en grande partie enſevelir leur nom dans les déſerts de l'Aſie. La plupart des villes floriſſantes autrefois par leur commerce avaient été détruites par les Normands ou par les inondations,

Leg. Fr. 2. Ad. 1.

mais dès qu'on entreprit de ſe rendre par mer dans la terre Ste, la navigation ſortit du néant, les places, dont la ſituation était commode pour faire des armemens, ſe remplirent d'habitans. Le crédit des villes s'augmenta avec leur population & leurs richeſſes; nous les verrons bientôt obtenir des privileges, introduire le gouvernement municipal. C'eſt-là l'époque de la renaiſſance du commerce, dont les progrès ſucceſſifs ont peu-à-peu chaſſé la barbarie, épuré la juriſprudence, ramené l'égalité, établi la liberté, dont on ne ſaurait trop répéter le doux nom, parce qu'elle eſt encore une chimere pour bien des eſprits accoutumés à l'eſclavage, comme les compagnons d'Uliſſe à leur métamorphoſe.

On fait remonter au tems des Croiſades l'uſage des armoiries. On prétend que ces fiers Paladins ne pouvant ſe diſtinguer les uns des autres, parce que chacun était également couvert de fer, imaginerent de placer ces ſimboles caractériſtiques ſur leur cotte d'armes. De ces guerres nâquirent auſſi les ordres Hoſpitaliers, Templiers, Teutoniques. On ſait les ſuites de ces expéditions. Jéruſalem fut d'abord emportée d'aſſaut en 1099. Le titre de Roi fut donné à Godefroy de Bouillon & à ceux qui gouvernerent après lui.

Mais

Mais cette petite conquête ne subsista que quatre vingt ans après avoir couté des millions d'habitans à l'Europe.

On ne voit pas que le torrent de la premiere croisade ait entrainé aucun des grands feudataires de nos Provinces. Chacun d'eux resta paisiblement dans ses Etats. Othon de Nassau qui le premier porta le nom de Comte de Gueldre acheta la Véluwe de Godefroy de Bouillon à qui un Evêque d'Utrecht l'avait cédée. Florent, Comte de Hollande n'etait pas moins jaloux d'entretenir la paix. Il affermit encore sa puissance en épousant une princesse de Saxe. C'était la quatrième alliance contractée entre ces deux maisons. Elle avait sa source dans les intérêts semblables de l'une & l'autre famille. Elles se prétaient par ces unions une force commune, qui les mettait en état de rompre les mesures de l'Empereur disposé souvent à détruire leur puissance. On ne voit jamais Florent perdre ses intérêts de vue. Les conjonctures ayant changé, on le trouve réuni à l'Empereur Henri V., pour détrôner le successeur de Robert le Frison. L'expédition ne réussit pas; l'Empereur fit un traité avec le Comte de Flandre, il y en a qui pensent que les Iles de Zéelande à

Othon de Nassau I. Comte de Gueldre.

1094.

Mariage de Florent.

Zéelande.

l'Oueſt de l'Eſcaut furent alors cédées à Florent : on voit en effet, environ ſoixante ans après, les Comtes de Hollande en jouir comme par ſucceſſion ſous la mouvance de la Flandre.

L'Héréſiarque Tanchelyn.

A peu-près dans le même tems un Laïque nommé Tanchelyn ſe mit à courir les Païs-bas, dogmatiſant à Anvers, à Bruges, dans l'évêché d'Utrecht, & ſur-tout en Zéelande. Somptueuſement vêtu, les cheveux treſſés, eſcorté de trois mille ſatellites prêts à maſſacrer quiconque eut ôſé le contredire, il ſe fit une multitude de proſélites qui le ſuivaient par-tout & buvaient déjà l'eau dans laquelle cet étrange Saint s'était baigné. Auſſi la doctrine qu'il leur annonçait flattait-elle la haine, que dans tous les tems, les peuples ignorans ou éclairés ont conſtamment nourrie contre les gens d'égliſe devenus riches, puiſſans & par conſéquent corrompus. Il attaquait l'utilité de la communion, la ſolvabilité des dîmes, le caractère des Evêques & des Prêtres. Les Eccléſiaſtiques tremblaient déjà. Quand ils auraient ſû la controverſe, il n'y avait pas moyen de l'employer contre un fanatique ainſi accompagné. L'attentat d'un prêtre ſauva tous les autres. Il aſſomma le Novateur qui s'était un peu écarté de ſa troupe. On ſent bien

que le portrait que les Moines nous ont tracé de cet enthouſiaſte, ne doit pas être flatté. Peut-on croire, que les maris & les meres l'aient prié d'abuſer en leur préſence de leurs femmes & de leurs filles? Il eſt vrai que le fanatiſme & la crédulité peuvent aveugler étrangement les eſprits, mais ſur un article ſi délicat eſt-il dans l'eſprit humain de devenir tout d'un coup ſuperſtitieux de cette force là?

Florent arrêta avant de mourir l'avidité des moines d'Egmond. Il leur ôta un droit ſur les enterremens qu'ils faiſaient payer aux Bourgeois d'Alkmaar, mais il leur confirma l'uſage de lever la dîme ſur les fruits & ſur le bêtail. L'original de ce privilège eſt encore ſubſiſtant; on n'en connait point de plus ancien relativement aux villes de Hollande ou de Weſtfriſe.

Le Friſon Galama.

On trouve dans Florent un Prince conſtamment appliqué à étendre ſes prérogatives; il n'eſt pas étonnant que ce plan ait allarmé les Nobles du païs. On raconte, car nous ne garantiſſons pas l'anecdote, que Florent ayant fait tuer à la chaſſe trois levriers appartenans à un Seigneur Friſon nommé Galama, celui-ci tranſporté de colere s'écria: ſi je ne ſuis vangé qu'on ne m'apelle plus *Friſon libre*. Il cherche & rencontre peu de tems après

ſon illuſtre aggreſſeur. Il fond ſur lui l'épée à la main & le bleſſe au bras. Les piqueurs du Comte étant arrivés dans le même inſtant, tomberent ſur ce furieux; & le firent expirer percé de mille coups.

Ce n'était pas le faible de Florent d'être déſintéreſſé. Voici ce que Rodolphe Abbé de St. Trudon qui l'avait
1108. pris pour arbitre contre l'Evêque d'Utrecht, uſurpateur de l'Egliſe d'Alburg, écrit touchant les dépenſes que cette affaire lui a coutées. „ Il m'a fallu, dit-il, des châines d'or pour arracher de Hollande notre peſant & maſſif Avoué, & un marteau d'or pour amollir l'inflexible dureté du Prélat."

THÉODORIK VI.

THéodorik était l'aîné de trois freres. Il ſuccèda cependant bien jeune à ſon pere, & ſa minorité eut été auſſi orageuſe que celle de ſon ayeul ſans la fermeté de Petronelle ſa mere qui devenue régente ſût tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement. Elle ne craignit pas de braver l'Empereur Henri V. qui eut beaucoup de peine à lui faire reconnaître la mouvance de l'Empire. 1121. 1123. 1124.

Conrad II. avait en faveur des habitans de Staveren confirmé l'abolition du combat judiciaire faite par le Comte Egbert. Suivant le diplôme donné en 1118, on ſe contentera de partager la compenſation pécuniaire que doit payer un homicide. Quant à la coutume de briſer & de brûler les maiſons, on ne peut l'éxercer que contre celui qui a commis un *Morth*, c'eſt-à-dire, maſſacré ſon maître ou bien un ôtage, ou caché le corps d'un homme après l'avoir tué. On aura ſoin d'épargner les parens du coupable. L'Archevêque de Cologne lance les anathêmes ſpirituels contre les infracteurs & les prive de l'azile des égliſes.

Loi donnée à la ville de Staveren. *Frieſl. Chart. B.* *Leg. Friſ.* 20.

Les anciennes chroniques représentent Staveren comme une ville extrêmement peuplée & floriſſante par ſon commerce. Cette Charte paraît détruire cette peinture imaginaire. Dans une grande ville, aurait-on permis ſi facilement de mettre le feu aux maiſons?

Emeute à Utrecht.

1123.

Le même Empereur étant, en 1123, venu à Utrecht, il s'éleva une emeute entre les Habitans & les Officiers de la cour. Il y a toute apparence que les courtiſans qui ont été, dans tous les tems, auſſi fiers avec le peuple que rampans avec leur maître, furent les aggreſſeurs. On paſſa des inſultes aux outrages; il y eut un combat, du ſang répandu; pluſieurs Bourgeois furent tués. L'Evêque Gondebald, ſoupçonné d'avoir eu part à la ſédition, fut enlevé & paya une forte amende.

Heda 150.

1125. *Ib.* 148.

L'Empereur prenait, comme ſes prédéceſſeurs & ſes ſucceſſeurs le titre de chanoine du chapitre de St. Martin. Il entretenait deux prêtres pour dire l'office à ſa place. Il mourut à Utrecht en 1125 & ſes entrailles furent dépoſées dans le chœur de St. Martin. L'Evêque Gondebald ne lui ſurvécut que trois ans; c'eſt le premier à qui le pape ait permis de porter la mitre.

l'Ooſtergo & le Weſtergo donnés au

L'élevation de Lothaire II. Duc de Saxe, oncle du Comte Théodorik fut avantageuſe aux Hollandais. Alors

ceſſerent les longues inimitiés, que depuis plus d'un ſiècle, on avait remarqué entre nos Comtes & les Empereurs. L'Evêque d'Utrecht fut celui qui y perdit le plus. Les Comtés d'Ooſtergo & de Weſtergo lui furent ôtés & transferés aux Comtes de Hollande: préférence vaine & précaire! S'il eſt vrai, comme on n'en peut douter, que les uns & les autres furent rarement en état de faire valoir ces faciles conceſſions. Comte de Hollande.

Le meurtre de Charles le Bon, Comte de Flandre, mort ſans poſtérité, excita l'ambition de pluſieurs prétendans. Le Comte de Hollande allégua pour ſes titres l'Alliance de Robert le Friſon avec Gertrude. Pour donner du poid & quelque couleur à des raiſons ſi faibles, Petronelle répandit l'or à pleines mains. Mais lorſque les Flamands eurent l'argent de leurs ſuffrages, Louis le Gros Roi de France adjugea, en qualité de Suzerain, ce Comté à Guillaume Cliton, fils d'une ſœur du dernier Comte. Ambition de Petronelle. 1127.

Théodorik devenu Majeur ne manqua pas d'ennemis. Florent ſon frere ſurnommé le *Noir*, avait ces qualités brillantes, ces manieres populaires qui ſubjuguent les Grands & la multitude. La jalouſie entre les deux freres s'était manifeſtée de bonne heure, & leurs querelles avaient ſouvent éclaté Florent dit le Noir frere du Comte.

en présence de leur mere. Ce fut dans ces conjonctures que les Westfrisons se révolterent, incités soit par les Trajectins, soit par les Frisons Orientaux, soit enfin par Florent très-disposé à se former une puissance aux dépends de celle de son frere.

Expédition en Westfrise.

La Westfrise n'était, comme nous l'avons déjà remarqué, accessible que dans les sécheresses de l'été & les glaces de l'hiver. Celui de 1132, fut extrêmement rude. Les chemins étaient pris, la glace très épaisse & assez forte pour porter une armée. Le Comte Théodorik entra alors dans le païs. Les Habitans trop faibles pour lui résister se réfugierent dans les marais, abandonnerent leurs maisons, leurs hameaux, leurs villages. Les Hollandais, après avoir fait le dégat dans la campagne, retournerent à Alkmaar, enlevant un butin considérable en habits, vaches, chevaux, prisonniers.

1132.

Les Westfrisons animés par le désespoir inviterent Florent à se mettre à leur tête. Sous ses ordres ils vinrent ravager les terres des Hollandais. Ces hostilités, qui n'aboutissaient qu'à des barbaries & à des représailles affreuses de part & d'autre, durerent assez long-tems. Alkmaar fut surprise & pillée, l'église & le marché réduits en cendres. Enfin les Kennemers, irrités des exac-

tions, dont ils étaient accablés par les Comtes, se joignirent aux Westfrisons. Ils reconnurent Florent pour leur Seigneur, ils brulerent les châteaux & les maisons de plaisance que les Comtes avaient dans le Kennemerland, & surtout à Haarlem.

Coutume singuliere des Westfrisons.

C'était la coutume des Westfrisons de finir leurs expéditions avec le soleil couchant. On les voyait à la tombée de la nuit se retirer précipitamment dans leurs maisons. Après avoir reposé tranquillement à côté de leurs femmes, ils recommençaient leurs courses dès que le soleil lançait ses premiers rayons. C'étaient de vrais sauvages. Les Kennemers qui n'étaient pas si prévoyans furent un jour surpris après la retraite nocturne de leurs confédérés & attaqués si brusquement par le Comte Théodorik qu'ils furent obligés de rentrer sous ses loix.

Anal. Mat. 2. 450.

Fin de la guerre.

Cette alternative continuelle d'incursions & de brigandage ayant duré deux ans, l'Empereur affligé de voir ses neveux s'entre-détruire interposa son autorité. Les deux freres promirent d'oublier le passé & chacun conserva les terres dont-il était en possession.

Mort de Florent le noir.

Florent ne gouverna pas long-tems la Westfrise. L'amour & l'ambition causerent sa perte. Il voulut épouser

tions; s'ils se fussent entendus, c'en était fait de l'autorité impériale. C'est ainsi qu'on voit Conrad III. casser de nouveau la donation de son prédécesseur aux Comtes de Hollande & restituer aux Evêques d'Utrecht leurs anciens droits sur l'Oostergo & le Westergo. 1138.

Cette Donation fut sans doute l'origine des hostilités que les Hollandais commencerent contre les Trajectins. Théodorik engagea Othon, Comte de Benthem son beau frere à tenter la premiere incursion dans la Drente.

Ce Comté avait été depuis 945, gouverné successivement par Everard, Baldrik, Temmo. Les Empereurs Othon I., Henri II., Conrad II., permirent aux Evêques d'y chasser. Henri III. leur céda plusieurs terres dans le païs. Ils obtinrent enfin, en 1046, une donation formelle de tout le Comté après la mort du Duc Gozelin. On les voit dès-lors y éxercer leur autorité, venir à Groningue qui en faisait alors partie, y rendre justice & nommer des Avoués pour gouverner à leur place. Les Groningois supporterent impatiemment ce joug sacerdotal; en 1138 ils profiterent de l'absence de l'Evêque Herbert, alors à Rome & fortifierent l'église de St. Walburg. Herbert étant de retour, les attaqua, les vainquit, & leur fit jurer que dé- Le Comté de Drente.

ſormais ils n'érigeraient plus les égliſes en citadelles, que, ſans ſa permiſſion, ils ne bâtiraient pour la défenſe de leur ville, ni tours, ni murailles, ni portes. Herbert donna enſuite le Burgraviat de Groningue & la chatellenie de Coeverden à Lefford & à Ludolf ſes neveux.

Utrecht aſſiégée & délivrée par les menaces de l'excommunication.

Les Groningois étaient reprimés, mais non pas domptés. C'eſt dans ces conjonctures que, pour les faire ſoulever, Othon entra dans la Drente avec des troupes. Mais s'étant laiſſé battre & prendre priſonnier, Théodorik vint pour le délivrer mettre le ſiège devant Utrecht. Il était déjà prêt à donner un aſſaut général, lorſque l'Evêque, voyant qu'il n'y avait pas moyen de conjurer l'orage par les armes temporelles, fit ſa ſortie en Pontife. Revêtu de ſes ornemens épiſcopaux, accompagné de tout ſon clergé, il paraît hors des portes un livre à la main, prêt à fulminer les anathêmes eccléſiaſtiques contre ſes ennemis. A ce ſpectacle imprévu, à cet appareil impoſteur, élancé déjà pour eſcalader la muraille, le ſoldat s'arrête pâliſſant d'effroi. Croyant voir les foudres céleſtes ſuſpendus ſur ſa tête, Théodorik tombe aux pieds de celui qu'il en croit dépoſitaire. Il jette à bas ſa cuiraſſe & ſon bouclier, il ſe ſoumet à demander pardon tête

& pieds nuds. Toutes les chroniques atteſtent cette avanture en ajoutant que le Prélat releva le Comte, lui donna le baiſer de paix, lui rendit ſon beau frere & que dépuis cette époque la réconcilation fut parfaite entre les deux parties. Cette anecdote, quoiqu'en diſe M. Huidecoper, n'a rien d'invraiſemblable. Elle eſt très analogue à l'eſprit du ſiècle. Elle montre de quel épais bandeau l'empire de l'opinion peut couvrir les yeux des peuples & des Souverains. Les ſuites de l'excommunication étaient alors terribles quant aux effets civils. Un excommunié n'était plus qu'un monſtre aux yeux de la populace ſuperſtitieuſe. On pouvait le tuer inpunément, on évitait ſa compagnie comme celle d'un peſtiféré, on faiſait paſſer par le feu tous les reſtes de ſa table.

Emigration.

On eſt au contraire ſurpris de voir dans ce ſiècle un peuple nommé Obrodite, chaſſé des environs de l'Elbe par le Duc de Saxe & le Maigrave de Brandebourg. On dit que parmi les nouveaux Colons appellés pour repeupler le païs, il en vint des Provinces de Friſe, d'Utrecht & de Hollande.

Théodorik ſe croiſe.

Théodorik ſe laiſſa entrainer à la manie des croiſades. Ayant paſſé par Rome, il obtint du Pape Innocent II., un bref qui affranchiſſait 1139.

les Abbaïes d'Egmond, & de Rhynsburg de la juriſdiction ſpirituelle de l'Evêque d'Utrecht, & les ſoumettait immédiatement au S. Siège, ſous une redevance annuelle de quatre Schellings, monnoïe de Friſe. Ainſi le Pape augmentait ſon autorité aux dépens de celle de l'Ordinaire. Rhynsburg était un couvent de filles fondé par la Comteſſe Petronelle. Les *Nonnes noires*, c'était leur nom, avaient une grande célébrité, car elles devaient ſavoir *lire* & *chanter :* mérite alors peu commun.

Inſtallation violente de Herman de Horne.

L'Empereur Conrad avait, en 1145, abandonné aux Chanoines des deux Chapitres d'Utrecht le droit excluſif, & abſolu de ſe choiſir leur Prélat: leur élection n'étant, avant cette époque, valable que par la confirmation de l'Empereur. Les cabales n'en devinrent que plus nombreuſes, les brigues plus animées, les tracaſſeries plus funeſtes. Herbert étant mort en 1150, les Princes voiſins, HENRI Comte de Gueldre, les Comtes de Hollande & de Clèves voulurent faire tomber l'élection ſur Herman de Hoorne, Prévôt de St. Jérome à Cologne; ils engagerent même l'Empereur à l'inveſtir des droits régaliens. Mais les Habitans d'Utrecht & de Déventer avaient voués leurs cœurs & leurs ſuffrages à Frédéric fils du Comte Adolf. Le peuple devient

1150.

Otto Friſ. Geſt. Fred. l. 62. & ſeq.

UTRECHT.

aiſément enthouſiaſte. Celui d'Utrecht chaſſa Herman de la ville, inſtalla Fréderic avec la pompe la plus ſuperbe. L'affaire fut portée au tribunal de l'Empereur, alors à Nimègue. Les Trajectins condamnés interjetterent appel devant le Pape. Mais le Comte de Hollande étant entré à main armée dans Utrecht, fit, par le moyen de la nobleſſe qui ſoutenait le même parti, placer Herman ſur le ſiège Epiſcopal. Fréderic I., devenu Empereur après la mort de Conrad, avait ſans doute beſoin d'argent, lorſqu'il imagina de taxer les Trajectins de rébellion envers ſon prédéceſſeur & les condamna à une amende pécuniaire. Il paraît cependant que cette rébellion était fondée, puiſque Herman de Hoorne, n'ayant déployé dans le gouvernement qu'une âme lâche & puſillanime, ſe vit bientôt expoſé au mépris de ſes ſujets forcés. Son incapacité plongea tout l'Evêché dans les troubles de l'anarchie. Tant il eſt dangereux de donner à une nation un maître qu'elle déſavoue! tant il eſt vrai, que, quand il s'agit d'élire ſon Souverain, le peuple eſt toujours le meilleur juge! *Heda* 169.

On vit les Friſons de Dregte profiter de la confuſion où ces diſcordes avaient plongés les Païs-bas. On les Courſes des Friſons de Dregte.

vit, ſuivant l'ancienne coutume des Barbares, leurs ancêtres, déſoler les
1155. terres de leurs voiſins. Le Kennemerland fut le théâtre de leurs ravages, juſqu'à ce que les Habitans de Haarlem, & des environs d'Osdorp, ayant tombé ſur eux, en coucherent, dit-on, neuf cens ſur la place & diſſiperent le reſte.

FLORENT III.

THÉODORIK VI. avait souvent figurée dans les diètes parmi les Princes de l'Empire. Florent III. celui de ses trois fils qui lui succèda parût aussi de même que l'Evêque d'Utrecht, l'un & l'autre sous la qualité de Prince de l'Empire à une diète tenue, en 1158, à Rocaille en Italie. On remarque encore la signature de Florent, avec le titre de *Comte de Hollande* dans le traité de paix conclu avec le Roi de Sicile, en 1177. Florent avait gagné la confiance de l'Empereur Fréderic; mais, de toutes les marques d'affection qu'il en reçut, nulle ne lui attira plus d'ennemis, que la permission d'établir un péage à *Geervliet* sur la Meuse. On doit observer que la licence impériale pour l'érection des péages avait été jugée nécessaire dans le troisième concile de Latran.

1157. *Schan. Vind. l. 2. 115. Gold. Coms. Imp. 3. 334.* — *Ib. 358. & 359.* — 1158. — 1177.

Geervliet était situé dans le territoire de Putten, & séparé par un bras de mer du païs de Voorne. Ce même passage divisait aussi la Hollande d'avec la Zéelande; ainsi le païs de Voorne était régardé comme une ju- Péage de Geervliet.

Les Flamands alarmés & Vainqueurs.

riſdiction particuliere ou faiſant partie de la Zéelande. *Pelgrim* frere de Florent III. en était alors Seigneur avec le titre de *Burgrave de Zéelande*. On ne voit cependant pas que la douane de Geervliet ait été ſous ſa dépendance. Ce nouveau péage incommodait d'autant plus les Flamands, que leur commerce croiſſait tous les jours, & qu'en ſe rendant par ce parage en Hollande, ils évitaient la douane de Dordrecht. Il paraît que les Hollandais commençaient auſſi à avoir quelques forces navales; une concurrence jalouſe devait les animer contre leurs voiſins, & l'on obſerve que leurs armateurs infeſtaient déjà l'Océan & avaient cauſé des pertes conſidérables au commerce des Flamands. Philippe, Régent de Flandre en l'abſence de Théodorik d'Alſace, ſon pere, fit équipper une flotte militaire pour donner la chaſſe aux vaiſſeaux Hollandais. Il marche en même tems en perſonne avec une armée de terre dans le païs de Waas, poſſédé alors par les Hollandais, il chaſſe le gouverneur, & après avoir couru librement tout le païs, il en ramene un butin immenſe & un grand nombre de priſonniers. Il conquit encore le Comté d'Aloſt ſur les Hollandais. On ajoute même qu'une ſentence des Barons déclara la Zélan-

Oudeg. Chr. Flandr. 76. 131.

Chron. Fland. 1. 24. 197. *Oudeg.* c. 53.

de Hollandaiſe confiſquée au profit du Suzerain, le Comte de Flandre.

Florent ſe diſpoſait, ſans doute, à vanger cette invaſion imprévue, il avait déjà fait un accord avec les Friſons de Dregte, & les autres Weſtfriſons, il avait déjà équippé une flotte puiſſante, ſous prétexte d'amener d'Ecoſſe Ada, fille du Roi Henri qu'il épouſa, lorſque d'autres troubles ſurvenus dans le même tems l'appellerent ailleurs. 1161.

Troubles de Groningue.

Nous avons vu l'Evêque Héribert donner à Lefferd, ſon frere, le Burgraviat de Groningue. Lefferd ne laiſſa qu'une fille mariée à un Gentilhomme de Weſtphalie, dont les enfans s'emparerent de la dignité de leur ayeul. Les neveux du défunt la reclamaient comme un fief mâle, & Godefroy de Rhenen, alors Evêque d'Utrecht, prétendait qu'elle devait revenir à ſon Evêché dont elle avait été alienée. Le prélat ne s'en tint pas à des réclamations ſtériles. Les petits fils de Lefferd étant allés implorer le ſecours de HENRI, Comte de Guelдre en lui promettant de le reconnaître pour leur Suzerain, l'Evêque vient aſſiéger & prendre Groningue. Henri vole auſſitôt vers la ville, & la ſerre de ſi près que Godefroy, trop heureux d'échapper par une retraite furtive,

HENRI Comte de GUELDRE s'empare de Groningue.

court ſe jetter entre les bras du Comte de Hollande.

Accommodement.

Florent mit à ſon tour le ſiège devant Groningue, mais elle fut ſi bien défendue que l'Evêque fut contraint de renoncer à ſon projet, moyennant une ſomme de trois cent marcs d'argent par forme d'indemniſation.

Le Comte & l'Evêque s'accordent ſur la Friſe.

Il eſt aſſez probable que Florent avait des vues intereſſées en s'engageant dans cette expédition. On penſe que cette alliance donna occaſion à un traité rélatif au Comté d'Ooſtergo & de Weſtergo.

1165. L'Empereur Fréderic étant venu à Utrecht, en 1165, on fit, ſous ſes auſpices, les conditions ſuivantes. „ Le „ Comte & l'Evêque s'accordaient à ſe „ partager à l'amiable les revenus de la „ Friſe. Ils devaient nommer conjointement un gouverneur, dont l'Empereur confirmerait l'élection: ils de-

Beda 171. „ vaient avoir l'un & l'autre un *Avoué* „ ou commiſſaire. L'Evêque & le Comte en venant aux aſſemblées de May „ ne devaient pas mener à leur ſuite „ plus de 30 perſonnes. Les huit premieres ſemaines appartenaient au „ Comte pour régler les affaires temporelles & les huit dernieres à l'Evêque pour décider ce qui concernait „ le ſpirituel. Le Comte devait avoir „ pour le ſervice du Prélat, des troupes, des munitions, un camp, dans

„ lequel l'Evêque entretiendra sa cha-
„ pelle, son grenier, sa cuisine & où
„ il pourra entrer quand bon lui sem-
„ blera. C'est ainsi que les fonctions
séculieres & ecclésiastiques sont naïve-
ment distinguées". „Si cependant une
„ des parties commet une infraction &
„ qu'après douze semaines d'admoni-
„ tion elle ne l'ait pas réparée, le
„ vice gouverneur ou Comte de Frise
„ assisté de six témoins irréprochables
„ dénoncera le rébelle à l'Empereur."
Cet acte est précieux en ce qu'il dé-
veloppe la forme du gouvernement de
ce tems-là; mais l'histoire nous répré-
sente les Frisons si entêtés de leur li-
berté qu'il n'y a pas d'apparence qu'un
tel accord ait eu des suites.

L'Empereur se porta aussi pour mé- Contesta-
diateur entre l'Evêque d'Utrecht, les tions sur
Comtes de Hollande, de Gueldre & les digues
de Clèves à l'occasion des dommages jugées par
causés par les inondations. L'indé- l'Empe-
pendance que chaque Seigneur affectait reur.
dans son territoire faisait que lorsque l'un
d'eux élevait une digue ou une chaussée *Hoda* 181.
pour garantir ses terres du déborde-
ment des eaux, son voisin ne manquait
pas de leur ouvrir un libre cours. Il
fut ordonné en conséquence: 1°. que
pour faire écouler les eaux qui sub-
mergeaient la Province d'Utrecht, on

creuſerait un canal au milieu des champs de *Noda*, aujourd'hui Neude ſur la frontiere de Gueldre entre le Rhin & le Zuiderzée. 2°. qu'on conſerverait l'ancienne digue de Duurſtede. 3°. qu'on razerait celle que Florent avait élevé dans le Steekſter-polder près de Swammerdam. On peut inférer de cet accord que déjà l'embouchure du Rhin à Katwyk était preſque ou entierement fermée.

Nous ne dirons rien d'une guerre entre la Flandre & la Hollande. Les écrivains Flamands qui en parlent ne manquent pas, dans leur longue narration, de faire battre les Hollandais par leurs compatriotes. La fiction devient encore plus ſérieuſe; à les en croire, le comte Florent eſt fait priſonnier, conduit à Bruges juſqu'à ce qu'ennuyé d'une longue détention, il ſigne enfin les conditions les plus déſavantageuſes & les plus humiliantes, Mr. Huidecoper nous a paru prouver juſqu'à la démonſtration, que ce récit était abſolument apocryphe*. Ceux qui aiment à voir les évenemens diſcutés trouveront encore, ſur ce point d'hiſtoire, des réflexions judicieuſes dans la diſſertation que nous avons déjà citée ſur le lien féodal entre la Flandre & la Zéelande. C'eſt aſſez la recommander, que de faire

*Zie M. Stoke 1. 519. volg.

connaître l'Auteur (*). Ce qui paraît malheureuſement beaucoup plus authentique, ce ſont les hoſtilités atroces que les Weſtfriſons & ceux de Haarlem, exercerent les uns contre les autres. Ces derniers, enflammés par le ſouvenir d'une vieille querelle, ſe liguerent avec les autres Kennemers & tomberent à l'improviſte ſur le village de Schagen, où ils mirent tout à feu & à ſang. Les Weſtfriſons ralliés ne ſe vangerent pas avec moins de barbarie. Ils pillerent & brûlerent Alkmaar, où quatre vingt Bourgeois ſe défendirent juſqu'à ſe faire tous maſſacrer. Le Comte Florent ayant, quelque tems après, marché contre ces furieux, vit périr la fleur de ſa jeune nobleſſe, qui, emportée par une fougue préſomptueuſe juſqu'au cœur du païs, y fut enveloppée & exterminée. Les Habitans des environs d'Alkmaar furent plus heureux. Commandés par quelques nobles, ils arrêterent les continuelles incurſions de

Guerres avec les Weſtfriſons.

1169.

(*) Il eſt bien connu par les ouvrages qu'il a publiés en Hollandais, ſur le Stadhouderat & l'union d'Utrecht. On a été ſurpris, avec raiſon, de voir dans un Ecrivain ſi jeune, l'érudition d'un vieux ſavant, la ſolidité d'un penſeur, la liberté d'un Républicain.

ces vainqueurs ſauvages, il les défirent, ils les firent ſauver dans leurs marais.

Inondations. Un déſaſtre commun ſuſpendit les animoſités & tourna l'attention de tous partis vers un ſeul & triſte objet. Friſon, Hollandais, Trajectin, chacun ne ſongea plus qu'aux ravages cauſés par des inondations violentes & ſucceſſives. La plus terrible arriva dans
1170. l'été brûlant de 1170. L'Océan pénétra bien ayant dans les terres. A Utrecht on pêchait les poiſſons marins du haut des remparts. Toute la Friſe autour de Staveren fut ſubmergée. Les Kennemers perdirent leur bêtail, & eurent à peine le tems de ſauver leurs perſonnes ſur le toît de leurs maiſons, où le beſoin les aurait fait périr, ſans les ſecours généreux des Habitans de Diemen, qui les allérent chercher dans des barques. Qu'il eſt doux au milieu des barbaries & des calamités qui occupent ſans ceſſe notre récit de pouvoir raconter une belle action! Si un trait ſi touchant ne décèlait quelquefois le cœur humain, on croirait que nous ne faiſons que l'hiſtoire d'un peuple de tigres.

Godefroy de Rhenen mourut avec la réputation d'un Prélat hardi & in-
Meda 175. trépide. Il ſe vantait de ne craindre aucun danger & de ne pas rougir de

combattre pour les intérêts de son église ; il s'y croyait même tenu. Il fit bâtir quatre châteaux sur la frontiere, *Horst* dans la Véluwe contre les Gueldrois, *Vollenhoven* dans l'Overyssel contre les Frisons, *Montfort* contre les Hollandais & *Woerden* contre Egbert Seigneur d'Amstel. Celui-ci eut, à l'occasion des dîmes, les contestations les plus vives avec l'Evêque ; il fut même obligé d'abandonner à *St. Martin*, c'est-à-dire, au métropolitain, la moitié de ses prétentions, & de lui prêter hommage. Amsterdam n'éxistait pas encore : il paraît qu'on donnait le nom d'Amstel à la Seigneurie d'Egbert, sans qu'on sâche s'il y avait un château ou un village de ce nom.

Démêlé de l'Evêque avec le Sr. d'Amstel.

Baudouin de Hollande, frere du Comte Florent fut élevé sur le siège d'Utrecht en 1178. La proximité du sang entre l'un & l'autre Souverain cimenta la paix des deux peuples. Réunis par les liens de la nature, mais dévorés par les accès de l'ambition, le Comte & l'Evêque songerent à tirer parti de la force mutuelle qu'ils se prêtaient. Ils firent une incursion en Frise où ils furent battus & repoussés. Quelque tems après Florent entra avec une forte armée en Westfrise & y brûla deux villages, *Winkel* & *Nieuwdorp*.

Baudouin de Hollande Evêque d'Utrecht.

1178.

Expéditions en Frise.

1179.

1182. Les Friſons tomberent, par répréſaille, dans le Kennemerland, mais ils furent taillés en pièces. Florent rentra deux ans après en Friſe &, après avoir conquis les Iles de Téxel & de

1184. Wieringen, il leva ſur les vaincus une amende de quatre milles marcs d'argent: ſomme qui n'eſt pas exorbitante, ſi, ſuivant Mr. Huidecoper* elle ne monte qu'à trois mille de nos florins, mais cependant conſidérable pour le tems & très onéreuſe à des peuples qui venaient d'eſſuyer de ſi funeſtes inondations.

M. Stoke. 1. 529.

LA GUELDRE. Henri de Naſſau avait eu, en 1170, pour ſucceſſeur ſon fils Gerard qui ne gouverna que dix ans laiſſant ſes états à Othon II., ſon frere. On peut dire que c'eſt à cette époque que la Gueldre, déjà devenue puiſſante par la jonction des Comtés de Veluwe & de Zutphen, ſe trouvant alors gouvernée par un Prince auſſi ferme qu'habile & ambitieux, ſortit, comme ſubitement, de l'obſcurité & figura parmi les autres états des Païs-bas. Othon commença par ſe faire aſſurer la jouiſſance entiere d'Emmerik qu'il ne poſſédait auparavant que par moitié avec l'Evêque d'Utrecht. L'Empereur étant enſuite venu à Mayence, Othon lui avança une ſomme conſidérable & acheta, pour ainſi dire, le commandement du

Pontan. Otho II.

château & une partie du péage de Nimègue qui lui furent conférés, après qu'il eut fait hommage à l'Empire. La poſſeſſion de la Véluwe paraiſſait pourtant chancellante & précaire. Nous avons dit comment ce Comté fut vendu à titre de féodalité par le Duc de Brabant ou plutôt de la Baſſe-Lorraine à Henri Comte de Gueldre. Quelle étrange inſtitution que ce gouvernement féodal! Les Ducs de Brabant étaient obligés de rapporter à l'égliſe d'Utrecht l'hommage d'un fief qu'ils avaient cedé à un autre ſous la même condition, & le Duc Henri ayant, en 1178, du tems que Gerard II. gouvernait la Gueldre, négligé ces formalités, l'Evêque Baudouin déclara la Véluwe confiſquée & l'envahit à force ouverte. Pour ſe vanger, Gerard mit auſſitôt le ſiège devant Déventer, ville* donnée en partie à l'Evêché par le Roi Zwentibold en 890, & entierement par l'Empereur Henri III. en 1046. Les hoſtilités ne furent ſuſpendues que par l'entremiſe de l'Empereur Fréderic. Après la mort de Gerard elles recommencerent avec plus de fureur ſous Othon II. L'Evêque fit une nouvelle irruption dans la Véluwe; il ſe livra un combat ſanglant entre les Gueldrois & les Trajectins. 1186.
En 1187, ſoutenu par les Comtes de

* *Heda 63. 123.*

Hollande & de Clèves, l'Evêque tenta
1187. une nouvelle invaſion dans les Comtés de Véluwe & de Zutphen, y brûla pluſieurs villages & en tira un butin conſidérable qu'il fit tranſporter à Déventer. Othon raſſemble auſſitôt ſes alliés, prend à ſa ſolde trois mille ſoldats & vient aſſiéger la ville où étaient renfermées les dépouilles de ſes ſujets. L'affaire fut enfin portée au tribunal de l'Empereur. Othon reſta par proviſion poſſeſſeur de la Véluwe. Le procès ne fut decidé qu'en 1191, ſous le règne de Henri VI., qui adjugea la poſſeſſion de la Véluwe au Comte de Gueldre & la mouvance à l'égliſe d'Utrecht, ſans préjudice des droits des Ducs de Brabant puis qu'Othon ſe qualifie, dans deux lettres poſtérieures, Vaſſal du Duc.*

**Mir. don. Belg. 2. 84.*

Les Comtes de Gueldre & de Hollande partirent à la ſuite de l'Empereur Fréderic pour la Paleſtine. Cette croiſade fut prêchée à la nouvelle de la priſe de Jéruſalem par le fameux Saladin, Sultan d'Egypte. L'exemple de nos deux Comtes entraina ſans doute un grand nombre d'habitans des Païs-bas dans cette expédition inſenſée. L'armée compoſée de 15000 croiſés traverſa l'Helleſpont, battit deux fois les Grecs qui lui refuſaient le paſſage, deux fois le Sultan d'Iconium. Fré-

Le Comte de Hollande va périr en Aſie.

1189.

déric marchait déjà vers la ville Ste., prêt de l'enlever aux infidelles lorſqu'il périt, pour s'être baigné tout en Sueur dans un fleuve qu'on croit être le Cydnus. Le Comte Florent lui ſurvécut peu; une maladie violente l'emporta en peu de jours & ſon corps fut enterré à Antioche à côté du tombeau des Empereurs. L'armée, attaquée par les fatigues, la diſette & les maladies, ſe trouva réduite à ſept à huit mille combattans. Nous verrons bientot que le Comte de Gueldre eut le bonheur d'en revenir.

THÉODORIK VII.

Théodorik tente en vain de secouer la féodalité de la Flandre.

CEtte croisade fut fatale à bien des Princes. Philippe, Comte de Flandre y périt aussi, & comme il ne laissait point d'enfans, sa mort donna lieu à des brigues tumultueuses en Flandre. Théodorik, fils & successeur de Florent, Comte de Hollande, crut l'occasion favorable pour secouer la suzeraineté de la Flandre, quant aux Iles situées à l'Est de l'Escaut. Il vint trouver l'Empereur Henri VI. & lui offrit de les tenir de lui seul. L'Empereur prévenu refusa, & Florent fut obligé de prêter l'hommage accoutumé à Baudouin, beau-frere & successeur de Philippe.

1191.

Guerres entre les deux freres : & avec les Flamands.

Guillaume, frere du Comte de Hollande avait accompagné la malheureuse croisade, dont son pere avait été la victime. A son retour il se brouilla avec son frere, & alla porter son mécontentement chez les Frisons de Dregte toujours devoués aux ennemis des Comtes. Les hostilités commencerent bientôt & Théodorik avait déjà mis sur pied une armée destinée contre ses aggresseurs, lors qu'il apprit que

l'Ile de Walcheren était envahie par les Flamands, outrés ſans doute des éxactions rigoureuſes dont-on accablait leur commerce à la douane de Geervliet, en leur faiſant payer quelquefois juſqu'à dix au lieu de cinq pour cent. Théodorik ne balança pas; il ſe tourne auſſitôt contre les ennemis les plus redoutables, après avoir laiſſé à Aleide, ſon épouſe un détachement pour réprimer les Weſtfriſons. La Comteſſe joignait à l'art de perſuader, un courage héroïque. Et ce qui ſurprend encore plus dans une perſonne de ſon ſexe, c'eſt que, parmi un peuple fanatique & ſuperſtitieux, elle montra qu'une âme forte peut s'élever au-deſſus de ſon ſiècle & pouſſer juſqu'à la témérité le mépris des préjugés. Etant venue camper à Egmond elle laiſſa ſes troupes vivre à diſcrétion ſur les terres des Religieux. Le Moine Meerhout, témoin oculaire fait un triſte détail de cet évenement. Les proviſions du monaſtere furent, dit-il, depuis le 10 d'Août juſqu'au 12 Octobre, dévorées, gaſpillées par une ſoldateſque avide & licentieuſe. La Comteſſe, ſous prétexte de rendre viſite à St. Adalbert, vint ſe cantonner dans le couvent même, où pendant onze jours elle cauſa non-ſeulement un tort irréparable par ſes dépenſes & ſes éxac- *Mat. Anal.* 2. 431.

tions, mais encore un ſcandale horrible par l'atteinte qu'elle donna à la diſcipline monacale. Des ſolitaires, voués au célibat des déſirs même, étaient troublés dans leurs exercices & obligés de ſouffrir la vüe des Dames de la cour & des ſuivantes de la Comteſſe qui allaient & revenaient ſans ſe gêner dans tous les appartemens de cet azile ſacré. L'hiſtorien ne doute pas que cette conduite n'ait provoquée la colere du ſaint, dont on avait ainſi outragé les ſerviteurs. Elle n'éclata cependant pas dans l'expédition pour laquelle on était en marche. Auſſi appliquée que politique la Comteſſe ſut s'attacher & gagner, ſous main, la plupart des Weſtfriſons. Elle marche enſuite contre ſon beau-frere qui, abandonné par ſes troupes fut trop heureux de ſe ſauver dans les marécages.

1195.

Les Weſtfriſons vaincus par Adelaïde.

Les Flamands par Théodorik.

Théodorik n'acquit pas moins de gloire en Zélande. Il battit les Flamands & les chaſſa de Walcheren. Les deux époux ſe réjoignent couverts de lauriers. Toute la famille vient les trouver à Egmond pour prendre part à un triomphe ſi glorieux. Les trois oncles du Comte, Baudouin, Evêque d'Utrecht, Théodorik, prévot de l'égliſe du Dôme & Othon, Comte de Benthem travaillerent à rendre la joïe pure & complette en réconciliant

leurs neveux. Guillaume fut mandé à Harlem où tous les parens s'étaient raſſemblés. Il obtint un revenu annuel de trois cens livres à prendre ſur le péage de Geervliet, & la ceſſion des droits ſur l'Ooſtergo & le Weſtergo que les Comtes avaient tant de peine à faire valoir.

Guillaume devient Comte de Friſe.

Guillaume partit auſſitôt pour l'Ooſtfriſe. Théodorik qui connaiſſait le génie turbulent & l'enthouſiaſme des Friſons pour leur liberté avait abandonné facilement des droits qu'il ne croyait pas qu'on pût réaliſer. Il ſe trompait. Les Friſons, conſtamment allarmés contre toute domination étrangère, étaient moins prévenus envers un prince qui n'avait pas d'autres états que les leurs. Regardant d'ailleurs Guillaume comme un ennemi des Comtes de Hollande, & ayant beſoin d'un capitaine pour réſiſter à un voiſin fâcheux, ils reçurent leur nouveau Souverain à bras ouverts. Henri de Kraan, Comte de Kuinder, avait bâti ſur la frontiere un fort où il ſe cantonnait pour fondre ſur la Friſe & qui lui ſervait d'azile quand il était le plus faible. Guillaume en fit conſtruire un autre près d'Ooſterzée, d'où il pouvait faire face à ſon ennemi. Il y eut de tems en tems pluſieurs actions très vives entre les deux partis. Kraan,

ayant enfin perdu cinq cens hommes dans un dernier combat, fut contraint de prendre la fuite & ſon fort fut razé ſur le champ.

Troubles de Drente.

La Drente avait été auſſi déchirée par des troubles ſanglans. Vorenborch chatelain de Koeverden s'étant, par ſa rapacité, attiré la diſgrace de l'Evêque, fut dépoſé, & ſa dignité conferée d'abord à Gizelbert Poſtekyn, Hollandais, puis au Comte de Benthem. Les habitans de Drente excités par le gendre de Vorenborch, coururent aux armes; animés auſſi par l'eſprit de ſédition ceux Groningue maſſacrerent le Bailli qui les gouvernait au nom de l'Evêque. Les revenus épiſcopaux furent ſaiſis & detournés dans la Twente, le village de Koeverden & l'avant fort du chateau réduits en cendre. L'Evêque & ſon frere, Othon de Benthem ne ſe vangerent pas moins cruellement par le dégat qu'ils porterent dans la Drente. Othon Comte de Gueldre ayant alors offert ſa médiation vit les ôtages qu'il conduiſait à l'Evêque ſaiſis. Il y eut entre les Trajectins & ceux de Drente un combat ou plutôt une batterie où l'Evêque vaincu laiſſa trente hommes ſur la place, d'où il n'eſt pas difficile d'inférer que ces guerres n'étaient que des courſes de quelques brigands levés à la hâte. L'Evê-

que tomba enſuite ſur la Véluwe où il mit tout à feu & à ſang. Le Comte de Gueldre ſe vangea en détruiſant pluſieurs forts de l'Overyſſel, & en aſſiégeant Déventer. Les animoſités n'étaient pas encore ſuſpendues lorſque la ſcène changea tout-à-coup & offrit d'autres coups de théâtre non moins atroces.

Diſputes ſur l'élection d'un Evêque d'Utrecht.

Baudouin, Evêque d'Utrecht étant mort en 1196, les brigues de Théodorik frere du défunt appuyées par le Comte de Hollande, & celles d'Arnoud de Déventer créature d'Othon, Comte de Gueldre plongerent tout le païs dans de nouveaux troubles. Les deux Compétiteurs imaginerent d'aller à Rome porter leur querelle au tribunal du Pape. Pendant que le St. Pere les nommait tour-à-tour, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne mouruſſent dans leur voyage, les Comtes de Hollande & de Gueldre ravageaient tout le païs pour avoir l'adminiſtration du temporel de l'Evêché; il y eut même un combat très furieux dans l'Overyſſel où Othon fut battu. Enfin les chapitres réunirent leurs ſuffrages en faveur de Théodorik der. Aare prêvot de Maaſtricht. Cependant les peuples, pour avoir un Succeſſeur des Apôtres, n'en avaient pas moins répandu leur ſang, vu leurs villes & leurs campa-

1197.

gnes désolées. Le Comte de Hollande fut le seul qui profita des malheurs publics, car il déchargea l'Evêque de tous ses revenus temporels qu'il s'appliqua; il se cantonna même dans le château de Horst, dont il s'était rendu maître.

Le Comte Guillaume est arrêté & s'échappe.

C'est-là qu'il reçut la visite de Guillaume, son frere; c'est-là qu'il ne craignit point de violer les droits du sang & de l'hospitalité, en faisant tomber Guillaume entre les mains de Kraan son ennemi. Le Comte de Frise, s'étant ensuite échappé, se sauva chez Otton, Comte de Gueldre dont il épousa la fille Adélaide. Cette alliance & la protection d'un Prince redoutable en imposa au Comte de Hollande. Il prêta l'oreille à un accommodement, il ne pensa plus à inquiéter son frere, prévoyant qu'il ne pourrait le faire impunément.

Entreprises contre l'Evêque d'Utrecht.

Le grand mobile du genre humain & sur-tout des Princes, l'intérêt changea les dispositions des trois Comtes; ils se réunirent: c'était pour renverser la puissance temporelle de l'Evêque déjà ébranlée & s'en partager les débris. Utrecht avait souvent eu des Prélats guerriers, mais telle fut la nature de cette administration sacerdotale, qu'en même tems qu'elle était conduite par des hommes à qui il ne restait que les soins de s'aggrandir, a-

qui la religion donnait un empire étonnant sur l'esprit des Empereurs & des peuples, ces avantages se détruisaient par les inconvéniens d'une élection toujours turbulente, d'un règne ordinairement court, enfin d'un certain engouement apathique que tout gouvernement de prêtres répand dans l'âme de ceux qui y sont soumis. Sans ces vices radicaux les Evêques d'Utrecht ne seraient ils pas devenus les seuls Souverains de toutes les Provinces? Au contraire ils en étaient quelquefois les plus faibles. Afin de réparer les dettes dont les guerres précédentes & l'usurpation des Comtes de Hollande avait accablé l'Evêché, Van der Aare se crut autorisé par le traité de 1165 à venir en Frise lever quelque revenus. Guillaume allarmé surprit l'Evêque dans un couvent à Staveren & l'amena prisonnier à Oosterzée. Il n'y resta pas longtems. Quelques laïques & quelques moines s'imaginant que l'être suprême ne manquerait pas de déranger l'ordre de la nature pour punir un tel sacrilège, forcerent pieusement la prison & mirent l'homme d'Eglise en liberté. *Beka* 62.

Les Comtes de Gueldre & de Holl. faits prisonniers.

Les Comtes de Hollande & de Gueldre commencerent aussitôt les hostilités. Othon fond sur l'Overyssel & se rend maître de Deventer; Théodorik

1202. après avoir ravagé le bas Evêché vient mettre le siège devant Utrecht. Dans cette extrêmité l'Evêque eut recours à Henri Duc de Lorraine, qui surprit Othon & le fit prisonnier. Théodorik fond aussitôt comme un lion sur le Brabant, il se rend maître de Bois le Duc, ville nouvelle bâtie, en 1184. par Godefroi III. Les Hollandais ayant ensuite été vaincus & leur Comte fait prisonnier, les Trajectins tomberent sur la Hollande & sur la Gueldre. Deventer fut reprise & le Comté de Zutphen envahi par l'Evêque. Les deux Comtes obtinrent bientôt leur élargissement, non sans payer une forte rançon.

Des auteurs accrédités ajoutent, à l'époque de cette réconciliation, un accord où le Comte de Hollande fait hommage au Duc de Brabant. L'impitoyable Mr. Huidecoper fait main basse sur toute cette transaction. M. A. Kluit, savant plus modéré, paraît cependant montrer* qu'il y a eu réellement un traité pareil, mais que la date doit être placée en 1200, c'est-à-dire un an avant l'empriſonnement du Comte. Il ne s'agit que d'une dispute élevée entre les deux parties à l'occasion du territoire situé entre la Meuse & l'escaut. On y dit expressément que le Comte *est venu* à Louvain, Il re-

**Epist. ad V. A. van de Wall.*

Van de Wall, Handvest. van Dordr. p. 11. &c.

nonce à ſes droits ſur Breda, il rend & reçoit de nouveau à titre d'hommage Dordrecht, Dordrechtwaard, Hereswaard & tout le païs entre Streien & Waalwyk. Il promet de ſervir ſon Suzerain envers & contre tous, & ce qui doit être remarqué, c'eſt qu'il excepte l'Empereur. On convenait encore que les marchands Hollandais & Brabançons ne payeraient dans le païs les uns des autres que les péages ordinaires.

ADA.

LES nobles eurent tant de part à la révolution qui empêcha cette Princeſſe de ſuccéder à ſon pere; ils avaient même tant de pouvoir dans le gouvernement, qu'il eſt abſolument néceſſaire de connaitre l'origine de leur puiſſance.

Origine de la Nobleſſe.

On convient que les hommes ſont, conformément aux notions les plus ſimples du droit naturel, tous parfaitement égaux. On commence à s'appercevoir qu'ils ne devraient, dans le droit civil, être diſtingués que par le mérite. Ce ſont cependant les peuples les plus approchans d'une indépendance primitive, qui nous ont apporté la diſtinction des hommes en pluſieurs claſſes, ainſi que tant d'autres inſtitutions également injuſtes, barbares & abſurdes qui ont long-tems fait rougir & gémir l'humanité, & qu'une ſaine légiſlation a eu le bonheur & la ſageſſe de proſcrire. On trouve chez les anciens Germains des eſclaves, des libres, des nobles. Les nobles acquéraient de la conſidération par leurs dignités, leurs biens, leur naiſſance. Tels furent chez les Bataves Civilis,

chez les Friſons Verritus & Malorix. Dans le tems que les Friſons s'étendaient du Wéſer à l'Eſcaut, on voit dans leur loi les mêmes ordres bien diſtingués. Nous avons déjà dit comment les croiſades ſervirent à diminuer la ſervitude. Dans le onzième ſiècle la chevalerie commença à introduire une nouvelle diſtinction entre les Nobles. Cet établiſſement militaire & politique était la plus grande dignité où l'homme de guerre pût aſpirer. On ne parvenait à cet ordre ſublime que par des épreuves très-longues. On s'y préparait dès l'âge de ſept-ans. Les femmes étaient ordinairement chargées d'apprendre aux candidats leur catéchiſme, c'eſt-à-dire, l'amour de Dieu & des Dames. On ſe faiſait armer par les Papes, les Rois, les Empereurs & même par les grands Feudataires & les ſimples Chevaliers. Les initiés étaient obligés d'entendre tous les jours la meſſe; ils juraient de ſacrifier leur ſang & leurs biens à défendre la religion & l'état, à faire la guerre aux infidelles, à protéger les Orphelins, les Veuves, les Opprimés, à être ſoumis à l'Empereur, à bien gouverner leurs fiefs, à vivre irrépréhenſibles devant Dieu & devant les hommes. La paſſion de ces Preux, de ces redreſſeurs de torts pour les avan-

Chevalerie.

tures héroïques & galantes a été assez celebrée dans les vieux Romans. Ceux qui n'étaient pas chevaliers ne prenaient que le titre *d'Ecuyers*.

Puissance des Nobles.

Pendant que les progrès du gouvernement féodal avaient en général, peu-à-peu, converti les possessions de tous les autres Nobles en fiefs, ceux de Frise extrêmement jaloux de leur indépendance, ne voulant absolument reconnaître personne au-dessus d'eux que l'Empereur, refuserent constamment de se soumettre à la féodalité. Les Nobles des différentes Provinces résidaient ordinairement dans leurs terres, ne s'occupant qu'à aller à la chasse tantôt des bêtes, tantôt des hommes, abandonnant avec dédain les travaux de l'agriculture leurs serfs. Les hommes libres se réunissaient souvent aux esclaves, afin de tirer quelque subsistance, soit par le moyen de la pêche, soit en défrichant les terres des Seigneurs. Ils trouvaient encore, au milieu de l'orage des guerres particulieres, quelque protection auprès du château & des habitans qui vivaient à l'entour. Cette association a été l'origine de plusieurs villages & même de villes celèbres, où les Seigneurs s'arrogerent facilement le droit de rendre la justice dans les causes civiles, souvent même dans les criminelles.

Idsing. Staats-Regt. 1. 102.

Les prérogatives des Seigneurs étaient certainement très étendues, mais il ne faut pas croire, comme le raconte un Hiſtorien de France*, qu'ils aient eu en Friſe ſur les nouvelles épouſées de leurs ſerfs l'infâme droit de prélibation. Ce fut le Roi Evêne, dit-il, qui l'introduiſit le premier en Ecoſſe, d'où il paſſa dans le continent. Un ſavant Ecoſſais* qui ſait faire uſage de ſon jugement, & qui en poſſéde un très profond, vient de vanger ſa patrie de cette abſurde accuſation. Van Loon, Idſinga, Hollandais célèbres pour avoir éclairci l'ancien gouvernement de leur patrie, montrent que le droit de cullage poſſédé dans nos Païs-bas par les Seigneurs de Verhol, de Schagen, de Sluypwyk, de Rhoon & par d'autres, n'a pu, dans le ſens odieux qu'on lui donne, être dérivé du paganiſme, puiſque Tacite dans ſes mœurs des Germains, & Boniface dans ſes accuſations contre les Payens n'en font aucune mention. On voit, d'après l'exemple de Tobie, un concile de Cothage, en 389, récommander aux nouveaux mariés de garder la continence la premiere nuit de leurs nôces: pratique autoriſée & étendue juſqu'à trois nuits dans un capitulaire des premiers Rois des Français. Il paraît que les Eccléſiaſtiques & quelques Seigneurs ſe ſaiſirent

Droit de prélibation.

*Velly 6. 228.

*See. Ann. of Scotland by Sir D. Dalrymple. p. 312.

Staats-Recht. 422.

Regeer-wyſe. 158.

Canon. 13.

Cap. l. VII. c. 463.

du droit de diſpenſer d'une prohibition qui ne ſervait qu'à enflammer davantage les deſirs ; & que c'eſt ce privilège ainſi que celui de vendre à leurs ſerfs le pouvoir de ſe marier hors de leurs terres, que poſſédaient les Seigneurs ſous le nom de marquette, cublage, prélibation. Un droit ſi inſultant ſerait diamétralement oppoſé à la peinture que trace Tacite de la chaſteté des Germains & de la condition ſi douce à laquelle ils abandonnaient leurs eſclaves (*). Je ne doute pas que l'état des ſerfs dans toutes nos Provinces & ſur-tout en Friſe n'ait été beaucoup moins à plaindre que dans les autres contrées de l'Europe. Et même à préſent eſt-il un païs dans le monde où la poſition des domeſtiques ſoit plus riante, plus reſpectée que dans les Provinces-Unies? C'eſt-là qu'ils peuvent dire : nous ſommes encore des hommes!

Acta Sanctor. 30. Apr. 821.

Quant à la puiſſance politique, il parait qu'à l'érection des Fiefs, chaque noble exerçait ſur ſon territoire la juriſprudence civile, ſous l'inſpection cependant du Comte qui répondait

(*) J'aime à penſer que, pour l'honneur de la raiſon humaine calomniée ſi ſouvent & ſi légerement, il s'élevera en France un Van Loon ou un Dalrymple.

de leur conduite au Seigneur Dominant. Mais par une vice naturel aux inſtitutions féodales qui tendaient toujours à l'indépendance quoique fondées ſur la ſubordination, les grands Feudataires cherchaient conſtamment à ſe détacher de la ſoumiſſion qu'ils devaient à la couronne, & les arriere-vaſſaux de celle qu'ils devaient à leur Seigneur immédiat. De là ces guerres éternelles entre tous les vaſſaux: de-là la conſtruction de tant de châteaux & de fortereſſes, où chacun ſe cantonnait: de-là enfin l'influence des Nobles dans la révolution, dont nous allons parler.

Précipitation d'Adélaïde.

Théodorik ſe ſentant mourir ſans laiſſer d'autre enfant qu'une fille nommée Ada, avait eu, s'il en faut croire les chroniques qui ne furent écrites qu'après la révolution, le deſſein de confier l'adminiſtration à Guillaume, Comte de Friſe. Un conſeil choiſi d'entre les Nobles devait aider le nouveau Régent. Aleïde fut ici la dupe de ſon ambition & de ſa prévoyance. Elle ne vit rien que de ſiniſtre pour elle dans la Régence d'un Prince qu'elle avait une fois vaincu, & qu'elle croyait ſans doute d'autant plus diſpoſé à ſe vanger, que l'affront de ſa défaite venait d'une femme. Elle prit une réſolution auſſi hardie que préci-

1203.

pitée. Comptant ſur le dévouement de quelques nobles qu'elle avait ſû s'attacher, elle appelle à ſa cour le Comte de Loon ou *Los*, fief mouvant de Liège. Elle crut ſe ménager, ſa ſureté & ſon crédit, en élevant un particulier aſſez faible pour lui devoir tout, aſſez habile pour pourſuivre & ſoutenir une haute fortune. A peine Théodorik a-t-il les yeux fermés que, ſans égard aux loix de la décence, elle lui fait épouſer ſa fille Ada, & par un mélange bizarre & révoltant, elle fait célébrer les nôces dans la même Maiſon où tout étalait un appareil funéraire, où le corps inanimé d'un mari & d'un pere attendait les derniers devoirs, dont on oublia même de payer les frais. Et comme les mourans fondaient alors leur eſpérance ſur des prieres achetées, les Eccléſiaſtiques ſur des oraiſons vendues, on imagine aiſément que les devoirs, uſités envers les âmes & les corps des défunts, furent rendus d'une maniere très meſquine. Car, dit l'hiſtorien Moine, toutes les dépenſes tomberent ſur notre couvent d'Egmond. C'eſt-là que Théodorik fut enterré avec ſes prédéceſſeurs.

Mat. An. a. 487.

Mouvemens en faveur de Guillaume.

Philippe de Waſſenaar dans une aſſemblée des Nobles tenue immédiatement après la mort de Théodorik,

s'était écrié „qu'il fallait tout tenter pour maintenir Guillaume dans la régence qui lui appartenait de droit". La démarche téméraire d'Aleïde ne servit qu'à irriter, qu'à augmenter les partisans du Prince. On l'appelle secrétement en Hollande, mais comme il n'y aurait pas été en sûreté, on le fait passer travesti dans l'Ile de Schouwen où les habitans, avec des cris de joie, le proclamerent leur Seigneur légitime: de-là étant venu à Ziriczée, il fut reconnu avec les mêmes acclamations, & Van Loon déclaré déchu de la régence. *Ibid. an.* 1204.

La même révolution se tramait en Hollande. Aleïde & les deux époux se disposaient à se rendre à Egmond, pour assister au service du trentieme jour qu'on devait faire, dit l'Historien, pour le repos de l'âme du défunt, lorsqu'ils apprirent que les Kennemers les attendaient-là pour les enlever. Cette nouvelle fut un coup de foudre. Ils sortirent précipitamment de Haarlem; égaré par l'épouvante, chacun d'eux se sauva où il s'imagina devoir être plus en sureté. La jeune Comtesse, obligée de s'arracher alors à son nouvel époux, s'enfuit au bourg de Leiden, où les conjurés la poursuivirent, l'arrêterent & la livrerent quelque tems après entre les mains de Guil- Fuite & Malheurs d'Ada.

laume qui la fit, disent quelques-uns, promener d'éxil en éxil jusqu'en Angleterre, d'où elle ne revint qu'en 1027, trouver son mari avec lequel elle aurait vécu en 1218. Huidecoper* paraît cependant prouver qu'elle était morte en 1206, & que son mari convola alors avec Aleïd de Brabant.

* *M. Stoke 2. 251. vo'g.*

Conquêtes de Van Loon.

Van Loon arrivé, non sans péril, à Utrecht, gagna l'Evêque moyennant la somme de deux mille marcs d'argent. L'Evêque de Liège, le Duc de Limbourg, le Comte de Namur embrassèrent le même parti. Les troupes, qu'ils faisaient défiler de tous côtés, en imposèrent en Hollande à plusieurs de ces nobles, dont la politique est de se déclarer toujours pour le plus fort. Guillaume, incapable de résister à des ennemis formidables, repasse de Hollande en Zéelande, laissant Wouter d'Egmond & Albert Baniard dans le Kennemerland, Guillaume de Teilingen & Philippe de Wassenaar dans le Rhinland. Ces deux derniers bâtirent alors les châteaux de ten Busche sur le Vegt, de Zwadenburg, à présent Zwammerdam, sur le Rhin, de Boskoop sur la Gouwe. Ainsi cantonnés ils crurent pouvoir commencer les hostilités. Wouter mena les Kennemers sur les terres d'Amstel dont le

1204.

Seigneur paya cherement ſon dévouement à Van Loon. On brûla ſon château, on ſubmergea ſon païs en perçant la digue, on ravagea tout ce qu'on ne pût emporter.

L'Evêque d'Utrecht fond auſſitôt ſur les aggreſſeurs, il ſe rend maître de *ten Buſſche*, & ce qui n'était jamais arrivé aux Trajectins en tems de guerre, on les voit s'avancer juſqu'à Leiden. C'eſt-là que l'armée de Van Loon après avoir ſoumis toute la Sud-Hollande vint joindre le Prélat, d'où les troupes combinées tombent ſur le Kennemerland, ſoumettent les Habitans, leur font payer une amende de 300 marcs & mettent par répréſailles le feu à quelques châteaux. Les Flamands excités par la promeſſe d'être exemptés du péage de Geervliet épouſent la querelle de Van Loon. La deſcente qu'ils firent en Zéelande fut ſi bruſque, ſi vigoureuſement conduite, que Guillaume eut à peine le tems de ſe ſauver, ſous les haillons & les filets d'un pêcheur.

De la conquête nâquit l'oppreſſion, de l'oppreſſion la révolte, puis le rétabliſſement des affaires de Guillaume preſque déſeſperées. Les Flamands abuſant de leur victoire, ſe virent tout-à-coup attaqués, forcés, chaſſés par des Inſulaires trop fiers pour

Rétabliſſement des affaires de Guillaume.

endurer un joug. Cette nouvelle hauſſa le cœur aux Hollandais. La défaite des Kennemers qui, révoltés de nouveau, s'étaient avancés avec cette aveugle impétuoſité qu'inſpire l'enthouſiaſme naturel à tous les peuples plongés dans des troubles civils, ne rétarda pas même la deſcente de Guillaume en Hollande. On vit alors combien le règne de la violence eſt fragile, combien un Souverain avoué par la nation eſt redoutable lors même que ſon rival a des troupes plus nombreuſes. De tous côtés on courait ſe ranger ſous les étendarts du Prince nouvellement débarqué. Son armée ſe groſſiſſait à vue d'œil. Ce concours étonnant & formidable répand un effroi mortel dans les cœurs de tous les confédérés campés à Voorſchoten. Général, Officier, Soldat fuient ſans conſerver aucun ordre. Armes, tentes, proviſions, meubles précieux, ils laiſſent, ils abandonnent tout. Les Hollandais ne combattent pas; ils pourſuivent. Les femmes même, qui ont tant de valeur contre ceux qui n'en ont plus, ſignalerent leur patriotiſme en aſſommant tous ceux qu'elles purent attraper.

GUILLAUME I.

IL LES Hoſtilités continuerent encore quelque tems entre les Hollandais & les Trajectins. L'Evêque même ſe rendit maître de Dordrecht. Guillaume conſentit enfin à un accomodement, dans lequel il ſe déclarait Vaſſal du Prélat & renouvellait les anciens traités.

Nous ne dirons rien d'une nouvelle expédition tentée par les Flamands en Zéelande, ni d'un traité où Guillaume, choſe étonnante! abandonne tous ſes titres, toutes ſes poſſeſſions à Van Loon, ni d'un appel & même d'un voyage de Guillaume à Rome. Ces faits, ſoit ſuppoſés, comme le prétend le critique* dont nous avons parlé, ſoit authentiques, mais obſcurs, tels qu'ils ſont expoſés par le ſage Wagenaar, ne produiſirent certainement aucun changement dans les affaires, puiſqu'on ne voit pas que Guillaume, depuis ſa paix avec l'Evêque, ait perdu un pouce de terrein dans ſes états.

Paix avec les Trajectins. 1206.

*Huidecoper, M. Stoke. 2. 151. volg.

C'était ſans doute pour s'aſſurer le ſecours d'un voiſin puiſſant qu'on vit

Traités avec l'Angleterre.

1213.

tour-à-tour Van Loon, & Guillaume contracter avec les Monarques d'Angleterre une espèce de féodalité. Guillaume promettait de fournir au Roi 25 hommes d'armes, de lui laisser lever jusqu'à plus de mille soldats selon les occurrences en Hollande & en Zéelande. Voilà le premier exemple d'une alliance entre l'Angleterre & les contrées dont nous faisons l'histoire. Elle n'était, comme on voit, ni honorable ni avantageuse. On sait qu'alors les Papes, quoique dépouillés de toute autorité dans Rome, faisaient trembler les Monarques de l'Europe. Innocent III., Pontife impérieux ôsa pour les querelles, les plus ridicules déclarer Jean, Roi d'Angleterre excommunié & déchu de sa dignité, qu'il offrit à Philippe, Roi de France. Un royaume est rarement refusé. Ce fut envain que le Monarque outragé acheta lâchement son absolution en soumettant sa couronne au St. Siège: les Français poursuivirent leur expédition & débarquerent dans l'Ile. Les Flamands & les Hollandais se déclarerent pour le Monarque Anglais. On vit ces deux nations, chose nouvelle! marcher sous les mêmes drapeaux. Les Français signalerent, suivant leur coutume, d'abord leur impétuosité, puis leur indolence. Ils prirent

Act. publ. Angl. I. 54.

des villes en Flandre & les perdirent avec la même rapidité ; leurs vaiſſeaux plus nombreux que bien conduits furent détruits par la flotte combinée des Anglais & des Hollandais. La revanche que les Français prirent l'année ſuivante fut complette. A Bovines, petit village entre Lille & Tournai, Philippe, Roi de France remporta ſur l'Empereur Othon la victoire la plus glorieuſe. L'armée impériale compoſée d'Allemands, d'Anglais, de Flamands, de Hollandais, de Friſons, fut miſe en déroute ; il y reſta quantité de priſonniers. Le Comte de Hollande, tombé lui même entre les mains des Français, fut, avec le Comte de Flandre, mené à Paris les fers aux pieds & aux mains, ſuivant la coutume barbare du tems. Le ſéjour de France âgit puiſſamment ſur l'eſprit de Guillaume. On tira de lui une forte rançon, on lui fit promettre de ne plus porter les armes contre ſes vainqueurs ; la ſuite fait même croire qu'il s'attacha tout-à-fait à eux. On le voit en effet ſuivre leurs drapeaux dans une expédition infructueuſe qu'ils tenterent quelque tems après en Angleterre, où les grands du Royaume avaient appellé Louis, fils de Philippe pour détrôner le Roi Jean.

Guerre avec les Français.

1214.

Le Comte de Hollande priſonnier en France.

Meyer. an. 1214.

Ib. 1216.

Alliance avec les Français.

Les croiſades deſtinées contre les

Nouvelle croisade.

Mahométans étaient devenues fatales aux Grecs. Frémissans du péril de voir passer au milieu de leurs états & se succèder à tout moment des armées toujours renaissantes, toujours ménaçantes de croisés, les Empereurs de Constantinople les irriterent par des trahisons si criantes qu'on prit tout d'un coup le parti de se croiser contre les perfides. Les Grecs n'étaient rien moins qu'aguerris; ils furent bientôt vaincus & soumis. Constantinople tomba entre les mains des Occidentaux; Baudouin Comte de Flandre y fut proclamé Empereur. Henri, son fils & Courtenay, Prince du sang Royal de France, eurent à peine le tems de lui succèder & de prendre possession
1217. d'un trône aussi précaire que faible & chancélant. Le Pape Honorius fit alors prêcher une croisade & ses émissaires ayant pénétré jusque dans nos Provinces, la croix fut arborée par le Comte de Hollande & l'Evêque d'Utrecht. Ce dernier était Othon II., car Othon I., son prédécesseur n'est remarquable que pour avoir été nommé à l'âge de 24 ans & pour être mort dans son voyage à Rome, où il allait demander des dispenses d'âge.

Othon I. Othon II. Evêques d'Utrecht.

Heda. Beka.

Traversée pour la terre Ste.

Guillaume descendit le 29 de May par la Meuse avec douze vaisseaux. Un grand nombre d'habitans de nos Pro-

vinces le ſuivirent dans cette expédition inſenſée. Leur flotte jointe à celle des Anglais eut à peine gagné la haute-mer qu'elle fut battue par une violente tempête, & obligée de relâcher ſur les côtes de France, d'où, au premier bon vent, elle remit à la voile & cingla vers la Gallice, non ſans rendre à St. Jacques de Compoſtelle la viſite qui lui était duë. Les vents contrarierent encore long-tems cette pieuſe traverſée. Pour entretenir l'ardeur martiale des troupes, Guillaume, quoique abandonné de la plupart des Friſons qui refuſerent de le ſuivre, marcha au ſecours des Portugais. En 1149, les Friſons joints à pluſieurs autres peuple venus des bords du Rhin, du Mein & du Wéſer avaient déjà en faveur du Roi Alphonze pris Lisbonne ſur les Maures. Les Hollandais ſe rendirent alors maître du château d'Alcaſar: conquête qui mit les Portugais en état de ſecouer un tribut odieux de cent eſclaves chrétiens qu'ils étaient obligés de fournir tous les ans au Roi de Maroc. Guillaume pourſuivit enſuite ſon trajet, il arriva devant Acre, ville de Paleſtine, l'an 1218, après Pâques. Il y fut enſuite réjoint par les Friſons qui, après l'avoir abandonné, avaient été rejettés ſur les côtes d'Eſpagne, où en attendant un vent favorable, ils

Mat. Anal. 2. 16. & *ſeq.*

1218.

s'étaient auſſi amuſé à courir ſus aux Sarrazins, & n'en avaient pas moins eſſuyé dans leur voyage des pertes très-funeſtes.

Siège & priſe de Damiette.

Damiette, bâtie entre deux bras du Nil à une demie lieue de la Mer, paſſait par ſa poſition pour la clef de l'Egypte, par ſes richeſſes & ſes fortifications pour une conquête glorieuſe, mais difficile. C'eſt contre cette ville que Jean de Brienne, Roi titulaire de Jéruſalem engagea les Hollandais & les Friſons à diriger tous leurs efforts. Les nuées de traits, les grêles de pierres, les tourbillons de feu grégeois, lancés par les infidèles, firent, dans un ſiège auſſi long qu'opiniâtre, périr quantité de braves chrétiens. Ils commençaient même à ſe rébuter lorſque Maître Olivier, enthouſiaſte, natif de Cologne qui avait prêché la croiſade dans les Païs bas, perſuada à quelques Friſons de conſtruire une citadelle de bois ſur deux vaiſſeaux liés enſemble. Les plus déterminés s'y jetterent &, moins expoſés aux viſées des ennemis, ils s'approcherent d'une des plus fortes tours, l'inſulterent, monterent fièrement à l'aſſaut & s'étant logés à force ouverte dans la place, ils r'ouvrirent à l'armée la navigation & le paſſage des vivres que cette tour leur fermait auparavant. Enfin après

Mart. & Dur. theſ. 3. col. 289.

Oliv. hiſt. Dam. 1414. & ſeq.

1219.

une défenſe de quinze mois, les Sarrazins frappés d'une terreur panique abandonnerent la ville. Les chrétiens ne la garderent que vingt-deux mois. Elle fut encore repriſe par Louis IX. ou St. Louis, Roi de France, mais elle retomba preſque auſſitôt ſous la puiſſance des Sarrazins, qui la détruiſirent de fond en comble.

Les Habitans de Haarlem ſe vantent d'avoir facilité cette conquête en briſant avec des ſcies, dont le beaupré de leurs vaiſſeaux était armé, une longue chaîne qui bouchait abſolument la navigation du Nil. On voit encore des modèles de ces vaiſſeaux ſuſpendus à la voute de la grande égliſe de Haarlem. On prétend même qu'à l'occaſion de cet exploit la ville porte une croix & une épée dans ſes armes. Les Friſons de Dokkum leur diſputent cette glorieuſe invention. Au lieu de girouette, ils ont auſſi conſervé ſur le clocher de leur égliſe un vaiſſeau armé de ſcies. Ce qui eſt certain, c'eſt que dans tous les monumens du ſiècle, on rencontre difficilement une nation auſſi ardente à ces ſaintes guerres que les Friſons. Maître Olivier, le Pape Honorius III., l'Empereur Fréderic II., louent hautement leur pieuſe valeur & les invitent à s'illuſtrer par de nouveaux ex-

Exploits des Hollandais & des Friſons en Aſie.

Joan. a Leid. 28. 20.

Idſing. Staats-Regt. 126.

Frieſl. Chart. Boek. 86. *volg.* 90.

ploits. Les femmes même ſans diſtinction de rang &, pour comble d'infamie, foulant aux pieds la décence & la pudeur de leur ſexe, ôſerent acompagner ces avantures inſenſées. En 1260, frere Thomas fait dans une lettre aux
Id. 95. Friſons tous ſes efforts pour diſſuader les Friſonnes de ſe croiſer, parce que, dit-il, par la malice du Diable toujours prêt à ſéduire les âmes, les croiſés ont déjà commis dans les guerres précédentes des adulteres & des fornications avec les femmes de votre païs. Il ne paraît pas que ces ſages conſeils aient été goutés. En 1291, à la priſe d'Acre par les infidèles, il ſe trouva dans la ville un grand nombre d'Européennes de la premiere qualité. On les vit errer le long du fleuve éplorées, déſolées. Elles s'arrachaient les cheveux, ſe dépouillaient de leurs plus précieux
Staats-Recht. 123. joyaux. Elles tachaient d'attendrir les pilotes chrétiens qui paſſaient, elles les ſuppliaient de les prendre à bord. Vaines lamentations! Battues par la tempête les Barques pouvaient à peine réſiſter à la fureur des flots. „ Sauvez nous!" diſaient ces Dames infortunées, „ ſauvez nous! & ſi la poſſeſſion de nos charmes peut vous toucher, choiſiſſez. Celles qui vous plairont le plus ſont à votre ſervice." Mais ce qui eſt beaucoup moins ré-

voltant & plus remarquable, c'eſt que dans toutes ces croiſades les Friſons figurerent comme des peuples indépendans ſous leurs chefs particuliers : preuve qu'ils n'étaient ſoumis à aucun Prince étranger. On ne les voit recevoir des ordres que du Pape.

Guillaume, à ſon retour de la Paleſtine, trouva & conſerva juſqu'à ſa mort arrivée environ deux ans après, ſes états tranquilles. Ils comprenaient tout le territoire entre *Heidenzée*, c'eſt-à-dire, depuis l'embouchure de la Meuſe, probablement depuis la place, où coule à préſent le ruiſſeau de *Heide au Sluiſche-gat* juſqu'aux Lauwers. Quant aux Iles de Zéelande qu'il ne poſſédait pas, il parait qu'il y partageait l'autorité avec le Flamand. C'eſt de lui & de la Comteſſe Jeanne de Flandre que les Habitans de Middelbourg tiennent leurs plus anciens privilèges. Ils ſont précieux, parce qu'on y voit quelque ébauche d'une juriſprudence, & les premiers pas de l'ancienne barbarie Friſonne vers la civiliſation. D'ailleurs ceux accordés peu de tems après à d'autres villes de Zéelande & de Hollande ſont calqués ſur le même plan. „ Battre, eſtropier, „ bleſſer, injurier, arrêter des Échevins qui viennent de conclure la „ paix ou de rendre la juſtice, mé-

1222.

Diſſ. de nex. Feud. Zeel. int. & Fl. 43 *& ſeq.*

Ib. 55.

Loix données à Middelbourg.

Boxhorn of Reig. 1. 129.

„ priſer l'excommunication, s'armer
„ pour un mauvais deſſein dedans ou
„ dehors la ville, le jour ou la nuit,
„ vendre du vin gâté; pour tous ces
„ délits, on doit payer une amende
„ au profit du Comte & de la ville &
„ même quelquefois des Echevins.
„ Aucune de ces amendes n'excèdera
„ quatre doubles. Celui qui n'a pas
„ comparu à un ajournement perſon-
„ nel eſt cité à la prochaine aſſemblée,
„ & s'il perſiſte dans ſa contumace,
„ on le bannit, on confiſque ſon bien.
„ L'Eſcoutet ou les Echevins ne doi-
„ vent pas s'aſſoir ſur le tribunal ſans
„ avoir ſatisfait celui dont-ils auraient
„ réfuſé d'écouter la plainte. C'eſt au
„ Comte qu'on doit en appeller de
„ toutes les affaires que l'Eſcoutet ou
„ les Echevins ne peuvent décider.
„ Trois témoignages ſuffiſent, quand
„ il s'agit d'un procès pour la ſomme
„ d'une livre. Quand la valeur eſt
„ plus haute, il faut celui des Eche-
„ vins & le ſerment de trois témoins
„ oculaires. Nul ne ſaurait témoigner
„ s'il n'a ſon logement & ſa réſidence
„ dans la ville, s'il n'eſt ſujet à la capi-
„ tation. On ne peut gérer une tutelle
„ ſans avoir donné caution aux Eche-
„ vins. C'eſt à eux, ainſi qu'à l'Eſ-
„ coute qu'il appartient de pacifier
„ toute querelle entre un Bourgeois &

„ un étranger. Si l'une des parties „ vient à refuſer leur médiation, on „ ſonne la cloche de la ville, au bruit „ de laquelle tous les Bourgeois doi- „ vent ſortir de leurs maiſons pour „ contraindre le rébelle. Celui qui „ ſonne ſans un ordre & celui qui ne „ paraît pas quand on a ſonné, ſont „ réfractaires. Celui qui reconnait un „ autre Souverain que le Comte lui „ payera dix livres & une à la ville." Nous n'avons juſqu'à préſent expoſé que la longue enfance d'une nation barbare & ſauvage. Je doute fort que, ſous les Romains & ſous Charlemagne, elle ait acquis quelques notions de police & de civiliſation. Envain l'évangile lui prêcha long-tems des principes humains. Sa férocité ne put adopter une morale ſi ſimple & ſi ſublime; elle préféra les dogmes, parce qu'il eſt plus aiſé d'avoir de la foi que des mœurs. De-là ces fureurs pieuſes où tant d'hommes furent bourreaux ou victimes. Peu-à-peu les villes, en devenant plus nombreuſes, plus peuplées, plus conſiderées, s'apperçurent qu'elles avaient beſoin d'une juriſprudence propre à établir les loix, l'ordre, la morale, enfin tout ce qui fait la ſureté de pluſieurs citoyens réunis. Il n'eſt pas inutile d'obſerver que le maintien de ces privileges furent jurés,

que Guillaume déclara dans le même tems les Habitans de Dordrecht exempts de toute expédition & de toute demande.

Balen 400.

FLORENT IV.

LE nouveau Comte succèda à son pere à l'âge de douze ans, probablement sous la tutelle du Comte de Gueldre, son oncle maternel, qui ne tarda pas à envelopper son pupille dans une guerre qu'il eut avec les Trajectins. 1222.

La Gueldre. GERARD III.

Gerard III. avait, en 1204, succèdé à son pere Othon II., Comte de Gueldre. Il se signala par de pieuses fondations, & des expéditions sanguinaires. En 1212 il marcha en faveur du Duc de Brabant son beau-pere contre les Liégeois. Les suites de cette guerre furent affreuses pour ces derniers. Leur ville ayant été surprise le jour de l'ascension, les vainqueurs y commirent toutes sortes d'excès & de cruautés. Les maisons & les églises furent pillées, saccagées. Femmes, filles, religieuses, rien ne fut épargné par le soldat ivre de sang & de débauche. C'est envain que l'Evêque lança les foudres de l'Excommunication contre ses ennemis; l'affaire ne fut terminée que par la médiation du Pape qui autorisa les Liégeois dans leur indépendance de l'Empire: telle avait été la cause de ces funestes hostilités.

Knippenb. l. 2. c. 9. p. 75.

Guerre entre les Trajectins & les Gueldrois.

D'autres orages se formerent bientôt au sein de nos Provinces. Il paraît que les Trajectins & les Gueldrois s'étaient aigris par des éxactions éxercées les uns sur les autres. Les Habitans de Salland se répandaient en plaintes ameres contre l'Évêque Othon, qui envoyait deux fois l'an ses chevaux s'engraisser dans leurs pâturages. Chacun prit feu, & selon le droit des gens qui permet aux nations de s'entredétruire, quand elles ne peuvent s'accorder autrement, l'Evêque d'Utrecht commença la campagne. Secouru par son frere Herman de la Lippe, & par l'Évêque de Munster, il envahit le Salland, portant le fer & la flamme de tous côtés, s'emparant des châteaux de Voorst & de Boekhorst. Mais les Gueldrois se vangerent bien l'année suivante. Ils dissiperent son armée ou plutôt sa Horde, pendant qu'un autre de leurs détachemens joint avec les Hollandais réduisait en cendres la maison de campagne du Prélat & le Bourg de Gein. Les bras se lasserent enfin, la fatigue & les pertes réciproques avaient déjà disposé les esprits à se calmer, lorsque le Légat du Pape s'étant porté pour médiateur, on se réconcilia jusqu'à nouvelle occasion.

Beka in Oth. III.

1225.

Elle ne tarda pas à s'offrir & à amener une catastrophe funeste aux mê-

mes peuples, alors réunis sous les mêmes drapeaux. *Egbert* Burgrave de Groningue s'était brouillé avec les Gelekkingen, la plus riche & la plus puissante famille de la ville. La querelle devint si vive entre les deux partis, qu'il y eut un combat sanglant, livré sur le marché. Les Gelekkingen vaincus appellerent Rodolphe, Châtelain de Coeverden à leur secours. L'Evêque d'Utrecht accourut pour établir la paix, mais inutilement. Rodolphe vint attaquer Egbert dans son château de *Glumme* qu'il prit & raza. Egbert sauvé en Frise ramasse quelques troupes & rentre dans Groningue en Vainqueur. L'Evêque ne restait pas dans l'inaction. Il attire à son parti le Comte de Gueldre qui marcha en personse, & ceux de Hollande & de Clèves qui envoyerent des troupes. Les confédérés dirigerent leurs efforts contre Rodolphe & vinrent camper dans les marais d'*Anen* près de Coeverden. Se confiant en leur multitude, & surtout dans les indulgences que l'Evêque leur accorda avec la derniere prodigalité, ils ne doutaient pas de vaincre des ennemis inférieurs en nombre &, qui pis-est, frappés de tous les anathêmes imaginables. Leur erreur fut des plus funestes. Courbés sous le poid d'une armure pesante, ils ne purent

Troub'es de Groningue.

Anon. de reb. Traj. 12. 17. & *seq.*

L'Evêque défait & maſſacré.

1226.

ni ſe porter avec agilité ſur un terrein mouvant, ni aſſener des coups ſurs & vigoureux. Les troupes de Drente vetues & armées à la legere firent un carnage horrible en combattant avec la flêche & la lance de loin, avec les ſabres de près. Le déſordre qui ſe répandit dans l'armée épiſcopale fut affreux. En voulant fuir, un grand nombre s'enſevelit dans les navilles & dans les eaux. L'Evêque tomba lui-même entre les mains des Ennemis, qui lui enleverent la tonſure avec leurs ſabres & le firent expirer en le trépanant, en le mutilant de la maniere la plus cruelle. Seroit ce donc que le ſoldat vainqueur, devenu dans la premiere ivreſſe du ſuccès un monſtre altéré de ſang, ſe plait à mépriſer avec une fureur effrenée, ce qu'auparavant il révérait avec ſuperſtition? Ou bien ces forcenés s'imaginaient-ils éluder un ſacrilège en arrachant au Prélat le ſigne auquel ils attachaient l'inviolabilité de ſon caractere? Le Comte de Gueldre & Gysbert Seigneur d'Amſtel en furent quittes pour des bleſſures & leur liberté.

Election de Willebrand.

Il eſt impoſſible d'exprimer la conſternation que cette déplorable nouvelle cauſa à Utrecht. Le jeune Florent accourut dans la ville lorſque le clergé procédait à l'élection d'un nou-

vel Evêque. Gerard & Gysbert relâchés, pour quelque tems, ſur leur parole d'honneur, ſe firent porter dans une litiere au lieu de l'aſſemblée. Là, ſoit par des plaintes pathétiques, ſoit en expoſant leurs bleſſures, ils perſuaderent aux Electeurs de choiſir Willebrand, Evêque de Paderborn, dont l'expérience militaire était déjà célèbre par des ſuccès. Tranſporté ſur le ſiège d'Utrecht avec une licence du Pape, Willebrand commence par employer les armes de l'Egliſe contre Rodolphe qu'il anathématiſa. Il entre enſuite dans la Drente & obtient la liberté des deux priſonniers. Les Hoſtilités continuerent encore long-tems; Rodolphe fut arrêté & le peuple ayant demandé ſa mort à grands cris, on le fit expirer ſur la roue. Les Habitans de Drente furent enſuite ſoumis, condamnés à 30 mille marcs d'amende & à bâtir aux environs de Zwol un monaſtere de filles. Cette politique n'était certainement pas le moyen de réparer la perte d'hommes qu'on venait de faire. Gerard Comte de Gueldre fut plus ſage. Il fit publier par-tout, que les étrangers qui viendraient s'établir dans la Véluwe depeuplée par les guerres, pourraient, entr'autres privilèges, laiſſer une partie de leur ſucceſſion à leurs enfans bâtards.

Narr. hiſt. Auct ine. 35.

Ceux de Drente ſoumis.

Pont. 130.

Croiſade prêchée contre les Friſons de Stade.

Ce même Gerard mourut en 1229, laiſſant ſes états à Othon III, ſon fils. En 1273, un autre Othon III., frere du Comte de Hollande, fut élevé ſur le ſiège d'Utrecht. Stade, ville ſituée entre la Friſe & la Saxe, ôſa alors réſiſter à l'Evêque de Brême qui voulait la ſoumettre à ſes loix & à la dîme. Les Habitans de ſon territoire étaient comptés parmi les Friſons; ils s'étaient fait connaître depuis long-tems par leur amour pour la liberté. Il eſt à remarquer que l'hiſtorien Moine n'oſe s'expliquer ſur les vraies cauſes de cette guerre. Il dit qu'un Prêtre, n'ayant, à Pâques reçu qu'un petite offrande d'une Dame de qualité, lui mit dans la bouche, au lieu d'hoſtie, la pièce de monnoye qu'elle avait préſentée. Le mari couroucé excita une ſédition où le Prêtre fut tué. Ce qui eſt très vrai, c'eſt que l'Evêque déclara les Habitans hérétiques, excommuniés & fit prêcher contre eux une croiſade. On ne tarda pas à les charger des imputations les plus atroces & les plus abſurdes. On fit courir le bruit que, lorſqu'une perſonne s'approchait d'eux, ils lui faiſaient baiſer un gros crapaud, puis un ſquelette livide & décharné: elle devenait à l'inſtant froide comme glace & reniait tous les articles de la foi. On leur faiſait un reproche ſur-

Ritter. de Pago Sted. 17.

Will. Proc. Mat. An. II. 501.

Rain. p. 1035.

Fl. l. 13.

anné & rebattu en divers tems contre maints hérétiques On disait qu'ils tenaient une assemblée nocturne, où après avoir éteint toutes les lumieres, hommes & femmes, pêle mêle ... horreurs qui venaient d'être imputés aux Albigeois en France, & l'inquisition, née alors dans le même païs venait de faire périr des milliers de ces malheureux, croyant offrir à Dieu un sacrifice agréable. Conrad, Dominicain de Malburg, avait déjà donné dans les Païs-bas, le spectacle des horribles procédures de ces boutefeux sacrés, en faisant bruler plusieurs de ceux qu'on nommait hérétiques. C'est dans ces circonstances que Grégoire IX. ouvrit le ciel à tous les chrétiens qui iraient égorger ceux de Stade. Les freres prêcheurs se débordèrent le long du Rhin, soufflant partout le fanatisme. Il ne tint pas à deux de ces prédicateurs sanguinaires qui avaient été mal reçus à *Appingadam* en Frise, qu'on n'entreprit aussi une guerre réligieuse dans ce païs-là. Les Comtes de Gueldre & de Clèves menerent des troupes. Les Hollandais armerent, dit-on, jusqu'à trois cens bâtimens sur lesquels ils remonterent le Wéser avec leur Comte. Il n'est pas de soldats plus terribles que ceux qui s'imaginent, en vainquant, faire triom-

God. Mon. an. 1233.

1234.

pher la cauſe de Dieu, en ſuccombant, obtenir la palme du martyre. Les Habitans de Stade ne l'éprouverent que trop. On les vainquit, on en maſſacra pluſieurs milliers: le Comte de Hollande en pourſuivit quelques reſtes juſqu'en Friſe, où tous furent paſſés au fil de l'épée, auſſi bien que pluſieurs Friſons qui avaient tenté de les ſecourir.

Corn. Zantf. an. 1234.

God. Mon. ib.

Florent aſſaſſiné dans un tournoi.

Florent ne ſurvéçut pas long-tems à ce triomphe déplorable. Il parut dans un tournoy à Clermont ou à Corbie en Picardie. Son agilité, ſa jeuneſſe, ſa bonne mine firent naître, dans l'épouſe du Comte de Clermont, des ſentimens plus vifs que ceux de l'admiration. L'amante ſe trahit elle même par des regards & des éloges indiſcrets. Le mari aveuglé par la jalouſie attire à lui quelques chevaliers & tombe avec eux ſur ſon rival encore innocent, qui fut lâchement aſſaſſiné. L'attentat était odieux. Le Comte de Clèves vangea la mort de ſon ami & immola le perfide dans la lice même. Une triſte remarque à faire, c'eſt que de tous les Princes à qui ces joutes dangereuſes couterent la vie (on en compte plus de vingt) c'eſt à ceux de la maiſon de Hollande qu'ils ont été les plus funeſtes. En 25 ans trois y

Boxh. op. Reig. 2. 67.

périrent, Florent IV. en 1235, ſon frere Guillaume en 1238, & Florent en 1258, ſans parler de Théodorik IV. qui n'aurait pas été tué ſans une aventure arrivée dans un tournoi.

GUILLAUME II.

Qui porta le titre de ROI DES ROMAINS.

État de la Friſe.

LA minorité de ce Prince qui n'avait que ſix à ſept ans à la mort de ſon pere, fut ſous la tutelle de ſon Oncle, l'Evêque d'Utrecht, très paiſible.

1235. Le Prélat avant d'embraſſer l'état eccléſiaſtique avait poſſédé la Friſe, mais à ſon inſtallation dans Utrecht, on penſe qu'il la céda au Comte Florent, ſon frere. A la mort de Florent, il paraît que les Friſons ſecouerent tout-à-fait le joug des Comtes. On dit qu'en 1239, Guillaume ayant tenté de s'y faire inaugurer, en corrompant un des principaux Seigneurs, nommé Sikko Siardema, il en eut cette réponſe.

Friesl. Chart. Boek 93.

„ Puiſſant *Roi* tu prends une peine „ inutile. Crois tu que pour m'élever „ moi & ma famille, je conſentirai à „ devenir traître à ma patrie, & à „ priver nos deſcendans de cette liberté que nos ancêtres ont préférée à „ tous les biens. Non, mon cœur „ n'eſt point avide de richeſſe & d'infamie. Adieu! ne m'envoye plus „ de tes lettres; c'eſt la derniere „ que

„ que je recevrai de toi.” Ce ſtile eſt d'un républicain. C'eſt dommage que la lettre contienne un anachroniſme révoltant. Je crois & on verra bientôt que la Friſe était alors libre; mais Guillaume ne fut proclamé Roi qu'en 1247. Et c'eſt en 1248 qu'il confirma aux Friſons les privilèges qu'ils diſaient tenir de Charlemagne. *Ib.* 94.

Le plan d'humilier les Empereurs & de limiter leur puiſſance paraiſſait ſi invariable dans les pontifes Romains, que lorſque Fréderic II. qui avait été long-tems l'objet de leurs fureurs apprit l'éxaltation d'un ſujet qui lui était dévoué, le Cardinal de Fieſque, dit-il à ceux qui le félicitaient, „ était „ mon ami: Innocent IV. ſera mon plus „ cruel ennemi.” Fatale mais juſte prévoyance! Fréderic fut frappé de tous les foudres du Vatican & déclaré déchu de l'Empire. Le pontife écrivit aux Electeurs de nommer un autre Empereur. Henri Landgrave de Turinge n'accepta qu'à regret, règna peu, & mourut, n'emportant que le ſobriquet de Roi des Prêtres. Hacon, Roi de Norvège, le Duc de Brabant, le Comte de Gueldre refuſerent tour-à-tour la même couronne. On dit que le Duc voyant, dans le Comte Guillaume, ſon neveu & ſon voiſin, un courage bouil-

Guillaume de Hollande élu Roi de Romains.

1247.

Nat. Pariſ.

lant, imagina d'occuper ailleurs une ambition dont-il craignait les ſuites. Il perſuada au jeune Comte de ſe laiſſer proclamer le 3e. Octobre 1247. Le Légat le créa auſſitôt après Chevalier à Cologne.

Succès & pertes de Guillaume.

Guillaume remit auſſitôt le gouvernement de ſon Comté à Florent, ſon frere. Il ſe rendit maître de Verden d'où il marcha vers Aix la Chapelle, où il devait être couronné. Cependant le Pape à force d'argent, car les indulgences ne ſuffiſaient pas, les Moines, à force de déclamer contre Fréderic, avaient formé quelques partiſans à l'Empereur Hollandais. Celui-ci n'épargnait aucun moyen de ramaſſer de l'argent, afin de ſoutenir ſa dignité. Il expédiait par-tout des donations qui, ſans doute, étaient bien payées. Il engagea, pour ſeize mille marcs, Nimègue* à Othon III., Comte de Gueldre: Province à laquelle cette ville eſt toujours reſtée attachée, de libre & d'impériale qu'elle était auparavant. Un grand nombre d'habitans des Païs bas prêts à partir pour la terre Ste. furent relevés de leur vœu. Eſpérant gagner les mêmes indulgences que dans les croiſades contre les Sarrazins, ils aiderent Guillaume à prendre Aix la Chapelle. On dit que les Friſons eurent la principale part à cette conquête, en inon-

Nimègue reunie à la Gueldre.

*Ileda 208.

dant la ville par le moyen d'une digue qui y faiſait refluer toutes les eaux qui découlent des montagnes voiſines. Le couronnement s'y fit, le 18 Octobre 1248. Cette conquête devint preſque le tombeau des ſuccès de Guillaume. Pendant qu'il conſumait ſes forces au long ſiège de Keiſerswert, Conrad IV., fils & ſucceſſeur de Fréderic réparait toutes ſes pertes. Rome tonna envain; toutes les tentatives du Pontife pour ranimer le parti de Guillaume furent ſans ſuccès. Ce Prince fut contraint de ſe retirer dans ſes etats & crut peut-être ſe conſoler en épouſant Elizabeth, fille d'Othon, Duc de Brunswyk. 1248. 1251.

Guerre avec la Flandre.

La Flandre était alors gouvernée par Marguerite, fille de Baudouin IX. Avant d'être Comteſſe, elle avait eu de Bochart d'Avennes deux fils, Jean & Baudouin. Dans un ſecond mariage avec Guillaume de Dampierre, elle avait eu trois autres fils, Guillaume, Guy & Jean. Les premieres nôces furent, dans un concile de Latran, en 1215, annullées pour cauſe de conſanguinité. D'Avennes avait d'ailleurs, avant de contracter cette alliance, reçu les ordres ſacrés. De-là des querelles vives & ſanglantes entre les enfans des deux lits. Chacun réclamait la ſucceſſion de ſa mere, dès quelle

ſerait morte. Louis IX. Roi de France pris pour Médiateur avait adjugé, la Flandre à Guillaume de Dampierre & le Hainaut à Jean d'Avennes. Ce dernier voyant que ſa mere était portée à favoriſer ſes freres du ſecond lit ſe rendit auprès de Guillaume de Hollande & s'était diſtingué à la priſe d'Aix.

Ib. an. Il ſut ſi bien ſe concilier l'amitié du Roi des Romains, qu'il épouſa ſa ſœur

1252. Adelaïde. Guillaume fit encore plus pour ſon ami : il cita tous les vaſſaux de l'Empire à l'hommage, & Marguerite, comme on l'avait penſé, n'ayant pas comparu, on déclara tout ce qu'elle tenait de l'Empire confiſqué. Jean d'Avennes reçut auſſitôt l'inveſtiture du Comté de Namur, du territoire d'Aloſt & de Waas, des quatre Bailliages, enfin de tout ce qui eſt ſitué ſur l'Eſcaut.

Défaite des Flamands. Marguerite fait auſſitôt des recrues de tous côtés. Elle demande au Roi Guillaume l'hommage qu'en qualité

1253. de Comte de Hollande, il devait rendre à la Flandre pour la Zéelande Orientale (*). Guillaume fier de ſa nou-

(*) Daniel, (III, 137.) Velly (V, 217.) oſent dire qu'elle éxigeait l'hommage non-ſeulement pour la Hollande dont les Comtes ne diſconvenaient pas, mais pour la Zéelande à quoi ils ne ſe croyaient pas obligés.

velle dignité eut penſé s'avilir en ſe reconnaiſſant dépendant de celle dont il ſe croyait le Suzerain. Les moyens de réconciliation qu'elle offrit ne couvrirent plus que des pièges; mais qui ne purent échapper à la pénétration des Hollandais & des Zéelandais. Florent, frere du Roi vint avec quelques troupes dreſſer une embuſcade à Walcheren. L'armée Flamande, croyant faire une invaſion imprévue, eſt miſe dans une déroute complette. On fait un grand nombre de priſonniers, entre leſquels ſe trouva le Comte Guy, Chef de l'expédition. Guillaume apprit la nouvelle de cette victoire lorſqu'il débarquait à Arnemuiden. En avançant vers le champ de bataille, il rencontre de tous côtés des bandes de vaincus errans dans la campagne, entierement nuds, ne demandant que la vie. Guillaume leur permit à tous de regagner leur païs.

Ils auraient dû avancer preciſément le contraire. La Hollande ne fut jamais un fief de la Flandre; c'était, comme on l'a vu dans tout le cours de notre hiſtoire, la Zéelande. Tant il eſt vrai qu'il échappe même aux plus grands hiſtoriens des fautes groſſières, quand ſur des évenemens étrangers, ils ne ſe donnent pas la peine d'approfondir les autorités.

Expédition de Charles d'Anjou en Flandre.

Marguerite déſeſpérée de ce terrible échec députe auſſitôt à Charles d'Anjou, frere du Roi de France. Aveuglée par ſon reſſentiment, elle promet de céder à ſon vangeur tous les droits de Jean d'Avennes. Charles, que l'ambition dévorait, raſſemble à la hâte quelques troupes, vole dans le Hainaut, prend pluſieurs châteaux, force Valenciennes dont Guillaume s'était depuis peu rendu maître au profit de ſon beau frere. Cette impétuoſité n'eut que la rapidité de l'éclair. Guillaume, ſecondé d'une forte armée, invite Charles à une bataille rangée ſur les bruieres d'Aſche en Brabant. Le Cartel fut accepté. L'Angevin ſe vantait même de remporter bientôt une victoire facile ſur le Roi d'eau: c'eſt ainſi qu'il appellait Guillaume. Mais à peine a-t-il appris que ſon adverſaire l'attend ſur le champ aſſigné, qu'il ſe ſauve à Valenciennes. Il ne ſe croit pas même en ſureté dans cette ville aſſiegée auſſitôt; du courage, il n'en a plus que pour fuir; il s'eſquive, il ſe ſauve en France. C'eſt en vain que je cherche ici ce héros enſuite ſi fameux pour avoir vaincu le Roi Conradin. Je vois ſeulement un Prince auſſi lâche qu'ambitieux, qui, devenu uſurpateur, fit enſuite couper la tête à un Souverain infortuné.

Meyer. an. 1254.

Velly. V. 421.

Guillaume, ne trouvant plus rien qui arrêtât le ſuccès de ſes armes, obligea la Comteſſe de Flandre à ſe déſiſter du Hainaut en faveur de Jean d'Avennes.

Guillaume partit enſuite pour Geneve où le Pape voulait le couronner. C'eſt dans ce voyage ſans-doute qu'il donna, à la maiſon de Maurienne & de Savoie, l'inveſtiture de Turin, de Montcalier &c. & de pluſieurs autres fiefs: conceſſions qui la mirent en état de s'élever à la puiſſance où nous la voyons aujourd'hui parvenue. En paſſant par l'Allemagne, Guillaume témoigne qu'il y fut reçu avec empreſſement. Mais les affaires ayant changé, il ſe rendit à Utrecht qui venait d'être le théâtre des révolutions, dont nous allons parler.

Derniers efforts de Guillaume pour ſe rétablir.

Ann. de l'Emp. an. 1254.

Othon III. étant mort, en 1249, on éleva ſur le ſiège épiſcopal Gozewyn d'Amſtel, qui fut bientôt dépoſé, ſoit pour ſon incapacité, ſoit parce que ſa famille était odieuſe au Roi Guillaume Henri de Vianden qui lui ſuccèda fut attaqué auſſitôt par Gysbrecht d'Amſtel, frere de Gozewyn & par Herman de Woerden. Le Comte de Gueldre s'étant joint à eux, l'Evêché fut ménacé de tous les cotés. L'Evêque fut partout vainqueur. Les Seigneurs d'Amſtel & de Woerden

Troubles d'Utrecht.

1255.

Beka 87.

tomberent même entre ſes mains & ne furent relâchés qu'à la priere de Guillaume. Il y eut encore quelques hoſtilités entre les Gueldrois & les Trajectins; l'Evêque fondit ſur la Véluwe, y fit un butin aſſez conſidérable pour en bâtir ſur le Vegt, le fort de *Vreeland*, qui aſſurait l'Evêché contre les incurſions des Habitans d'Amſtel. La paix fut enfin conclue. Gysbrecht ſe ſoumit à venir avec cinq cens de ſes adhérans, pieds nuds, vétu de laine, demander pardon à l'Evêque dans l'égliſe du Dôme & lui jurer hommage comme à ſon Suzerain.

Reka 50. *Anal. Belg.* 3. 324.

Guillaume bleſſé à Utrecht.

C'eſt dans ces circonſtances que Guillaume, arrivé à Utrecht & conférant avec les Eccléſiaſtiques ſur ſon voyage d'Italie, faillit à être aſſommé d'un coup de pierre lancée par une main inconnue. Ce Prince qui s'était fait aggréger au corps des Bourgeois, qui leur avait accordé pluſieurs privileges, ſe ſentit percé de ce trait d'ingratitude. Il ſortit furieux de la ville, ménaçant de tirer bientôt une vengeance éclatante.

Reka 50. *Heda* 209. 210. *Ib.* 87.

Expédition contre les Weſtfriſons.

La révolte des Weſtfriſons prévint les ſuites de ſon reſſentiment. Ces peuples, impatiens du joug du Comtes, amoureux de la liberté juſqu'au fanatiſme, venaient d'inſulter & de déſo-

ler les terres de leurs voiſins. On avait, pour les tenir en bride, bâti, en 1252, le château de *Heemskerk*. Ils furent, en 1254, vaincus dans un combat naval, où l'on prétend qu'ils perdirent cinq mille hommes. Le fort de Toorenburg à l'Eſt d'Alkmaar fut auſſi conſtruit pour les réprimer. Rien n'étant capable d'arrêter leur férocité, Guillaume marcha contre eux. Il vint au milieu de l'hiver à Alkmaar, ville qu'il avait favoriſée de pluſieurs privileges & affranchie de tout tribut pendant dix ans. Il ſe rend enſuite à Vroone, village conſidérable de Weſtfriſe, dont les habitans ainſi que ceux d'Ouddorp tenaient de lui leurs règlemens. De-là, traverſant une grande mare toute glacée, il diviſe ſon armée en deux corps, dont l'un commandé par Guillaume Brederode marche contre les Dregters qui ſont vaincus & repouſſés. Guillaume éprouva un ſort bien différent. Il était monté ſur un cheval extrêmement gros & peſamment enharnaché. Il portait auſſi, de même que ſa troupe une armure très lourde. Les Friſons diviſés en petites bandes volaient avec agilité ſur les glaces, armés de Javelots, de haches danoiſes & de demi piques. Pour comble de malheur, Guillaume tomba dans une embuſcade couverte de roſeaux, où 1256. *Ib.* 87.

Guillaume est tué.

la glace s'entrouvrit, où ſon cheval s'enfonça juſqu'au poitrail. Separé de ſes gens, ce fut envain qu'il cria pour avoir du ſecours; il ne fut entendu que des ennemis qui, feignant de ne pas le connaître, le depêcherent à coups de javelots. Ils enleverent enſuite le corps & l'enterrerent dans une chaumiere à Hoogtwoude. Les troupes, privées de leur chef, ſe retirerent, n'emportant que la terreur & la confuſion. Leur perte dût être conſidérable, s'il eſt vrai que des Bourgeois d'Alkmaar, de Delft, de Dordrecht qui ſuivirent cette expédition, il n'en réchappa que huit.

Mat. Par. 793. *Wi. t. Proſ. an.* 1255.

Ouvrages attribués à Guillaume.

L'Election de Guillaume à l'Empire n'ayant pas été unanime, les Allemands ne le mettent point au nombre de leurs Rois. On lui attribue pluſieurs édifices, tels qu'un palais à la Haye, l'Hôtel de ville de Haarlem, où l'on prétend qu'il tenait ſa cour, un grand chemin qui conduit à Alkmaar &c. On le fait auſſi auteur d'un livre dont le titre ſuffira aux gens ſenſés: *Agalma religioſorum, ſive meditationes circa Myſteria paſſionis Dominicæ.* Ce qui eſt plus intéreſſant, ce ſont les privilèges qu'il accorda aux villes de Hollande & de Zéelande dont la puiſſance croiſſait tous les jours. On trouve, dans les Réglemens de Haar-

Privilèges.

lem, alors rédigés, des dispositions curieuses. En n'imposant qu'une amende pour l'homicide à moins qu'on ne tue avec des armes défendues, on décerne la peine de mort, contre un homme convaincu de viol par sept témoins (*). Une femme, qui gagne sa vie à cuire, à brasser, à coudre, ne peut être condamnée à perdre qu'une fournée de pain, une brassée de biere, une certaine quantité de fil. On observe que dans les ordonnances de Dordrecht, en 1253, les meurtriers sont condamnés à mort. On trouve la même sentence, portée contre le même crime, dans un privilège de 's Gravezande en 1246. Ceux de Delft devaient payer vingt livres au Comte lorsqu'il était armé chevalier.

Screvel. *Handv.* 218. *Van de Wall Dord.* *Handv.* 26.

(*) Exiger sept témoins pour un viol ! C'est porter la prudence on ne peut pas plus loin.

FLORENT V.

Mat. Aq. 2.518. CE Prince fut reconnu à l'âge de deux ans par la Nobleſſe & les Communes. La part, qu'en général toutes les villes des Païs-bas avaient priſe au gouvernement, n'eſt pas moins remarquable dans le traité que Florent, vainqueur des Flamands, Oncle & Tuteur du jeune Comte, fit avec les vaincus. Guy & les autres priſonniers de marque payerent une forte rançon. Gand, Bruges, Ypres, Lille, Tournay garantirent l'obſervation des articles & jurerent de ne fournir aucun ſecours à leur Comte, s'il ne les rempliſſait pas. On ſtipula auſſi que les Iles à l'Oueſt de l'Eſcaut ſeraient cédées au Régent de Hollande: c'était la dot que Marguerite fille du Comte Guy lui apportait.

Traité avec le Flamand.

1256.

Oudeg. Chron. Fland. 190.

La future n'était qu'une enfant: Florent n'eut pas le tems de conſommer ſon mariage; en 1258 il reçut le coup mortel dans un tournoy à Anvers, après avoir donné aux Zéelandais des loix, ſuivant leſquelles tout le païs fut gouverné. Enfin le Comte de Hollande, ayant, quelque tems après, épouſé

Mort de Florent Régent de Hollande.

1258.

Mieris. 302.

Béatrix, autre Princeſſe de Flandre, obtint les mêmes ceſſions; on prétend auſſi que Florent, après avoir prêté hommage à la Flandre, s'intitula Comte de Zéelande. C'eſt du moins à ces deux époques qu'on peut placer la réunion totale de la Zéelande à la Hollande. Auſſi dans les privilèges accordés par le Tuteur Florent, en 1257. ne fait-on plus mention des Comtes de Flandre; mais tous les droits de la ſouveraineté ſont dès-lors exercées par le Hollandais.

Ib. 209.

Ned. uitg. by Tirion 64. *volg.*

Le gouvernement féodal, qui avait formé une ariſtocratie complette, ſuivant laquelle chaque Seigneur, ſans s'embaraſſer des états de ſon Suzerain, ne s'appliquait qu'à faire chez lui le petit tiran, ſubiſſait de jour en jour des altérations remarquables. Les villes naturellement prévenues contre l'inſolence des Nobles auſſi jaloux de leur liberté qu'attachés à détruire celle des autres, s'étaient tournées vers les Comtes, de qui elles recevaient tous les jours de nouveaux privilèges. Cette union politique rendit les Nobles plus réſervés; ils plierent ſous la même puiſſance, pour ne pas en être écraſés. Dès-lors l'autorité du Comte, des nobles & des villes tendit à établir une certaine balance de pouvoir, un gouvernement mixte & compliqué. Les idées de liberté

Obſervation ſur le gouvernement.

civile étaient même si communes, que les païsans furent les premiers à se soulever contre la tirannie, que les voyages de Guillaume & la minorité de Florent avaient donné occasion aux nobles de renouveller.

Régence disputée.

Adelaïde d'Avennes, Tante du jeune Comte prit le tître de Tutrice de Hollande; mais se voyant exposée à la haine de plusieurs Nobles, elle s'associa Henri, Duc de Brabant, qui mourut peu de tems après. Les Nobles appellerent aussitôt Othon III., Comte de Gueldre, fils d'une grande Tante de Florent. On n'a rien de certain touchant cette régence, sinon qu'elle fut disputée par Adelaïde & par les Zéelandais qui céderent à la fin, après avoir perdu une bataille à Vernoutsée, dans le Sudbeveland*.

Mem. de Mr. J. Rose.

Révolte des Kennemers.

L'esprit d'indépendance si long tems conservé en Frise & en Westfrise fermentait dans les Provinces adjacentes parmi le peuple des villages & des campagnes. Tiranisés par la Noblesse, les Kennemers se révolterent de tous côtés. Leur dessein n'allait à rien moins qu'à chasser les Nobles de tout le païs, à raser leurs châteaux, à mettre les rênes de l'administration entre les mains du peuple. Ils entrainerent aussi les Westfrisons & les Waterlanders dans le même complot. Les opérations

Beka 91. &c.

furent rapides & terribles; les châteaux furent insultés partout; plusieurs furent pris & détruits & les nobles obligés de se sauver avec précipitation à Haarlem où ils se retrancherent. Le Seigneur d'Amstel, incapable d'arrêter l'impétuosité de ce torrent, chercha à le détourner. Il se présente aux factieux, il leur persuade de le prendre pour leur chef. Par cette politique Gysbrecht sauva son territoire. Il avait encore un autre dessein; c'était de se vanger des Evêques contre lesquels ils conservait un ressentiment ancien & profond. On le vit s'avancer le long du Vegt, insulter le fort de Vréeland, conduire sa troupe jusqu'aux portes d'Utrecht. Les Bourgeois allarmés courent aux armes, ils montent sur les remparts. „ O Citoyens" leur dit alors un des assiégeans avec une éloquence naturelle, & une voix forte & retentissante: „ O nos amis! la „ nation libre des Kennemers n'est venu „ ici que pour vous supplier de proscri„ re tous les nobles, vos tirans & vos „ oppresseurs & de donner leurs biens „ aux pauvres." Ces paroles firent la plus grande impression sur un peuple déjà mécontent de l'administration. On s'ameute, on forme des délibérations tumultueuses, on chasse les nobles, on dépose les Magistrats, on leur substitue

Gouvernement populaire établi à Utrecht.

des vieillards tirés d'entre tous les corps de métiers: on fait alliance avec Gysbrecht & ſes adhérans. Amersfoort & l'Eemland entrent dans le même parti. Gysbrecht détruiſit enſuite les forts des Seigneurs d'Abkoude, de Ryzenburg, de Vianen, ſes ennemis particuliers. Le Comte de Gueldre, quoique excité par Jean de Naſſau; alors Evêque d'Utrecht n'ôſa s'oppoſer à cette multitude effrénée & ſéditieuſe. Enfin Gysbrecht, après avoir aſſouvi ſon reſſentiment, voyant que les proviſions commençaient à manquer, s'addreſſa aux Rébelles: „Vaillans guer„riers! chers amis! dit-il, vous avez „ fait aſſez de conquêtes; les tirans du „ païs ſont terraſſés; penſez à préſent „ que la moiſſon approche & que chacun „ de vous doit pourvoir à la ſubſiſtance „ de ſa famille." Tous partent; mais en paſſant près de Haarlem, devenue la retraite de la plupart des nobles, le déſir d'une conquête ſi avantageuſe rallume leur reſſentiment. Ils inveſtiſſent la ville, ils preſſent le ſiège avec ardeur. La ruſe & l'intrepidité d'un chevalier nommé Jean Perſyn ſauva Haarlem. Le flambeau à la main, il vole à la faveur des ténèbres dans le Kennemerland & met de tous cotés le feu aux villages. Les rébelles voyant la flamme dévorante s'élever çà & là de

leurs maiſons, abandonnent le ſiège, pour ſauver leur famille & leurs biens. Les aſſiegés ſont auſſitôt une vigoureuſe ſortie, ils pourſuivent long-tems les ennemis & s'en reviennent chargés de butin.

Utrecht eſt auſſitôt inveſti par l'Evêque & le Comte de Gueldre; mais comme les idées de liberté avait éxalté l'eſprit de tous les citoyens: ils ſe défendirent avec tant de courage, que le Prélat, voyant qu'il ne pourrait établir ſa domination que ſur un tas de débris, dirigea les opérations contre Amersfoort, dont il ſe rendit maître. Il ſe retira enſuite à Déventer & le Comte Othon dans ſes états; les troupes furent congédiées. Jamais les Trajectins n'ont été ſi libres. Ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'on ne voit pas qu'une démocratie ſi ſubitement établie ait produit les troubles de l'anarchie. Deux ans entiers s'étaient écoulés, lorſque *Zueder de Bozinchem* eſcalada ſecretement la ville. Les anciens Magiſtrats ſont auſſitôt rétablis dans leurs fonctions, les nouveaux chaſſés. Ceux-ci trouverent bientôt moyen de rentrer l'un après l'autre. Les factions recommencent avec plus d'acharnement. Enfin Nicolas de Kats, que quelques auteurs qualifient de Tuteur de Hollande, arrive avec

Utrecht ſurpris.

cinq cens écuyers, fracaſſe les portes à coups de haches, ſe fait ériger un tribunal dans le lieu le plus expoſé, condamne au banniſſement juſqu'à mille quarante citoyens & rétablit de maniere la plus deſpotique toutes choſes dans leur ancien ordre. Eſt il donc vrai qu'il ſoit plus aiſé d'acquerir la liberté que de la conſerver?

Expédition en Weſtfriſe.

1272. Florent n'avait que dixhuit ans lorſqu'il entreprit de vanger la mort de ſon pere. Les Kennemers étaient défaits, les Trajectins réduits. Le jeune Comte, incité par ſon conſeil & par des idées de vengeance auſſi adroitement inſpirées qu'avidemment reçues, ſe détermine, en 1272, à une expédition générale contre les Weſtfriſons. Ce peuple n'avait jamais été ſurpris qu'à la faveur des glaces ou des ſéchereſſes. Florent ſe mit en marche au mois d'Août. Les troupes ſe raſſemblent à Alkmaar; on pénètre enſuite à travers un païs coupé juſqu'au cœur de la Weſtfriſe. Une troupe de digueurs, couverts par des Archers & des Arbalêtriers applanit les routes. Les Weſtfriſons ne furent pas épouvantés. Ils tomberent ſur les travailleurs, ils les pouſſerent ſur l'armée du Comte qui fut miſe en deroute & pourſuivie juſqu'à Heilo. Les Hollandais ſentant alors

un terrein ferme ſous leurs pieds ſe rallient, font alte: puis ils s'élançent tout-à-coup avec tant d'impétuoſité ſur leurs ennemis, qu'ils en couchent huit cens ſur la place & reſtent maîtres du champ de bataille. Cette victoire couta cher aux vainqueurs. Ils perdirent cinq cens hommes, la plus grande partie de la Nobleſſe.

Les Weſtfriſons furent encore attaqués de tems en tems tantôt avec perte, tantôt avec ſuccès. En 1277, Florent éxempta les Habitans d'*Akerſloot* & de *Uitgeeſt* de tout impôt pendant trois ans, afin, dit-il, qu'ils s'oppoſent avec vigueur aux Friſons, nos ennemis. Quatre ans après ceux de Wormer acquirent auſſi quelques privilèges, pour avoir livrés, au Comte, pluſieurs Friſons. Adélaïde n'approuvait pas ces expéditions militaires. C'eſt-là ſans doute ce qui lui attira la haine des Nobles & du Comte. Elle reçut ordre de quitter la Hollande & ſe réfugia enſuite auprès du Comte de Hainaut, ſon fils ainé. 1277. *Friesl. Chart. B.* 95. *Ib.* 120.

Florent fut, en 1277, armé chevalier à Bois le Duc, en préſence de Jean, Duc de Brabant (*). En 1282, il raſ- Florent armé chevalier.

(*) C'étoit le plus fameux, le plus intrépide *Jouſteur* de ſon tems. Il avait figuré dans

Expédition en Weſtfriſe.

1282.

ſemble toutes ſes forces pour réduire les Weſtfriſons. L'expérience lui ayant appris, combien il était dangereux de penètrer dans leur païs par Alkmaar, il fait équipper une flotte, il traverſe le Zuiderzée, il vient prendre terre au Sud du Dregterland. Soit pour contenir une nation indocile, ſoit pour ſe ménager une retraite dans le beſoin, il ſe préparait à conſtruire un fort à *Wydenes*; lorſque les ennemis ſe préſenterent en ordre de bataille. Ils furent repouſſés & diſſipés. Florent à la tête de ſa nobleſſe courut enſuite de village en village, portant de tous côtés la déſolation & la terreur. Il s'avance juſqu'à Hoogtwoude, où le ſouvenir du meurtre de ſon pere, commis aux environs de ce lieu, ranime dans ſon âme tous les accès de la vengeance. Une nouvelle fureur s'allume, le vainqueur effrené ſe plait à faire couler un ſang odieux. Enfin pour ſauver ſa vie, un vieillard ayant découvert l'endroit, où le corps du Roi Guillaume était caché, Florent

---

plus de 70 tournois, tant ces jeux barbares étaient alors communs. Il avait acheté un champ près de S. Quintin où il invitait ſes voiſins à venir s'éxercer. Il fut victime de cette indomptable frénesie en 1294.

fut ſi ravi de cette nouvelle qu'il or- donne qu'on ceſſe le carnage. Il ne ſe ſent plus animé que par les tranſports de la piété filiale la plus vive. Les os ſont lavés & tranſportés à Middelbourg où les derniers devoirs leur furent rendus avec une pompe auſſi attendriſſante que ſuperbe. La lettre que Florent écrivit en Français dans la premiere extaſe de ſa joie, ne doit déplaire ni aux âmes ſenſibles, ni aux amateurs de l'antiquité. „ *Le Haut Prince & noble, ſon treſchier & ame Seigneur, Eduard, Rois d'Engleterre, Florens Conte de Holand, ſaluz, & li appareilles en tous lieux a li ſervir.* — *Treſchier Sire, come il eſt enſi que Dix (Dieu) par la grace, m'a aidiet a ce, que je ſuis venues a duſus (deſſus) de mes ennemis morteux les Friſons, ne vole je, en nulle manere, laſier (laiſſer) que je ne le vous feiſſe ſavoir, com a mon Seigner, & a celi de qui je me fie tant, que bien qui de ſavoir, que plus liés en ſeront, ſe (ſi) Dix me donnoit archivier (achever) ſi grant partie de mon deſir, com ceſte eſt.* — *Sire, pour che eſt que je vous fas ſavoir, que jai heu as gens devantdis (gagné) quatre batailles, & de treſtoutes nous a notre Sires aidiet a ce que nous les veinquemes, & avons conquis*

Corps du Roi Guillaume découvert.

Will. Proe.

Florent écrit en Français au Roi d'Angleterre.

Rymer. I. p. 2. 212.

„ *tout leurs plus forts pas, & ravoms*
„ *par force le corps de mon Seigneur*
„ *mon pere le quele choſe je deſeroie*
„ *ſur tutes riens* (*toutes choſes*). —
„ *Sire ſe vous vodroie proier que vous,*
„ *des ces biens, que Dix nous a fet,*
„ *avec vous veullies noſtre Seigneur*
„ *mercher, qui touz jours vuelle eſtre*
„ *garde de vous; & vous voles choſe*
„ *que je puiſſe faire comandes moi.*"

C'était Adelaïde de Hainaut, tante & tutrice du jeune Comte qui avait eu ſoin de le faire inſtruire dans les langues *tudeſque* & *vallonne* (*). Il ne ſe-

(*) L'Hiſtoire étant le réçit des changemens de toute eſpèce ſurvenus dans le monde, il n'eſt pas inutile d'obſerver à l'occaſion de ce fragment de langage, que le tudeſque parlé pluſieurs ſiècles par les conquérans des Gaules* avait depuis long-tems été ſubjugué par l'idiôme des anciens habitans : mélange de latin & de vieux gaulois, alteré de quelques mots tudeſques. Il n'eſt pas inutile d obſerver qu'il eſt plus aiſé d'aſſujettir un peuple que de changer ſes anciennes inſtitutions. Ainſi tous les efforts de Guillaume le conquérant n'ont pu naturaliſer la langue françaiſe en Angleterre. Ainſi je ſerais porté à croire que la langue des Païs-bas eſt foncierement la même que parlaient les Bataves. Les mots germains rapportés par Tacite y ſont analogues. Voyez auſſi le traité de 841, dans Lipſius, *Epiſt. cent. III. ad*

*Fl. Hiſt. Eccl. L. 46. 7. L. 48. 40.

rait pas difficile à un homme verſé dans l'hiſtoire ancienne de prouver que long-tems avant que la langue Françaiſe eut été perfectionnée ſous Louis XIV, elle avait été cultivée, ſur-tout par les peuples du Nord. La ſituation de la France entre l'Angleterre, les Païs-bas, l'Allemagne, l'Italie & l'Eſpagne a dû rendre ſon langage commun, long-tems avant qu'elle eut des Corneille & des Boſſuet, & qu'une partie de ſes habitans fut obligée de s'expatrier, pour honorer Dieu à ſa maniere dans des païs libres.

Commerce avec l'Angleterre.

Pendant que les Weſtfriſons inſultaient inutilement le fort de Wydenes, Florent cultivait l'amitié du Roi Edouard, afin d'étendre le commerce

---

Belgas Epiſt. 44. *p.* 43. Voici quelques vers francs que B. Rhenanus dit avoir été écrits dans le 10e ſiècle. C'eſt une traduction de l'évangile :

Nu wil ich ſcriban unſer heil
Evangeliono deil
So wiet nu hiar bigunnen
In frankisga *zungun.*

Il eſt plus facile aux Allemands & aux Hollandais de comprendre ces paroles, qu'aux Français.

Ib. 130. qui depuis plusieurs années s'exerçait entre l'Angleterre & ces païs. Les Hollandais & les Zéelandais importaient alors plusieurs sortes de marchandises en Angleterre; ils en exportaient des laines qu'ils manufacturaient, de l'argent en barre qu'ils monnoyaient; car on exploitait alors des mines d'or & d'argent dans l'Ile britannique. Il s'élevait cependant de tems en tems des disputes entre les commerçans des deux nations. Edouard I., ayant à la suite d'une guerre avec les Flamands, défendu l'exportation des laines dans le continent, les Zéelandais sentirent les effets de cette prohibition. Animés par l'esprit de vengeance, ils croisèrent les mers avec quatorze bâtimens. Le dommage, qu'ils causerent aux Marchands de Londres, fut très considérable. En 1275 la paix réconcilia les deux nations; mais ce ne fut qu'en 1280, que les Zéelandais commercerent librement en Angleterre. Les deux Souverains conçurent même tant d'amitié l'un pour l'autre qu'on négocia une alliance entre Alphonse, fils d'Edouard & Marguérite, fille de Florent. Suivant les conditions ratifiées à Westminster, „ le Comte „ donnait, pour dôt à sa fille, la moi- „ tié de ses états. Au défaut de hoirs „ males, elle héritait de l'autre. En „ cas

*Ib. 152. 187. 235. 137. 150. 140. &c. 187. 195.

Alliance avec l'Angleterre.

„ cas qu'elle eut des ſœurs, le Roi „ leur devait fournir une dôt conve- „ nable à leur rang. A la conſomma- „ tion du mariage les deux époux en- „ treront en poſſeſſion des états alie- „ nés en leur faveur, & laiſſés à l'op- „ tion du monarque, qui pourra choi- „ ſir les villes fortes & les meilleures „ places. Le Comte s'en reſerve ce- „ pendant les revenus pendant ſa vie. *Ib.* 195. „ En cas de minorité le Roi d'An- „ gleterre aura la régence. Il pourra „ auſſi après le mariage faire inaugu- „ rer & confirmer ſon fils dans tous „ les états du Comte *par les nobles & „ les communes des bonnes villes.* Le „ Comte tachera de faire approuver le „ préſent traité par le Roi d'Allema- „ gne ou du moins par les Princes de „ l'Empire. *Mais ſi les loix & les „ coutumes du païs ſont incompati- „ bles avec l'obſervation des articles, „ tout eſt abſolument annullé.*" On remarque dans ce traité le pouvoir des loix, des communes, des Nobles, & les ménagemens que les Comtes devaient garder envers l'Empire.

La mort du Roi Guillaume avait été la cauſe & l'époque du long interregne ou de l'Anarchie de l'Allemagne. Une faction avait choiſi Alphonſe Roi de Caſtille qui ne prit jamais poſſeſſion; une autre avait élu Richard, frere du *T. Wykes Chr. Trivet.* Etat de l'Empire.

Roi d'Angleterre. Celui-ci, ſoutenu des Evêques de Cologne, de Liège, d'Utrecht & du Comte de Hollande, avait, en 1257, paſſé par la Hollande en Allemagne, ſans pouvoir aſſurer ſes droits. Quinze ans entiers l'Empire reſta ſans chef, juſqu'à l'élection de Rodolphe, Comte de Halsbourg, tige de la maiſon d'Autriche. Il ne paraît pas que cet Empereur ait eu beaucoup de reſpect pour le fils du Roi Guillaume. En 1276, il donna en même tems, à Jean d'Avennes, Comte de Hainaut, à Herman, Comte de Henneberg, à Marguerite, ſa femme & à Boppon, ſon fils, le Comté de Hollande, en cas que Florent mourut ſans héritiers légitimes. Les patentes déclarent ſans détour que le Comté de Hollande & les autres poſſeſſions de Florent ſont des fiefs de l'Empereur & de l'Empire. Jean d'Avennes avait droit ſur la Hollande par ſa mere Aleide; Herman par ſon épouſe, Marguerite; toutes deux étaient filles de Florent IV. & ſœurs du Roi Guillaume. Cette double donation eſt aſſez analogue à la poſition & au caractere de cet Empereur. Pour ſe former une autorité réelle, il vendait avec la derniere facilité les droits les plus antiques, quand ils n'étaient qu'honorables. C'eſt ainſi qu'en 1281,

1273.

La Hollande aliénée par l'Empereur.

Mart. & Dur. I. 1153. 1154. 1167. &c.

il confirma à Jean d'Avennes la poſſeſſion des païs de Waas, d'Aloſt, des quatre Bailliages & des terres ſituées près de l'Eſcaut. Ce n'était pas ſans raiſon que Florent avait, dans la ceſſion à l'Angleterre, ſtipulé le ſuffrage de l'Empire. Cet aveu ſur lequel il devait peu compter, celui des loix & des états du païs, étaient des clauſes qui anéantiſſaient viſiblement toutes les diſpoſitions du traité.

Elles devaient encore ſubir d'autres changemens. Florent eut un fils, nommé Jean, qui devenait ſon héritier naturel & légitime. Il y eut, en 1284, un nouveau traité entre les deux Souverains. Le jeune Prince Hollandais devait être élevé à la cour du Roi d'Angleterre, juſqu'à ce qu'il fut en âge d'épouſer une de ſes filles. La mort d'Alphonſe & de Marguerite occaſionna encore de nouvelles négociations. En 1283, Etienne, Doyen de l'égliſe d'Utrecht, Gerard de Wateringen, Chevalier & *Maître* Simon, Eccléſiaſtique, partirent pour l'Angleterre. Les articles auparavant rédigés à Haarlem portaient: „ qu'Eliſabeth é-„ pouſerait le Prince Hollandais. Elle „ devait avoir en dôt cinquante mil-„ le livres tournois noirs, payables „ dix mille; lorſque Jean arriverait en „ Angleterre, dix mille; quand il au-

Traité à l'occaſion de la naiſſance de Prince Jean.

1284.

Rymer. R. 234-239. „ rait ſept ans & trente mille à la cé-
„ lébration du mariage. Le Comte
„ s'oblige à pluſieurs conditions ;
„ il engage même ſes biens, meu-
Ib. T. p. *III. p.* 3. „ bles & immeubles. Il ſe ſoumet à
„ l'excommunication du Pape en cas
„ d'infraction. Pour l'exécution des
„ articles, l'Angleterre, le Comte de
„ Flandre, le Duc de Brabant, pour-
„ ront attaquer à force ouverte les
„ Hollandais & les Zéelandais leſ-
„ quels ſeront garans du traité, qui
„ ſera juré par le Roi & le Com-
„ te."

Reinoud I. Comte de Gueldre.

Les Ambaſſadeurs d'Angleterre, qui avaient paſſé en Hollande, avaient auſſi ménagé une trêve entre le Comte de Hollande & Reinoud, Comte de Gueldre. Celui-ci avait pour mere une nièce du Roi de France. Il avait, en 1279, ſuccédé à ſon pere Othon III. Il épouſa la fille ou la ſœur du Duc de Limbourg, & ce Duché lui était en partie dévolu par héritage. C'eſt du moins ce qu'il prétendait. Son titre cependant lui fut diſputé, en 1284, par Jean I., Duc de Brabant. Il paraît que le Comte de Hollande ſoutint le Duc de ſes armes & que Reinoud avait fait quelques conquêtes dans le païs diſputé. En 1285, Florent accepta la trêve dont nous venons de parler; Edouard tenta même auſſi de

Ib. P. II. p. 234. 237. 239.

moyenner la paix entre les deux compétiteurs. Il ne réuſſit pas. Les hoſtilités continuerent pluſieurs années, de part & d'autre. En 1288, les deux concurrens raſſemblerent toutes leurs forces & ſe livrerent un combat furieux à Woeringen, où Reinoud fut vaincu, bleſſé & fait priſonnier. Il ne recouvra ſa liberté que dix mois après, par la médiation de Philippe le Bel, Roi de France. Il fut obligé d'abandonner au Duc ſes prétentions ſur Limbourg & la ville de Tiel; il reçut en échange le Bommeler- & le Tielerwaard. Florent eſt expreſſément compris dans cet acte, comme Allié du Duc de Brabant. Le Duc méritait cette préférence, pour avoir, en 1283, affranchi la Hollande de l'hommage qu'elle lui devait par rapport à Dordrecht.

Mat. Anal. III. 54.

Dordrecht affranchie de la féodalité du Brabant.

Dans l'intervalle de ces différentes tranſactions, Florent avait pris part aux diſputes elevées entre l'Evêché & les Seigneurs d'Amſtel & de Woerden. Il avait, en 1274, fait alliance avec les nobles & les Magiſtrats trajectins irrités contre leur Prélat qui avait aliené pluſieurs châteaux. En 1278, on promit au Comte Florent de lui tenir toujours, ainſi qu'à ſes ſucceſſeurs, la ville ouverte, de prendre ſon aveu dans l'élection d'un Evêque à condition qu'il continuerait à protéger

Diſputes entre Utrecht & les Seigneurs d'Amſtel & de Woerden.

Mier. Chart I. 375. 396. &c.

la cité & les Magiſtrats. Quelque tems après les Trajectins, voulant détruire un péage que Gysbrecht d'Amſtel avait établi ſur le Vegt, furent repouſſés. Florent marche à leur ſecours; un détachement de Zéelandais qui venait le joindre fond avec tant d'impetuoſité près de Loenen ſur ceux d'Amſtel, que leur Seigneur fut pris & leur armée défaite. Le château de Wieland tomba entre les mains des vainqueurs, de même que les freres de Gysbrecht & Herman de Woerden, dont les terres furent ravagées. Florent vint enſuite aſſiéger Montfoort; irrité de n'avoir pu prendre cette place qu'après un an entier de ſiége, il ſouilla ſa conquête, en faiſant couper la tête à tous ceux qui l'avaient défendue; il ne fit grace qu'à deux. Herman qui en était Seigneur fut obligé de diſparaître; il fut même banni par une ſentence de l'Evêque, qui confiſqua ſes biens ainſi que ceux des Seigneurs d'Amſtel & de Woerden. L'Amſtelland fut envahi par Florent, & la Seigneurie d'Amſtel donnée enſuite à Jean Perſyn, ſi fameux par ſes ſervices contre les Kennemers. Le païs fut affranchi de tout péage; l'acte, daté de 27 Octobre 1275, eſt le plus ancien des privilèges, conſervés dans les archives d'Amſterdam. C'était pour les indemniſer des dom-

Beka 97. 98.

mages cauſés par les ſoldats du Comte, probablement à la révolte des Kennemers.

Les parens des priſonniers ſollicitérent long-tems leur liberté. Après une détention de ſept ans, ces Seigneurs furent relâchés, en cédant preſque tous leurs droits & leurs poſſeſſions. Quand un grand avait alors le malheur d'être pris en guerre, il ne pouvait gueres ſe racheter qu'en ſacrifiant ſes biens. Il devait ſe ruiner pour s'affranchir. Herman de Woerden n'en fut pas quitte à meilleur marché. Il ſe reconnut Vaſſal du Comte; il promit de ne pas marier ſa fille ſans ſon conſentement. Il s'obligea à tenir ouverte la maiſon, que le Comte avait bâti à Woerden, à le défendre comme ſon Suzerain, même contre l'Evêque d'Utrecht, à ne recevoir aucun exilé de Hollande. Ces diverſes réconciliations furent ſi ſinceres de la part du Comte que, peu de tems après, il fit entrer ces deux Seigneurs parmi les premiers de ſon conſeil. Dans une promotion de douze chevaliers faite dans ſon palais de la Haye, il créa encore Gysbrecht d'Amſtel de l'ordre de S. Jaques, qu'il venait d'inſtituer. Il n'eſt pas inutile d'obſerver que cet ordre ne put ſe ſoutenir long tems; qu'il diſparût avec le fondateur. La

Elargiſſement, reconciliation.

1285.

Mieris chart. I. 462. 463.

Mir. Don. Belg. p. 441.

marque de l'ordre était un collier d'or chargé de coquilles, au bas duquel pendait une médaille, où l'on voyait la figure du patron.

Conquête de la Weſtfriſe.

Florent ne perdait pas de vue la conquête entiere de la Weſtfriſe. Il ſaiſit une occaſion auſſi triſte que favorable. Deux tempêtes violentes, arrivées le 17 Décembre 1286, & le 5 Février de l'année ſuivante, avaient pouſſée la mer hors de ſon lit; & inondée toute la Friſe à l'eſt du Zuiderzée. La Zéelande entiere fut ſubmergée à la réſerve des Iles de Walcheren & de Wolfaartsdyk. La Weſtfriſe eſſuya le même malheur; une multitude d'habitans périt dans les eaux. Elles couvraient encore tout le païs, lorſque le Comte envoya, par le Zuiderzée, Théodoric de Bréderode avec quelques vaiſſeaux plats, bien armés. Les Friſons refugiés, ſur les hauteurs, où étaient la plupart de leurs villages; mais ſéparés les uns des autres par les flots étaient hors d'état de raſſembler des troupes. Ils n'avaient aucun batiment pour ſe défendre ſur l'eau. La flotte Hollandaiſe, navigeânt de maiſon en maiſon, ſoumit ſans peine tous les Hatans, les uns après les autres. Les eaux s'étant retirées, Florent entre lui-même en Weſtfriſe à la tête d'une nombreuſe armée. C'eſt alors, qu'il

Mat. An. 1531.

fit élever quatre forts: *Medenblik*, qui ſubſiſte encore, pour tenir ouvert le paſſage du Dregterland: *Nieuwendorp*, près d'Alkmaar: *Middelburg* à l'eſt de la Zype, où il n'y avait point alors de digues: *Eensgenburg*, qui donnait une entrée libre ſur le territoire conquis. Au commencement de l'année 1288, les députés de la plupart des villages de Friſe firent à Torenburg leur paix avec Florent. „ Ils promettaient „ d'être ſoumis au Comte, de marcher „ en guerre à ſes ordres, de lui payer „ les décimes, les corvées, de ſouffrir „ la conſtruction des grands chemins „ dans toute l'étendue de leur païs." Les Dregters étant venus deux mois après à la Haye s'engagerent à de pareilles conditions & même à ſouffrir que le Comte bâtit chez eux des châteaux & des forts. Medenblik reçut en même tems des loix & l'exemption de péage. Florent y fit battre monoye: on conſerve encore quelques pieces frapées alors dans cette ville. Les Comtes faiſaient déjà depuis long-tems battre monnoye en Hollande. Dans les anciennes chartes de Haarlem, de Dordrecht, d'Alkmaar, il eſt fait mention de livres & d'eſcalins hollandais.

1288.

Ongen. Klerk. 157.

Handv. v. Dregt.

Medenbl.

On rapport que Florent V., après avoir ſoumis les Weſtfriſons, traverſa le Zuiderzée & vint ſe faire inaugu-

Particularités ſur la Friſe.

Friesl. ch. 124. 126. rer à Staveren. On conſerve même encore une copie des privilèges qu'il accorda alors à cette ville. Les raiſons alleguées contre l'authentieité de cette double tranſaction paraiſſent très faibles. On peut obſerver cependant que la juriſdiction du Comte ne devait pas être bien étendue en Friſe; l'Empereur Rodolphe avait en 1290., cédé à Reinoud, Comte de Gueldre, toute l'Ooſtfriſe, depuis la Flie juſqu'à l'Eems: donation confirmée neuf ans après par l'Empereur Albert; quoi qu'en effet Reinoud ne paraiſſe avoir fait aucunes tentatives pour réaliſer une domination qu'il était plus facile d'obtenir des Empereurs que d'exercer ſur les peuples.

Ib. 123. 131.

Conſpiration des nobles de Zéelande contre Florent.

Depuis la réduction de la Weſtfriſe, le pouvoir du Comte devenait tous les jours plus formidable aux Nobles. Ceux de Zéelande ſouffraient impatiemment une taxe du quatrieme denier qui tombait principalement ſur leurs revenus. Les Seigneurs de Borſelen & de Reneſſe, auparavant ennemis implacables & quelques Hollandais, entrent avidemment dans la même conſpiration. Ils ſe réuniſſent: ils s'addreſſent à Guy, Comte de Flandre en le flattant de l'eſpoir de recouvrer la Zéelande occidentale. Florent ſentit toutes les conſéquences de cette démarche de la

Mat. An. 537.

nobleſſe; mais s'appuyant ſur la faveur des villes, devouées entierement à lui, à cauſe des privilèges qu'il leur avait accordé *, il s'embaraſſa peu de ces mouvemens.

*V. de Wall. Dord. Schrev. Haarl. en andere.

Il n'y a pour les Souverains ambitieux, ni juſtice, ni parenté. Guy fait auſſitôt des préparatifs contre Florent, ſon gendre. Il était d'ailleurs pique contre le Hollandais, qui, en 1252, avait conclu, avec Jean d'Avennes, Comte de Hainaut, une ligue offenſive & défenſive, même contre le Comte de Flandre. Soit pour épouvanter ſon aggreſſeur en lui oppoſant ſa fille & ſon petit fils, ſoit marque de confiance propre à encourager les peuples ménacés, Florent envoya à Middelbourg Béatrix, ſa femme & ſon fils Jean, encore enfant. Ce procédé n'arrêta pas la deſcente des Flamands. Les Bourgeois de Middelbourg, après avoir long-tems défendu leur ville avec un courage étonnant, craignant enfin de ſuccomber & de ſe voir en proie à un pillage, s'aboucherent avec le Flamand. Ils promirent de ſe rendre à certain jour, s'ils n'étaient ſecourus. Florent ayant paru bientôt après à la hauteur de Ziericzée avec une flotte conſidérable, les Middelbourgeois reprirent courage. Jean I., & non pas Jean II., Duc de Brabant ſe porta pour média-

Invaſion des Flamans en Zéelande.

Mart. Dur. I. 1137.

teur entre les deux Comtes. Les Flamands leverent le ſiège & Florent congédia ſes troupes. Le Duc ſût même lui perſuader de ſe rendre en perſonne à *Biervliet* & de traiter à l'amiable avec ſon beau-pere. Jean s'engagea encore de le conduire & d'être ſa ſauvegarde. Florent part à l'inſtant. Mais à peine a-t-il mis le pied à Biervliet qu'il eſt arrêté: „ Hélas! je ſuis trahi s'écria-t-il auſſitôt. Le Duc avait agi avec toute la franchiſe d'un *loyal* chevalier. Ce reproche & le coup perfide dont il était la cauſe innocente, le perçerent juſqu'au fond du cœur. Il va trouver le Comte de Flandre, qui fut auſſi impitoyable qu'il avait été lâche. Le Duc ne put obtenir l'élargiſſement de ſon ami qu'en ſe conſtituant priſonnier à ſa place. Florent delivré ſe retire en Zéelande & rétablit partout la paix en ſe réconciliant avec les Nobles. Le Duc n'obtint ſa liberté qu'en payant une forte rançon.* C'eſt-là tout le fruit que retira le Flamand de ſon expédition & de ſa perfidie; on ajoute encore, d'après le témoignage d'un ancien chroniqueur, que Florent fut obligé, dans ſa priſon, de prêter hommage pour l'Ile de Walcheren. Cette preſtation n'était ni extraordinaire ni illégitime.* Pluſieurs années après on ſût que les Fla-

Mat. An. 532.

Florent arrêté par trahiſon.

**Find. Chr. Zael.* 251.

**Nex. Zael. int. & Fl.* p. 72.

mands faiſaient de nouveaux préparatifs. Florent envoya des troupes qui furent poſtées depuis Vliſſingue juſqu'à Zoutelande. Les Flamands n'oſerent s'avancer plus loin que le païs de Kadſand. C'eſt-là que les Friſons, alors engagés dans l'armée Hollandaiſe ayant fait une irruption, porterent le dégat & le brigandage, pendant que Jean de Reneſſe mettait le feu à Sluis ou l'Ecluſe,* port de Flandre. En un mot les Flamands ayant raſſemblée une flotte conſidérable, debarquerent à Barland dans le Sudbeveland, coururent tout le païs & y porterent, ſans oppoſition, la flamme & le pillage. Les Hollandais, raſſemblés au nombre de trois cent, ſous les ordres de Doedyn d'Everingen & des Borſellen, tomberent de deux côtés ſur les Flamands, qui furent enfoncés du premier choc. Un grand nombre ſe noya en voulant gagner la flotte. On maſſacra, on prit tous ceux qui reſterent dans l'Ile. Les principaux priſonniers furent rançonnés, les autres renvoyés dans leur païs. On fait monter la perte des vaincus à treize cents hommes. Elle leur ôta pendant quelque tems l'envie de tenter une invaſion ſi funeſte à ſes auteurs.

Suite de la Guerre avec les Flamands.

1295.

*Huid. M. Stok. II. 536.

M. Stok.

Avant cette derniere victoire, il é-

Etat de ces païs par rapport à l'Angl. Commerce.

tait arrivé pluſieurs évenemens remarquables, qui, par leur liaiſon les uns avec les autres, méritent d'être offerts ſous un même coup d'œil, afin qu'on en puiſſe ſuivre le fil ſans interruption. Le traité de 1285 fut l'époque d'une alliance intime entre la Hollande & l'Angleterre. C'eſt-là que le Prince Jean était élevé juſqu'à ce qu'il fut en âge d'épouſer la Princeſſe Marguerite. Le commerce entre les deux nations devenait de jour en jour plus floriſſant. Edouard établit l'entrepôt des laines anglaiſes à Dordrecht où l'on faiſait alors un commerce conſidérable, ſoit par mer, ſoit ſur les rivieres, en vins, grains, ſel, fer, bois, draps & autres denrées.* Il donna auſſi pleine liberté de pêcher le Harang * ſur les cotes d'Angleterre aux Hollandais, Zéelandais, Friſons, qui faiſaient, à ce qu'il parait, leur commerce ſur leurs propres vaiſſeaux. Car Edouard dans une lettre à l'Empereur Rodolphe s'exprime ainſi: *ne les ports, ne les arrivages de Holland ne ſont mie ſi bons, ne ſi connus de nos Mariners, comme ceux de Flandres.*

*V. de Wall. Don 18.49. 99.

*Rym. T. I. 149.

Ib. 151.

Florent expoſe ſes droits ſur le trône d'Ecoſſe.

La vacance du trône d'Ecoſſe excita alors l'ambition de treize prétendans. Florent parut ſur les rangs; il paſſa même en Angleterre pour ſoute-

nir ſes droits. Il fut le premier qui dans l'aſſemblée de Berwick expoſa ſes titres: Il était arriere petit fils d'Ada, Epouſe de Florent III. & fille de David, Roi d'Ecoſſe. Il ne ſe fondait pas moins ſur l'amitié du Roi Edouard que les Ecoſſais avaient eu l'imprudence de choiſir pour arbitre de cette importante querelle. Elle reſta longtems ſuſpendue; enfin le choix tomba ſur Jean Baliol qui avait ſur tous ſes concurrens le droit de primogeniture & ſurtout le ſuffrage d'Edouard (*). Les chroniques hollandaiſes avancent que, pour ſe déſiſter de ſes prétentions, Florent reçut une ſomme conſidérable.

1290. *Rym. ib.* 106.

Il eſt difficile de payer l'équivalent d'une couronne. Ce paſſe-droit dût relâcher les nœuds qui attachaient Florent à Edouard. Le refus que fit le même Roi de ſecourir les Hollandais dans la deſcente des Flamands en Zéelande ſervit encore à aigrir Florent. Edouard, Prince ambitieux & politique, trouvant dans le Comte de

Cauſes de la Rupture avec l'Angleterre.

1295. *M. Stok.*

(*) C'eſt encore une choſe remarquable que toutes les tranſactions, paſſées dans cette grande affaire, ſe firent en Français. *Hume. Hiſt. d'Angl. II.* 106. *Dalrymple's Ann. of Scotl.*

Flandre un allié plus utile contre les Français, ſes ennemis, cherchait à ſe l'attacher par toutes ſortes de moyens. Il arrêta le mariage de Philippine de Flandre avec Edouard, Héritier préſomptif de la couronne d'Angleterre. Il envoya, par le canal de Guy, cent mille livres tournois à Reinoud Comte de Gueldre, pour ſix mois de ſervice. Enfin l'entrepôt des laines anglaiſes fut transféré à Bruges & à Malines, malgré les réclamations de ceux de Dordrecht, qui même, en 1312, tenterent de le rappeller dans leur ville. Si l'hiſtorien Velly eut ſû ces particularités il aurait connu les reſſorts qui détacherent le Comte de Hollande des intérêts de l'Angleterre. En effet Florent, ayant choiſi quelques uns des Seigneurs qui lui étaient le plus affidés, ſe rendit à paris, le 6 Janvier 1296. Il y ſigna avec Philippe le Bel, Roi de France, un traité dans le quel on obſerve qu'*excepté contre l'Empire* & contre le Roi d'Angleterre *en perſonne*; car il le craignait & avec raiſon; il promet de défendre le Roi de France comme ſon *homme:* expreſſion qui déſigne ſeulement l'obligation qu'il contractait de ſervir, moyennant une ſolde de quatre mille livres tournois pour un an & de vingt-cinq mille une fois payés. Les partiſans de la Fran-

Meyer. a 1. 1296.

Hiſt. de France VII. 87.

Alliance de Florent avec la France.

Corps Dipl. I. 295.

ce avaient libre entrée dans les états du Comte pour s'y pourvoir de vaiſſeaux, de munitions de guerre & de proviſions: ce qui prouve que le commerce était alors floriſſant dans les païs dont nous faiſons l'hiſtoire.

Cauſes du malheur de Florent.

En approfondiſſant les récits différens & compliqués des contemporains, on découvre ſans peine que cette alliance avec les Français prépara la cataſtrophe de Florent. A la nouvelle du traité, Edouard ne put retenir les tranſports de ſa colere. Il manda au Comte que s'il ne rompait avec Philippe, on retiendrait le Prince Jean priſonnier en Angleterre. „ Vous pouvez," répondit Florent, „ faire de mon fils ce qu'il vous plaira, puiſqu'il eſt entre vos mains. Je ſuis décidé, moi à ne rien changer dans les meſures que j'ai priſes." L'Anglais était trop politique pour ne pas faire ſentir au jeune Prince l'indifférence que ſon pere témoignait avoir pour lui. Il perſuada facilement à un enfant de treize ans de conſentir au deſſein qu'on trama dès-lors de ſe rendre maître de la perſonne de Florent.

Spieg. hiſt. 201.

Motifs du mécontentement des Nobles.

Les correſpondances, qu'Edouard avait ſoin de ménager dans les Païs-bas, l'avaient ſuffiſamment inſtruit des diſpoſitions des Nobles. Les principaux mécontens étaient Gerard de

M. Stoke. Velſen, Gysbrecht d'Amſtel, Heusden, Herman de Woerden, auxquels ſe joignirent Arend de Benskoop, Gerard de Kraaijenhorſt, Guillaume de Teilingen, Guillaume de Zaanden, Hugues de Baarland, Kostyn de Boterniſſe, Alewyn & pluſieurs autres. Le chroniqueur, Melis Stoke, qui commença à écrire ſous le gouvernement de Florent V., aſſure tenir de pluſieurs perſonnes de diſtinction que Wolferd de Borſellen & Jean de Reneſſe trempaient dans la conjuration. Velſen était ſans doute irrité de ce que Jean, ſon couſin avait été condamné par le Comte & décapité à Leide pour avoir maſſacré un homme, avec qui il paraiſſait réconcilié. On ajoute même, ſi l'on peut s'en rapporter à des bruits, à des préſomptions, plutôt qu'à des preuves que le Comte avait commis ſur la femme de Velſen, un attentat qui ne pouvait manquer alors de ſoulever les maris qui en étaient les victimes. Ce qui eſt certain, c'eſt que Florent avait introduit à ſa cour le faſte, le luxe, la galanterie. Les Dames étaient ſouvent les objets & toujours invitées à être les compagnes des fêtes & des parties de chaſſe pompeuſes & brillantes qu'il donnait. Il aimait éperdument le beau ſexe. Il n'épargnait rien pour être payé de retour. Il a-

Spiegel hiſt. 203.

Beka 98.

vait eu, d'un commerce avec la fille de Jean de Heuſden, un fils, enſuite connu ſous le nom de Witte de Haamſtede, & un autre nommé Théodorik, de Catherine, veuve du Seigneur de Voorn, beauté celèbre de ſon tems, à qui il avait donné la maiſon de Teilingen, meublée & décorée avec la derniere magnificence. Il eſt aſſez probable que cette conduite alarma les nobles pour l'honneur de leurs femmes & de leurs filles; car il ne paraît pas qu'on fut alors aſſez civiliſé pour ſe faire honneur d'une illuſtre infamie. C'eſt à ceux qui connaiſſent les loix de la chevalerie, & ſur-tout le cœur humain, de décider ſi le crime d'un infâme Satyre eſt analogue aux mœurs du tems, au caractere d'un homme *courtois*, d'un chevalier ſenſible au plaiſir délicat de mériter, de goûter, non d'outrager l'amour, enfin d'un Prince, tel que Florent nous eſt dépeint. On apperçoit d'ailleurs dans les nobles bien d'autres motifs de reſſentiment contre le Comte. Ils ne pouvaient voir ſans trembler leur autorité diminuée par les privilèges nombreux accordés aux communes. Ils n'enviſageaient qu'en frémiſſant la fermeté de Florent à maintenir la juſtice contre leurs idées d'indépendance. Car diſent les chroniques: Malheur à quiconque ſe rendait prévaricateur. Le noble & le

*Scriv. Goud. Chr. 340.

*Mat. An. 110.

*An. Mat. II. 535.

Goud. chr. 70. pauvre étaient jugés avec la même ſeverité, la même impartialité; Florent faiſait également reſpecter à tous, ſon autorité & celle des loix. Un écrivain, poſtérieur d'un demi ſiècle, ajoute que dans ce même tems Florent annoblit quarante bourgeois des plus riches: ce qui n'eſt point invraiſemblable, & ce qui dût contribuer à irriter les anciens nobles. Enfin des documens authentiques & une lettre d'Edouard à l'Empereur Adolphe atteſtent que Florent était ſoupçonné de vouloir transmettre ſes états à Witte de Haamſtede, ſon fils naturel, pour le quel il avait une tendreſſe particuliere.

M. Stoke in Flor. V.

Trivet. an. 1296.

Rym. I. 160.

Jean de Kuik chef de la conjuration.

C'eſt dans ces circonſtances que Jean de Kuik, créature, confident & allié d'Edouard qui le ſoudoyait & l'appellait ſon couſin, paſſa dans le continent & communiqua aux nobles les deſſeins ſecrets du Roi d'Angleterre. Il y avait d'ailleurs entre les maiſons de Hollande & celle de Kuik, une haine ancienne & invêterée. On tint à Bergop-Zoom une entrevüe où parurent Velſen, Heuſden & probablement Amſtel. Kuik les aſſura de l'aveu d'Edouard, de celui du Prince Jean, de l'aſſiſtance du Duc de Brabant & du Comte de Flandre. Dans une autre aſſemblée tenue à Cambray au com-

Rym. 191. 145.

V. ci-deſſus p. 199. 200.

Rym. 168. 172. 154.

M. Stoke in Fl. V.

mencement de 1296, où se trouverent le Duc de Brabant, le Comte de Flandre, l'Evêque de Durham & deux légats pour traiter d'une trêve entre la France & l'Angleterre; on arrêta qu'il faloit se saisir de la personne de Florent, l'envoyer pour sa vie prisonnier en Angleterre & établir son fils Jean à sa place. 1296. *Beka 98.*

Pour se couvrir d'un prétexte, Kuik fit aussitôt, en qualité de Vassal du Brabant, déclarer la guerre à Florent. Un prêtre fut son héraut d'armes. Le Comte de Hollande ne vit dans cette démarche qu'une fanfaronnade ridicule: il se prit à rire de toutes ses forces. „ Eh bien," dit-il, „ ne restera t-il donc personne en Hol„ lande si Kuik vient à m'en chasser." Cependant le député tremblait comme un homme d'église. Il s'imaginait à chaque instant qu'on allait lui couper la gorge. Florent le rassura & lui donna une escorte avec ordre de le remettre sain & sauf à celui qui l'avait envoyé. Kuik déclare la Guerre à Florent. *M. Stok.*

Gysbrecht d'Amstel avait promis d'indemniser les familles de ceux qui avaient péri dans les troubles dont-il était l'auteur. Dans l'été de 1296, Florent se rendit à Utrecht, où Amstel & Woerden furent condamnés à donner cinq cens livres à ceux de Zuilen. Le Comte eut, dans cette occasion, Occasion pour l'enlevement du Comte.

la générosité d'en payer quatre cents; mais dans l'âme des grands, la reconnaissance d'un nouveau bienfait peut-elle effacer les trâces d'un ancien ressentiment? On prétend même que Guillaume, fils de Wouter de Malines, ennemi des Hollandais, élu depuis peu Evêque d'Utrecht, favorisait le complot.

Beka 101.

La plupart des conjurés s'étaient rendus à Utrecht ou dans les lieux d'alentour, attendant l'occasion. On raconte que le Comte, étant prêt de se mettre à table, reçut d'une pauvre femme un billet conçu en ces termes: Fils de Roi! Prince illustre! fais attention à la prophetie du Psalmiste: *L'homme de paix, en qui je me confie, qui mange mon pain, s'est soulevé contre moi.* Cependant les conjurés avaient disposé des gens armés dans trois embuscades hors de la ville. Amstel entra alors dans l'appartement où Florent se reposait après le repas. Il vint l'avertir que les Seigneurs l'attendaient pour la chasse du Héron. Florent fut bientôt prêt à partir, accompagné de Jean d'Avennes, fils du Comte de Hainaut, de Gerard de Voorne & de quelques domestiques. A une demi lieue de la ville, le long du Vegt, Amstel, qui avait pris les devants, sortit tout-à-coup d'une embus-

Ib. 98.

Dispositions des conjurés.

cade avec plusieurs nobles, entre les quels étaient Velsen & Woerden. Celui-ci saisit à l'instant la bride du cheval du Comte. „ Ton orgueil ne se jouera plus de nous, dit-il; bongré, malgré, te voilà notre prisonnier. Arend Benskoop arrache en même tems l'epervier que le Comte avait sur le poing. Florent regardait encore cette aventure comme un jeu concerté; lorsque Woerden le tira de son erreur, en l'assurant avec imprécation, qu'il devait dire adieu à la Hollande. Le Comte porte aussitôt la main à son épée. Mais Velsen avait déjà tirée la sienne, il ménaçait Florent de le percer, s'il opposait la moindre résistance. Un des domestiques du Comte, eut alors le courage de se jetter entre deux; mais il fut dangereusement blessé; D'Avennes & Voorne s'enfuirent à toutes brides à Utrecht, pendant que Florent était entraîné au château de Muiden, sur le Vegt, près du Zuiderzée.

Florent enlevé.

M. Stoke.

Le bruit de cet attentât jetta principalement les communes des villes & des campagnes dans une consternation profonde. Les Kennemers, les Waterlanders & sur-tout les Westfrisons coururent aux armes. Ils insulterent le fort, ils croiserent le Zuiderzée avec leurs bâtimens. Quoiqu'il manquassent de machines pour l'attaque, & que la

Les communes au secours de Florent.

plupart fuſſent ſans chef, ils devenaient cependant redoutables par leur multitude qui croiſſait à vue d'œil. C'eſt en vain que les conjurés leur montrerent un ordre extorqué, par lequel Florent leur ordonnait de ſe retirer. La ruſe ſauta aux yeux des plus groſſiers. Les conjurés réſolurent enfin de faire paſſer leur priſonnier par terre en Flandre ou en Brabant. Ils le firent monter à cheval, déguiſé ſous des haillons, la bouche fermée avec un gand, les mains & les jambes garottées Pour ſe dérober à la multitude qui couvrait tous les chemins, les conjurés allaient à travers des détours & les marécages; ils étaient même arrivés à *Muiderberg*; lorſque Velſen qui marchait à la découverte rencontra les habitans de Naarden. „ Que cherchez vous, leur dit-il," notre Comte, lui repondit-on auſſitôt. Velſen retourne à bride abbatue vers les conjurés. Ils ne pouvaient plus défendre leur proie contre la ſupériorité du nombre. Ils s'expoſaient à la vengeance de Florent s'ils le laiſſaient échapper. Leur réſolution fut prompte, extrême. Velſen tira ſon ſabre & en allait fendre la tête au Comte; lorſque le cheval effrayé fit un écart & le coup ayant porté ſur les mains qui étaient liées, les emporta toutes deux. Le malheureux

Florent maſſacré.

reux Comte, fut trouvé mort ou expiriat, percé de vingt bleſſures. Les meurtriers s'enfuirent auſſitôt, ils quitterent le païs, où l'on croit qu'ils ne ſont jamais rentrés. Velſen qui avait mis pied à terre & dont le cheval s'était échappé, reçut une bleſſure & ſe ſauva à grand' peine ſur celui d'un de ſes domeſtiques dans ſon château de Kroonenburg. Le corps de Florent fut enlevé, embaumé, tranſporté à Alkmaar, puis à Rynsburg où il fut inhumé. On mit ſes entrailles dans une boëte, conſervée encore à Alkmaar. Guillaume III, fit, à la memoire de Florent, en 1524, conſtruire une chapelle dans l'endroit où le meurtre avait été commis. Il arriva le 27 ou 28 Juin, 1296.

Florent ſurpaſſa tous ſes prédéceſſeurs en puiſſance & en crédit. Il fut le premier qui, dès l'an* 1291, ſe qualifia *Comte de Hollande & de Zéelande & Seigneur de Friſe.* Heureux s'il eut eu la politique d'uſer de ménagemens, plutôt que de contracter des engagemens étroits avec des puiſſances trop ſupérieures à la ſienne. Aucun Comte n'accorda plus de privilèges aux communes; aucun n'en fut plus aimé. Il avait le génie élevé, ferme, droit, plus enclin au grand, au faſte, à l'appareil, qu'aux ſoupleſſes d'une politique

Caractere de Florent. Son adminiſtration.

*Handv. Dord. 55. Mier. ch. 526. 534.

tortueuſe, qui commençait alors à s'établir; il ne prévoyait ni n'imaginait la perfidie. Il paraît que ſa louable infléxibilité ſur la juſtice rendit ſon adminiſtration favorable au peuple. On peut cependant lui reprocher des traits de vengeance qui tiennent de la ferocité du ſiècle & du droit de la guerre encore ſi barbare. Quant à ſa faibleſſe pour le ſexe qui a été celle de tant de grands hommes, on pourrait même l'excuſer, en alléguant qu'un Prince a le même droit d'être ſenſible au plaiſir des femmes que tant d'autres de ſes propres ſujets; ſi les mœurs n'étaient pas le ſoutien des Etats, & l'exemple des Souverains d'une conſéquence ſi contagieuſe & ſi fatale. La gloire de Florent, celle que devraient ambitionner tous les Princes, c'eſt d'avoir été régardé, par ſes ſujets, comme l'auteur de leur liberté, le protecteur de leurs privilèges, le reſtaurateur des loix.

Cette idée de briſer le joug de la ſervitude, de rendre les communes puiſſantes, d'abaiſſer le pouvoir des nobles, devenue alors l'eſprit général de tous les Souverains des Païs-bas & de leurs voiſins, eut les ſuites les plus heureuſes, quant à la condition civile & politique des peuples. Nous ne diſſimulerons cependant pas qu'elle ne

paraiſſe auſſi avoir été dictée par l'intérêt perſonnel.

En effet, les Comtes augmentaient leur pouvoir & abaiſſaient la nobleſſe par les privilèges donnés aux villes. On voit les Prélats d'Utrecht & les Comtes de Gueldre accorder de ſemblables immunités. En 1233, la ville de Zwolle dans l'Overyſſel obtint ſes privilèges, Ommen en 1248, Camperveen en 1260, Genemuiden en 1272. En 1309, Campen acquit le droit de punir les malfaiteurs. Reinoud I, Comte de Gueldre conſèra auſſi pluſieurs droits aux cités de ſon territoire. Il porta des loix qui favoriſaient le commerce. En 1303, à la ſuite d'un *différend* qu'il eut avec les habitans de Harderwyk, il cèda ſes droits de pêche à la ville, à condition que quand il y réſidérait, elle lui fournirait, toutes les ſix ſemaines, une certaine quantité de poiſſon, & lorſqu'il ſerait engagé dans une expédition militaire, elle lui en enverrait trois voitures chargées : chacune tirée par deux chevaux. On ſent qu'un Souverain contredit n'eſt pas abſolu. Cet accord eſt *ratifié* par les *Echevins*, les *Conſuls*, & les *communes*. On obſerve qu'à l'exception de Staveren, conſtamment devouée à la Hollande, la Friſe entiere était alors diviſé en pluſieurs petits états, jouiſ-

Privilèges accordés aux villes.

Dumb. Ab. II. 231. 232. 233.

L'Overyſſel.

Ib. 247.

La Gueldre.

Pont. 172.

Ib. 175.

La Friſe.

Friesl. ci. 124. 131.

Staats-Regt. 365. sant chacun d'une jurisdiction Souveraine & indépendante. Elle ne payait aux Empereurs qu'une legere redevance (*). Loin d'être soumis aux Comtes, les Frisons faisaient souvent des courses sur les Holl ndais, dont ils haïssaient mortellement la nation. En 1297, plusieurs Abbés de Frise, accusés d'avoir soulevé ceux de leur territoire, envoyerent leur apologie au Comte, en déclarant qu'ils n'avaient pu empêcher les hostilités, n'ayant aucun pouvoir coactif. Ils avaient néanmoins celui d exciter la nation à servir

Ib. 291.

(*) Dans le diplôme de 1290, l'Empereur en donnant la Frise au Comte de Gueldre, lui confère le droit de juger, de punir, de lever les tributs, de nommer & de déposer les Magistrats; comme nous le ferions, dit-il, nous mêmes, si nous étions dans le païs. L'énigme n'est pas difficile à résoudre. En succédant au titre qu'avait porté Charlemagne, les Empereurs s'imaginaient toujours succéder aux mêmes droits. Est-il croyable que dans un tems où leur puissance était tombée & avilie, ils aient éxercé en Frise une autorité qu'ils n'avaient plus dans leurs états même d'Allemagne. Les chroniques les plus authentiques, démentent ces prétentions. D'ailleurs on ne voit pas que les Empereurs aient, de tems en tems, fait aucun voyage dans le païs, pour les renouveller.

Friesl. ch. Boek.

Charl. V. 2. 347. *Ann. de l'Emp. Anal. Mat.*

en guerre l'Evêque d'Utrecht, non pas, *Mat.* observe cependant l'hiſtorien, qu'elle *Drent.* 32. y fut obligée, puis qu'elle était libre 36. 37. & abſolument indépendante, mais par piété & pour gagner les indulgences; car il n'eſt pas douteux, ajoute l'auteur, que tous ceux qui périſſent dans une telle expédition, n'obtiennent le repos céleſte & la couronne du marti- *Mat. An.* re. Les Evêques d'Utrecht, de Bre- *II. paſſim.* me, de Munſter, de Cologne partageaient l'autorité ſpirituelle en Friſe. Le dernier avait ſes doyens ou Archiprêtres, qui, de leur tribunal appellé *Schenſtoel*, jugeaient les cauſes matrimoniales & eccléſiaſtiques. La plupart des prêtres étaient non-ſeulement mariés; ils transmettaient encore leur office à leurs enfans, au mépris des loix canoniques & des réclamations des pieux du ſiècle; ils ne recherchaient *Mat. An.* pas même la diſpenſe du pape qui avait 71. 183. droit de la donner dans ces ſortes de 184. 462. conjonctures. Les éxactions, dont pour ſoutenir leur famille, ils foulaient le peuple, leur attirerent ſouvent des malheurs. En 1271, on pilla, on détruiſit, on brûla leurs maiſons. Envain l'Evêque de Munſter interpoſa ſon autorité; il ne put ſe faire entendre, qu'en publiant un interdit général, qui fut cependant mépriſé dans une

paroiſſe. Mais pour comble de damnation, dit Emon, Abbé de Werum, auteur contemporain, c'eſt que les laïques refuſent de payer aux miniſtres, les offrandes, les prémices, les dîmes. Et comme ſi la juſtice divine n'eut appartenu qu'aux moines, l'Abbé Hugues, ſucceſſeur de Mencon, dit que la Friſe n'eſt ſujette aux inondations, que parceque elle eſt le ſeul païs, où l'on refuſe la dîme. Ceux qui la payent, ajoute-t-il, ſont recompenſés au quadruple: leurs terres deviennent fertiles; ils obtiennent la ſanté du corps, la remiſſion de leurs péchés, le royaume des cieux. Cependant, quand l'Evêque de Munſter demandait, à ces Abbés ſi zélés pour le ſalut des âmes quelques redevances; ils répondaient, que la liberté des Friſons était ſi grande, qu'on ne pouvait rien exiger d'eux contre leur volonté.

Staats-Regt. 382.

Coutumes.

On obſerve enfin, que c'eſt à peu-près ſous le règne de Florent qu'on commença à écrire & à rimer les hiſtoires en langue tudeſque, à donner quelques actes publics dans le même idiôme; on ne ſe ſervait auparavant que d'un latin barbare. L'amour des fables & des viſions, un ſtile ampoulé, vuide de ſens, de goût, de rai-

ſon, étaient la paſſion & le défaut du ſiècle. La crédulité était extrême, les mœurs cependant commençaient à ſe civiliſer.

JEAN I.

Brigues pour la régence.

CE Prince n'avait que quinze ans à la mort de ſon pere. Les Nobles & les villes s'accorderent, à le reconnaître; mais comme la criſe, où l'état ſe trouvait, demandait un homme, à la tête du gouvernement, on ſe partageait ſur le choix. Wolferd de Borſelen & Théodorik Comte de Clèves, tous deux ſoupçonnés d'avoir eu part au meurtre du Comte, formerent des brigues, pluſieurs nobles & la ville de Dordrecht appellerent Jean d'Avennes, Comte de Hainaût, couſin germain de Florent. Loef, frere du Comte de Clèves, les Seigneurs d'Arkel, de Lek députerent l'Abbé d'Egmond en Angleterre pour prier Edouard d'envoyer au plutôt le jeune Comte, avec une eſcorte qui pût le défendre contre les ennemis de ſon pere. Ce ſtile montre du moins qu'on voulait paraître ignorer que le Roi eut trempé dans la mort de Florent.

1296.

M. Stok.

Rym. I. 160.

Kroonenburg aſſiégé.

Excitées cependant par la vengeance, les communes des villes & des campagnes avaient inveſti le château de Kroonenburg, où Velſen s'était retiré. Elles avaient à leur tête le Sei-

gneurs de Zuilen, Gysbrecht d'Yſſelſtein, enſuite Loef de Clèves, puis Guy, envoyé en Hollande par ſon frere, Jean de Hainaut. Feignant alors de ſe déclarer contre les aſſiégés, Kuik cherchait l'occaſion de les délivrer. Il parut bientôt que le Comte de Clèves, arrivé ſous prétexte de preſſer le ſiège, était dans le même deſſein. Toute ſa diſſimulation ne put empêcher ſes intrigues de percer; la populace en fut inſtruite, elle frémit de rage. Théodorik, quoique averti de prendre garde à ſa conduite, ne changeait pas ſes diſpoſitions. Les aſſiégés crurent ſe dérober au déſeſpoir du peuple, en ſe rendant priſonniers du Comte. Les Friſons & les Kennemers deviennent furieux. Ils courent aux armes, menaçant de ſacrifier quiconque favoriſerait l'évaſion des meurtriers. *M. Stok.*

Le Comte fut obligé de leur livrer pluſieurs des priſonniers entre leſquels étaient Velſen & Zaanden. Il fit échapper Benskoop, Teilingen & deux autres. Alors les communes ne mirent plus de bornes à leur furie. A leur acharnement ſur les corps des malheureux livrés entre leurs mains, on eut dit qu'ils voulaient les dévorer tous vivans. Il parait cependant que ſi Velſen fut alors maltraité, il n'en mourut pas. On le réſerva pour en faire un exem- *Beka 99.*

Cruautés exercées ſur les conjurés.

ple terrible. On lui fit confeſſer ſon crime; des chroniques avancent qu'on le condamna à Leide à périr miſérablement, roulé dans un tonneau, dont l'intérieur était armé de pointes. Un écrivain, qui vivait ſur la fin du quatorzième ſiècle, donne à connaître qu'on le fit expirer ſur la roue: ſupplice que ceux de Dordrecht firent auſſi ſouffrir à deux autres complices.

Ib.

M. St.

Le Comte de Clèves & Guy de Hainaut partagent la régence.

L'adminiſtration de la Nordhollande tomba alors entre les mains du Comte de Clèves, non ſans exciter les murmures des communes qui l'avaient toujours régardé comme fauteur des conjurés. Leur mécontentement s'accrut encore quand elles virent que, pour ſon faſte & ſes plaiſirs, il diſſipait à la Haye les revenus de leurs Comtes. Guy de Hainaut gouverna la Sudhollande & réſidait à Geertruidenberg.

Efforts d'Edouard en faveur de Jean.

Edouard écrivit en même tems aux Seigneurs, Bannerets, Nobles, Echevins, Bourgeois, enfin à tous les bons habitans de Hollande, Zéelande, Kennemerland & Weſtfriſe. Il leur demande trois nobles de chaque territoire, & deux Bourgeois de chaque ville, pour traiter du mariage de Jean, confirmer les traités d'alliance, & conférer ſur l'état des provinces. On ſait ce qu'on doit penſer de l'horreur qu'il

Rym. 165.

parait témoigner du meurtre de Florent. Il écrivit à pluſieurs nobles, & aux habitans de Zéelande, de Ziriczée, aux Echevins, *Conſuls* (*), & communes de Dordrecht. Ce qu'il craignait, ce qu'il voulait prévenir arriva. Jean d'Avennes, allié de la France, étant venu à Dordrecht, ſe vit bientôt à la tête de trois mille hommes. Il ſe fit reconnaître à Delft. Son parti devint ſi formidable que le Comte de Clèves fut obligé d'abandonner le païs. Au mariage du Prince Jean à Gyswyck, on obſerve que les députés des villes furent, ainſi que ceux de la Nobleſſe, reçus à la cour, admis à conférer ſur les affaires politiques de leur païs. L'ambitieux Edouard fit jurer à ſon gendre de prendre pour ſes conſeillers Férrer & Havering, de ne rien faire contre leur avis, qu'après avoir conſulté ſon beau-pere; il s'arrogea l'arbitrage des differends qu'avaient les Hollandais avec la Flandre & le Brabant. Il députa, il écrivit à l'Empereur de donner au Comte Jean,

D'Avennes obtient la régence.

Ib. 168.

(*) Mr. Van de Wall prouve ſans replique que ce nom était diſtingué de celui de Bourguemaître: titre alors ignoré à Dordrecht, quoique connu en Zéelande. *Zie Dord. Priv.* 97.

l'inveſtiture des païs que ſon pere avait tenu en fief de l'Empire.

L'Evêque d'Utrecht ſouleve les Weſtfriſons.

Guillaume de Malines, Evêque d'Utrecht, uniſſait à la connaiſſance de toutes les ſubtilités du droit civil & canonique, l'audace effrenée d'un ſoldat, l'ambition turbulente d'un conquérant, enfin peu des vertus, mais tout le fanatisme des Prélats de ſon tems. Cet homme dangereux profite auſſitôt des troubles où la Hollande était enveloppée. Les Weſtfriſons venaient de ſignaler leur ardente fidelité pour les Comtes. L'Evêque va réveiller leur ancien amour pour l'indépendance, en leur repréſentant combien l'occaſion était favorable pour ſecouer un joug odieux. Il dirige auſſitôt ſes efforts contre Muiden, dont il ſe rend maître. *Le Juge, les Echevins, les conſuls & tous les habitans* ſe ſoumirent à lui & à ſon égliſe. D'un autre côté les Weſtfriſons prirent & razerent les forts de Wydenes, d'Eenigenburg, de Nieuwendoorn. Ils ne furent arrêtés que devant Medenblik, dont ils changerent le ſiège en blocus.

Bek. Hed. M. Stok.

Hed. 228.

Troubles en Zéelande.

La Zéelande n'était pas agitée par des tempêtes moins violentes. Wolferd de Borſelen, avait, depuis l'invaſion des Flamands, en 1289, dont il n'était que trop coupable, reſté ou banni ou tranquille. Lorſque Florent

fut arrêté, il engagea, ſous prétexte d'une nouvelle invaſion, ceux de Dordrecht à lui donner deux vaiſſeaux, qu'il employa d'abord pour ſa ſûreté, en le conduiſant à Veere, dont il était Seigneur; puis pour ſes projets ambitieux. Il vole chez les Flamands, il devient moteur d'une deſcente qu'il s'était vanté, qu'il était chargé de prévenir. Sans doute qu'Edouard, alors en correſpondance avec Guy & Borſelen applaudiſſait à cette manœuvre; elle était effectivement entrepriſe pour ôter la régence à d'Avennes, odieux par ſon alliance avec les Français. Middelbourg fut bientôt aſſiegée, par les ennemis & le traître. Elle ne fut ſauvée que par la prompte arrivée de d'Avennes, qui entra triomphant dans la ville, comme ſon libérateur. D'Avennes vole enſuite en Weſtfriſe, diſſipe les rébelles, délivre Medenblik, dont la garniſon était déjà réduite à manger du cheval.

Medenblik délivré.

Edouard, dont, ſuivant des Hiſtoriens de nos jours *, le caractere était la férocité & l'ambition la ſeule loi, épuiſait tous les détours de ſa politique, pour empêcher que ſon beau-fils ne ſe livrât à Jean d'Avennes. On ſent, on va voir que ce n'était pas ſans deſſein que le jeune Comte vint débarquer à Veere où Borſelen l'at-

* *Velly.* 7. 138. *Eſſ. ſur Par.* 3. 92.

Le Comte Jean I. débarque en Zéelande.

1297. ——l'attendait. Jean, qui alliait malheureusement la faibleſſe de l'eſprit à celle de l'âge, ne fut plus que l'inſtrument de l'ambition d'un favori. Borſelen était ſi bien connu pour être capable des crimes les plus noirs, quand il s'agiſſait d'affermir ſon autorité, que d'Avennes ne penſa plus être en ſûreté dans la Hollande. Il dût ſe croire heureux d'arriver ſain & ſauf dans ſon Comté, puis qu'on atteſte que Borſelen avait, pour l'enlever, fait garder les paſſages & les rivieres. Dès-lors, quoique le conſeil fut compoſé de Seigneurs Hollandais, Zéelandais & même d'Anglais, Borſelen fut le dépoſitaire de toute la puiſſance. Pour comble d'horreur, pluſieurs de ceux qui avaient trempé dans la conjuration contre Florent, ôſerent reparaître dans le païs.

D'Avennes ſe retire en Hainaut.

Les Weſtfriſons ſoumis pour la derniere fois.

La part qu'avaient eu les Weſtfriſons à la priſe de Kroonenburg, leur derniere révolte, enfin leur audace à ne reconnaître dans le Comte Jean qu'un enfant ſuppoſé par l'Angleterre; tout engageait à marcher contre eux pour les ſoumettre. Alkmaar fut le rendez-vous des troupes. On les diviſa en trois corps; leur marche ſe fit avec tant d'ordre que quelques Anglais, qui ſuivaient l'expédition, s'écrierent: qu'une telle armée était capable de traverſer l'Angleterre d'un bout à

l'autre, ſans la moindre oppoſition. On en fit embarquer une partie pour croiſer les lacs voiſins & ôter à l'ennemi toute retraite par eau. Les Weſtfriſons, campés à Vroonergeeſt, furent enfoncés du premier choc; trois mille corps couvrirent le champ de bataille. Le village de Vroone, qui avait eu part à la rebellion, fut livré aux flammes. Mattés par cet échec, les Weſtfriſons ſe ſoumirent & payerent au Comte de fortes contributions. Tel fut le dernier effort d'un peuple, qui avait lutté ſi long-tems pour l'indépendance. Leur païs eſt reſté, depuis cette époque, uni à la Hollande & gouverné, comme elle, par les Baillis des Comtes. *An. Mat.* 545.

Cette défaite ne pût arrêter l'ambition de l'Evêque d'Utrecht. Il ne s'était pas moins promis que la conquête de toute la Hollande. Il vole à l'Eſt du Zuiderzée & répréſente les Hollandais comme des hérétiques & des infidèles à exterminer par une croiſade. Les Friſons étaient avides de pardons. Rien ne leur parût ſi méritoire que de les gagner ſur les Hollandais, leurs ennemis mortels: ainſi le Prélat n'eut pas de peine à ſe faire ſuivre d'une multitude crédule & fanatique. Elle s'embarque ſur le Zuiderzée & s'avance à pleines voiles vers Monnikendam. Les Kennemers l'at- Expédition malheureuſe de l'Evêque.

taquent auſſitôt avec pluſieurs bâtimens, ils détruiſent la flotte épiſcopale, & obligent le pontife guerrier à ſe ſauver dans l'Overyſſel. Les Friſons qui furent pris ne trouverent pas beaucoup d'indulgences auprès de leurs vainqueurs; ils ne ſe racheterent qu'en payant une forte rançon.

Puiſſance de Borſelen.

Mat. An. V. 549.

Borſelen ayant fait jurer au Comte, dans un acte formel, de ne rien faire ſans ſon avis, de le protèger envers & contre tous, ne mit plus de bornes à ſon ambition. Lui & ſes parens ſe rendirent les arbitres ſuprêmes de tout. Chef du conſeil, pour en être le ſeul membre, l'inſolent favori faiſait exclure tantôt l'un, tantôt l'autre; il traînait par-tout le jeune Prince à ſa ſuite, il ſcellait, il diſpenſait, il ôtait les graces ſuivant ſon caprice ou ſes intérêts. Théodorik de Brederode, *Ib. II. 542.* qui ne portait à la cour & au conſeil, que la droiture d'un honnête homme & le cœur d'un citoyen, devenait, par là, un obſervateur importun, odieux. *M. Stok.* Il fut dépoſé. Jean de Reneſſe, alors Bailli de la Hollande, pouvait s'élever par ſes talens; il fut accuſé d'un deſſein ſur la perſonne du Comte, il fut banni & ſon château de Moermond confiſqué. Chaque jour, par des injuſtices & des uſurpations continuelles, Bréderode augmentait ſon autori-

té, en anéantiſſant celle des autres Seigneurs, ſes richeſſes, en ſe parant de leurs dépouilles. Enfin foulant aux pieds toute bienſéance, l'intérêt de l'état, l'avis de la plus grande partie du conſeil, emporté par ſon reſſentiment particulier contre les Français, quoiqu'alliés & amis des Comtes, il engagea Jean à marcher contre eux ſous les drapeaux des Flamands, connus pour ennemis de la patrie, & complices de la mort de Florent. On ajoute, que lorſque Jean était en Flandre, on fit paraître devant lui les meurtriers de ſon pere; mais que cette vûe l'affecta ſi fort, qu'il tint conſtamment les yeux baiſſés, tant qu'ils reſterent en ſa préſence.

Le Comte Jean s'allié aux Flamands.

De retour dans ſes états, Jean fit la paix avec l'Evêque d'Utrecht, qui s'obligea à le défendre contre tous, *excepté contre l'Empereur*. Quant aux Seigneuries d'Amſtel & de Woerden, le Comte en conſervait la proprieté, l'Evêque, la mouvance & la haute juſtice. Le Comte reſtait poſſeſſeur de Muiden, & d'autres terres ſur le cours du Vegt, juſqu'à ce que l'Evêque aſſiſté de ſept *étoles*, c'eſt-à-dire, de ſept Eccléſiaſtiques revêtus de cet ornement, eût déclaré par ſerment que l'Evêché ſeul y avait droit. Le Prélat turbulent rompit bientôt la paix.

Affaires avec l'Evêque d'Utrecht.

Mat. Jus. Gl. 587.

Borſelen, pour l'arrêter, gagna le Seigneur *d'Aimeide*, qui livra ſon château. Gysbrecht, fils d'Arnoud, Maréchal de l'Evêque, Seigneur du château *d'Yſſelſtein* refuſa de livrer le ſien, qui fut inveſti auſſitôt. Tout ce que l'art militaire pouvait alors inventer, fut employé pour emporter la place. Les murailles furent battues avec des pierres énormes. Les plus rudes aſſauts ſe ſuccèdaient preſque ſans interruption. Les aſſiégés ne ſe défendaient pas avec moins de valeur. Et comme Gysbrecht était tombé par trahiſon entre les mains des ennemis, ſon épouſe s'était chargée de la défenſe. On voyait cette Héroïne, armée de pied en cap, combattre ſur la brêche, courir à tous les poſtes, animer ſes ſoldats, les faire avancer, les ſoutenir. Un an entier la place fut attaquée & défendue avec un égal acharnement. Enfin la garniſon allait périr de diſette; l'Amazone offre alors de ſe rendre, pourvu qu'on lui donne, ainſi qu'à ſa troupe, la vie & la liberté. Irrités de leurs pertes & de tant de réſiſtance, les aſſiégeans s'obſtinerent à ne lui accorder cette grace que pour la moitié. La porte s'ouvre, on s'avance ſur des claies pour entrer; car le pont était détruit; mais quelle dut être la ſurpriſe des Vainqueurs! Seize hommes

Siège du fort d'Yſſelſtein.

1298.

en état de porter les armes, voilà tout ce qu'ils trouverent dans la place. On les conduiſit à Dordrecht. Aloud, Bailli de Sudhollande fut l'exécuteur de leur ſentence. On imagina pluſieurs boules pareilles; dans les unes on inſèra un denier de Hollande, dans les autres un denier de Louvain. Ceux, dont le choix tomba ſur les derniers, eurent auſſitôt la tête tranchée. Les autres furent retenus priſonniers contre la foi de la capitulation.

Borſelen ſe fit donner le château. En un mot la nobleſſe en proie à la rapacité de cet ambitieux, parut alors hébétée ſous le joug de l'oppreſſion. Telle était au contraire la fierté des villes que le tiran, ayant touché à leurs intérêts, à leurs privilèges, excita une tempête dont il fut la victime.

Une altération conſidérable, qu'il ôſa faire dans les monnoyes, commença à faire éclater les murmures des négocians; l'eſprit de mécontentement fermentait de tous côtés. Le Bailli, Aloud, créature de Borſelen, ayant voulu donner atteinte au droit qu'avaient les Echevins de Dordrecht, de prendre une information préalable ſur un délit commis dans leurs murs, eſſuya un refus poſitif. Borſelen & le Comte arrivés dans la ville interpoſerent inutilement leur autorité. En

Cauſes du malheur de Borſelen.

Le Bailli Aloud attaque les privilèges de Dordrecht.

partant pour la Haye, Borſelen, ſous prétexte de conférer plus à loiſir ſur cette affaire, manda deux Echevins; il déſigna même *Hein & Pauwels*, les deux qui avaient défendu leurs droits avec plus de châleur. Les Bourgeois craignant pour eux, leur aſſocierent pluſieurs autres députés. Cependant Hein & Pauwels n'oſerent aller plus loin que Delft. Ils en ſortirent même bientôt, inſtruits qu'on tramait quelque choſe contre eux. En effet le Comte & Borſelen, étant arrivés dans cette derniere ville, ne purent cacher la colere où cette évaſion les jetta. Ils eurent des diſputes très-vives ſur les droits que défendaient les Echevins de Dordrecht. Le Bailli Aloud s'offrit même à combattre, en champ clos, quiconque ſoutenait leur parti. Les magiſtrats de Delft répondirent que les privilèges des villes étaient trop précieux pour les commettre au ſort incertain d'un combat ſingulier.

1299.

Bal. Dord. 421.

Dordrecht aſſiégé.

Ceux de Dordrecht ayant appris que l'on faiſait des préparatifs pour les ſoumettre par la force, éliſent quatre capitaines, ils expédient des lettres circulaires à toutes les bonnes villes de Hollande & de Zéelande, ils les invitent à faire cauſe commune. Borſelen crut les réduire en bloquant la ville de tous les côtés. Il poſta Witte de Haam-

ſtede qui ne ſervait qu'à regret dans la maiſon de Putten, Nicolas de Kats à *Alblaſſerdam*, avec des vaiſſeaux ſur la Merwe qui arrêtaient la navigation. Aloud, retranché à Slydrecht dans la maiſon de Kraajeſtein au-deſſus de Dordrecht, avait embaraſſé le cours du fleuve avec des pilotis. Un des bâtiments, qui était à ſes ordres s'étant à la faveur des ténebres approché de Dordrecht, répandit l'allarme parmi les Bourgeois. On court aux armes, on ſort de la ville, on s'avance vers Kraajeſtein. Aloud qui était dehors ſe mêle à la foule & ſans être reconnu il pénétre dans ſa maiſon: de-là il fond ſur les Bourgeois; mais, ayant perdu quelques-uns de ſa troupe, il bat en retraite. Hoſtilités.

A cette nouvelle, Borſelen ſembla preſſentir le deſtin funeſte, que ce nuage toujours groſſiſſant lui préſageait. Les Hollandais ayant ſû qu'il avait deſſein d'emmener le Comte en Zéelande firent éclater les murmures qu'ils tachaient de dévorer auparavant La fermentation était générale. Le favori ne ſe crut plus en ſureté à la Haye. Il détermine le jeune Comte à le ſuivre en Zéelande, il part pendant la nuit, il arrive à Schiedam après avoir fait rompre derriere lui tous les ponts. Evaſion de Borſelen.

Triſte fin de Borſelen.

Cette évaſion & ſur-tout l'enlevement du Comte mit toute la cour & le peuple de la Haye en rumeur. La Comteſſe, déſeſperée de ſe voir arracher ſon époux, fit paſſer dans l'ame de tous les habitans, ſa douleur & ſes craintes. On court après le raviſſeur, on l'atteint. On vit alors combien la faveur d'un Prince faible eſt fragile. D'un œil ſtupide & indifférent, le Comte ſe vit enlever ſon favori. Sans témoigner le moindre regret, il ſe rend à la Haye, pendant que Borſelen eſt mené à Delft. C'eſt-là que la populace vint inveſtir la priſon où était renfermé l'odieux Miniſtre. Elle était animée par l'exécration, la rage & les menées de pluſieurs nobles. Tous s'écrient, „ qu'on nous livre le traître; „ ou nous allons brûler la priſon." Soit crainte, ſoit diſpoſitions pareilles, on dépouille le malheureux de ſa cuiraſſe, on le pouſſe dans la rüe comme une victime devouée à la haine publitique. La vengeance fut prompte. En un inſtant il fut aſſommé, déchiré, haché en pieces. Ainſi périt ſans pouvoir invoquer les loix, celui qui les avait ſouvent ſacrifié à ſa cupidité: triſte exemple du péril où s'expoſent ces témeraires ambitieux qui cherchent à s'élever ſur la ruine de leurs concitoyens: preuve frappante de la puiſ-

ſance des cités, & de leur amour pour la conſervation de leurs privilèges; puiſque cette cataſtrophe arriva dans une autre ville que celle qui avait été attaquée. Ceux de Dordrecht, excités par cet exemple ſéditieux, inveſtiſſent Kraajeſtein & l'emportent d'aſſaut. Aloud & ſix de ſes partiſans furent menés dans la ville où le peuple les aſſomma aux portes.

D'Avennes rappellé.

Jouet de ſa faibleſſe & de ſon incapacité, on vit le jeune Comte dépoſer toute ſon autorité entre les mains des ennemis de Borſe'en. La funeſte politique de l'Anglais excitait ſur-tout leur indignation. Ils apprirent avec tranſport que les Français venaient de remporter des avantages conſidérables ſur le Comte de Flandre, allié du Roi Edouard. Jean fut obligé de conſentir au rappel de ſon couſin, Jean d'Avennes, qui, crainte des Flamands ou des Anglais, s'embarqua à Bruges, dont les Français étaient alors maîtres. Le Comte & la Comteſſe le reçurent avec tous les témoignages extérieurs de ſatisfaction. Le crédit du nouveau régent fut ſi rapide, ſi abſolu, que comme il était arrivé à la mort de Florent V., il fit briſer le ſçeau du Comte, revêtit tous les actes du ſien propre, tandis que Jean n'y appoſait que ſon petit ſceau. On li-

Boxh. Reig. 104. *Handv. v. Enkh.* 1. fait dans les actes: Nous Jean Comte de Hollande, de Zéelande & Seigneur de Friſe, faiſons ſavoir, que par *l'autorité* & *aveu* du très-haut Jean d'Avennes notre cher couſin par *la puiſſance duquel nous faiſons tout.* D'Avennes fit enrégiſtrer, dans toutes les villes, ſes patentes de Régent. Telle était l'influence que les cités prenaient dans l'adminiſtration, que Dordrecht, Middelbourg, Ziriczée, Leiden, Delft, Haarlem, Alkmaar, & Geertruidenberg, alors les principales villes des Etats des Comtes, entrainerent le régent dans une ligue, où ils s'engageaient à ne faire aucune paix avec les meurtiers de Florent ni avec leurs enfans mâles juſqu'au ſeptieme dégré. Dans la réconciliation des Weſtfriſons avec le Comte, l'acte eſt paſſé au nom du Conſul, des Echevins & des communes de Weſtfriſe & revêtu des ſçeaux* de ceux de Hoogtwoude, Nieuwdorp, Drecht & Geertman. Dans les libertés municipales accordées alors à Enkhuiſen, on rencontre non-ſeulement le ſceau des nobles ſuivant la coutume, mais celui des *Echevins* & des *Conſeillers* des villes d'Alkmaar & de Haarlem: nouvelle preuve du crédit que les villes acquéraient tous les jours.

Bal. Dord. 726.

Ong. Kterk. 184.

Privil. Enkh. 3.

D'Avennes partit auſſitôt après pour la France, laiſſant à Haarlem le jeune Comte

Comte, attaqué d'une fièvre qui, s'étant changée en diſſenterie, le moiſſonna à la fleur de l'âge le 10 Novembre 1299. Cette mort précipitée, ce voyage fait dans une conjoncture ſi équivoque donnerent lieu aux ſoupçons les plus étranges. On diſait que d'Avennes avait employé le poiſon. Mais comme on n'a point de preuve d'une imputation ſi atroce; on ſait ce qu'on doit penſer de ces bruits inſenſés trop ſouvent, trop aiſément adoptés par la malignité du cœur humain, ſi enclin à ſuppoſer les grands capables d'un forfait, dont-ils recueillent le fruit. Mort du Comte. *M. Stok.* *Meyer. an.* 1303.

L'exemple d'un duel offert ſous ce règne, nous fournit une occaſion favorable de parler des procédures légales, alors uſitées. De toutes les épreuves que nous avons mentionnées*, il paraît qu'on n'avait conſervé que le combat judiciaire, dont un auteur ingénieux* développe ainſi l'origine." Les peuples de Germanie n'avaient point de villes, ils habitaient les forêts; la crainte des bêtes féroces les obligeait d'être toujours armés; le premier mouvement d'un homme armé lorſqu'on l'inſulte eſt de porter la main ſur ſon arme." En rédigeant leurs loix, nos ſauvages ancêtres conſerverent une pratique qu'ils regardaient comme le droit Combats judiciaires. * *P.* 136. *M. de St. Foix. Eſſ. I.* 226.

de tout homme libre. Ne doutant pas que Dieu ne fut intéreſſé à donner la victoire à celui qui avait le bon droit, ils introduiſirent l'étrange procédure du duel dans les conteſtations civiles, criminelles, temporelles & même eccléſiaſtiques. Les gens d'égliſe, les femmes, les enfans mineurs, les vieillards & les infirmes produiſaient des champions, qui combattaient à leur place. On voit en ces païs des éxemples de duels autoriſés dans le 14e. dans le 15e. & même dans le ſeizieme ſiècle. Un Arnhemois combattit alors contre trois Eſpagnols. On donna encore dans le même tems au Palais de l'Evêque de Cologne à Bruhl un combat entre un lion qui déſignait le Duc d'Albe & un taureau, qui répréſentait le Prince d'Orange. On ne s'attendait à rien moins qu'à ce qui arriva. Le Prince d'Orange ſaiſit le Duc d'Albe par les oreilles & la criniere; il le ſecoua avec une violence horrible, & après l'avoir pourſuivi, harcelé, laſſé autour des barrieres, il le terraſſa & l'étendit roide mort ſur l'arêne. Cependant les conſéquences pernicieuſes d'un uſage, où l'adreſſe & la vigueur prévalaient viſiblement ſur le bon droit, devinrent ſi ſenſibles, que dès le douzieme ſiècle, les communes eurent ſoin dans ces païs, de ſtipuler l'éxemp-

Robertſon Chart. V. intr.

Eſt. des L.

Hum. hiſt. d'Angl.

Leeuw. R. Holl. Regt. D. 33. p. 4.

Reid. Ned. geſch. 1. p. 4.

Alk. Kamp. 90. volg.

tion de paraître à un ajournement en champ clos.

La découverte des pandectes de Juſtinien retrouvées en Italie, en 1137, avait fait une révolution dans la Juriſprudence. On ne ſaurait douter que ce code n'ait remplacé dans ces païs les novelles & l'abrégé du code Théodoſien qu'on y ſuivait déjà, & n'ait rectifié les idées ſur l'adminiſtration de la juſtice. Les Friſons qui avaient des écoles à Rome dès le tems de Charlemagne, enfin tous les habitans des Païs bas qui voyageaient en foule en Italie, regardée comme le centre du chriſtianiſme, des études, & des ſciences, dûrent connaître ces différens codes, les apporter & s'en ſervir dans leur patrie. On les voit même en uſage dans l'Empire, dont nos provinces étaient membres & fiefs. On changea, on fixa peu-à-peu la forme des procédures. On commença à rédiger par écrit, à recueillir en corps, les règles qui devaient guider les jugemens. La juriſprudence étant ainſi devenue une ſcience longue & difficile, la fonction de juge, qui n'appartenait anciennement qu'aux nobles, fut remiſe à des perſonnes exercées par des études préliminaires à la connoiſſance des loix. Voilà l'origine d'une nouvelle claſſe d'hommes qui décidant de la fortune,

Juriſprudence.

Eſpr. des Loix. Charles V. Intr.

de l'honneur & de la vie des citoyens, acquirent de la considération, même hors la profession des armes, hélas! si long-tems, regardée, comme la seule honorable.

Enfin le génie & les principes du droit canonique, où il y avait des loix fixes, des témoignages, des appels, prévinrent les esprits contre l'administration féodale, où tout se terminait, par la violence ou le hazard. On ne saurait douter que dans des siècles qu'on peut appeller le règne des prêtres, la jurisdiction ecclésiastique ne se soit introduite aisément dans un païs, dont l'Evêque d'Utrecht possédait une partie, où les moines & les ecclésiastiques avaient un pouvoir, qui les mit de bonne heure en état de s'affranchir de l'autorité des juges civils. On voit dans ces mêmes tems le droit canon enseigné dans toute l'Europe. Philippe *a Leidis*, Hollandais, en était Professeur à Paris en 1369. Il y a plus: les Comtes ne pouvaient même sous peine d'excommunication faire saisir un homme d'église. Les tribunaux ecclésiastiques s'appellaient consistoires; les juges, provisеurs; les Huissiers, sacristains. (Kosters.) On y connaissait de toutes les affaires relatives aux cas de conscience, aux mariages, sacremens &c. enfin de tout ce qui regardait la

Mir. p. 153.

V. de Spiegel over 't Vaderl. Regt. III.

religion. On y jugeait auſſi des cauſes du for mixte.

Il n'eſt pas inutile d'obſerver ici que les premieres chartes conſervent une conformité frappante avec les loix des Francs & des Friſons, quant aux formes judiciaires, quant à l'ordre même & au ſtile. On voit que comme les capitulaires étaient examinés dans les aſſemblées générales, de même les chartes, redigées dans le conſeil, devaient être approuvées dans les premiers tems des nobles, enſuite les villes, auſſi bien que du Comte. Le Comte ne pouvait forcer le peuple à recevoir ſes chartes, ni les communes, excepté celles de Friſe, ſe faire des loix ſans l'aveu du Comte. Dans l'ancienne charte de Zéelande, le Tuteur Florent dit: j'ai permis à tous les nobles de ſe choiſir cette loi que nous & le Seigneur de Voorne confirmons. Les Comtes & les Baillis étaient obligés de jurer l'obſervation des chartes qui avaient force de loi.

Conformité des chartes avec les loix des Francs & des Friſons.

Chart. B. II. 48. IV. 105. 225. 456. 549.

JEAN II.

Jean II., de Hainaut proclamé Comte.

AInſi après avoir été gouvernée depuis près de quatre cens ans par des Princes de ſa propre nation, la Hollande tomba entre des mains étrangères. Nous l'allons voir dans la moitié du même période, paſſer ſucceſſivement de la maiſon de Hainaut à celles de Baviere & de Bourgogne, monter ainſi de branche en branche juſqu'à celle d'Autriche, pour en être ſeparé par la révolution, qui lui donna l'indépendance dont elle jouit encore. Outre que la régence était comme un pas vers la ſucceſſion, Jean de Hainaut avait encore les droits les plus proches, étant fils d'Aleide, ſœur de Florent IV. Ainſi à ſon retour de France, où il avait conclu une ligue offenſive & défenſive avec Philippe le Bel, fut-il reçu à bras ouverts par les nobles & les communes. Il paſſa dans les villes de Dordrecht, de Haarlem, de Delft, de Leiden, & d'Alkmaar, qui lui prêterent ſerment & le reconnurent pour leur Souverain par lettres patentes. Il eſt à préſumer, que conformément à la coutume invariablement obſervée

1299.

Mart. & Dur. I. c. 1284.

Mier. II. 1. *&c.*

dans la ſuite, le Comte jura auſſi le maintien des privilèges.

La Zéelande était pleine de mécontens. Elle était le refuge, & des partiſans de Borſelen, & de ceux qu'on ſoupçonnait avoir trempé dans la mort de Florent. Reneſſe, un de ces derniers, banni ſous le règne précédent, ſe préſenta alors à Jean II. Mais n'ayant pu ſe diſculper, faute de caution, il ſe retira en Zéelande, & s'uniſſant aux Borſelen, il ſe forma bientôt un parti conſidérable. A la réſerve de Ziriczée, l'Ile entiere de Schouwen ſe ſoumit à lui. Ce fut envain que Jean envoya une flotte nombreuſe, elle fut ou diſperſée par un ouragan, ou priſe par les ennemis. Guy, frere du Comte qui la commandait, tomba même entre leurs mains & ne fut relâché que par un échange contre les fils de Borſelen, que le Comte Jean détenait de la part du Roi de France, dont-ils étaient depuis longtems priſonniers de guerre.

Troubles en Zéelande.

1300.

M. Stok.

Les Flamands, ne pouvant ſe défendre contre les Français, étaient incapables de ſoutenir les Rébelles. Le Roi de France tenta inutilement de ménager une paix. On vit Reneſſe paſſer à la cour impériale pour répréſenter que la Hollande était dévolue à l'Empire & que Jean II. n'était qu'un

Mouvemens de Reneſſe.

uſurpateur. Il perſuada à l'Empereur qu'en ſe préſentant ſeulement à la tête d'une armée, les nobles & les villes ne manqueraient pas de ſe jetter aux pieds de leur Suzerain. L'Empereur aſſemble auſſitôt des troupes à Cologne; il expédie ſecretement des lettres aux villes de Hollande & de Zéelande. Il ſe rend à Nimègue & cite le Comte ſous promeſſe d'un ſauf conduit.

L'Empereur repouſſé.

Jean vint lui-même avec ſon ſauf-conduit. C'étaient les milices de Hollande qui formaient une armée ſupérieure à celle d'Albert. Il s'embarque ſur le Waal & s'avance vers Nimègue. Les impériaux qui commençaient à deſcendre reculerent alors juſqu'à Kraanenburg. Le Comte débarqua ſes troupes près de Nimègue, ils ſe préparait même à engager l'action, lorſque Wigbald, Archevêque de Cologne, ſe porta pour médiateur. L'Empereur promit, „ de laiſſer à Jean la poſſeſſion „ libre de ſes Etats; à condition qu'il „ en donnerait l'inveſtiture." Cette propoſition ſauva la majeſté de l'Empire. L'accord fut conclu le 15e. du mois d'Août.

La Zéelande ravagée & ſoumiſe.

Pendant que les Zéelandais, ignorant ce traité, accouraient pour s'unir aux troupes impériales, le Comte de Hollande faiſait ravager leurs Iles par Witte de Haamſtede & ſon fils, Jean,

Comte d'Oostervant. Le dernier maltraita si fort les prisonniers, qu'on lui donna le sur-nom de *Jean sans merci*. La flotte Zéelandaise fut ensuite dispersée; on s'empara de Schoonhoven, dont le Seigneur tenait pour les factieux. Enfin le Comte, croyant avoir tout pacifié, congédia ses troupes, donna le gouvernement de Zéelande à Jean, son fils, celui de Hollande à Guy, son frere, & partit pour le Hainaut. Renesse crut la circonstance favorable pour faire une descente dans le Sudbeveland, il vint mettre le siège devant le château de Ter Goes, où son armée fut entierement défaite & contrainte de se retirer en Flandre fort délabrée. 1301.

L'Evêque d'Utrecht conservait toujours son esprit turbulent. Haï de ses sujets, persécuté par les nobles, qui l'avaient tenu long-tems prisonnier; il s'était enfin rendu à Rome, pour se démettre de son Evêché. Le pape, (c'était Boniface VIII.), refusa; il chargea même l'Evêque de Munster de secourir le Prélat malheureux, qui reparut bientôt dans le païs. Avec une armée, rassemblée à la hâte dans l'Overyssel, il se présente devant Utrecht dont les portes lui furent fermées. Il se jette ensuite sur les territoires d'Amstel & de Woerden, qui appartenaient Troubles d'Utrecht.

alors, ſous la mouvance de l'Evêché, au frere du Comte. C'était Guy d'Avennes, alors en Zéelande, où ſa préſence paraiſſait néceſſaire pour s'aſſurer de la ſoumiſſion d'un peuple, trop enclin à la révolte. La Nobleſſe & les villes de Hollande, levent auſſitôt des troupes pour prévenir les deſſeins d'un pontife devoré par la ſoif des conquêtes. Ils lui livrerent à Hoogewoerd, un combat des plus ſanglans, où la victoire reſta long-tems incertaine. Deux fois l'Evêque porta, à travers les rangs ennemis, le ſang & le carnage; perſonne n'oſait le toucher à cauſe de ſon caractere; étant enfin revenu une troiſieme fois à la charge, il fut abbattu de cheval & tué par un païſan, qui ne put, dit un hiſtorien du tems, expier ſon crime que par une longue pénitence. L'armée épiſcopale ſe diſſipe; mais en mémoire de l'attentat commis ſur l'Evêque, on érigea ſur le champ de bataille, une croix qu'on y voyait encore avant la réformation.

L'Evêque tué.

Bck. 105.

Le Comte de Hollande accourt auſſitôt du Hainaut pour faire placer ſon frere Guy ſur le ſiège d'Utrecht. Son crédit entraina pluſieurs des électeurs; une partie cependant ſe déclara en faveur d'Adolf de Waldek, qui fut reconnu dans l'Overyſſel, mais bientôt

Guy de Hainaut élevé ſur le ſiège d'Utrecht.

obligé de céder à un compétiteur trop puiſſant. Guy s'attacha enſuite à rétablir les affaires de l'Evêché. Pendant ſeize ans qu'il gouverna, les Hollandais & les Trajectins vécurent dans la paix & l'alliance la plus intime.

Jean II, étant ſuivant ſa coutume, rétourné dans ſon Comté de Hainaut, laiſſa le gouvernement de la Hollande à ſon fils, le Comte d'Ooſtervant, qui périt peu de tems après, en combattant contre les Flamands, dans la funeſte bataille de Courtray. La Hollande n'avait pour défenſeur que Guillaume, troiſieme fils de Guy, qui ne pouvait quitter la Zéelande où les factions étaient plutôt étouffées qu'éteintes.

Guerre avec les Flamands.

Les Flamands ſe jetterent alors dans le Hainaut & prirent Leſſines. Pour les éloigner de ſon païs, le Comte Jean engage auſſitôt ſon fils Guillaume à inſulter la Flandre, dont les côtes furent ravagées. Guillaume ayant eu l'imprudence de congédier ſes troupes, les Flamands incités par les éxilés de Zéelande, conduits par Guy, fils de leur Comte, mirent pluſieurs vaiſſeaux en mer. Cependant Guillaume fut bientôt en état de leur oppoſer une flotte conſidérable, lorſqu'un calme le contraignit de relâcher à Arnemuiden. Le vent changea enſuite, mais Guillaume ne pou-

1302.

vant rappeller à bord ſes troupes débarquées, fut pourſuivi & vaincu à Veere par les Flamands, qui à force de bordées, & louvoyant entre les Iles, avaient forcé le vent qui venait du Nord & atteint l'armée Hollandaiſe.

Middelbourg rendu.

Guy eut à peine le tems de ſe ſauver à Middelbourg, où aſſiégé par le Flamand, il fut obligé de capituler la vie ſauve & la liberté. On dit même que Guillaume l'aurait fait arrêter, ſi Reneſſe dont l'ame était élevée, ne lui eût expoſé toute l'infamie d'une action ſi lâche. Cependant contre la foi de la capitulation, Guillaume fit détruire les fortereſſes de la ville & retint un plus grand nombre d'ôtages qu'il n'était convenu. Maître de l'Ile de Walcheren, il vint débarquer dans celle de Schouwen, pour ſurprendre Ziriczée où Guy s'était réfugié. Mais les Bourgeois prévenus firent une ſortie ſi vigoureuſe, que la plus grande partie de l'armée flamande périt ſous leurs coups ou dans les eaux.

Siège de Ziriczée.

1303.

Traité avantageux aux Flamands.

Guy fut plus heureux en Hollande, où l'abſence continuelle du Comte, la derniere défaite & l'antipathie qui régnait entre les Hennuyers & les Hollandais avaient indiſpoſé ces derniers contre l'adminiſtration actuelle. En un mot l'arrivée des Flamands parût

éteindre tous les courages. Le Comte Jean, alors dans le païs fit un traité avec eux. Il cèda à Guy toute la Zéelande juſqu'à la Meuſe, à la réſerve de Ziriczée : il permit à tous les négocians, excepté aux éxilés, de venir & de commercer librement en Hollande. En cas de rupture, on ne devait commencer les hoſtilités que quatre mois après une déclaration de guerre.

Jean tombe malade. Le Flamand déclare la guerre.

On ne ſaurait dormir long-tems ſur la foi d'un traité conclu avec un voiſin ambitieux & inquiet. Le Flamand, c'était toujours Guy, fils du vieux Comte Guy, alors priſonnier de France, ayant appris que le Comte de Hollande était attaqué d'une dangereuſe maladie, lui déclara la guerre. Avant d'aller chercher la ſource de la vie dans ſon païs natal, Jean remit la régence de Hollande à ſon fils Guillaume, avec l'agrément de la nobleſſe & des villes, qui firent bientôt éclater leur zèle pour la cauſe commune: les nobles en s'engageant à ſervir à leurs propres frais: ce qui s'était vu rarement; les communes en doublant leurs milices. 1304.

Guillaume vaincu par les Flamands.

Les Trajectins conduits par leur Evêque, les Kennemers, les Weſtfriſons joignirent l'armée Hollandaiſe, campée à Ziriczée. On faiſait, dans ce tems-là, des Chevaliers avant & a-

près les batailles. Pour exciter la valeur dans une crise où elle était si nécessaire, Guillaume donna alors cet ordre militaire à quarante-huit nobles de sa suite. Les Flamands, sous la conduite de Guy & de Renesse vinrent camper au Duiveland. Entrainés, vraisemblablement, par une valeur présomptueuse, les Hollandais quittent leurs retranchemens. Guillaume s'efforce de les détourner d'une descente téméraire; rien ne peut les empêcher d'aller chercher l'ennemi, qui après les avoir engagés dans le païs par une retraite simulée, tombe sur leur arriere garde qui est mise en déroute. Le désordre se communique à toute l'armée; le champ de bataille est couvert des corps de plusieurs nobles, l'Evêque d'Utrecht demeure prisonnier; Guillaume peut-à-peine se dérober à l'épée des Flamands en se sauvant a Ziriczée. Les suites de cet échec furent des plus funestes. Le vainqueur passe aussitôt dans la Nordhollande, qui comprenait alors tout le païs situé entre la Meuse & le Kennemerland. Le succès de ses armes, dont Renesse conduisait toutes les opérations, jette l'épouvante dans la plupart des villes. Delft, Leiden, Gouda, Schiedam & Schoonhoven ouvrent leurs portes aux Flamands. Il n'y eut

Conquête de la Nordhollande.

que Dordrecht & Haarlem, qui signalerent leur fidélité. Elles devinrent l'asile de tous ceux qui restèrent citoyens.

Expédition du Duc de Brabant en Hollande.

L'ambition est toujours éveillée; elle ne manque jamais de prétextes, pour profiter des dépouilles d'un païs dénué de défenseur. Jean II, Duc de Brabant, auparavant allié du Comte, renouvelle aussitôt ses anciens droits de féodalité sur Dordrecht, auxquels son pere avait renoncé. Il traverse le *Langestraat*, s'empare de Geertruidenberg, soumet tous les villages au sud de la Merwe & vient assiéger Dordrecht. Il s'abouche ensuite à Woudrichem avec Guy de Flandre, touchant le partage du païs conquis. C'étaient deux lions acharnés sur leur proie. Mais leur avidité fut cause qu'ils ne purent jamais s'accorder.

Ils dévoraient d'ailleurs trop vîte une conquête qui n'était rien moins que sûre. Les Bourgeois de Dordrecht venaient de choisir pour leur défenseur, Nicolas de Putten, guerrier intrépide & capitaine expérimenté. Sous ses ordres, ils firent de vigoureuses sorties sur les Brabançons. Ils les poursuivirent jusqu'à Waalwyk & même jusqu'à Bois-le Duc. Ils ne s'en revinrent qu'après avoir porté la flamme dans l'une & l'autre place, & le dégat dans toute la campagne. *Har.* 296. *Div.* 136.

Les Flamands s'emparent d'Utrecht.

Deux factions, qui depuis long-tems déchiraient la ville d'Utrecht, s'étaient renouvellées avec plus de fureur que jamais, depuis la détention de leur Evêque. Jaques de Ligtenberg & Lambert *de Frise* en étaient les chefs. Reneſſe eut ſoin de fomenter ces diviſions. Elles s'accrurent au point que les deux partis en vinrent à un combat. Ligtenberg & pluſieurs autres ayant enſuite péri dans une émeute, Lambert ſe rendit maître de la ville, y introduiſit Guy de Flandre, qui changea la magiſtrature, & s'efforça, mais envain, de faire nommer Evêque, Guillaume de Juliers, ſon couſin.

Witte de Haamſtede fait chaſſer les Flamands.

C'en était fait de la plus belle partie des païs dont nous faiſons l'hiſtoire; ils allaient être convertis en provinces Flamandes; ou plutôt il n'y avait plus de patrie, lorſqu'un accident imprévu rappella à leur devoir, les villes qui avaient cedé, & rédoubla le courage de celles qui avaient réſiſté au torrent. Witte de Haamſtede, fils naturel de Florent V, avait juſqu'alors fait éclater une valeur éclairée & un dévoûment inébranlable pour les Comtes légitimes. Il vole auſſitôt de Zéelande en Noordhollande; il exhale ſon indignation contre les lâches, qui, ſans réſiſtance, s'étaient donnés à une domi-

nation étrangere. Il arrive à Haarlem, où l'amour du peuple pour le ſang d'un prince qu'ils avaient tant chéri, ſe déploie par des exclamations & des tranſports; tous les cœurs volent au-devant de Witte; tous ceux qui ſont en état de porter les armes, ſe rangent ſous ſes drapeaux.

En deux jours les villes à qui il avait écrit de retourner ſous leur maître légitime, ſe ſoulevent contre les Flamands. La révolution fut rapide. Les garniſons ennemies ſont chaſſées tout-à-coup de Delft, de Leide, de Vlaardingen, de Schiedam, où les femmes firent éclater leur patriotiſme. Les Habitans de Schoonhoven ſe ſaiſirent de Nicolas de Kats gouverneur pour les Flamands. Sécondés par le brave Witte, ils aſſiègent le château défendu par le fils de Kats, qui ſe rendit bientôt, ne pouvant ſe défendre qu'en riſquant de tuer ſon pere, que les aſſiègeans avaient attaché à une machine dirigée contre la place.

Conſtant à changer de politique ſuivant ſes intérêts, on vit le Roy Edouard, conclure avec les Français une alliance, offenſive & défenſive, où le Comte de Hainaut, ſon ancien ennemi, était excepté, quoique celui de Flandre, ſon ami, ne le fut *Rym. I. p. 4. p. 24. 25.*

Les Français viennent au secours les Hollandais avec une flotte.

pas. L'Anglais fit encore plus: il donna aux Français plusieurs vaisseaux, pour croiser le long des côtes de Flandre, pendant que le Roy de France, soit pour faire diversion; car il était en campagne contre les mêmes ennemis, soit pour secourir son fidèle allié, le Comte de Hollande, lui envoya une flotte, commandée par Raignier Grimaldi, Amiral celèbre, qui s'était donné au Service de France avec seize galeres, auxquelles le Roy ajouta vingt autres vaisseaux.

Les Flamands assiègent en vain Ziriczée.

Cependant, Guy de Flandre, dont l'audace depuis la victoire de Courtray, n'était intimidée, ni par ces préparatifs formidables, ni par le soulevement des Hollandais, vient avec une flotte considérable, assiéger Ziriczée. Il commença par boucher le port avec des gerbes de bled. Deux balistes au nord, une au midi du port lançaient des pierres de trois cens livres contre les murs. Les assiégés munis de la même machine renvoyaient ces pierres, qui causaient un ravage affreux parmi les ennemis. *Chats*, *Beffrois*, *Cavaliers*, enfin tout ce que l'art avait alors inventé, pour détruire ou prendre les villes, étaient employés contre Ziriczée. Plusieurs des machines devaient être énormes; puisque les assiéges ayant mis le feu à un es-

pèce de château du haut duquel on lançait des traits dans la ville, la flamme fut si violente qu'on pouvait en discerner la lueur des côtes opposées de Hollande, entre Vlaardingen & Schiedam. Les fossés étant comblés, les Flamands monterent souvent à l'assaut, mais ils furent constamment repoussés. Les Femmes de Ziriczée signalerent leur courage, en fourniſſant des pierres pour la défense; leur activité en éteignant les torches allumées qui tombaient dans l'enceinte des murs, en arrêtant la flamme qui dévorait les maisons, enfin en détruisant celles qui étaient embrasées. Les assiégés commençaient cependant à sentir les rigueurs de la disette, lorsque les flottes combinées de Hollande & de France donnerent le signal du secours auquel la ville répondit par des feux.

Combat naval où les Flamands sont vaincus.

Guy de Flandre, ayant laissé dix-mille hommes autour de Ziriczée, embarque le reste de ses troupes. Il rencontre les armemens des Français & des Hollandais entre Schouwen & Duiveland. Et comme la marée venait de monter sur le soir, on engagea alors l'action. Le feu, les pierres, les traits sont lancés de part & d'autre par les machines & les combattans. L'air en est obscurci. Leur sifflement horri-

ble se fait entendre d'une lieue. *Hollande, Hollande, Paris, Paris*; tels étaient les cris de guerre redoublés, dont les confédérés faisaient retentir tous les rivages. Dès le premier choc les Flamands, s'étant emparés de trois vaisseaux, avaient fait main basse sur tout l'équipage. Les Hollandais exercerent la même répréfaille sur un vaisseau Flamand. Enfin Grimaldi ayant, pour aborder, fait jetter le grapin; la flotte Flamande se dispersa de tous les côtés, une partie fut prise, plusieurs se sauverent par l'embouchure de l'Escaut; à minuit la victoire s'était déclarée entierement pour les confédérés.

Guy de Flandre prisonnier.

Guy de Flandre était encore le lendemain dans la Gouwe avec cinq vaisseaux; il cherchait à s'évader, lorsque Grimaldi l'attaqua avec quatre galeres, le fit prisonnier, après un abordage sanglant, & l'envoya en France. Il est cependant des historiens, mais c'est le petit nombre, qui font honneur à Guillaume de la prise de cet illustre ennemi. Les Rébelles de Zéelande, pris dans le combat, furent punis par une mort infamante. Les Flamands, qui étaient restés devant Ziriczée, se sauverent dans les Dunes de Schouwen, où les galeres françaises les ayant découverts, ils furent obligés de se rendre à Guillaume au nombre de six

mille. Middelbourg, delivrée de la garniſon flamande, reçut le vainqueur aux acclamations de la joie la plus vive. Toute la Zéelande ſe ſoumit, & Guillaume ſe vit bientôt paiſible poſſeſſeur des deux comtés de ſon pere (*). La Zéelande ſe ſoumiſe.

Cette révolution ne préſageait rien de heureux à Reneſſe, qui était alors à Utrecht. Il ſe ſauvait déjà en Flandre, avec pluſieurs de ſes adhérans, lorſqu'il fut ſurpris en traverſant le Lek, à *Beuſichem*, & tué par le Seigneur de Kuilenburg aſſiſté de pluſieurs gens armés. D'autres hiſtoriens racontent cependant qu'il ſe noya par accident dans la même riviere avec toute ſa ſuite. Reneſſe tué.

Le Comte Jean II. ne ſurvécut pas long-tems à la victoire de Ziriczée; il en eut cependant la nouvelle avant ſa mort qui arriva le 22 Août 1304. On loue la pieté de ce Prince. La Mort de Jean II.

(*) Ici Daniel (III. 314.) & Velly (VII. 573.) manquent également d'exactitude & quant aux cauſes, & quant aux détails de ce combat, par l'impoſſibilité, ſans-doute, où ils étaient de conſulter le chroniqueur Hollandais, hiſtorien auſſi élégant que fidel, ſur-tout par rapport à cette guerre, dont il était témoin.

bonté de ſon caractere dégénerait cependant en molleſſe ; il n'avait pas aſſez de fermeté pour maintenir la juſtice. Et l'on prétend que c'eſt pour avoir négligé de ſévir contre les meurtriers de Florent & les Rébelles de Zéelande, qu'il attira ſur le païs les troubles que nous venons de raconter. S'il eut eu le génie de connaître les hommes, il n'aurait pas négligé de s'attacher le trop celèbre Reneſſe dont la vengeance & les talens politiques & militaires furent ſi funeſtes à ſa patrie. L'idée que pluſieurs auteurs ſe ſont formée de la Hollande, comme d'un païs pauvre, avant la révolution ne prouve pas des connoiſſances éxactes ſur l'hiſtoire ancienne de ce païs. L'inſcription gravée ſur la tombe de Jean II, à Valenciennes, parle de la Hollande comme d'un païs *plain de richeſſe*.

Ongen. Klerk. 187.

Uſages.

Sous le gouvernement de ce Prince, on remarque, pour la premiere fois, le nom de *Conſeil* de Hollande pour déſigner les nobles & les communes. Le nom d'*Etats* n'était pas encore en uſage. On comptait encore par nuit ſuivant l'ancienne coutume des Germains & des Francs. C'était alors une faveur des plus inſignes de porter les habits de ſon Souverain. Cette circonſtance rend, chez le Hiſto-

Bal. Dord. 731.

Huid. M. St. III. 336.

riens du tems, beaucoup plus criminels & l'attentât des meurtriers de Florent, & la révolte du fils de Borſelen contre Jean II.

GUILLAUME III.

Guillaume III. proclamé Comte.

GUillaume, fils de Jean II, & de Philippine, fille de Henri, Duc de Luxembourg qui parvint enſuite à l'Empire ſous le nom de Henri VIII,

1304. apprit la mort de ſon pere à Ziriczée où il fut auſſitôt proclamé Comte, ainſi que dans les autres villes de Zéelande. Il ſe fit reconnaître ſucceſſivement à Dordrecht, où ſon palais fut illuminé toute la nuit, à Schiedam,

M. St.

Bal. Dord. 732. à Leiden, à Haarlem, à Alkmaar, où les Weſtfriſons vinrent lui prêter hommage. On obſerve qu'il ne négligea pas de ſe faire inaugurer par les Habitans de la Campagne. Au printems ſuivant, il fut reconnu à Geertruidenberg; de là dans ſes Etats de

Mariage du Comte.

1305. Hainaut, d'où, s'étant rendu en France, il conſomma ſon mariage avec Jeanne, ſœur de Philippe, qui occupa enſuite le trône Français, ſous le nom de Philippe VI, de Valois.

Réglement pour les ſubſides. Guillaume, de retour, s'attacha à étouffer quelques diſſenſions ſurvenues à l'occaſion des ſubſides. L'influence, que les villes avaient acquiſe dans le gouvernement, commençait à les éclairer ſur les vrais principes d'égalité civile.

vile. Elles oſaient trouver étrange que les nobles fuſſent éxempts des impôts, dont elles étaient ſurchargées. Le poid leur paraiſſait d'autant plus inſupportable qu'on voyait de riches bourgeois uſurper le titre & les immunités de la Nobleſſe. Elles éclaterent en murmures. Enfin, dans une diète où ſe trouverent le Comte, les Nobles & les députés des villes; il fut arrêté „ que „ nul ne ſerait exempt des charges „ publiques, s'il ne prouvait authen„ tiquement la nobleſſe de ſon extrac„ tion." *Boxh. Theat. 60.*

En 1308, l'Evêque d'Utrecht fut, par un traité conclu entre le Roi de France & les Flamands, échangé contre Guy de Flandre & mis en liberté. Il ſe porta enſuite avec Gauthier de Châtillon, Connétable de France, pour médiateur entre les Hollandais & les Flamands. La négociation n'aboutit cependant qu'à une ſuſpenſion d'armes pendant quatre ans. Le Comte de Hollande ayant obtenu du Duc de Brabant le déſiſtement de ſes prétentions ſur la Sudhollande, & une liberté entiere de commerce; aux horreurs de la guerre ſuccéda de tous les côtés, pendant trois ans, un calme heureux. Guillaume donna alors des tournois qu'il aimait à la fureur & qu'il faiſait ſouvent tenir à Haar- *Suſpenſion d'Armes.* 1306. *Dord. Priv. 132.* *Boxh. Reig. 616.*

Différens avec l'Angleterre sur le commerce.

lem. Il travailla, en même tems, à assoupir les différens que le commerce avait fait naître. Quelques marchands Anglais accusaient les Hollandais de leur avoir causé sur mer une perte de douze cens livres sterlings, & les Hollandais se plaignaient à leur tour qu'on leur avait enlevé des cargaisons considérables de Harangs & de poissons. En 1308, Chrétien de Raaphorst, nommé par le Comte, partit avec les députés des villes de Dordrecht, de Middelbourg & de la *Brille*, pour la cour de Londres. Les demandes respectives firent qu'on ne put s'accorder. Le Roy même, en 1314, permit à ses sujets de s'indemniser en pillant les marchands Hollandais.

Rym. I. 120. 145. 150. 95. 114. *II.* 61. 130.

Les Hollandais & les Zéelandais refusent des troupes au Comte.

1310.

Dès que la trêve fut expirée, Robert, alors Comte de Flandre entra dans le Hainaut avec des troupes formidables. On observe que pour repousser cette invasion, le Comte s'étant addressé aux Hollandais & aux Zéelandais, ils lui refuserent des secours, sous prétexte que leurs propres côtes étaient aussi menacées par les vaisseaux Flamands. Les chroniques de Flandre ajoutent, que Guillaume forcé alors de conclure un traité désavantageux, céda au Flamand la suzeraineté des Iles de Zéelande à l'Oueſt de l'Escaut, lui prêta hommage à genoux dans sa ten-

Digitized by Google

te & s'engagea à payer en eſpèces, à Guy, frere du Comte, tout ce qu'il tirait de la Zéelande, à renoncer à ſes prétentions ſur les quatre bailliages & ſur le païs de Waas, à rappeller les exilés.

Un évenement monſtrueux attira alors l'attention de toute la chrétienté. Les Templiers, ordre religieux & militaire, établi en 1118, à Jeruſalem pour la défenſe du S. ſépulchre & des pélerins, s'étaient étendus dans tous les royaumes de l'Europe où ils avaient acquis de vaſtes poſſeſſions & d'immenſes privilèges. De-là l'orgueil, l'indépendance, les diſſolutions & ces plaiſirs de la table qui ont donné lieu à ce proverbe: *il boit comme un templier.* Il eſt à croire que cette conduite, en leur attirant la haine des grands, du clergé & du peuple, fut la ſeule cauſe de leur malheur. Des chevaliers qui faiſaient vœu de combattre pour Jeſus Chriſt furent accuſés de le renier, de cracher ſur le crucifix, d'adorer une tête de cuivre, d'entretenir enſemble un commerce abominable, de tuer & de rôtir les bâtards de leurs confreres, enfin de pluſieurs autres excès, également énormes, incroyables, propres ſeulement à montrer la barbarie, & du ſiècle, & des accuſateurs. En France ils furent tous victi-

Deſtruction des Templiers.

Velly VII. 456. mes de la vengeance cruelle de Philippe le Bel; & par complaiſance pour ce même Roi, le Pape Clement V, dans le concile de Vienne, *ſans obſerver les procédures Juridiques, ſupprima l'ordre entier par la plénitude de ſa puiſſance pontificale.*

1312.

Ordre pour les maſſacrer à Ziriczée.

On dit que le Bailli, les Bourguemaîtres, les Echevins & Conſeillers de Ziriczée reçurent alors une lettre, avec ordre de détruire à l'inſtant tous les templiers. En conſéquence on fit courir aux armes pluſieurs ſatellites, qui enfoncerent les portes de l'ordre, & firent main baſſe ſur tous ceux qu'ils rencontrerent. Deux templiers, s'étant alors trouvés chez des filles de joïe, furent les ſeuls qui échapperent à cette ſanglante proſcription. Les biens qu'ils avaient dans tout le païs furent donnés aux Hoſpitaliers ou Chevaliers de St. Jean, qu'on appelle aujourd'hui Chevaliers de Malte. Cette anecdote n'eſt heureuſement appuyée que ſur une faible tradition. Elle parait d'ailleurs oppoſée à la conſtitution civile du païs. On ne dit pas, ſi cette lettre venait du Comte de Hollande, du Pape, ou de l'Empereur. Il n'eſt pas d'exemple qu'aucun d'eux ſe ſoit jamais arrogé le droit d'envoyer ici des ordres auſſi deſpotiques. On ſait encore qu'en Angleter-

Boxh. Ned. Hiſt.

re, & en Allemagne les templiers furent traités avec douceur.

Il parait que depuis ſon élargiſſement, Guy, Evêque d'Utrecht était guéri de l'envie de tenter des expéditions militaires. On le voit ſe dévouer entierement aux affaires eccléſiaſtiques. *Beka.* En 1310, il aſſiſte au Synode de Cologne, où les immunités du clergé furent confirmées contre les attentats des laïques, & où l'on arrêta que, ſuivant l'uſage romain, l'année eccléſiaſtique ne commencerait plus à Paques, mais à Noël: l'année civile fut cependant toujours datée de Paques; elle fut appellée le *Style de Cour.* On raconte, on repréſente même comme un exemple unique, le modeſte refus que fit ce Prélat d'accepter, dans le concile de Vienne où il aſſiſta, le chapeau de Cardinal que le Pape lui offrait. On ajoute qu'il ſe contenta d'un revenu de cinq cens livres de la part de Philippe-le-Bel, Roy de France, dont il s'était concilié la faveur. Affaires d'Utrecht.

L'Evêque faiſait, depuis quelque tems, bâtir un fort à Stellingwerf, pour reprimer les Friſons. Ceux-ci avaient non-ſeulement inſulté la place, ils avaient encore pillé les égliſes & commis des hoſtilités ſi atroces que le Prélat fulmina contre eux les anathêmes de l'Egliſe. Ces foudres ſe Guerre entre l'Evêque & les Friſons.

perdirent dans les airs. L'abſence de l'Evêque & même un faux bruit de ſa mort réveillent l'inſolence des Friſons. Ils attaquent la fortereſſe, la détruiſent & mettent le ſiège devant Vollenhove. Ils pénétrent juſqu'à l'avant fort; mais accablés d'une grêle de pierres & de traits, ils ſont obligés de déloger. Ils élevent auſſitôt une tour à trois étages: du plus haut, ils lançent de groſſes pierres, du ſecond, des traits; ils combattent dans le plus bas à coup de haches. La machine était couverte de peaux de bœuf contre le feu, garnie de claies d'oſier, pour amortir les coups de belier. La vigueur avec laquelle la place fut défendue par Herman qui en était châtelain ne rebuta pas les aſſaillans; déjà leur machine n'était plus qu'à cinq pieds des murs; lorſque l'Evêque parut ſur le Zuiderzée avec une flotte conſidérable. A la premiere nouvelle de ce ſiège, il avait quitté la cour de France, & en paſſant par la Hollande, le Comte ſon neveu lui avait fournit les troupes. A la vüe de ce ſecours, les aſſiégés ſentent redoubler leur courage. Ils lancent ſur la tour ennemie, une barrique pleine d'étoupe, de lard, de ſalpêtre de ſouffre & d'autres matieres combuſtibles. La flamme ſe développe avec violence & rapidité. Cinquante Fri-

Paix

1313.

sons périssent dans l'embrasement, cinq cens dans une sortie que firent aussitôt les assiégés. Cet échec intimida si fort les Frisons, qu'ils ne pensèrent plus qu'à obtenir la paix. Pour indemniser l'Evêque, ils lui cèderent, entr'autres possessions, quarante huit métairies, avec les domestiques & les serfs *attachés à la glebe.* En Frise serfs attachés à la glèbe. *Friesl. Chart.*

L'Evêque partit ensuite pour la cour de France, & ce qui paraît bien contraire à ce qui arrive de nos jours, c'est qu'il s'y rendit pour éviter les frais de la résidence. Il n'en revint que pour mourir, en 1317, dans son diocèse, où quelques tumultes l'avaient rappellé. Les Seigneuries d'Amstel & de Woerden que le Prélat avait reçu de Jean II, son frere furent, à sa mort, réunies à la Hollande, ainsi qu'Amsterdam qui formait alors une Seigneurie particuliere & distinguée de l'Amstelland. Mort de l'Evêque. *Mier. Ch. II, 704.*

Le traité désavantageux que Guillaume avait fait avec les Flamands, son alliance avec les Français, l'envelopperent dans une expédition que fit le Roi, Louis X, en Flandre. Français, Hennuyers, Hollandais, Frisons, enfin tous les confédérés avaient déjà pénétré dans le païs ennemi, lorsque l'intemperie de l'air & les pluyes continuelles, les obligerent d'abandonner Expédition de Guillaume en Flandre. 1315.

plusieurs conquêtes, non sans avoir essuyé quelques pertes.

Famine & peste.

Will. Proc.

Les pluyes qui tombaient sans interruption causerent plus d'un fléau également funeste à tous les Païs-bas & aux états circonvoisins. Les moissons pourrirent sur pied: de-là le prix exorbitant des vivres & une peste cruelle qui fit périr le tiers des peuples entre l'Elbe & l'Escaut. Semblables aux animaux carnaciers, on voyait les pauvres déchirer avec leurs ongles sanglans, dévorer d'une dent affamée la chair crüe & puante des charognes. On les voyait extenués de faim tomber morts au milieu des rües. Enfin la providence eut pitié de l'espèce humaine. En peu de mois la mesure qui valait quinze sols de Hollande baissa à quinze derniers. Heureux effet soit d'une récolte abondante que la saison promettait, soit de l'arrivée des Oosterlings, qui ayant alors liberté de commerce dans tout le païs, y importerent une grande quantité de bled.

Dord. Priv. 137.

LA GUELDRE.

En Gueldre, le Comte Reinoud I. ne put malgré ses liberalités envers les pauvres, regagner le cœur des peuples que sa faiblesse d'esprit avait aliéné. On pense que son cerveau était dérangé depuis le fatal combat de Woeringen, où il avait reçu une blef-

ſure. On vit alors qu'un Souverain mépriſé, n'a plus de pouvoir. Nimègue fut la premiere ville qui ſecoua le joug. Les Echevins, les Conſuls, les communes écrivirent au Comte en ces termes: „ Que votre grandeur ſa- Le Comte Reinoud I. dépoſé.
„ che que nous la délions abſolument
„ du ſerment & de la fidélité qu'elle
„ devait à l'Empire de Nimègue.
„ Nous nous regardons déſormais com-
„ me hors de ſa domination & pro- *Pont.* 188.
„ tection. Nous la remercions de ſon
„ gouvernement & de ſa fidélité." Zutphen, Roermonde, Emmerik, Doesburg, entrerent dans la conſpiration. Elles étaient excitées & ſoutenues par Reinoud, fils du Comte. La ville d'Arnhem reſta non-ſeulement fidelle à ſon Souverain, elle le défendit même long-tems contre les rébelles. Le Comte tomba enfin entre leurs mains; le jeune Renoud s'arrogea toute l'autorité ſous le titre de: fils du Comte de Gueldre. Il fit enfermer ſon pere dans le château de Montfort d'où la médiation & le crédit du Comte de Hollande parvinrent à le retirer, mais où l'ambition du jeune Prince le fit ramener bientôt; c'eſt-là qu'il finit des jours pleins d'amertume en 1326.

Les Hollandais au contraire ne reſ- Paix avec la Flandre.
piraient que la paix. Ils entamerent ſouvent les négociations avec la Flan-

dre. Enfin dans un traité ménagé par Charles IV, Roy de France, & ſigné à Paris le 13 May 1323, „ Louis Com-
1323. „ te de Flandre ſe déſiſte abſolument „ de toute ſuzeraineté ſur la Zéelan-„ de." Le traité fut confirmé par les
Meyer. villes de Gand, Bruges, Ypres, Valenciennes, Bergues, Maubeuge, Dordrecht, Ziericzée, Middelbourg, Delft,
Oudegh. 246. Leide & Haarlem. On ne voit pas qu'aucun Noble ait appoſé à ce traité ſon ſceau ou ſa ſignature. Ainſi finirent les ſanglantes conteſtations que l'ambition de poſſéder les Iles de Zéelande avaient cauſées. Elles avaient duré près de quatre cens ans. La paix fut dès-lors inaltérable entre les Flamands & les Hollandais; car on ne
Mat. An. 2. 684 687. doit pas regarder comme une rupture l'expédition où Guillaume & ſa nobleſſe firent éclater leur bravoure à la bataille de Caſſel, à la ſuite du Roi de France qui combattait les Flamands révoltés contre leur Comte.

Dépenſes de Guillaume. La paix n'étouffait pas les murmures. Les Hollandais paraiſſaient ſentir que le peuple devient d'autant plus miſérable & mépriſé que le Souverain augmente ſon faſte & ſon crédit perſonnel. Loin de ſe laiſſer éblouir par des alliances illuſtres avec l'étranger & la pompe éclatante des fêtes & des tournois, bien différens en cela de ces na-

tions que le deſpotiſme a plongées dans la ſtupidité & l'abjection d'eſprit, ils ne voyaient pas, ſans chagrin, l'argent, deſtiné aux beſoins publics, prodigué à de vains divertiſſemens. Le clergé ôſait même déclamer contre les jeux militaires. En 1322, le Comte aſſiſta au couronnement du Roi de France, avec une ſuite de Seigneurs, plus jaloux de briller que de ménager leurs revenus. Une Zéelandaiſe fixa alors les yeux de toute la cour. Elle était d'une taille ſi haute, que les plus grands hommes ne paraiſſaient auprès d'elles que des enfans: elle était ſi forte qu'elle portait de chaque main un tonneau de bierre de Hambourg. Elle promenait à ſon aiſe une poutre que huit hommes ne pouvaient lever. Cependant Guillaume ayant exigé de nouvelles taxes à l'occaſion du mariage de ſes filles, pluſieurs habitans ſaiſirent cette occaſion de lui faire des offres qui ſurpaſſaient ſon attente, afin qu'on leur accordât de nouveaux privilèges. Les Kennemers préſenterent au Comte, le triple de ce qu'il leur demandait, à condition qu'il leur confirmerait quelques franchiſes. Ils furent cruellement trompés. Bien loin de leur accorder de nouveaux privilèges le Comte leur ſupprima les anciens.

Polit. Reg. v. d. Briel. 230.

Mat. An. ib. 627. 629.

Dordrecht privée du droit d'Etape.

Le deſpotiſme de Guillaume n'eſt pas moins frappant à l'égard de Dordrecht. Les privilèges dont cette ville jouiſſait exciterent la jalouſie de toutes les autres. Son droit d'étape, par lequel elle attirait chez elle toutes les richeſſes, révolta ſur-tout les Nord-Hollandais. Ils frémiſſaient d'indignation de ne pouvoir commercer ſans être obligés de vendre ou d'acheter toutes les marchandiſes dans une ſeule ville. Le premier effet de leur fureur, fut de piller des marchands de Dordrecht. Ceux-ci trouverent bientôt l'occaſion d'éxercer la même répréſaille ſur leurs aggreſſeurs. Cette tempête préſageait déjà les horreurs d'une guerre civile. Le Comte envoya auſſitôt ſon frere Jean de Beaumont, Seigneur de Gouda & de Schoonhoven contre Dordrecht. Ce ne fut qu'avec bien de la peine, que cette ville vint à bout de fléchir un maître irrité. Privée de ſon droit d'étape, à peine pût elle conſerver ſes anciens privilèges.

Ib. 640.

1325.

Guillaume marie ſa fille à l'héritier d'Angleterre.

On voit que Guillaume avait ſuffiſamment établi ſa réputation chez les puiſſances voiſines. Iſabelle, brouillée avec Edouard II, Roi d'Angleterre, ſon mari, paſſa alors en France auprès du Roi, ſon frere. Sous prétexte de faire la paix entre les deux

couronnes, elle ſollicitait des ſecours pour détroner ſon époux, qu'elle haïſſait, parce qu'il était gouverné par des mignons, & qu'elle ſacrifia enſuite à ſes égaremens & à ſon ambition. Le Roy de France n'oſant ſoutenir ouvertement ſa ſœur, elle ſe retira dans le Hainaut. C'eſt-là que Jean, frere du Comte qui ſe piquait d'avoir toute la valeur & toute la grandeur d'ame des anciens chevaliers errans, s'attendrit au récit de ſes malheurs. La pitié le fit *larmoyer*: la généroſité lui inſpira les moyens d'y rémédier. Envain le Comte ſon frere lui repréſenta combien les hauts Barons d'Angleterre étaient diviſés, la nation *envieuſe ſur toutes manieres de gens étrangiers*; il répondit conſtamment que *tous chevaliers devaient aider à leur loyal pouvoir à toutes dames & pucelles déchaſſées & deſconſeillées.* Pluſieurs Chevaliers Teutoniques volerent au ſecours d'Iſabelle. C'eſt à Dordrecht qu'Edouard, héritier préſomptif de la couronne d'Angleterre, fut fiancé avec Philippine, fille du Comte de Hollande. La Reine s'embarqua enſuite à la Brille. Arrivée en Angleterre, elle mit preſque toute la nation dans ſes intérêts. Edouard II. fut détrôné, ſon fils proclamé Roy. Les auxiliaires de Hollande

Frois. 6. 7. Velly VII. 171.

1326.

Thoiras III. 142.

& de Hainaut, eurent la plus grande part à cette révolution. Leur diſcipline & leur habileté firent naître dans les troupes anglaiſes une noire jalouſie; elle éclata par des hoſtilités, on ſe battit; il y eut beaucoup de ſang répandu. Après avoir ſuivi le Roi dans ſon expédition d'Ecoſſe, Jean fut congédié avec ſes troupes, comblé de gloire.

Guillaume impliqué dans les affaires de l'Empire.

Elle était achetée bien cher; c'était par des éxactions toujours nouvelles ſur le peuple. La funeſte paſſion qu'avait Guillaume de ſe lier avec les puiſſances étrangeres ſe développa toute entiere dans les affaires d'Allemagne: théatre éternel de troubles & de révolutions. Un interrègne de près de quatorze mois avait ſuivi la mort de l'Empereur Henri VII. Enfin les élections s'étaient diviſées entre Frédéric, Duc d'Autriche & Louis, Duc de Baviere. Celui-ci manda auſſitôt au Comte Guillaume, „ qu'il renon-

Vaderl. Hiſt. III. 214.

„ çait à tous les droits des Empereurs „ ſur la Hollande, la Zéelande & la „ Friſe, à la charge ſeulement de „ l'hommage dû à lui & à l'Empire." Guillaume ſe déclara pour Louis, qui vainquit enſuite ſon compétiteur. Il fit plus encore: il lui donna Marguerite, ſa fille en mariage. L'Empereur de ſon côté ne ceſſait de ſolliciter le

secours de Guillaume, qu'il lui devait, disait il, en qualité de beau-pere & de membre du St. Empire. Aussi l'Empereur en avait-il besoin pour résister à la fureur du Pape Jean II, qui, des bords du Rhône, l'avait déclaré hérétique & déchu de toute autorité. L'Empereur commença par user de représaille envers le Pape; il marcha ensuite vers l'Italie, où il était appellé 1327.
par les Princes & les Romains. Il mande alors à Guillaume de marcher à son secours; il lui rappelle qu'il n'a entrepris cette expédition que par son conseil. Il l'exhorte encore à ne pas souffrir que le Pape *soi-disant*, leve une taxe sur le clergé de ses Etats. Guillaume se proposait de marcher en personne, il s'était déjà associé les Comtes de Gueldre & de Juliers, il avait fait assembler les députés des villes à Katwyk, pour remettre pendant son absence le gouvernement de ses états à son fils Guillaume; mais plusieurs incidens & la répugnance des nobles firent avorter cette entreprise. Guillaume fit ensuite plusieurs voyages en Allemagne; il avait même conçu le dessein d'aller trouver le Pape à Avignon pour l'engager à la paix. Mais le S. Pere ayant fait rompre tous les ponts sur le Rhône & ayant envoyé 1330.
menacer le médiateur trop complai-

Mat. An. ib. 659. &c.

ſant, le Comte ayant pour de l'excommunication, revint dans ſes Etats.

Guillaume ſe rend maître dans l'Evêché.

Ces expéditions étrangeres ne faiſaient pas négliger à Guillaume ſes intérêts dans le païs. Fréderic II, ſon parent, qu'il avait fait nommer Evêque d'Utrecht, étant mort, en 1322, Guillaume tenta de faire tomber l'élection ſur Jacques, Evêque de Suden & commandeur de l'ordre de St. Jean. Le peuple d'Utrecht éclata auſſitôt en murmures & même en ménaces. Jacques de Oudshoorn réunit preſque tous les ſuffrages, & ſur tout celui du Prévot de la cathédrale, nommé Florent, dont, par vengeance, Guillaume brûla le château de Doorne, & ravagea les terres adjacentes. Au nouvel Elu que la mort enleva la même année, les électeurs ſe preſſerent de ſubſtituer Jean de Bronkhorſt. Le Duc de Brabant, les Comtes de Hollande & de Gueldre, engagerent le Pape à nommer Jean de Dieſt, qui ſe fit inſtaller à main armée. A cette époque le Comte de Hollande diſpoſa de toutes les affaires de l'Evêché.

Bek. Heda.

En 1324, il fit promettre à l'Evêque & à la cathédrale de réparer la digue du Lek. Les quatre autres chapitres d'Utrecht ayant réſuſé de ſigner l'acte, le Comte les y força en enlevant les beſtiaux & en ravageant les

terres, qu'ils avaient à Mydrecht. Il ſe fit céder le château de Vreeland; enfin l'Evêque ne pouvant acquitter les dettes dont il était obéré, Guillaume ſaiſit ſes revenus, & lui aſſigna deux mille livres de penſion. Il envoya un détachement contre Henri, châtelain de Hageſtein, petit tartare qui paſſait ſouvent le Lek pour détrouſſer les paſſans ſur les chemins. Tout le territoire d'Utrecht était infeſté par ſes incurſions & ſes pillages. On diſſipa ce Brigand, on raza ſon château ou pour mieux dire ſon repaire. On vit enſuite Guillaume ſe liguer avec Reinoud II, Comte de Gueldre, prendre l'Yſſel pour limite & partager enſemble tout l'Evêché. *Mier. IV. 554. p. 71. 36. 91. 92.*

1333.

La puiſſance du Comte devint aſſez formidable pour en impoſer aux Friſons. C'était ſans doute afin d'en arrêter les effets, que les Grietmans, les Juges, les Eccléſiaſtiques & les députés des communes de Friſe, s'étaient, en 1323, aſſemblés pour renouveller les loix faites anciennement près d'Aurik ſous trois chênes appellés *Upſtal-boom*. „ Ils jurerent alors de „ ſacrifier unanimement leur ſang pour „ la défenſe de leur liberté contre „ quiconque entreprendrait de les „ plier au joug de l'eſclavage, fut-il „ Evêque ou Comte." Ils ne purent Les Friſons ſoumis au Comte. *Sicc. leg. Friſ. Bening. Hiſt. v. Ooſtfr. 142.*

cependant ſe dérober à l'ambition active, à l'aſcendant politique de Guillaume. Il nomma, en 1225, deux Eſcoutets ou Juges à Staveren & dans les lieux d'alentour. La populace excitée par l'Abbé de St. Odulphe, ayant chaſſé ces officiers, jetté à bas leurs maiſons bâties de pierre; ce qui était alors très-rare, le Comte devint furieux. Il équippe une flotte, il croiſe le Zuiderzée, détruit ou enleve tous les bâtimens Friſons, fait des deſcentes ſur la côte, porte la flamme & la déſolation dans le village de Marden & les lieux voiſins. Les cœurs des Friſons s'ouvrent alors à la crainte. L'Abbé de St. Odulphe vint lui-même avec pluſieurs députés à Haarlem. Ils firent hommage au Comte, ils lui donnerent le pouvoir de nommer dorénavant les Baillis, Echevins & autres Juges en Friſe. L'ancien cérémonial qu'on dit avoir été alors préſenté à Guillaume ſur ce qu'il devait obſerver en ſe faiſant inaugurer en Friſe, porte, que „ le Comte doit „ montrer ſes patentes ſcellées par le „ Roy d'Allemagne. De Staveren il „ ſe rendra à *Hoſland* dans le Kam- „ peneſſe, de-là à Aldanen, à Vroon- „ akker, à *Groenendaal* où eſt l'aſſem- „ blée générale. Là, quatre des plus „ nobles l'éleveront (ſur un bouclier);

Mat. An. 676.

Friesl. Ch. 136.

„ il ſera dès-lors reconnu pour *Sei-*
„ *gneur*. Il ſe placera ſur le tribunal,
„ il jugera toutes les diſputes, délits,
„ trahiſons, & prononcera ſentence d'a-
„ près le jugement de ſes hommes."

Guillaume n'oubliait rien pour cimenter ſa puiſſance en Friſe. On le voit établir par-tout des Grietmans, des Baillis, des Préteurs. Il ſe faiſait reconnaître non-ſeulement dans les villes & les Cantons, mais encore par de ſimples particuliers. Trop politique pour ignorer qu'il eſt néceſſaire d'adoucir & de déguiſer le premier joug à des peuples éternellement jaloux de leur liberté, il s'attacha à les traiter avec conſidération; il les appelle ſouvent ſes amis. Après une inondation violente dont-ils furent principalement les victimes, le Comte en impoſant une taxe de deux ſous ſur chaque arpent de terre dans le Kennemerland, province qui avait le moins ſouffert, déclare que c'eſt afin de ſoulager les Friſons.

Ib. uſq. ad p. 192.

Inondation.

1334.

Les accès rédoublés d'une goute cruelle, les approches même de la mort ne purent arrêter la funeſte envie qu'avait Guillaume de prendre part aux affaires étrangeres. Son gendre, Edouard III, Roi d'Angleterre, entrainé par une ambition qui n'avait, ni la juſtice pour baze, ni l'utilité pour objet,

Traité avec l'Angleterre.

Hume II. 334-319. reſolut alors, de détrôner Philippe de Valois, Roi de France, beau-frere de Guillaume. Edouard était par ſa mere petit-fils du Roi défunt, Philippe n'en était que neveu; mais une pratique conſtante, la loi fondamentale de l'état qui exclut du trône, & les femmes & leur poſtérité, une poſſeſſion tranquille depuis neuf ans, l'aveu implicite du compétiteur (*), enfin le plus beau, le plus concluant de tous les titres: le conſentement unanime de la nation, avaient légitimé & affermi les droits de Philippe qui deſcendait de la ligne maſculine. Édouard, réſolu à faire valoir ſes prétentions, n'épargna rien pour ſe procurer des alliés, ſurtout dans les Païs-bas. Il s'ouvrit d'abord au Comte de Hollande, ſon beau-pere: il le gagna d'autant plus aiſément, que Guillaume était piqué contre le Roy Philippe, qui avait donné une de ſes filles au fils du Duc de Brabant: alliance que le Comte avait déjà menagée pour Eliſabeth, la quatrième de ſes filles. „ Sous prétexte de „ défendre les frontieres de l'Empi- „ re, dont-il était membre; Guillau- „ me & ſon fils qu'il avait inveſti du

Mat. An. II. 691.

Rym. II. 168.

(*) Il avait, en 1729, rendu hommage de la Guyenne à Philippe comme à ſon Suzerain.

„ Comté de Zéelande s'engagerent Mort de Guillaume III.
„ par un acte à fournir chacun mil-
„ le homme d'armes & plus au
„ du Roy d'Angleterre." Guillau-
me ſurvécut à peine deux ſemai-
nes à la concluſion du traité. Il 1337.
mourût à Valenciennes le 7 Juin,
1337.

Jamais la Hollande n'avait été gou- Caractere de Guillaume.
verné par un Prince ſi ſavant dans
l'art d'augmenter ſon autorité. Il aſ-
ſura pour toujours la Hollande & la
Zéelande contre les attaques des Fla-
mands & des Brabançons; l'Empereur,
les Rois de France & d'Angleterre,
étaient ſes alliés. Il ſoumit les Fri-
ſons, il tint les Trajectins ſous ſa dé-
pendance. Il parait cependant, que,
quoiqu'on l'ait ſurnommé le *Bon*, il
fut plus redouté que chéri. Un au-
teur contemporain déſire „ que le
„ Comte n'abandonne pas la Hollan- *Mat. An.*
„ de fertile pour le Hainaut qui ne *ib.* 611.
„ donne que des fleurs; qu'il ſuive 602. 632.
„ l'exemple de Jacob qui était plus
„ ſouvent avec la féconde Lia qu'avec
„ la belle Rachel." Le même hiſto-
rien parle encore plus hardiment des
rigueurs exercées par le Comte dans
l'Evêché. Il répréſente le Prélat com-
me prêt à empêcher que ſes brebis ne
ſoient tondues par l'étranger & aban-
données à la gueule du loup. Pour

tant d'actes tiranniques, le Comte, dit-il, doit-être non-seulement puni par le juge ecclésiastique; il sera même ainsi que ses adhérans, plongé dans le plus profond des enfers, s'ils ne reviennent tous à résipiscence. En parlant de l'expulsion des officiers du Comte à Staveren; Guillaume dit-il, devrait bien ne point se mêler des affaires d'autrui, laisser le clergé en repos, s'il ne veut pas être condamné dans ce monde & dans l'éternité. Il ne parait pas d'ailleurs que le Comte ait recherché la faveur des hommes consacrés à Dieu. En 1320, il rendit une déclaration par laquelle il défendait qu'on vendit aux Ecclésiastiques & aux Moines des immeubles qui, en passant à de tels propriétaires éxempts de taxes, diminuaient ses revenus. Cette ordonnance était en effet bien nécessaire dans un tems, où les Ecclésiastiques avaient absorbé des territoires entiers: on prétend même qu'ils possédaient en Frise jusqu'aux deux tiers des terres. Ainsi il n'y a pas d'apparence que le titre de *Bon* ait été conféré à Guillaume par les Ecclésiastiques; peut-être lui fut-il donné, parcequ'il avait entrepris une croisade, qui, par bonheur, n'eut pas lieu. Marinus Sanuto, Vénitien lui dédia même un livre sur les moyens

Petit Chr. 263. 264.

de gagner & de conſerver la terre Ste.

La liberté civile du peuple, les prérogatives de la nobleſſe & du clergé, la puiſſance des Comtes avaient quelque tems auparavant rencontré leur équilibre; mais comme ce contrepoids n'avait ni baſe fixe, ni principes certains de réaction, l'aſcendan ſupérieur de Guillaume avait fait pancher la balance vers le pur deſpotiſme. C'eſt auſſi parce qu'on ne connaiſſait ni les vraies limites, ni les règles ſures de la puiſſance ſouveraine, que tous ces différens pouvoirs ſe combattaient, & que chacun d'eux l'emportait tour-à-tour ſuivant les circonſtances plus ou moins favorables. Ainſi les fréquentes abſences du Souverain paraiſſaient laiſſer quelque-fois les ſujets à leur propre indépendance; on les voit refuſer des ſecours, laiſſer échapper des fougues de liberté. Ainſi on voit les Gueldrois s'aggrandir de la faibleſſe de leur Comte, lui parler en Souverains, le combattre, le dépoſer. On rencontre d'une maniere ſi frappante tous les caracteres de la pure démocratie, ou du deſpotiſme oriental, que ſuivant les principes de ces deux ſortes de gouvernement les nobles paraiſſent à peine ſur la ſcène. C'eſt peut-être afin qu'ils ne fuſſent pas tout-à-fait oubliés,

Adminiſtration politique.

Voy. Petit chr. 267. *Bal. Dord.*

que la liſte de leurs noms fut alors dreſſée.

Anecdote du Bailli.

Enfin conformément aux principes de la puiſſance abſolue aſiatique, on voit la tête du dernier ſujet en ſureté & celle des Bachas toujours expoſée.

Eſp. des Loix. 8. 9.

Quoique les circonſtances de la punition du Bailli paraiſſent un peu romaneſques, le fond cependant eſt analogue aux uſages du tems, à cette impartialité inéxorable qui ne diſtingue point les grands des petits dont on loue Guillaume; l'anecdote même ne manque, ni d'autorités, ni d'autenticité. Dans le Kennemerland ou ſelon d'autres, dans la Sudhollande vivait un Païſan qui avait une vache d'un rapport étonnant. On ſait qu'il s'en trouve en Hollande qui donnent vingt pôts de lait par jour & plus. Celle-ci en fourniſſait ſuffiſamment pour nourrir une famille nombreuſe dont le bon homme était chargé. On en parlait dans tout le canton avec tant d'enthouſiaſme que le Bailli la *convoita*. C'était un de ces viſirs inhumains qui croyent, parce qu'ils ſont aſſez loin de l'œil du maître, pouvoir tout ſur les autres citoyens, ſi toutefois un pauvre eſt tel à leurs yeux. Il trouva bientôt le moyen d'enlever la vache. Le pere de famille déſeſpéré porta ſa plainte à Valenciennes où le Comte était malade. Le ravif-

Goudſch. 98.
Bal. Dord. 735. 159.
Mat. An. III. 238.
Hed.
Petit chr. 267.

ravisseur est aussitôt mandé à la cour avec l'Escoutet de Dordrecht, son cousin. Il fut d'abord condamné à réparer le dommage par une forte indemnisation envers le plaignant. „ Le pauvre est satisfait, dit alors le Comte, mais la justice ne l'est pas; l'oppresseur qui a devoré la substance d'un citoyen, qui n'a pas respecté la propriété de l'indigent, doit payer son délit de sa vie.“ Le Comte dégaine lui-même l'épée terrible, il la remet au bourreau qui trancha la tête à la victime dans la chambre où le Comte était couché. Les deux quartiers du cadavre furent ensuite portés à Dordrecht; & tous les Escoutets & Baillis reçurent ordre d'assister à l'enterrement. On sait que les anciens chefs Germains avaient la puissance civile militaire & exécutrice, qu'ils en faisaient même toutes les fonctions. On en voit au commencement du douzième siècle un exemple frappant dans les Païs-bas. Baudouin VII, Comte de Flandre, fit alors arrêter douze Nobles qui avaient commis des rapines & des violences sur des marchands. On les conduisit tous dans un appartement spacieux; on les fit monter sur une seule table fort haute, avec la corde au cou qui fut attachée à la voute. Lorsque tout fut prêt, le Comte s'avança lui-même de la table, & la ren-

Staats-R. Idsinga 174.

verſant d'un coup de pied, il fut ainſi l'exécuteur des brigands qui, ayant perdu leur point d'appuy, reſterent ſuſpendus perpendiculairement entre ciel & terre. On pourrait rapporter encore pluſieurs faits qui prouvent que non-ſeulement les trois pouvoirs réſidaient eſſentiellement dans les Comtes des Païs-bas, mais qu'ils les éxerçaient ſouvent.

GUILLAUME IV.

CE Prince portait déjà le titre de Comte de Zéelande, lorſqu'à l'âge d'environ dix-neuf ans, il ſuccéda à ſon pere dont-il avait promis de ſuivre les engagemens avec l'Anglais. Il tint parole; mais à condition qu'Edouard ſe ferait donner par l'Empereur le titre de Vicaire de l'Empire: ce qu'il obtint facilement, en faiſant agir ſon épouſe, ſœur de l'impératrice, & ſurtout en avançant quelques arrérages ſur la promeſſe d'une penſion conſidérable. La plupart des autres Princes des Païs-bas éblouis par ce titre, par les négociations du Comte de Hollande, par l'or & les eſpérances qu'Edouard prodiguait par-tout, entrerent dans la même ligue. Mais un des plus illuſtres fut le Comte de Gueldre, Reinoud II, ſurnommé *le Noir*, qui avait épouſé Eléonore, ſœur d'Edouard.

Guillaume IV. ſe ligue avec l'Anglais.

1337.

Rym 168. 179.

Outre les nœuds du ſang, ce Prince pouvait encore être lié au Roi d'Angleterre par des rapports frappans. Tous deux avaient combattu & détrôné leur pere, ſans que cette conduite révoltante eut ralenti l'amour de leurs ſu-

Reinoud II. Comte de Guelbre.

Pontanus. jets. Tous deux entretinrent la paix dans leurs états, augmentèrent leur crédit personnel en faisant trembler leurs voisins & leurs ennemis. Dès l'an 1327, Reinoud avait volé en Italie à la suite de l'Empereur, qui faisait alors la guerre aux Guelfes & au Pape, à la tête de Gibelins & d'une foule de moines excommuniés pour avoir soutenu que leur capuchon devait être pointu, & que leur boire & leur manger ne leur appartenaient pas en propre. Rappellé bientôt dans le païs, Reinoud remporta une victoire des plus meurtrieres sur les Liègeois revoltés contre son cousin, Adolphe, leur Evêque, auquel il les força de se soumettre. En 1332, à l'occasion d'une guerre avec le Brabant, il se rendit maître de la ville de Thiel, qu'il annexa pour toujours à la Gueldre. Le fort de Vollenhoven, qu'il s'était fait donner en partageant l'Evêché avec le Comte de Hollande occasionna ensuite une querelle sanglante avec les Frisons. Ils accusaient la garnison Gueldroise d'avoir fait des courses & le pillage sur leurs terres. De-là des hostilités atroces de part & d'autre. On voit par les plaintes que les Frisons porterent au Comte de Hollande qu'ils n'avaient pas été les plus forts. „ Quand tous „ nos membres, disent-ils, seraient

Ann. de l'Emp. en 1327.

Pont. 223. Friesl. Ch. 192.

„ changés en langues, nous ne pourrions „ exprimer les ravages, les incendies, „ les meurtres de l'insolent Comte „ Reinoud." Cependant la Gueldre devenait tous les jours plus puissante au-dedans, plus respectée au dehors. Bornée auparavant à ne se faire connaître que par des alliances & des déprédations autour de ses frontieres, on voyait alors son alliance recherchée par les plus grands Souverains, & son influence contribuer aux révolutions les plus éclatantes: Heureux effet de l'encouragement donné au commerce, sans-doute, la source de ces richesses étonnantes, que le Comte distribuait avec profusion, pour acheter des titres d'honneur & la possession des plus vastes territoires.

La Gueldre érigée en Duché.

Ce ne peut-être en effet que l'appât d'une recompense en espèces qui détermina l'Empereur à ériger le Comté de Gueldre en Duché. La cérémonie se fit à Francfort le 19 Mars 1339. Les lettres patentes portent; qu'en conséquence de sa naissance royale, de son inébranlable fidelité & des services rendus & à rendre à l'Empire, Reinoud est créé Duc & Prince du St. Empire; avec le privilège de se choisir quatre officiers: un *Maître d'Hôtel*, un *Maréchal*, un *Chambellan* & un *Echanson*; mais c'est à con- 1339.

dition que le Duc & ſes ſucceſſeurs reſteront ſoumis & fidels à l'Empire. On leur permet encore de battre monnoye à la même valeur que celle des Comtes de Hollande, qui jouiſſaient depuis long-tems de cette prérogative*. Enfin on donne au nouveau Duc le droit de revêtir, lorſque le cérémonial l'éxigera, l'Empereur de ſon manteau impérial & de lui mettre la couronne ſur la tête: on ne voit cependant pas que ni Reinoud, ni ſes ſucceſſeurs aient fait uſage de cette marque d'honneur, ni de la ceſſion qui lui fut faite trois jours après des droits & des revenus impériaux ſur l'Ooſtfriſe; quoiqu'elle eut été payée avec la ſomme exorbitante de 40 mille marcs d'argent.

*Voy. p. 321.

*Friesl. Ch. 197.

Le Comte de Hollande paſſe du côté des Français.

Le Duc Reinoud ſe joignit bientôt, ainſi que le Comte de Hollande au Roi Edouard, qui commença la guerre par le ſiège de Cambray qu'il fut obligé de lever. Les Confédérés entrerent enſuite en Picardie; mais le Comte de Hollande refuſa de les ſuivre, alléguant qu'il ne s'était engagé à ſervir que ſur les frontieres de l'Empire. Edouard diſſimula d'abord ſon reſſentiment; mais il en donna bientôt des marques, en faiſant paſſer ſes troupes par le Hainaut où elles commirent beaucoup de dégat. Le Comte devint furieux. Il vole auſſitôt accompagné de cinq

Froiſſart. Nangis.

cens lances à Vironfoſſe au camp des français où il fut reçu à bras ouverts. Après divers mouvemens, les deux armées ſe trouverent vis-à-vis l'une de l'autre; elles ſe ſeparerent cependant ſans combat.

L'année ſuivante les Habitans de Haſpre, petite ville de Hainaut ôſerent, ſans ordre, commencer les hoſtilités, en faiſant une courſe dans le Cambreſis. Les Français, ne reſpirant que la vengeance, envoyerent un détachement qui réduiſit leur ville en cendres. Le Comte irrité convoque auſſitôt à Bergues le conſeil de Hainaut, de Hollande & de Zéelande. La guerre fut réſolue contre les Français; l'Abbé de St. Crépin en porta même la déclaration au Roi de France qui répondit „ que le Comte de Hainaut ſon „ neveu était un fou."

Il rentre dans la ligue.

1340.

Le fou ſe vengea en ravageant les frontieres françaiſes: aveuglé cependant par ſon reſſentiment, il vole en Allemagne & en Angleterre, pour hâter l'ouverture de la campagne, abandonnant le Hainaut à la furie des Français, qui y éxercerent d'horribles répréſailles. Après avoir gagné la bataille navale de l'Ecluſe, Edouard réunit toutes les forces de ſes alliés à Vitvoorden où le Comte Guillaume ſe trouva. Mais ce fut envain que l'armée confédérée

assiègea St. Omer & Tournay; par-tout les Français la tinrent en échec; enfin Jeanne de Valois, Comtesse Douariere de Hollande, sœur de Philippe, belle mere d'Edouard, mere de Guillaume, se porta pour médiatrice. Elle voyait d'un côté, son fils & son gendre, de l'autre son frere prêts à s'entrégorger. Elle réussit à faire signer aux deux Monarques une trève de neuf mois. Cependant soit douleur d'avoir vu tant d'animosités entre des Souverains unis l'un à l'autre & à elle même par des liens si proches; soit dégout des vanités de ce monde elle alla ensevelir sa grandeur dans l'Abbaïe de Fontenelle près de Valenciennes.

1341.

Froiss. 72. Nangis an. 1341.

Avanture singuliere du Duc Reinoud.

Telle fut la conclusion inutile de deux campagnes, où, les Hollandais, les Zéelandais & les Gueldrois, avaient été plutôt entrainés par l'humeur guerriere de leurs Comtes, que par leur propre penchant & l'intérêt de l'Etat. Le Comte de Gueldre ne s'attacha plus qu'à fortifier ses frontieres & à se faire adorer de son peuple par des privilèges, & des actes de bienfaisance & de piété. On raconte sur ce Prince une anecdote un peu romanesque. On dit que des conseillers pervers lui firent remarquer certains signes sur le visage de la Duchesse & qu'en conséquence on la sépara du lit nuptial comme

atteinte de lèpre; maladie, alors commune, seul fruit des pieuses extravagances de nos ancêtres dans la Palestine. Cette indisposition affectait surtout la peau. Elle en parsemait la surface de larges couches blanches, & de pustules de différentes couleurs. Un jour que le Duc était au milieu de son conseil, environné des premiers Seigneurs de sa cour, la Duchesse infortunée se présenta tout-à-coup au milieu de l'assemblée. Elle n'avait sur son corps qu'une chemise de la soie la plus fine & par dessus un large manteau. Elle fait tomber ses vêtemens jusqu'à la ceinture & découvre une peau blanche, propre, polie & nette. Tous les assistans avaient l'œil fixé sur cette scène touchante; ils éclataient en sanglots: Le Duc se repentit lui-même de sa précipitation, il renoua avec son épouse. Il mourut peu de tems après d'une chûte à Arnhem en 1343. *Pontanus.*

Animé, sans doute par son humeur martiale, echauffé aussi par le fanatisme du tems, non moins que par l'envie de protèger le commerce de ses sujets dans la Baltique, dont les bords étaient alors habités & les parages infestés par des Brigands. Guillaume marcha contre les Lithuaniens infidèles. Loin de pouvoir éxécuter ses projets utiles Guillaume marche contre les Lithuaniens infidèles.

Alb. Arg. 131. ou pieux, ſes offres furent même refuſées par les Chevaliers Teutoniques. Il revint dans le païs où il fut plus heureux en combattant les Trajectins.

Troubles d'Utrecht. A la mort de Jean de Dieſt, en 1341, le Pape s'était preſſé de nommer à l'Evêché d'Utrecht, Nicolas de Caputio, noble Romain, qui élevé aux Cardinalat ſe démit de ſa prélature la même année, après avoir fondé à Perouſe en Italie un collège de Théologie & de Droit & deux bourſes pour deux éleves Trajectins. Jean d'Arkel, protégé par le Comte de Hollande s'étant alors trouvé à la cour d'Avignon, engagea aiſément le pontife à lui expédier ſes bulles. Le zèle de ce nouveau Prélat à retablir les affaires de l'Evêché, eſt au-deſſus de tout éloge. En deux ans il vint à bout de recouvrer pluſieurs châteaux, & tout le païs d'Overyſſel engagé pour dette au Comte de Gueldre. Voulant enfin ménager ſes revenus, l'Evêque réforma ſa cour & alla vivre en ſimple particulier à Grenoble, après avoir laiſſé le gouvernement temporel de l'Evêché à Robert d'Arkel, ſon frere.

Beka.

1343.

Siège d'Utrecht. Soit pour faire ſervir cette circonſtance à des deſſeins ambitieux, ſoit pour faire valoir le privilège de Tuteur pendant la vacance du ſiège que

l'Empereur lui avait confirmé, Guillaume vint inveſtir Utrecht. Il avait déjà donné de rudes aſſauts à la ville, & loin d'être découragé par la bleſſure d'une fléche qui l'atteignit au talon, il preſſait le ſiége avec acharnement, lorſque le Prélat, volant de ſa retraite, obtint une trève par la médiation de Jean de Beaumont, oncle du Comte. Guillaume exigea que quatre cens Bourgeois vinſſent tête & pieds nuds lui demander pardon à genoux dans ſa tente. 1345. *Mat. An. V.* 359.

Auſſi avide d'expéditions étrangeres que négligent à gouverner ſes propres états, Guillaume ne penſa qu'à voler chez les Friſons ſi animés contre ſes éxactions inſolentes, qu'ils avaient chaſſé & maltraité les collecteurs. Il entre dans le Zuiderzée avec une flotte nombreuſe qui fut écartée & diſperſée par les vents d'automne. Jean de Beaumont eut à peine abordé le premier aux environs de Staveren, que ſans ſonger qu'il n'avait que quelques ſoldats haraſſés d'une navigation pénible & orageuſe, il fond avec impétuoſité ſur une troupe de Friſons. Ceux-ci frais, diſpos & bien campés, firent une défenſe ſi vigoureuſe qu'une grande partie des Hollandais reſta étendue ſur la pouſſiere. Le Comte débarque en même tems. Em- Guillaume marche contre les Friſons. *Froiſſ.*

Les Hollandais vaincus.

porté par une eſpèce de vertige, il attaque auſſitôt ſans ordre, ſans diſcipline, & préſente pour ainſſi dire ſes lignes diſperſées à la merci des Friſons qui les attirerent dans des défilés & en firent un horrible carnage. Le Comte périt lui-même au fort de la mêlée. Cette ſanglante défaite couta aux Hollandais trois mille ſept cens combattans; on y perdit un grand nombre de Seigneurs Hollandais, Zéelandais, Hennuyers: Jean de Beaumont ne dût ſon ſalut qu'au zèle de ſon écuyer qui l'entraina malgré lui ſur un bâtiment.

Le Comte tué.

Horrible vengeance.

La nouvelle de cette ſanglante cataſtrophe répandit en Hollande & en Zéelande un deuil univerſel. La conſternation fut extrême. Dans le premier tranſport de ſon reſſentiment, la Comteſſe confisqua tous les biens que les Friſons avaient en Hollande. Elle envoya dans l'Ile de Marken, dont elle avait cedé la moitié à des moines Friſons, un détachement qui livra le monaſtere aux flammes, & noya tous les religieux, l'un après l'autre, dans le Zuiderzée.

Mat. An. 258.

Caractere de Guillaume IV.

Guillaume ne déploya pas, durant ſa courte adminiſtration, la ſcience de règner. Il eſt vrai que ſes ſujets obtinrent & recouvrerent quelques privilèges; mais ils ne les dûrent qu'à

l'indolence politique de leur Comte & à cette fureur de combattre, ſouvent ſans objet, à la quelle il ſacrifiait tout. N'ayant que la paſſion de la guerre, ſans en avoir les talens, il crut pouvoir ſoumettre des peuples que ſon pere beaucoup moins belliqueux avait ſu dompter. Mais il fut immolé à la fleur de ſon âge; victime par ſon imprudence des atteintes que ſon pere avait donnés à la liberté des Friſons. On obſerve que ce Prince fut le premier, qui, pour recompenſer un plus grand nombre de perſonnes, partagea les fiefs qui rentraient dans le domaine des Comtes: uſage qui devint la ſource de pluſieurs procès relativement aux droits Seigneuriaux.

Progrès d'Amſterdam.

Amſterdam fut une des villes qui tira le plus d'avantage des beſoins d'argent où le Comte ſe précipitait pour ſoutenir ſes expéditions militaires. Entre les privilèges qu'elle acquit non point par faveur, mais par argent & conſéquemment de la maniere la plus légitime, ceux de 1342 ſont les plus remarquables. On y voit encore les anciennes formalités des peuples barbares ſur le meurtre, les bleſſures, les batteries, les fractures de maiſon; telles qu'on les trouve au même ſiècle dans les loix d'Upſtalboom. Pour avoir crevé un œil, coupé une main, un pied, on

Emm. p. 194.

Amſt. geſch. II. payait dix livres d'amende. Et quoique la peine de mort fut alors adoptée dans quelques endroits contre les meurtriers, il parait cependant que cette procédure ne devint générale qu'à la ſuite des guerres civiles, ſans doute afin de prévenir les meurtres ſans nombre qui ſe commirent alors de particulier à particulier. Ce qui montre qu'Amſterdam était encore une ville petite & nouvelle, c'eſt qu'il fut ordonné que dans les conteſtations que les Echevins ne pourraient terminer, on irait à Haarlem ou à d'autres endroits où les juges étaient plus éclairés. Ce qui prouve la barbarie des tems, c'eſt qu'on fut obligé d'infliger des peines pour arrêter le droit que croyaient avoir les Bourgeois de piller, de brûler, de faire des priſonniers dehors la ville.

Amſterdam dont les commencemens ſont très-obſcurs, quoiqu'elle ſoit une ville des plus nouvelles, après avoir dans les troubles qui ſuivirent la mort de Florent V, vu ſes tours & ſes ponts de bois livrés aux flammes, s'était rélevé peu à peu ſous l'adminiſtration de Guy, Evêque d'Utrecht qui lui donna pluſieurs privilèges. Ce fut pour elle un avantage de paſſer entre les mains des Comtes de Hollande, alors maîtres de la Weſtfriſe. Sa poſition ſur l'Am-

ſtel dont, par le moyen des digues & de écluſes, ceux d'Amſterdam conduiſaient les eaux dans la Baye du Zuiderzée, appellée l'Y, la rendit propre pour la navigation. Et la mer s'étant enſuite avancée dans les terres, & ayant ouvert de nouvelles bouches au Zuiderzée, ou élargi les anciennes, le commerce de cette ville fit des progrès rapides. Dordrecht, d'ailleurs trop proche d'Anvers, ne put ſoutenir, d'un autre côté, la concurrence d'une ville dont la ſituation était infiniment plus commode, l'abord plus facile & plus ſûr pour le trafic du Nord.

Etat du Commerce.

En général tous les habitans de nos différentes Provinces s'étaient rendus célèbres dans la navigation, dont la bouſſole déjà connue accélerait les progrès. Ils étendirent leur induſtrie & leur réputation juſqu'à Veniſe, ſi fameuſe alors par ſon commerce avec l'Orient d'où elle tirait toutes les productions des Indes. Marinus Sanuto, Auteur Vénitien, vantait dès-lors l'adreſſe des Friſons, des Hollandais & des Zéelandais, dans la navigation des rivieres & des mers. Il témoigne que pluſieurs d'entr'eux ont tranſporté leurs établiſſemens à Véniſe. Enfin les Italiens, connus alors ſous le nom de Lombards, formaient dans ces païs,

Secreta fidel. Cruc. 72. 74.

ainſi que dans les autres états de l'Europe, des ſociétés de commerce avec les privilèges les plus étendus. On les trouve établis à Leiden & ſur-tout à Dordrecht. Ils étaient, comme on ſait, les agens, les facteurs, les banquiers de toute l'Europe. L'argent devenait entre leurs mains non-ſeulement un ſigne de valeur, mais encore un objet de commerce. Les matieres premieres étaient ſans doute les productions du païs, telles que les toiles connues de tems immémorial, & d'autres denrées. Les draps fabriqués avec les laines d'Angleterre, les munitions navales, le Harang & d'autres ſortes de poiſſons formaient encore de nouvelles branches de commerce. Staveren & Dordrecht avaient auſſi bien que Bruges & Anvers, des magazins pour les marchands du Nord. Ce ſont ſans doute les tréſors acquis par l'induſtrie, qui introduiſirent une ſorte de luxe, contre lequel les Magiſtrats de Dordrecht firent même des loix ſomptuaires, où, entr'autres réglemens, on défend aux Bourgeois de porter des fourrures: ornement alors affecté aux grands Seigneurs. Le commerce, en développant les facultés de l'ame, en procurant la communication des idées, des rapports & des beſoins, aurait eu ſans doute une influence heureuſe ſur

Dord. Priv. p. 180.

Ib. 197.

les mœurs encore groſſieres, ſi les guerres civiles qui agiterent tout-à-coup & dans le même tems toutes les différentes Provinces, n'euſſent replongé les peuples dans leur ancienne férocité.

MARGUERITE.

Les droits de Marguerite confirmés par l'Empereur.

IL l'Exemple du passé semblait faire pressentir les horreurs civiles, que la succession de Guillaume IV, décédé sans enfans allait exciter dans l'Etat. Ceux de Dordrecht crurent se précautionner contre l'orage en faisant de

Ib. nouveaux réglemens. Ils créerent deux Officiers extraordinaires pour veiller sur l'administration de la ville, pour protèger les veuves & les Orphelins. L'ambitieux Edouard négociait de tous

1345. côtés, pour faire tomber à son épouse un héritage si brillant ou du moins une partie. Mais les peuples n'avaient que trop de motifs d'être prévenus & contre la nation & contre la domination anglaises, depuis le meurtre de Florent V & le règne de Jean I. L'Im-

Beka Mat. An. 234. *Corps dipl.* pératrice Marguerite produisait les titres les plus légitimes; elle était sœur ainé du Comte défunt. Et comme la Hollande, le Hainaut, la Zéelande & la Frise dépendaient de l'Empire, Louis

1346. V. en donna l'investiture à son épouse. Il fit plus. Il déclara que ces quatre Provinces ne pourraient être demembrées l'une de l'autre; disposition

visiblement dirigée contre les prétentions de l'Anglais.

Marguerite fit aussitôt alliance avec le Roi de France qui avait le plus grand intérêt d'arrêter les projets ambitieux d'Edouard. Craignant de tomber entre les mains de l'Anglais, elle traversa la Lorraine & se rendit par la France dans le Hainaut où elle fut inaugurée ; mais à condition qu'elle ne percevrait les revenus, que lorsque les dettes de son frere seraient acquittées. Elle passe ensuite en Hollande où la crainte du Roi Edouard lui fit précipiter ses démarches aux dépens de ses vrais intérêts. Les Habitans profiterent de cette circonstance pour vendre leurs suffrages en se faisant donner les privilèges les plus étendus. Ils firent jurer à leur nouvelle Comtesse de n'entreprendre aucune guerre étrangère sans l'aveu des Nobles & des bonnes villes ; & si le cas arrivait, elle promettait de ne mener à sa suite, que des volontaires (*). Les villes d'Amsterdam, d'Oudewater & de Woerden fu-

Marguerite inaugurée. *Alb. Arg.*

Elle prodigue les Privilèges. *Zie versch. Handv.*

(*) Des privilèges, qui limitaient si fort la puissance souveraine, étaient sans doute l'effet d'une aveugle précipitation ; aussi furent-ils bientôt revoqués. *Zie v. d. Wall, Dord. Priv.* 201.

rent réunies à perpétuité au Comté de Hollande.

Elle établit son fils Guillaume pour son Lieutenant.

Sans doute qu'Edouard, alors tout occupé de la conquête de France que les succès les plus brillans semblaient lui promettre, ne pût soutenir que faiblement ses prétentions sur la Hollande. Après s'être fait reconnaître partout, Marguerite vola en Baviere au secours de l'Empereur, son Epoux, à qui le Pape avait suscité un nouveau concurrent dans la personne de Charles, fils du Roi de Bohême. Elle laissa le gouvernement au Duc Guillaume d'Oostervant, son second fils, que l'Empereur avait déjà désigné pour succéder à sa mere. On observe que, pour se dérober aux émissaires de l'Anglais, le jeune Duc fit le voyage travesti en domestique. Il ne prit que le titre de Lieutenant (Verbeider) des Comtés de Hollande & de Zéelande.

Alb. Arg.

Guerre avec les Trajectins.

Un des premiers soins de Marguerite avait été d'appaiser l'Evêque d'Utrecht & de conclure avec lui une trêve de deux ans. Aussitôt qu'elle fut expirée, le Prélat croyant profiter de l'absence de la Comtesse & de l'autorité chancelante du jeune Guillaume, ne pensa plus qu'à vanger les injures qu'il avait reçu des Hollandais. Il assemble des troupes, & fait rentrer sous ses loix les Habitans du village d'Emmenes, qui

dans la derniere guerre avaient ſécoué le joug épiſcopal pour ſe donner à la Hollande; ils avaient même pris le nom d'Ooſt-hollandais. Pourſuivant le cours de ſes conquêtes, le Prélat fond enſuite ſur la Hollande, prend, pille & brûle Oudewater. Cette invaſion fut auſſi rapide qu'imprévue. Pour la repouſſer Guillaume ſe hâte de lever une armée nombreuſe; il vient camper près de Schoonhoven & ſuivant l'uſage du tems, il envoye ajourner l'Evêque à une bataille rangée. „ Révérend pere „ en Dieu, dit-il dans ſon Cartel de défi, „ nous vous faiſons ſavoir que nous „ ſommes arrivés avec les nôtres à Ho- „ peneſſe, dans l'intention de com- „ battre contre vous, contre votre „ ville & contre tous vos auxiliaires; „ à cauſe du mal que vous nous avez „ fait par vos pillages & vos incen- „ dies; & comme il vaut mieux ter- „ miner le différend en un ſeul jour „ que de ruiner à la longue les pau- „ vres peuples; en conſéquence nous „ vous ſommons de vous rendre de- „ main ou mardi prochain au plus tard „ entre Iſſelſtein & Jutfaes. Il y aura „ des ſurêtés & des ôtages de part & „ d'autres. Songez à nous répondre „ au plutôt par des lettres ſcellées du „ ſceau de votre ville." Le défi fut accepté; il ſe livra un combat ſanglant

1348.

Anon. de Reb. Traj.

où les Hollandais furent défaits. On ménagea enſuite une ſuſpenſion d'armes pendant deux mois. Mais l'Evêque ſe trouva ſi fort epuiſé quoique vainqueur, ſes finances étaient tellement dérangées, qu'il ſe crût obligé de ſe retirer avec un petit équipage à Rome, laiſſant l'adminiſtration temporelle de l'Evêché entre les mains de ſix nobles.

Marguerite céde ſes droits à ſon fils, Guillaume.

La mort précipitée de Louis V, qu'une attaque d'apoplexie avait conduit au tombeau, fit craindre à Marguerite que le nouvel Empereur, Charles IV, ne favoriſât les trames ambitieuſes de l'Anglais. Preſſée d'ailleurs par les ſollicitations de Guillaume, elle lui abandonna entierement la Hollande, la Zéelande & la Friſe. Les lettres furent expédiées à Munic. Dordrecht, Middelburg, Ziericzée, Geertruidenberg, Leiden, Delft, Haarlem, Alkmaar Amſterdam & Oudewater, y appoſerent leurs ſceaux, auſſi bien que les Nobles. L'impératrice ne ſe réſerva que le Hainaut avec une penſion proportionnée à ſa dignité & au ſacrifice qu'elle faiſait. Guillaume prit auſſitôt le titre de Comte & fut inauguré dans pluſieurs villes.

1349

Mac. Boek. Mat. An. V. 561.

Bal. Dord. 741.

Elle reprend le Gouvernement.

Il ne jouit pas long-tems de ſon autorité. Marguerite ne pouvant ſe faire payer la penſion qu'elle s'était réſervée, ſe rendit en Hollande, où elle

força Guillaume à lui remettre le gouvernement. Il ſemble même qu'elle s'aſſocia Louis le Romain, ſon fils aîné, en faveur duquel elle avait ſans-doute intention de dépouiller Guillaume. 1350.

Celui-ci parût céder à l'orage; mais comme on ne renonce pas aiſément à l'habitude de règner, il eut ſoin de cultiver ſes partiſans. Quantité de nobles, pluſieurs villes même, ſouffraient impatiemment la domination d'une femme. Les mécontens devinrent bientôt ſi nombreux, que le jeune Prince ſe rendit à Gorinchem où ceux de Delft furent les premiers à le proclamer Comte. Son parti devenant tous les jours plus formidable, l'effroi de Marguerite fut tel, qu'elle eut recours à ſon ancien ennemi, le Roi d'Angleterre, qu'elle gagna en lui faiſant des promeſſes très avantageuſes. Guillaume ſe fait reconnaître de nouveau.

Cependant l'eſprit de faction gagnait toute la maſſe des citoyens. Les amis du Duc Guillaume ſe donnerent par orgueil, le titre de Cabeliaux, parce que le poiſſon qui porte ce nom eſt connu pour dévorer les plus petits. L'emblême du *Hoek** ou Hameçon, inſtrument perfide avec lequel on attrape le Cabelliau, flatta l'eſprit de leurs adverſaires qui prirent de-là le nom de *Hoek*. Pour ſe diſtinguer, les premiers Origine des Cabeliaux & des Hocks.

*Merlus.

*Prononcez Houk.

Beverw. Dord. 309.

portaient des bonnets gris, les autres des blancs. On ajoute que lorſque l'un des deux avait terraſſé ſon adverſaire, il lui arrachait ſon bonnet; ce qui s'appellait *arracher le foie.*

Troubles à Utrecht.

Par une fatalité ſinguliere la ville d'Utrecht s'était déjà partagée en deux factions, en *Liechtembergs* & en *Gunterlings.* Ces derniers paraiſſent avoir été particulierement déclarés contre l'autorité de l'Evêque. Il lui livrerent même ſur la place un combat où ſans doute ils eurent le deſſous; puiſqu'on les châtia d'une maniere terrible. Plus de quatre-vingt factieux furent bannis, pluſieurs livrés au bourreau. Ces punitions exemplaires n'étoufferent pas les révoltes. Trop inſtruits que l'Evêque n'avait ſur eux qu'un pouvoir ſubalterne & dépendant de l'Empereur, il paraît que le peuple & les nobles cachaient ſous ce voile leur eſprit turbulent & ſéditieux. Ils étaient attentifs à toutes les démarches de l'Evêque, de peur qu'il ne ſurpaſſât ſon autorité. Ainſi l'inquiétude & l'indépendance d'un côté, & la ſoif de dominer de l'autre, ne pouvaient produire que de cruelles diſſenſions. En 1349, il y eut un appel à l'Empereur d'une ſentence portée par l'Evêque. Soutenus enſuite par le Duc de Gueldre, les Nobles prirent

Mat. An. III. 604. *De jure Glad.* 495. *Heda* 252.

rent ouvertement les armes contre leur Prélat. Ils refuſerent abſolument de ſe déſaiſir des domaines de l'égliſe qui leur étaient engagés ou confiés. Arnoud, Seigneur d'Yſſelſtein fut le premier à lever l'étendard de la révolte. L'Evêque fut obligé de lever des troupes. Il attaqua les rébelles, il les preſſa avec tant de vigueur, les uns après les autres, dans les châteaux où ils s'étaient cantonnés, qu'ils furent bientôt réduits. Pluſieurs furent bannis & leurs biens confiſqués; on contraignit le reſte à venir demander pardon. Nous verrons, dans le volume ſuivant, comment les uns & les autres firent éclater, par la trahiſon, les feux de la vengeance qu'ils nourriſſaient contre leur Evêque. 1349.

Factions des Bronkhorſt & des Hekeren en Gueldre.

La fureur épidémique des factions offrait des ſcènes non moins horribles & plus ſcandaleuſes en Gueldre. Reinoud III, fils & ſucceſſeur de Reinoud II, était un Prince d'un caractere indolent & d'un eſprit borné. Son frere Edouard, au contraire, avait un génie actif, hardi, ambitieux. Il ne ſe voyait pas, ſans chagrin, privé du commandement que la naiſſance paraiſſait avoir donné, par mépriſe, à Reinoud. Il ne négligea rien pour corriger la deſtinée. Les villes de Gueldre ſemblerent preſſentir l'orage qui

Pontanus.

ménaçait l'Etat. Elles entrerent dans une confédération réciproque, elles s'engagerent ſolidairement à ſe ſoutenir les unes les autres, contre tout ce qui pourrait donner atteinte au maintien des privilèges & à l'adminiſtration de la juſtice. Toutes les villes formerent une ligue commune: Nimègue, Ruremonde, Zutphen, Arnhem, Gueldre, Emmerik, Thiel, Salt-boemel, Harderwyk, Docsburg, Goch, Dotichem, Lochem, Venloe, Nieuſtad, Gent, Maas-bommel, Wageningen, Elburg, Hattem, Erkelens & Echt. Nimègue fit même, en 1344, confirmer & jurer ſes privilèges. Des deux familles les plus conſidérables de la Gueldre, *Hekeren* & *Bronkhorſt*, qui avaient, chacune, leurs partiſans, la premiere avait ſû ſe concilier la faveur du Duc. Dévorés de cette noire jalouſie qui règne éternellement chez les grands, les Bronkhorſt éloignés de la cour, ſe jetterent du côté d'Edouard qu'ils ne trouverent que trop diſpoſé à dépoſſéder ſon frere. La Gueldre fut bientôt déchirée par deux partis. Le lien d'aſſociation, qui réuniſſait toutes les villes pour le bien commun, fut rompu. Les cités, les villages, les châteaux ſe partagèrent pour leur propre ruine. Le détail des maſſacres, des déſolations, des violences, des atrocités

en tous genres que ces troubles cauſerent dans le païs, fait frémir. L'œil humain ne peut ſoutenir le tableau hideux des horreurs alors exercées. Les campagnes déſolées, les forêts, les rivieres, les villes n'offraient que des monumens de vengeance & de barbarie: les reſtes inſenſibles des citoyens pendus, noyés, maſſacrés, brulés par d'autres citoyens, étaient épars ou entaſſés dans les rues & les champs, ſur les chemins & les rivages. Quelques traits peindront la fureur des partis dans ces tems affreux. Les partiſans du Duc ayant pris d'aſſaut la ville de Thiel brulerent l'égliſe de St. Walburg & cent quarante perſonnes qui s'y étaient réfugiées. Le propre jour de pâques, ils pourſuivirent un de leurs adverſaires nommé Emmerik de Druyten, juſques dans une chapelle, où il s'était ſauvé. Là, ſur l'autel où le malheureux cherchait un azile; entre les bras du prêtre qui le couvrait de l'hoſtie conſacrée, comme d'une égide vénérable, ces forcenés immolerent leur victime & l'autel fut inondé de ſang. D'un autre côté, Edouard, ayant enlevé vingt cinq ſoldats d'une garniſon qui tenait pour ſon frere, ordonna de ſang froid qu'on les décapita tous. Leurs têtes furent expoſées autour d'une montagne près de Nimè-

Teſchemaker Ann. II. 516.

gue qui a conſervé le nom de *Hoofdberg : le mont des têtes. Guerre de la liberté :* tel était le fatal tocſin, le nom ſacré, profané alors pour juſtifier ces éxécrables tragédies.

Hoſtilités. La Hollande n'était pas agitée par des troubles moins ſanglans. Les annales de tous les tems & de tous les païs atteſtent les funeſtes effets des ſimboles caractériſtiques arborés par des factieux. On peut dire que les dénominations diſtinctives, les bonnets rouges & les bonnets gris furent pendant un ſiècle & demi la ſource & le ſignal de toutes les ſcènes atroces qui déſolerent le païs. Dans la premiere année des factions, les Cabelliaux renverſerent dix-ſept châteaux qui appartenaient à des Hoeks. L'activité de ces guerres affreuſes de citoyen contre citoyen, fut telle, qu'on ſe ſervit alors, & il parait que c'eſt pour la premiere fois, d'artillerie : invention déjà connue en France depuis 1338, où l'on avait commencé à s'en ſervir à l'attaque du château de Puyguillaume en Auvergne. Nous verrons dans la ſuite comment cette fatale nouveauté perfectionnée, peu-à-peu, à l'aide du tems & de l'induſtrie, fit tomber la chevalerie & changea tout l'ancien ſyſtême, tant militaire que politique de l'Europe.

Invention de l'Artillerie.

Vaderl. Hiſt.

Velly 8. 450.

Marguerite parût à la hauteur de

Veere dans l'Ile de Walcheren avec une flotte compoſée d'Anglais, de Hennuyers & de Zéelandais. Elle engagea bientôt l'action avec la flotte Hollandaiſe. Le combat fut rude & ſanglant; mais enfin la victoire ſe déclara pour la mere; le jeune Duc fut contraint de ſe ſauver en Hollande. Bien loin que cette déroute diminuât ou ralenti ſes partiſans, il vint à bout de réunir quantité de Nobles & de villes dans une même ligue; tous jurerent de pourſuivre les fauteurs de Marguerite. Guillaume nomma en même tems, Albert, ſon frere, pour ſon ſucceſſeur, au cas qu'il vint à mourir ſans enfans. Il comptait dans ſon parti Dordrecht, Delft, Leiden, Haarlem, Amſterdam, Alkmaar, Medenblik, Oudewater, Geertruidenberg, Schiedam, Rotterdam & Vlaardingen, ainſi que toutes les villes de Weſtfriſe & du Waterland. Les Seigneurs d'Arkel, d'Egmond, de Waterland, de Heemskerk, de Wateringen, de Moolenaar, de Bloemenſtein de Cuilenburg, de Noordeloos & de Toloiſen épouſerent auſſi la même querelle. Les Hoeks avaient à leur tête, quantité de Seigneurs; mais on ne voit aucune ville dans leur parti. On penſe que Jean de Beaumont maintint Gouda & Schoonhoven dans la neutralité.

Marguerite victorieuſe ſur mer.

1351.

Beka. Mat. An. III. 408.

Ligue des Cabelliaux contre Marguerite.

Boxh. op Veld. 181. *Plac. B. III.* 3.

Second Combat où Marguerite eſt vaincue.

Enfin Guillaume ſe trouva bientôt en état de réparer ſa défaite. Il livra près de la Brille un ſecond combat naval où ſa mere fut vaincue, & le capitaine Anglais tué avec pluſieurs Seigneurs Hollandais. Marguerite n'eut que le tems de ſe ſauver, avec les débris de ſa flotte, en Angleterre, implorant la médiation du Roi. Guillaume ſe rendit enſuite à la cour de Londres où il épouſa Mathilde, fille de Henri, Duc de Lancaſtre. Cependant, Edouard, ne ſe trouvant pas en état de terminer les différens, renvoya l'affaire à Jean de Beaumont & à Wolraven de Luxembourg. „ Il fut arrê-

Traité entre la mere & le fils.

„ té, que le Duc Guillaume demande-
„ rait pardon à ſa mere, qui, de ſon
„ côté, ſerait tenue de l'accorder de
1354. „ bonne grace, & de faire une nou-
„ velle ceſſion de la Hollande, Zée-
Ib. 4. „ lande & Friſe: provinces dont elle
„ ne devait tirer qu'un revenu annuel.
„ On lui laiſſait ſeulement le Hainaut
„ pendant ſa vie." Guillaume publia
Amſt. Haudv. 4. enſuite une amniſtie générale pour tous les attentats que les derniers troubles avaient rendus communs. Meurtres,

Mort de Marguerite.

pillages, incendies, extorſions, batteries, empriſonnemens, fractures de
1355. maiſons & de châteaux; tous ces délits furent ſpécifiés, & les auteurs pardonnés, avec défenſe de les inquiè-

ter. Cependant Marguerite ne ſurvécut pas long-tems à ſes chagrins; elle mourut le 23 Juin 1356 à Valenciennes où elle avait fixé ſa réſidence. *Velden. D'outreman. Hiſt. de Valenc.* 448.

C'eſt ainſi que par une ſuite de démarches conſtamment fauſſes, la fille & l'épouſe des deux Princes les plus politiques de leur ſiècle, laiſſée à elle-même, ourdit la trame de ſes propres malheurs. Le problême le plus ſingulier de ſa vie, c'eſt que ſes privilèges en faveur des villes, lui firent ſeulement des ennemis, ſes bienfaits envers ſon fils, un ingrat; victorieuſe ſans être plus puiſſante, elle fut terraſſée au premier revers, ſans pouvoir jamais ſe relever. Elle montra, que les bienfaits ne ſont ſouvent que l'effet d'une puſillanimité de cœur plutôt que d'un eſprit généreux & éclairé. D'ailleurs, dans une conſtitution ébauchée, informe, où les peuples n'aſpiraient qu'à être libres, ſans ſavoir ce qu'ils devaient à leur maître, l'aſcendant du Souverain formait toute ſon autorité. Et alors ſa faibleſſe échappait d'autant moins à l'œil fier & curieux des citoyens, qu'il était obligé de deſcendre juſqu'à eux, de s'incorporer, pour ainſi dire, à eux pour les beſoins les plus preſſans. A préſent les Princes, ceux-mêmes dont l'autori- *Réflexions ſur l'adminiſtration de Marguerite.*

té eſt la plus bornée, ſont ſi fort éloignés du peuple, ils ſe tiennent tellement hors de ſa ſphere, le ſceau de l'étiquette couvre ſi bien leurs défauts perſonnels, qu'ils peuvent être imbécilles & ſtupides impunément. Les miniſtres, dont chacun a ſon département aſſigné, ſont tout; on ne connait que les Souverains dont le génie briſe les entraves des formalités, qui ſont eux mêmes leur propre conſeil & dont l'eſprit conquérant veut bouleverſer l'univers. Mais alors la faibleſſe du Souverain était d'une conſéquence d'autant plus dangereuſe pour lui, que tous les citoyens étaient encore dans cette criſe violente que produit le paſſage de l'eſclavage à la liberté, de la barbarie à la civiliſation, de l'ignorance aux lumieres, de la pauvreté aux richeſſes, de la ſimplicité au luxe.

Changemens. *Dord. Priv.* 185. 209. 215.

Le commerce & les immunités avaient d'ailleurs introduit dans le ſervice des changemens auſſi avantageux au peuple, que funeſtes au Souverain. Au lieu qu'autrefois tout homme libre était ſoldat, obligé en conſéquence à ſervir la patrie à ſes propres dépens, on voit à préſent des troupes ſoudoyées, on voit les milices éxiger le rembourſement de leurs frais dans les expéditions militaires. Dès-lors les Princes ne peuvent plus faire la guerre ſans ſe pré-

cipiter dans des dettes. Cette inſtitution était ſans doute l'effet de l'induſtrie qui n'eſt dans le fond que l'emploi le plus lucratif du tems. Ainſi pendant que les Comtes étaient obligés à de nouvelles dépenſes, ſans ôſer inventer une nouvelle branche de revenu, les villes augmentaient de plus en plus leurs richeſſes, leur population & par conſéquent leur fierté & leur liberté. On obſerve enfin que chacune ſe regardait comme un état indépendant, faiſant la paix ou la guerre ſans s'embaraſſer des autres.

Peſte.

Les annales de tous les peuples ſont alors ſouillées par l'horrible récit d'une contagion dont l'hiſtoire fournit peu d'exemples. Du Nord de l'Aſie elle parcourut ſucceſſivement tous les états de l'Europe, promenant en tous lieux la mort & la déſolation. En Friſe les vivans ne pouvaient ſuffire à enterrer les morts. Les maiſons religieuſes, gouffres funeſtes, où, contre toutes les loix de la nature & de la raiſon, l'eſpèce humaine va s'entaſſer & s'enſevelir, ſouffrirent le plus. Il y eut dans le ſeul monaſtere de Claircamp juſqu'à deux cent moines & plus, emportés par la peſte. Les hommes, conduits naturellement par la terreur à la ſuperſtition, ne s'appliquerent qu'à détourner les traits de la colere céleſte. On re-

Voſſius An. X. 118. *Pont* 260. *Ravinga Ooſtfriesl. Chron.* 12.

Fanatiſme.

Pontanus, 260. 261. *Schotanus* 185.

leva en Friſe pluſieurs monaſteres détruits par l'injure des tems. On vit courir dans les villes & les campagnes une ſecte de Flagellans nuds juſqu'à la ceinture, ſe déchirant les épaules avec des cordes armées de fer & de nœuds; criant que c'était pour effacer les péchés du monde. Les femmes, dont l'imagination eſt aiſément frappée, ſe mêlerent même parmi ces fanatiques. Cependant les excommunications eccléſiaſtiques, les pourſuites ſéculieres & ſur-tout le mépris général, firent bientôt rentrer, dans les ténébres, ces hordes d'inſenſés, à qui on aurait pardonné de ſe rendre, ſuivant la folie du tems, agréables à la divinité en pratiquant ces violences ſur eux-mêmes; s'ils n'euſſent tenté d'en exercer pieuſement ſur les autres, ſi leurs ſociétés n'euſſent dégénéré en attroupemens ſéditieux. Ces différens orages étaient comme les avant coureurs des diſcordes civiles dont nous n'avons vu que le prélude, mais dont l'épidémie ayant gagné de proche en proche toutes les autres Provinces, n'en fit plus que des théatres d'anarchie & d'horreurs. Tels ſont les triſtes auſpices ſous leſquels la maiſon de Baviere commença à gouverner.

Fin du Tome premier.